

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME DOUZIÈME

Juillet — Août — Septembre 1908

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME DOUZIÈME

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1908



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

LE RÉGIME CONGOLAIS

Notre étude sur le problème africain (1) nous a valu quelques remarques qui nous portent à reprendre certains points que nous avons traités et à les développer afin de préciser leur portée.

D'ailleurs, dans une question vitale comme l'est pour notre pays celle de la reprise des Etats congolais, le concours des plus modestes propagateurs ne peut être inutile, lorsque ceux-ci sont sincères, épris de cet esprit de justice sans lequel aucune œuvre ne peut être saine.

Sans doute, la plupart des arguments que nous allons présenter ont déjà été émis, mais la vérité, semblable aux protestations répétées d'un innocent condamné à la détention perpétuelle, n'est jamais inutile à redire.

Il est vrai, qu'au Congo, des fautes, des erreurs, des abus ont été commis ; il est vrai que la contrainte a existé pour faire rentrer l'impôt, pour assurer les services de transport, le recrutement de la force publique, et qu'elle existe encore pour l'exécution des travaux décrétés d'utilité publique; il est vrai que des agents ont été condamnés à de nombreuses années de détention pour des crimes odieux qu'on ne saurait assez réprouver ; il est vrai que les primes accordées jadis par l'Etat proportionnellement à la quantité des produits coloniaux récoltés, ont provoqué de la part

(1) *La Belgique Artistique et Littéraire,* avril 1908.

de certains agents sans scrupules des exigences intolérables, même criminelles.

Tout cela est vrai !

Peut-on, avec ces éléments, justifier toutes les attaques dont l'Etat et ses fonctionnaires sont l'objet ?

L'Etat Indépendant a-t-il été l'ogre insatiable que l'on dépeint; ses agents sont-ils les avides jouisseurs que l'on prétend ?

Nous allons répondre à ces questions après avoir formulé sur le caractère indépendant que peut revêtir notre écrit, quelques considérations nécessaires.

*
* *

Officiers au service de l'Etat, sommes-nous indépendants, c'est-à-dire pouvons-nous émettre par écrit, par paroles, nos appréciations sur les événements qui se sont déroulés sous nos yeux, sur ceux qui nous ont été rapportés, ou dont nous avons eu connaissance de par l'exercice de notre profession ?

En général, les Etats entendent que leurs fonctionnaires ne se mêlent pas directement aux discussions politiques ou sociales. Cette exigence, plus ou moins déguisée, se justifie par la nécessité de garder secrets certains actes gouvernementaux et, surtout, par le fait que les fonctionnaires ne connaissent pas toujours les mobiles véritables des gouvernants dont ils reçoivent les ordres, qu'ils peuvent n'avoir qu'une vue imparfaite sur l'ensemble des événements, qu'ils ne sont pas responsables de l'orientation donnée à la politique intérieure et extérieure de leur pays, puisqu'elle n'émane pas d'eux; enfin, cette exigence dérive aussi de l'esprit de parti.

Cela ne signifie pas que le fonctionnaire a nécessairement la bouche close, quoi qu'il puisse arriver. La dépendance qui résulte de ces différents motifs implique le sacrifice de conserver son opinion pour soi, aussi longtemps que les actes exigés ne froissent pas les sentiments moraux ni le droit.

Nous considérons comme une règle générale la possibilité pour les fonctionnaires d'un pays libre

comme la Belgique, de livrer à l'opinion publique les actes gouvernementaux qui auraient pour conséquence de leur imposer une mission contraire à l'honneur, contraire à la morale, avec la certitude de trouver dans cette opinion l'appui nécessaire pour les mettre à l'abri d'un coup de force.

Mais il faut, pour cela, qu'ils soient exclusivement guidés par les sentiments les plus élevés, tels le souci des intérêts généraux du pays, le respect de la morale et du droit. *Il faut surtout que l'intérêt personnel n'y ai aucune part.*

Les fonctionnaires congolais ne jouissent-ils pas d'une indépendance analogue? Sont-ils réellement muselés comme l'affirment certains polémistes?

Dans cet ordre d'idées, l'Etat Indépendant n'a édicté que la prescription suivante :

Par le seul fait de leur acceptation, les fonctionnaires et agents de tout rang s'engagent :

. . . .

5° *A ne pas communiquer à des personnes étrangères à l'administration et à ne pas publier, sans autorisation spéciale, des renseignements relatifs à des affaires de l'Etat ou à des affaires de particuliers dont ils auraient connaissance* en raison de leurs fonctions officielles. *Les agents correspondant entre eux, sauf pour affaires de service, doivent s'abstenir de s'occuper des affaires intéressant l'Etat.*

L'obligation de garder le secret professionnel subsiste comme engagement d'honneur, même après que les agents ont quitté le service de l'Etat Indépendant.

Cette prescription, lorsqu'on y regarde de près, n'a pas le caractère restrictif qu'elle semble posséder au premier abord.

Les mots « en raison de leurs fonctions officielles », que nous avons soulignés à dessein, montrent clairement la limite que l'Etat a voulu donner à l'indépendance de ses fonctionnaires. Ils séparent nettement les actes généraux de l'Etat de ses actes privés.

En d'autres termes, l'Etat veut empêcher qu'un officier chargé d'une mission politique, par exemple, puisse divulguer les ordres secrets qu'il peut rece-

voir de ce chef; il veut empêcher qu'un substitut puisse publier, en tout ou en partie, les dossiers qu'il constitue ou dont il a la garde en vertu de ses fonctions; il veut empêcher qu'un officier de l'état-civil puisse rendre publics les actes qu'il établit; il veut empêcher qu'un agent d'administration puisse divulguer les notes biographiques qu'il est chargé de classer.

Tout cela est parfaitement légitime!

L'Etat ne peut faire dépendre de l'humeur d'un agent le succès de ses pourparlers diplomatiques, l'aplanissement des incidents de frontières; il ne peut livrer à la curiosité publique les actes des malheureux que le pouvoir judiciaire ou administratif a dû frapper!

Mais lorsqu'il s'agit des principes directeurs de la politique sociale, administrative ou financière, l'indépendance des fonctionnaires doit être complète, et nous pensons que l'Etat Indépendant n'a jamais cherché à la limiter.

Nous n'en voulons pour preuve que les nombreux écrits qui existent sur le Congo, émanant de fonctionnaires, sans compter les innombrables conférences auxquelles ils ont participé.

D'ailleurs, l'Etat congolais est le plus mal partagé sous le rapport de la dépendance du personnel vis-à-vis du pouvoir. Quand une administration possède, sur un effectif de moins de 1,400 agents, une centaine d'officiers belges qui se renouvellent sans cesse, soixante-dix officiers italiens (jusqu'en 1906), quarante officiers scandinaves, tous en activité de service, c'est-à-dire pouvant rentrer à toute heure dans les rangs militaires de leur pays, et ne pouvant par conséquent être atteints dans leur gagne-pain; quand cette administration est surveillée, guettée par certains consuls étrangers et par un service d'espionnage déguisé sous les couleurs évangéliques c'est-à-dire par autant d'oreilles prêtes à écouter les plaintes, c'est-à-dire par autant d'habiletés toujours à l'affût des incidents, toujours prêtes à les propager et à en faire des armes contre l'État, on est peu fondé à prétendre à une dépendance absolue du personnel.

Nous n'ignorons pas qu'à côté de ces deux cents officiers, complétés par les docteurs en droit de toutes nationalités qui peuplent les cadres judiciaires, il y a encore mille agents dont le pain journalier dépend de leur emploi colonial dans une mesure plus ou moins grande; nous n'ignorons pas que les engagements sont de trois ans et que l'Etat peut toujours ne pas consentir un nouveau contrat à ceux qui lui déplaisent ; nous n'ignorons pas que l'Etat peut même atteindre ses agents dans leur allocation de retraite, attendu que celle-ci a le défaut de ne pas être fixe.

Mais ces docteurs en droit, mais ces deux cents officiers, qui fournissent à l'Etat ses gouverneurs, ses commissaires de district, ses magistrats, ses chefs de zones et de secteurs, ses commandants de troupes, ne dépendent pas exclusivement de l'Etat Indépendant.

Si le gouvernement congolais a été le criminel exportateur de caoutchouc et d'ivoire que l'on dit, il faudrait donc admettre qu'il a pu se faire des complices de la partie la plus élevée et la moins besogneuse de son personnel.

C'est bien cela que l'on veut faire accroire, lorsqu'on présente les instructions de l'Etat comme étant à double entente, comme étant de véritables jeux de mots, déguisant sous des principes humanitaires des ordres de massacres.

Nous nous révoltons contre ces insinuations, et en ce faisant nous ne défendons pas l'Etat, mais l'honneur de nos chefs, de nos collègues et de nos sous-ordres ; nous n'admettons pas que ces hommes qui possèdent des emplois enviés en Europe, soient devenus, par le seul espoir d'une récompense pécuniaire, aussi grande que l'on veuille l'imaginer, d'affreux gredins, traînant dans les sentiers africains des théories de moricauds affamés et enchaînés, saccageant systématiquement les villages, ne laissant à la population que l'alternative de fournir du caoutchouc ou de mourir.

Mais les fonctionnaires congolais sont mal payés!

Si l'on en avait fait de criminels exportateurs

d'ivoire, jouissant de riches prébendes, ils auraient bientôt tous des hôtels à l'avenue Louise, et des villas à la mer.

Et puis, il ne s'en serait pas trouvé un seul pour élever la voix, pour protester contre de pareils ordres? Nul d'entre eux n'aurait placé sa conscience au-dessus de l'argent?

Ah, pardon! Ils sont quelques-uns qui fulminèrent, réclamant l'excommunication du gouvernement congolais du concert des nations et et de ses fonctionnaires du cercle des honnêtes gens.

Sans doute, ces rares champions de la moralité publique se sont-ils élevés contre des ordres infâmes, ont-ils courageusement jeté leur démission à la tête des gouvernants qui en étaient les auteurs, ont-ils sacrifié tout un avenir de gloire et de profits pour la défense d'une race opprimée?

Allons donc! Ces vicaires de la morale ont servi l'Etat pendant huit, dix et quinze ans, au cours desquels ils ont accumulé des petits papiers, soigneusement annoté les fautes, les errements qui découlent nécessairement de toute œuvre humaine, pour en faire un réquisitoire le jour où l'Etat n'a plus satisfait à leur ambition.

Si le gouvernement congolais est tel qu'ils le dépeignent maintenant, ils n'auraient pas dû le servir pendant des années, ni accepter les émoluments, les grades et les croix qui seraient, dans cette éventualité, comme autant de marques de leur propre déshonneur.

L'un d'entre eux s'appuie, notamment, sur quelques lettres de missionnaires catholiques pour lancer ses sanglantes accusations.

En l'absence de signature et du texte complet des lettres, l'opinion peut difficilement se rendre compte de leur portée réelle.

Mais les missionnaires sont les seuls Européens qui jouissent d'une indépendance absolue, puisqu'ils ne relèvent que de Dieu. Ils ont pour porte-voix des hommes de bien et de talent qui, comme le R. P. Vermeersch, ont écrit sur la question congolaise avec autorité. Nous ne pouvons donc admettre qu'ils se

servent d'un ancien fonctionnaire, comme d'un manteau, pour couvrir des attaques anonymes.

Enfin, en prenant part à une campagne contre un Etat qui négocie l'abandon de son pouvoir au profit de la Belgique, ils commettent un acte peu généreux et antipatriotique.

Voilà pourquoi la presse et l'opinion publique n'accordent à ces tardifs mécontents qu'un crédit très illusoire.

Quant à l'action politique de certains consuls, auteurs de livres blancs ou autres, la Belgique ne peut la tolérer. Le cas échéant, il existe un moyen, peut-être onéreux mais sûr, d'y porter remède : contrôler soigneusement leurs dires, et poursuivre impitoyablement devant les tribunaux, les auteurs d'affirmations erronées.

* * *

Il ne s'est donc rien passé d'anormal au Congo?

Loin de nous la pensée d'affirmer pareille chose. Nous n'accordons pas à l'humanité plus de qualités qu'elle n'en possède. Nous n'oublions pas que le monde colonial n'a jamais pu être recruté que pour une faible partie dans l'élément le plus sain au point de vue des sentiments moraux ; nous ne perdons pas de vue que par l'affaiblissement des croyances religieuses et de l'espoir en une vie future, le frein moral le plus puissant a disparu, tandis que les peuples, sous la poussée des idées philosophiques du XVIIIe siècle, ont vu grandir leurs droits, leur force, l'égalité, et se trouvent, sans préparation et sans culture, en possession d'un pouvoir sans limite.

Nous voyons très bien que la puissance de l'or a grandi, qu'elle jette le trouble dans les rapports sociaux, qu'elle remet en question tous les principes économiques qui, depuis Adam Smith, ont fait la gloire et la prospérité de la société moderne.

Quelques écrivains, Macaulay entre autres, ont parlé de la psychologie qui caractérise le colonisateur. Nous allons l'exposer, à notre tour, en prenant

pour guides nos nombreuses lectures et nos observations personnelles.

* * *

Les colonisateurs peuvent être classés en trois grandes catégories, très différentes par l'esprit, les goûts et la valeur morale et intellectuelle.

Les éléments qui composent la première se recrutent parmi ces hommes qui étouffent, dans nos Etats policés, sous la pression des lois et des règlements. On pourrait les appeler les indisciplinés sociaux.

Doués d'un sang généreux, avides de liberté, la richesse de leur nature exige une dépense d'activité de laquelle ils ne trouvent pas l'emploi. Ces hommes conviennent admirablement pour la période du début, appelée généralement, l'époque de la Conquête. Espèce de Condottières, ils ne connaissent aucune entrave. Le but est là, ils l'atteindront coûte que coûte, et quels que soient les moyens à employer.

On a encore présent à la mémoire, ce conquérant africain qui présentait à ses chefs, après de nombreux combats meurtriers, des effectifs au grand complet. Sa méthode était ingénieuse : on avait cent hommes hors de combat? On puisait, parmi les auxiliaires indigènes, cent hommes valides, et on leur donnait l'armement et même l'état-civil de ceux qui étaient morts à la guerre.

On s'imagine le curieux dialogue qui devait se produire dans chaque cas.

— Quel est ton nom?

— Massumbuku, blanc.

— Maintenant, tu es soldat au premier peloton, tu t'appelles Goma, voici ta femme et tes enfants.

Puis on donnait au néophyte la femme et les enfants de Goma, qui se trouvait, du même coup, défunt et ressuscité.

Qu'on n'aille pas croire qu'il y avait la moindre violence dans ce procédé. Les noirs étaient heureux de l'aubaine, et leurs mœurs y trouvaient leur compte.

Ce sont là moyens illégaux, qui choquent notre esprit de justice et nos principes monogames.

On ne peut cependant nier que, dans le cas qui nous occupe, le temps qu'il eût fallu consacrer à un recrutement régulier, à une comptabilité compliquée, à des rapports circonstanciés, put être employé à de nouvelles opérations, et à de nouvelles conquêtes. Le droit et la légalité furent violés, mais aussi, quelle rapidité de mouvement fut obtenue. Or, pendant la période de conquête, la rapidité c'est la vie et le succès.

On conçoit les remarquables qualités dont de tels hommes doivent être doués : l'initiative, l'énergie, l'indomptable volonté, l'intelligence toujours en éveil sont les talismans qui engendrent leurs prouesses et les expliquent.

Ils doivent s'accommoder du régime des mains coupées, des sacrifices humains, de l'anthropophagie, impuissants qu'ils se trouvent à empêcher ces horreurs.

Comprend-on la force d'âme qu'il fallut à Coquilhat, pendant la première occupation du district des Bangalas, alors que chaque jour, il entendait, du seuil de sa demeure, les ignobles barbares déchiqueter de leurs dents aiguisées, les cadavres des misérables voués aux horribles ripailles.

Et dire que le sublime courage des hommes de la première heure, n'arrête pas une presse, peu scrupuleuse sur le choix des moyens, qui, pour soutenir une campagne de commerçants déçus, ose imputer à des héros les crimes d'une humanité primitive !

Pourtant, bien peu d'entre eux survivent à leur œuvre autrement que pour l'Histoire. Habitués à ne connaître aucun obstacle, à n'obéir qu'à leur volonté, leurs services deviennent dangereux dès que l'organisation se développe.

Les lois, la réglementation les ont chassés de leur patrie, c'est encore elles qui les éloignent du théâtre de leurs exploits. Mais sachons que la générosité, l'abandon de soi, est la caractéristique de cette catégorie de colonisateurs. Nombreux sont les actes

vraiment héroïques et nobles, dont la plupart resteront à jamais ignorés.

*
* *

La conquête finie, il est procédé à l'occupation du territoire, à l'organisation politique, administrative et judiciaire.

Les conquérants de la première heure n'ont que faire dans cette nouvelle phase de l'activité colonisatrice. On les voit disparaître peu à peu, pour faire place aux autres catégories de colonisateurs.

Dès ce moment, l'homme civilisé devient chaque jour plus nécessaire, en nombre et en qualité morale.

Les nouveaux venus devraient être intelligents, instruits, afin de comprendre la vie du colonisé, d'être pour lui un éducateur patient, indulgent, et l'amener pas à pas, mais sûrement, vers un idéal insoupçonné; ils devraient être laborieux pour ne jamais se trouver rebutés par les obstacles, les échecs, et avoir au cœur assez d'amour du prochain pour remplir leur mission avec goût et plaisir, pour découvrir dans les résultats acquis la meilleure partie de leur récompense.

Sans doute, il s'en rencontre quelques-uns dignes de l'œuvre colonisatrice ainsi comprise, mais ils forment un bien faible noyau, et nous n'oserions pas affirmer qu'il soit possible de les distinguer toujours dans la masse.

Le rôle du colonisateur n'est pas un sacerdoce que l'homme professe au nom d'une idée.

Les dangers du climat et des peuples barbares font hésiter les bonnes volontés et font reculer formellement les familles des néophytes. C'est par l'intérêt privé, sentiment peu généreux, mais éternel levier de toutes les actions humaines, que l'on parvient à composer des cadres, malgré cela toujours incomplets.

Ainsi, on voit se presser aux guichets des bureaux de recrutement des prodigues épuisés de crédit et souvent de santé, des fonctionnaires et des intellec-

tuels de toutes professions, dont les besoins dépassent de beaucoup les ressources, ou dont l'ambition ne se trouve pas satisfaite au pays natal, et puis la masse des malchanceux et des incapables qui ne savent de quel bois faire flèche.

Ces hommes, doués d'un formidable appétit d'argent, assoiffés d'ambition et d'honneurs, car chacun d'eux croit volontiers posséder l'étoffe d'un génie qui n'attend que l'occasion pour se manifester, ces hommes, s'agitent dans des embûches qu'ils se tendent mutuellement, afin de se supplanter, de gravir plus vite les échelons de l'avenir. Leurs conversations portent toujours la marque de l'envie, du désir de paraître, de la hâte de dominer, et dans la confusion des sentiments malsains qui les dévorent, leurs maigres qualités morales s'étiolent pour jamais.

Parmi eux sont perdues et souvent ignorées les âmes généreuses, qui ont joint au désir d'améliorer une situation plus ou moins suffisante, celui de servir un idéal de fraternité humaine.

*
* *

La troisième catégorie de colonisateurs, celle des commerçants, est encore moins favorable à l'esprit d'altruisme des races civilisées envers les peuples inférieurs. Chez eux, un seul levier : le gain; un seul frein : les lois, si l'Etat est en mesure de les faire respecter; un seul principe : le libre-échange.

En admettant qu'aucune violence ne soit exercée, le peuple autochtone se trouve encore très inférieurement placé dans les relations commerciales, parce qu'il ignore la valeur réelle de ses propres produits, ainsi que des objets qu'on lui offre en échange. Aussi, pendant de longues années, le commerce que les peuples primitifs pratiquent avec les représentants de la civilisation est, pour les premiers, une opération épuisante. On prend à ces riches qui ignorent leur fortune, les richesses minérales, animales et végétales, en échange d'une mauvaise verroterie, de coton-

nades sans valeur, de « rossignols » des grands bazars européens.

L'échange normal, tel que l'entend la science économique, doit profiter aux deux échangistes. Aux colonies, il n'en va pas ainsi.

On voit donc que les colonies qui devraient, pour marcher sainement dans la voie du progrès, être gérées par l'élite des peuples civilisés, sont, en réalité, aux mains des faillis de la vie. Ajoutons que les nationalités s'y coudoient comme dans une tour de Babel, et l'on comprendra cette phrase désespérante de tant d'Africains : « En Afrique, l'ennemi du blanc c'est le blanc. »

En résumé, un effroyable égoïsme domine chez tous ces êtres qui ont plus ou moins pâti de la vie. Ils apportent sous les tropiques la rancœur de leurs désillusions, la hâte de regagner le temps perdu, des désirs inassouvis de jouissances, estimées d'autant plus haut qu'elles leur ont toujours manqué.

La femme d'un fonctionnaire ne disait-elle pas un jour à une jeune Africaine qui lui faisait visite et qu'elle voyait répondre au salut d'un enfant noir : « Comment, madame, vous saluez ces moricauds? Moi je déteste ces sales nègres, et si je n'étais la femme d'un fonctionnaire, j'en aurais déjà étranglé plusieurs de mes propres mains. »

Et une autre, à qui on annonçait la préparation des bois de justice, de s'écrier en frappant joyeusement dans ses mains : « On va pendre des nègres? J'irai voir cela ! »

Que les races inférieures soient victimes des misères morales de leurs éducateurs, cela ne fait aucun doute, et, comme par ironie, les pays qui envoient chez elles de semblables personnages pour leur montrer la bonne route s'intitulent « mères patries ».

Est-ce un reproche que nous leur adressons ? Nullement ! Les employés véreux et concussionnaires, l'autorité brutale et méchante, les luttes d'intérêts qui se liquident sur le dos des plus malheureux ne constituent pas le monopole des colonies. Ces tares

sont là tout simplement plus développées qu'ailleurs, parce que la surveillance y est moindre et la population incapable de se défendre.

*
* *

De tout ceci, il résulte que le colonisateur moralement assez fort pour ne pas hésiter entre le droit absolu et son intérêt personnel est l'exception.

En accordant des primes proportionnelles à la récolte des produits tropicaux, l'Etat a instauré jadis un régime regrettable, puisqu'il mettait les intérêts privés des Européens en opposition absolue avec ceux de la population autochtone; de là, les exigences intolérables, les répressions exagérées.

Mais les Belges ignorent-ils que pendant des années le roi connut les angoisses des échéances, qu'il dut frapper à toutes les portes pour y faire face, et qu'il fallut le secours financier de la Belgique pour le sauver de la banqueroute?

Pendant cette longue période, on ne vit pas se former des associations nationales ou internationales pour coopérer, avec le pouvoir naissant, aux frais résultant de la lutte implacable contre les Arabes esclavagistes, contre l'alcool, contre la barbarie, aux dépenses nécessaires pour faire cesser les combats entre les tribus, pour organiser le territoire, pour faire naître l'ordre du chaos!

D'ailleurs, l'intérêt privé est toujours le seul ressort capable de mettre l'homme en mouvement, de le pousser au danger, et il y en avait de très grands à exiger, d'une population apathique et anthropophage, le travail et l'impôt.

Le gouvernement congolais a plié la race tropicale sous une main de fer; en dépit des abus, c'était le seul moyen de réaliser sa mission sociale.

La civilisation n'est pas un don gracieux que les peuples trouvent dans leur berceau. Ils doivent la conquérir; si nous avons apporté certaines souffrances aux indigènes du centre africain, nous

sommes aussi pour eux l'aurore de la vie intellectuelle et morale, ainsi que du bien-être matériel.

Rien n'est plus aisé que de faire de sombres tableaux d'indigènes traînés, chaîne au cou, à travers la brousse marécageuse du Congo, et de présenter les fonctionnaires congolais comme des négriers d'un nouveau genre.

Heureusement, on en a tellement abusé que le peuple belge, malgré son ignorance des choses coloniales, commence à ne plus y ajouter foi.

On ne s'étonne pas, en Belgique, qu'un milicien réfractaire, ou un soldat déserteur, soit traîné menottes au poing, à la prison voisine; on ne s'émeut pas lorsque le fisc vend à l'encan les meubles d'un citoyen qui omet de solder ses contributions; les cages étroites de nos voitures cellulaires ne soulèvent pas davantage les protestations des philanthropes.

Au Congo, on n'a pas encore des routes dignes de ce nom, on n'a pas de voitures cellulaires, on a très peu de maisons de détention. Tous ces moyens de contrainte ont été remplacés par l'enchaînement, deux à deux, des récalcitrants, et la chaîne ne les empêche ni de se mouvoir, ni de travailler.

Actuellement, l'Etat du Congo trouve ses soldats sans difficulté et en telle abondance que pendant le deuxième semestre de 1907, les rengagements ont dû être suspendus dans toute la Force publique.

Dans l'Uelé, les noirs consentent à contracter des engagements de trois ans en qualité de travailleurs, à la condition d'être admis, à l'expiration de leur contrat, dans les rangs de l'armée congolaise.

La Belgique coloniale peut envisager l'avenir avec confiance; quant au passé, soyons généreux pour des hommes qui furent à la peine, qui affrontèrent les périls de la conquête, de la première occupation; soyons reconnaissants à ceux qui nous enlevèrent à notre clocher pour prolonger au delà des mers notre patrie laborieuse, menue et pléthorique.

Capitaine J. JOBÉ.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES (1)

PHILOSOPHIE COSMOGONIQUE.

Pouvez-vous vivre, vous homme, sans un système, vrai ou imaginaire, sur l'organisme du Monde?

Oui, peut-être. Un autre, moins aimable, vous dirait : vraisemblablement.

Comme un animal alors; un âne débonnaire, un bœuf à cervelle énorme en volume mais infime en conception, regardant avec placidité l'ambiance sans jamais songer d'où elle vient, où elle va, comment elle fonctionne, qui ou quoi la fait fonctionner, de quoi, sous les apparences trompeuses, elle est composée.

Non. L'homme n'échappe guère à des rêves vers ces questions énigmatiques. Même ceux qui n'ont pas là-dessus des idées précises, y rodent vaguement sous une poussée instinctive à raison d'être douteuse.

Quand ce n'est pas chaque individu qui subit ce travail tâtonnant de recherche et de systématisation, c'est la masse qui y procède ou quelque personnalité imaginant et parlant pour ceux qui, dans ce domaine,

(1) Voir nos livraisons précédentes : PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS (décembre 1907). — PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE (janvier 1908). — PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME (février 1908). — PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENCE (mars 1908). — PHILOSOPHIE DU REMPLISSAGE (avril 1908). — PHILOSOPHIE DE L'IRRÉEL (mai 1908). — PHILOSOPHIE DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (juin 1908).

ne parlent pas et n'imaginent rien. Les religions et leur inévitable chapitre, tantôt sérieux, tantôt puéril, sur la Genèse en sont le témoignage.

La Science aussi, jadis le plus souvent après elles, et maintenant avec elles ou sans elles, s'est occupée de cette besogne, dont il serait plus confortable, vraiment, que l'Humanité se passât (ainsi diminueraient ses inquiétudes) mais dont elle a un irrésistible besoin.

Il y faut obéir, sans rechigner comme à tant d'autres nécessités qu'il ne sert de rien de combattre et contre lesquelles les protestations et les résistances sont d'inutiles dépenses de force et de mauvaise humeur. Le sage (c'est ainsi qu'à tort ou à raison on nomme celui qui accepte l'Inévitable) s'y soumet avec docilité.

Je me sens enclin à envier, sinon à admirer, ceux qui, à l'exemple des Anglo-Saxons (non des moindres, Gladstone entre autres) admettent là-dessus, des données toutes faites, celles du Christianisme par exemple, se libérant par là du souci des investigations tourmentantes sur des questions, en général non-solubles avec certitude, dans l'état actuel de nos insuffisantes mentalités. S'ils ne sont pas assurés que c'est ainsi que les choses se sont passées, se passent et se passeront, ils sont d'avis que c'est là une approximation convenable et, sans se chagriner davantage, vaquent à leurs affaires.

De l'A-peu-près! De l'A-peu-près! Toujours de l'A-peu-près. Oh! bien heureux les fanatiques, clercs ou laïques, s'ils n'étaient si insupportables!

Ce bienfaisant subterfuge n'est pas obtenable par tout le monde. Les tendances de l'esprit ne sont guères soumises à notre volonté. Elles s'imposent à nous et ne nous obéissent guères. Elles tombent sur nous comme la pluie sur les toits, Et c'est pourquoi on a vu, au cours des temps, surgir des systèmes cosmogoniques divers dont, depuis Lucrèce jusqu'à nos jours, il en était un qui, mieux que les autres, avait fait fortune.

On l'a nommé « Atomistique ».

Essayant de pénétrer la composition intime et

secrète de l'Univers telle qu'elle se cache sous les surfaces, les couleurs, les odeurs que seules nos sens perçoivent; complétant les constatations restreintes de ceux-ci par des opérations cérébrales, ils avaient conçu le Monde avec le dualisme de la Matière inerte et de la Force active, celle-ci faisant mouvoir celle-là par une énorme et incessante caresse, celle-là étant la base, le support, le point d'appui et d'incidence de celle-ci.

Et poussant plus avant leur supposition intrépide, ils avaient compris cette « matière » sous les espèces d'atomes accumulés, concentrés, entassés, innombrables et irréductibles, derniers termes de la division et de l'émiettement des solides.

Tant d'ingéniosité fonctionne dans l'étrange composé qu'est notre cervelle, une telle aptitude à ramener tout à un concept que l'on croit vrai, que durant des siècles les sciences, notamment les physiques et les chimiques, ces dames pourtant si positives et si défiantes, allèrent sur ces données et rarement rencontrèrent quelque circonstance que celles-ci, d'après elles, n'expliquaient pas convenablement. Aussi étaient-elles passées à l'état dogmatique et semblaient-elles indestructibles, comme jadis les monarchies absolues.

Peut-être sont-elles encore présentement ce qu'il y a de mieux... ou de moins fragile.

Mais voici que dans ce même intellect humain s'introduisent depuis quelque temps des visions nouvelles qui, avec vérité ou erreur, tendent à supplanter l'atonisme, revêtues qu'elles sont d'une vraisemblance qui semble s'accorder davantage avec les tendances actuelles.

Je parle avec prudence et me garde d'affirmer, parce que rien ne garantit l'infaillibilité des conceptions humaines à une période quelconque passée, présente ou future, et que tout ce qu'on peut dire avec sécurité, c'est qu'à tel moment la constitution de l'instrument pensant que sont nos cérébralités induit celles-ci fatalement à telle conviction plutôt qu'à toute autre. Rien ne prouve qu'avec l'écoulement du temps et les changements physiques ou idéaux qui l'accom-

pagnent, un système jusqu'ici inaperçu n'apparaîtra pas « à nos arrière-neveux » avec une égale probabilité et, dès lors, avec une aussi insurmontable inclination à le croire l'expression de la réalité. Et ainsi *in secula seculorum!*

Je vais exposer rapidement cette transformation qui, personnellement m'a séduit et a pénétré dans moi et dans d'autres incessamment augmentant en nombre, avec le despotisme d'une doctrine rendant compte de l'Univers, du Cosmos, comme le nommait volontiers de Humbold. De même, on a vu se répandre la manie de ramener à l'action des microbes des milliers de phénomènes que, précédemment, on expliquait avec conviction par quelque autre talisman tout aussi vénéré jusqu'aux jours où on le trouva ridicule.

Qu'importe, dès qu'on obtient, sur ces mystères, ne fût-ce que passagèrement, la paix de l'esprit, le contentement de se croire en possession d'une bonne clef pour ouvrir quelques-uns des multiples tiroirs de l'Inconnu !

Ce sont les découvertes relatives à la « Radioactivité » qui furent le point de départ de ce bouleversement des théories séculaires sur la composition et le fonctionnement du Monde.

Je fais au lecteur la coquetterie de ne pas nommer ceux qui, par des procédés merveilleusement subtils, l'ont mise à la mode, d'autant plus que des rivalités n'ont pas manqué de se manifester entre savants sur la priorité de ces inventions et que, par suite, on ne peut plus citer n'importe qui sans qu'à sa gloire de découvreur soient attachées la tare mesquine de l'amour-propre et l'injure du dénigrement. Tout, dans les prétentions humaines, ne devient vraiment noble que lorsque l'anonymat a aboli les vanités personnelles.

Celles-ci, au reste, sont-elles jamais justifiées, alors qu'il n'est personne qui, dans sa naissance ou ses réussites, ne soit, non pas sa propre œuvre, mais le résultat collectif de l'ancestralité d'où il sort et de l'ambiance où il vit. Séparez-le de ces facteurs adjuvants, il apparaît réduit à une misérable impuissance.

Sa chance d'inventeur ne lui est échue que parce qu'il est l'aboutissement accidentel d'efforts sans nombre; il n'apparait, cet orgueilleux, que l'appoint minime de la dernière heure. Il est le centième degré de chaleur qui amène l'ébullition.

La Radio-activité est la propriété qu'auraient tous les corps, avec une intensité variable et susceptible d'être augmentée par certains excitants, d'émaner incessamment une sorte de poussière impalpable, tellement ténue que nos instruments actuels les plus aigus s'ils peuvent la constater, ne peuvent la peser. Le poids du corps qui l'émet par toutes ses surfaces n'apparaît pas changé, quelque longue et ininterrompue que soient actuellement ces projections, ces éruptions de « particules », s'il est permis de donner ce nom à des éléments à ce point insaisissables que quelques-uns leur dénient toute existence matérielle et prétendent qu'ils constituent la métamorphose miraculeuse du pondérable en impondérable.

Leur existence reconnue ou admise, ces controverses d'aspect scolastique sur leur réelle nature peuvent être délaissées. Il est bien d'autres choses d'indiscutable existence sur lesquelles nous n'en savons pas plus et qui ne s'affirment que par leurs effets. La gravitation, l'électricité, la lumière, la chaleur, ne sont niées par personne. Qui pourtant en a jamais saisi une parcelle? L'invisible, l'intangible pullulent autour de nous et leur essence nous échappe, du moins pour le moment, tant sont imparfaits nos sens, même prolongés par les appareils les plus délicats.

Mais poursuivons. L'Ether, lui aussi un impondérable qui, pour les physiciens, remplit ce que nous nommons à tort « le vide » immense dans lequel baignent et circulent les globes firmamentaires, serait d'après l'école nouvelle, l'élément primordial de la formation de tout ce qui nous apparaît Matière, et c'est à lui que retourneraient les poussières radioactives, « l'Energie intra-atomique », de même qu'elles en seraient venues pour constituer les corps solides.

Ceci admis, voici comment se comporterait, au long de l'Eternité, la machine qu'est le Cosmos.

Prenez-ceci comme vous voudrez. Contentez-vous d'examiner seulement si par pensée, ou plus exactement par sentiment, vous y inclinez. Soyez assurés que, sur ces questions, l'Instinct, la Foi, ne sont pas de mauvais guides. Il convient d'être crédule à certaines heures.

L'Ether serait animé d'une puissance inépuisable de condensation et de « décondensation » qui, de son état impondérable le ferait passer à l'état pondérable vulgairement qualifié MATIÈRE. Ce serait le même élément sous deux aspects différents et successifs, animé magnifiquement d'une sorte d'immense et lente palpitation. d'un mouvement alternatif de contraction et d'expansion.

Voici, avec plus de précision, comment se réaliserait, en étapes successives, chacune d'une incommensurable durée, ce gigantesque mécanisme.

D'abord l'Ether, remplissant les espaces, universellement répandu, analogue au chaos d'où, suivant la Bible, Jahvé aurait fait sortir la création. Aucune forme encore, aucun solide. Partout l'élément impondérable où, plus tard, dans ce qui en restera disponible, circuleront les corps célestes. L'Ether, dont la réalité n'est niée par aucun physicien, car sans lui des phénomènes comme la transmission de la lumière solaire seraient pour nous incompréhensibles.

Par une force inhérente à cet Ether, l'énergie qui le constitue se formerait en points de concentration dont chacun serait l'origine d'un des systèmes stellaires se mouvant dans l'espace. Dès que cette concentration atteindrait un certain degré, ce serait la nébuleuse : un nuage d'Ether.

La condensation d'Énergie augmente alors avec une majestueuse lenteur,qui consomme des siècles comme nous des heures. Le phénomène tend de plus en plus à prendre la forme classique de la Matière. L'état nébuleux ou gazeux passe à l'état igné, en lequel sont notre soleil et les étoiles, puis à l'état fluide, enfin à l'état solide proprement dit. Telles actuellement les planètes, la nôtre par exemple, la Terre.

Ici serait le point extrême de la période condensa-

trice. L'Energie accumulée en matière solide, serait sous un équilibre momentanément stable.

Puis commencerait le mouvement en retour; quelque chose comme la systole et la diastole des battements du cœur grandie aux proportions du temps et de l'espace infinis. C'est la radio-activité, véritable échappement, écoulement, ruissellement de la force intra-atomique solidifiée.

Cet échappement qui, pour ne considérer que la Terre, aurait lieu partout, spécialement aux confins de notre atmosphère où l'Energie libérée rejoindrait l'Ether, peut-être sous l'aspect des orages et des aurores boréales aux jours des grandes éruptions, irait en augmentant au cours des siècles et aboutirait finalement à la dissolution complète de la matière, à la rupture peut-être brusque de l'équilibre, au retour à l'état « éthérique » originaire, où bientôt, s'inaugurerait de nouveau le cycle prodigieux que je viens d'esquisser,... de bacler en cinquante lignes, j'en demande pardon, à l'Infini !

Qui sait si ces grandioses métamorphoses ne se partagent pas l'immensité, chacune opérant dans son cantonnement et parvenant à un état d'avancement et de rétrogradation qui lui est particulier? Qui sait si ces étoiles que parfois l'on voit inopinément surgir, grandir en éclat, puis disparaître, ne sont pas des corps célestes, subissant tout à coup la dissociation catastrophique de leurs éléments, se dissolvant par une radio-activité intense, productrice d'une formidable incandescence par la rapidité du phénomène de dissociation, et reprenant leur primitif état impondérable, sauf à recommencer.

Car la radio-activité se produit avec une vitesse stupéfiante dans la projection des « Ions » comme on nomme cette poussière d'atomes dont je parlais plus haut ; c'est cette vitesse qui engendrerait physiquement la lumière, la chaleur, et vraisemblablement l'électricité et la force, sur l'essence desquelles les téméraires n'ont jusqu'ici dit que des bêtises et les sages rien dit du tout.

Peut-être qu'une nouvelle thérapeutique, comme une nouvelle mécanique, va se fonder là-dessus.

Quantité de maladies se manifestent par des augmentations et des diminutions de chaleur. Ne serait-ce pas le fait du trop ou du trop peu de radio-activité de notre corps? Le remède ne consisterait-il pas à ramener celle-ci à l'équilibre? N'est-ce pas la fonction jusqu'ici incomprise des calmants et des irritants? A voir! A voir!

On a calculé que si, par des procédés à la poursuite desquels sont présentement les chercheurs, on parvenait à intensifier jusqu'à l'absolu cette émanation qui, pour les corps de notre ambiance, est à ce point faible qu'on la découvrit avec peine dans le Radium et que, pour les autres solides, elle est encore contestée, le dégagement brusque de l'énergie condensée dans une pièce d'un franc produirait une force capable de transporter la flotte anglaise au sommet du Mont Blanc!

Tout cela peut plaire, mais non complètement satisfaire. Il reste une énigme à résoudre.

D'où proviennent *les Formes* merveilleusement variées que prennent les corps pendant ce travail de solidification? Et leurs couleurs? Et leurs odeurs? Qu'est-ce qui, dans l'Univers, préside, pour employer des termes techniques, à la Morphologie, à la Chromologie, à l'Aromatologie?

Condenser, soit. Décondenser, soit. Le phénomène est simple... de conception. Mais condenser sous des myriades d'aspects et, quand on ne considère qu'un tronçon du temps, avec une fatalité singulière? On a beau couper, recouper, analyser, décomposer une graine, un germe quelconque, impossible d'y découvrir le principe qui fait qu'il ne produit qu'un être déterminé, se développant en une série d'états invariables, sauf les déformations de détail accidentelles et passagères causées par d'extérieurs obstacles. Un gland ne produit qu'un chêne; pas moyen d'en faire sortir un hêtre. Et on ne trouve pas dans le gland le principe de cette inéluctabilité.

Qu'est-ce qui fait que le liquide spécial qu'est la sève circulant dans un arbre produit successivement des choses aussi différentes que le bois, la feuille, la fleurs, le fruit, sans qu'il y ait changement appré-

ciable dans sa composition? Qu'est-ce qui règle ces opérations dont la magie ne nous stupéfie point, sans doute parce qu'elle est autour de nous trop constante? Miracle! miracle!

A cela que répondre, sinon : qu'il y a dans l'Ether une vertu morphologique, comme le médecin de Molière répond que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive.

Et ces formes changeantes sont-elles fixes? Quand un des systèmes solaires retournés à l'Ether recommencera son cycle de solidification, les mêmes choses, les mêmes êtres reparaîtront-ils à la même période d'évolution? Toute la colossale machine va-t-elle dans un va-et-vient limité comme le balancier d'une horloge, comme le mouvement des marées dans une mer hydrographiquement reconnue?

Ou bien est-ce l'arbitraire! la fantaisie des forces en action, le mélange de tout au hasard, avec des aspects nouveaux inconnus précédemment? La durée des formes, « des espèces », durant la période où nous eûmes le bonheur ou le malheur de naître, ne serait-elle due qu'à une répétition assez réitérée pour produire une permanence plus ou moins longue, mais non clichée à jamais?

Quand notre Terre se désagrégeant parce que sa période « matérielle » sera terminée, l'Energie qui y est accumulée, renvoyée au vaste réservoir de l'Ether, recommencera à se contracter pour produire un corps céleste nouveau, y verra-t-on reparaître les mêmes espèces minérales, végétales, animales, humaines? Le germe qui a été à l'origine de chacun de nous est-il indestructible et groupera-t-il autour de lui, par sa croissance des éléments qui pourront autoriser à dire que nous ressuscitons? Aux phases qu'on a qualifiées : « les grandes époques de la Nature », reverra-t-on l'Ichtyosaure et le Mégalosaure? Reverra-t-on Homère, Michel-Ange, Shakespeare, Rubens?

Et pourquoi dans ce travail incessant et formidable de fabrication où c'est la Nature qui est à la fois l'Usine, la matière première, l'Industriel, l'Ingénieur, le produit fabriqué, tant de tares défigurant tant de merveilles, tant de laideur faisant escorte à

tant de Beauté, tant de misère, tant de souffrances, de cruautés pour les êtres doués du don fatal de la sensibilité consciente? Pourquoi cette cruauté de l'Imperfection, cette ELLÉPOLOGIE (en philosophie il convient d'emprunter au grec chaque fois qu'on peut)?

Sur ces prolongements des énigmes cosmogoniques règnent des ténèbres jusqu'ici scientifiquement impénétrables. Les croyants se tirent d'affaire en mettant le tout sur le compte d'un Dieu créateur et régulateur.

C'est là que nous côtoyons l'énigme de la Vie future, de l'existence du mal, de l'Ame, de son Immortalité, de l'existence de Dieu,... de la Mort! L'intelligence demeure impuissante, muette angoissée. C'est la grande, l'inquiétante, la grimaçante, l'inévitable réserve de l'Inconnaissable!

Hélas? Hélas? Hélas?

La Mort me fait ce soir descendre en son mystère.
Je sonde les secrets de ses fonds ténébreux.
Sur ses obscurités vaut-il pas mieux se taire
Et fuir l'âpre Inconnu plein d'abîmes affreux?

Hélas! que savons-nous de la Mort, de la Vie?
Dans le noir Au-delà notre âme erre et dévie.
Les ombres, qu'on y frôle à tâtons, font trembler!

Désertant la Raison aux froideurs impuissantes,
L'Homme inventa les Cieux aux fables caressantes,
Car ce n'est que l'Erreur qui put le consoler!

EDMOND PICARD.

PAN

A Isi Collin.

Chaque réveil me laisse un peu plus de faiblesse.
Jadis, mon corps tendu dans sa belle rudesse,
Souple comme un chevreau, vif comme un étalon,
Je courais à travers le mont et le vallon
Fier de me sentir libre et roi parmi l'espace :
Ainsi, l'eau qui s'enfuit, ainsi, le vent qui passe...
Un sang vierge inondait mes bras et mes jarrets,
Je pénétrais les bois et parfois je dansais
Pris d'une gaîté folle à l'ombrage des cèdres
En chantant pour moi seul quelques refrains allègres.
A broyer sous mes pieds les gros raisins vermeils
Qui mettaient des reflets de pourpre à mes orteils,
A voir et ma poitrine et surtout mon visage
Ruisseler sous le sang de la grappe sauvage,
A sentir mon corps nu de parfums imprégné,
J'éprouvais un plaisir, un plaisir effréné,
Et me voyant si grand, la chair ensanglantée,
Sous les feux du couchant, je semblais Prométhée !

Alors, je m'en allais de l'aurore au couchant,
Chaque matin, plus fort, plus gai, plus triomphant,
Dans les gorges des monts, l'océan de la plaine,
Les horizons lointains des champs à perdre haleine;
Un goût d'immensité, des désirs infinis
Éblouissaient mon âme et paraient mon esprit;
Les cris aigres des geais, un hoquement de chèvre,
Un son doux de flûtet se riaient sur ma lèvre;
Tout mon corps ressemblait la grotte de cristal
S'irisant sous les feux du soleil matinal,
Et résonnant comme elle au plus profond mystère
Mon cœur chantait en lui tout le cœur de la terre...

Maintenant, que sont-ils ces jours si radieux!
Il me semble depuis que je deviens si vieux :
Mes pieds se sont meurtris et mes cornes brunies,
De fatigue toujours mes cuisses sont fléchies,
Sous ma robe de bouc je vois mon triste corps
Devenir chaque jour et plus laid et moins fort;
Les bergers restent sourds aux chansons de ma flûte,
Aux bruits de mes sabots dansant dans l'herbe rude,
En vain, toujours en vain, dès l'aube j'ai guetté
Entre ces grands roseaux la rose nudité
Des filles du printemps, de la nymphe qui baigne...
Elles n'ont point souri, mon pauvre cœur en saigne.

Au hasard des chemins, comme un chétif enfant,
Pauvre âme, tu naquis et vécus en plein vent,
Laissant flotter partout, à la ronce, au buisson,
Comme un mouton timide un peu de ta toison.

O toi fille d'Orcam, ô douce Leucothée,
Entends sur mes pipeaux la chanson modelée
Que préféra Mydas aux doux airs d'Apollon;
O belle Coronis, entends-tu le vallon
Pleurer dans ma douleur tes charmes ineffables;
O divine Syrinx, ô nymphe désirable,
Morte des grands nuphars qui balancent dans l'eau,
Reconnais-tu ta voix dans le son du roseau?
. . . .
Mais ni le vent qui fuit, ni la terre, ni l'onde,
N'apportent nulle voix d'une âme qui réponde,
Et las, et vieux, et seul, sans espoir, sans repos,
Chaque jour m'affaiblit et me brise les os.
Voilà pourquoi, ce soir, étendu sur ma couche,
La poitrine sans souffle et le sang à la bouche,
Je m'écoute mourir, sans que dans le ravin
Quelque flûte pleurant ne console ma fin.

MAURICE KUNEL.

ÉVOLUTIONNISME ET OCCULTISME

De la plupart des choses que nous affirment les scientistes modernes, en tant que philosophie, l'on peut affirmer que ce qu'ils disent de nouveau n'est pas toujours vrai et ce qu'ils disent de vrai n'est pas toujours nouveau. Cela peut s'appliquer surtout à ce qu'ils racontent à propos de l'Evolution, dont ils ne voient que le processus physique et organique. En général, l'on ignore, ou l'on oublie, que la théorie de l'Evolution a été présentée dans les *Vedas*, textes sanscrits des Hindous, 2,200 ans avant Jésus-Christ. Toutes les initiations ésotériques du passé enseignaient l'Evolution comme étant la clef de l'univers. Cette théorie est donc loin d'être nouvelle et la science moderne occidentale n'a pas le droit de s'abandonner à ses fausses prétentions en déclarant que c'est elle seule qui l'a découverte. Aussi, le dédain que les Occidentaux professent à l'égard des philosophies orientales ne se justifie d'aucune manière, puisque les théories scientifiques les plus avancées d'aujourd'hui concordent d'une manière étrange avec les données philosophiques de l'Inde. Que de malentendus existent encore de nos jours dans le monde de la pensée moderne au sujet des connaissances asiatiques, malentendus que plusieurs années d'études édifiantes dans le domaine des religions comparées ne parviennent pas à dissiper!

C'est que l'élément *ésotérique*, qui est le fondement même des philosophies et des religions, n'a pas été

suffisamment compris et n'a pu être mis à sa juste valeur au cours du travail comparatif des érudits. Le matérialisme du XIXe siècle a été si néfaste, qu'il a eu pour effet de faire rejeter par la majorité des chercheurs et des savants tout ce qui portait l'empreinte de la doctrine ésotérique. Le mal que les encyclopédistes ont fait dans cet ordre de choses est considérable, car ce sont eux qui, sous le fallacieux prétexte d'éclairer les hommes de ce temps, ont accumulé sur l'occultisme les ténèbres de l'incompréhension et de la médisance et ont ainsi privé notre génération de la lumière qui se dégage de tout un imposant et admirable ensemble de vérités d'où la science pouvait tirer le plus grand profit (1). Il en est d'ailleurs résulté une grande incohérence et un profond malaise. Nous assistons à un spectacle à la fois comique et affligeant de la science qui, envoûtée par un positivisme systématique, s'immobilise dans la négation des forces occultes, tandis que, chaque jour, les *phénomènes psychiques*, expérimentalement contrôlés par des expérimentateurs sagaces, nous appor-

(1) C'est, en effet, vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, que commença l'obscurcissement graduel des connaissances ésotériques. Du sein de certains groupements intellectuels de France et d'Allemagne, à tendances sectaires et matérialistes, partit le mot d'ordre : « guerre à l'occultisme ! » Leur chef secret était le publiciste allemand Frédérick Nicolaï. Ce sont les « Nicolaïtes », comme on les appelait alors, qui, en véritables persécuteurs, remplissaient les journaux, les livres, leurs discours, de calomnies de tous genres contre les théosophes et les occultistes de l'époque. La lutte s'engagea d'abord dans le mystère des nombreuses sociétés secrètes et philosophiques et se continua dans le domaine public par la publication retentissante d'ouvrages tendancieux, dont le but caché était de chercher à détruire tout ce qui se rapporte aux sciences occultes. Les encyclopédistes étaient d'ailleurs étrangement secondés dans leur système de dénigrement par l'ordre des Jésuites. Il y a là un point d'histoire assez ignoré et qu'il conviendrait de remettre en lumière, documents à l'appui. Beaucoup d'hommes cultivés d'aujourd'hui, qui professent encore à l'endroit de l'occultisme un dédain ridicule et immérité, pourraient se rendre compte que leur scepticisme est purement machinal et qu'ils ne font que répéter inconsciemment les calomnies déversées par des sectaires sans scrupules dans le domaine de l'intellectualité moderne.

tent les preuves indéniables de l'existence de ces forces! La science officielle réclame des faits, rien que des faits, mais à la condition expresse que ces faits ne contredisent pas ses hypothèses matérialistes. Ce dogmatisme scientifique était fatal. C'est en son nom que les hommes d'aujourd'hui bafouent tous ceux qui ont le courage d'affirmer leur croyance à la réalité de l'Invisible, — croyance basée sur des faits patiemment observés, — et sont classés parmi les songe-creux, tandis que ceux qui croient que l'homme est le seul produit d'une masse gélatineuse, ceux-là passent pour les intelligences avancées de nos temps!

De l'extrême absurdité théologique, qui fait descendre l'homme du père Adam, l'on est tombé dans l'extrême absurdité anthropologique et l'extrême absurdité biologique, qui font descendre l'humanité du singe ou font commencer toute l'évolution *humaine* au protoplasme. Pas plus que la religion officielle, la science officielle n'a su, jusqu'à ce jour, apporter au vaste problème de l'origine de l'homme une lumière capable d'éclairer la raison. Et cependant, chose étrange, déconcertante, les deux extrêmes, le religieux et le scientifique, ne sont pas absolument irréconciliables si, bien entendu, l'on sait les dépouiller de leur caractère absolutiste et si, à la clarté de l'Esotérisme, l'on parvient à discerner d'une part les vérités et les erreurs qui les séparent, de l'autre les erreurs et les vérités qui les rapprochent. La puissance des négations de l'esprit scientifique d'aujourd'hui n'existe, en réalité, qu'en raison de l'impulsion réactive provoquée par la puissance des affirmations religieuses.

Quoi d'étonnant, d'ailleurs, à la révolte de la science lorsque l'on voit la religion maladroitement se claquemurer dans les obscures et étroites cavernes de ses dogmes!

Ne voyons-nous pas l'Eglise travailler à sa propre destruction en luttant pour les ténèbres contre la vérité, contre sa vérité aussi, pourrait-on dire?

Ne voyons-nous pas également la science travailler à sa propre obscuration en luttant pour l'erreur

contre la vérité, contre sa vérité aussi ? L'Eglise considère la science comme une ennemie redoutable, tandis que la science voit dans l'Eglise une adversaire irréconciliable.

Et cet antagonisme est fait de malentendus, de parti-pris, de lacunes et d'ignorances réciproquement accumulés pour les besoins de la cause et pour le grand malheur des hommes d'aujourd'hui, dont la conscience se débat dans un océan de contradictions, balottée entre la foi aveugle et la science aveugle. Oui, on le peut dire, le cléricalisme tue les religions, comme le matérialisme égare les sciences.

L'un et l'autre sont, en grande partie, la cause de l'antagonisme grandissant qui sépare les intelligences religieuses et les intelligences scientifiques. Si le cléricalisme ne rendait pas la religion odieuse, s'il n'en faussait la notion fondamentale et philosophique, la science ne se croirait pas obligée de la combattre jusque dans l'essence de son principe. Si le matérialisme, à son tour, ne rendait point la science aussi brutale, s'il n'en limitait pas les hautes possibilités au seul monde de la matière, la religion n'aurait pas à s'effaroucher de ses recherches.

Et alors, ni la science, ni la religion, plus conscientes de leur unité première, c'est-à-dire des liens qui les unissent dans le double effort de la connaissance, ne se coaliseraient pas, comme elles le font presque inconsciemment, pour persécuter, pour déblatérer, pour salir précisément ce qui est de nature à les éclairer, c'est-à-dire ces indestructibles vérités que recèle l'Enseignement ésotérique et dont une partie se manifeste de nos jours dans le cadre de ces recherches qu'on appelle les *Sciences psychiques*.

S'il en était ainsi, nous n'assisterions pas au spectacle ridicule de la religion qui n'hésite pas, au seuil du XXe siècle, à menacer de l'excommunication ceux qui, au nom de la vérité, cherchent à mieux comprendre les problèmes de la vie par l'étude des forces subtiles de la nature. S'il en était ainsi, nous n'assisterions pas davantage à cet autre spectacle, tout aussi lamentable, de la science qui, sous le puéril et dogmatique prétexte de positivisme, frappe de réproba-

tion ces mêmes chercheurs, ces mêmes investigateurs de la vie invisible. Sans vouloir le moins du monde l'excuser de l'imperturbable et séculaire bêtise avec laquelle l'Eglise anathémisa l'Occultisme philosophique et pratique, il faut cependant savoir reconnaître qu'elle, au moins, reste logique avec elle-même. Mais l'on ne saurait en dire autant de la Science qui, elle, ne cesse jamais de se réclamer de la *libre recherche*, tandis qu'elle n'hésite pas, chaque fois que l'occasion s'en présente, à se montrer d'une intolérance et d'une malveillance vraiment coupables envers ceux qui cherchent et investiguent là où sa méthode actuelle prétend follement placer des bornes. Le monde scientifique moderne faut-il le dire, manque à sa mission de vérité, lorsqu'il met « la lumière sous le boisseau » (1) et les savants, quelle que soit leur autorité, font preuve de sottise et de suffisance, lorsqu'ils couvrent de leur dédain positiviste des phénomènes dont la réalité n'est méconnue que par ceux qui ne les connaissent pas !

*
* *

C'est le cas de l'un des hommes de science les plus connus de nos jours, je veux parler de Ernest Haeckel. Le savant allemand nous offre l'exemple le plus frappant de la cristallisation de la pensée matérialiste. Il a toujours professé le mépris le plus absolu pour le mysticisme, l'occultisme, la théosophie. Il est, en quelque sorte, l'archétype du libre-penseur et du matérialiste. Il est, en effet, l'incarnation vivante du Matérialisme scientifique et philosophique contempo-

(1) Il existe à Paris un institut fondé expressément pour permettre aux hommes de science d'étudier les phénomènes psychiques. Depuis plusieurs années, des séries d'expériences y ont été faites par des autorités scientifiques les plus en vue. Tous ont dû se rendre à l'évidence et leurs signatures couvrent les procès-verbaux édifiants relatant l'authenticité des phénomènes contrôlés. Mais ces messieurs, personnages occupant des fonctions officielles, ont jugé prudent de garder un silence plus ou moins intéressé...

rain pour lequel, on le sait, tout est dans la matière et rien n'existe hors de la matière. Conscience, esprit, intelligence, mémoire, en un mot, tout ce qui appartient à la vie psychique de l'individu, ne sont, pour lui, que les manifestations mêmes de la matière.

Dans sa profonde et systématique ignorance de l'Invisible, de sa réalité, de ses lois, dans sa méconnaissance entêtée de la science ésotérique et du savoir occulte, Haeckel a cru pouvoir affirmer que l'énigme de la vie gît tout entière dans les sciences naturelles. Le vice fondamental du système haeckélien consiste à croire que l'homme, avec son intelligence et tous les phénomènes qui s'y rattachent, n'est que le développement de la cellule. L'on se plaît souvent à dire que les occultistes tirent de leur imagination seule les affirmations que l'on trouve à la base de leurs enseignements, mais l'on oublie trop facilement de quelle folle imagination sont dupes certains penseurs rationalistes. Parmi ces derniers, Haeckel tient le record, il faut bien le reconnaître. Son imagination scientifique n'a pas de frein lorsqu'elle s'aventure dans le domaine des origines de l'homme et qu'il en trace la généalogie avec un sentiment d'infaillibilité quelque peu suspect chez un libre penseur. C'est au nom de son infaillibilité scientifique qu'il propage cette colossale erreur, à savoir que l'homme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a pour ancêtre direct le singe. Pour Haeckel, comme pour Darwin, l'homme est un singe évolué. Or, et il importe de le dire bien haut, ni l'âge du globe, ni l'évolution animale, ni l'évolution humaine ne sont connues de la science actuelle. Ces problèmes sont restés de véritables mystères. Tous les savants sincères ne font pas de difficultés pour reconnaître que la science ne sait rien de précis sur ces points, qu'elle ne peut rien en connaître d'exact et que tout ce qu'elle en dit doit être mis sur le compte de l'hypothèse ou de l'imagination. De la durée des périodes géologiques, de la durée des races et des cycles, en un mot de l'histoire chronologique du monde, la science ne peut rien affirmer. Aussi, les chiffres des géologues sont soumis à des variations aussi imaginaires que contradictoires.

Si nous parlons ainsi, ce n'est point dans le but de chercher à diminuer la valeur ou l'intérêt que nous offrent les efforts faits par les savants pour parvenir à percer les ténèbres qui enveloppent l'immensité des temps géologiques, mais bien plutôt pour montrer que la science, malgré ses prétentions à vouloir résoudre les problèmes de l'origine de l'homme au moyen de sa méthode toute physique, ne nous donne, en réalité, aucune certitude et ne peut sortir, en la circonstance, du domaine de la spéculation.

Quand donc les scientistes et les rationalistes occidentaux, imbus des théories de Haeckel, haussent les épaules devant les données autrement logiques et les notions autrement exactes de la *Doctrine secrète*, c'est-à-dire de l'enseignement ésotérique oriental, ils feraient preuve de plus de sagesse, s'ils pouvaient se souvenir que ni Haeckel, ni les autres anthropologistes n'ont le droit de formuler des conclusions philosophiques d'après une estimation purement imaginaire. Le monisme est la philosophie de l'unité, disent les partisans de Haeckel, mais l'*élément unique* et le *mouvement cosmique* par lequel le monisme prétend résoudre le problème de la vie universelle est une spéculation qui n'a pas plus de valeur que les autres spéculations, et ce n'est certes point parce que l'on identifie *force* et *matière*, tel que l'imposa Büchner, que l'énigme de la vie sera connue. La vie, en dehors de la matière, reste inexplicable pour ceux qui, comme Haeckel et ses disciples, n'ont pas de notions de l'Invisible, ce grandiose et formidable laboratoire occulte de la vie universelle. Tant que le système du biologiste allemand renfermera le monde des idées, des sentiments et des sensations dans le cercle physique de la matière et de la force, il pourra avoir une apparence scientifique, mais il restera éloigné de la réalité, de la vérité. La grandeur des sciences naturelles et physiques est indiscutable aujourd'hui, mais elle est très relative.

Elles ne parviennent pas à nous dire quelle place l'homme occupe dans la Nature, ni quels sont les rapports véritables entre l'homme et la totalité des choses. La théorie simiesque, loin de jeter la lumière

sur la nature véritable de l'homme vient, au contraire, obscurcir le problème de l'Evolution.

Pas plus que la chronologie biblique, la théorie simiesque ne peut nous éclairer. Ce n'est ni l'imagination des commentateurs de la Bible, ni celle des naturalistes qui seront capables de dissiper la confusion. Aussi longtemps que les données évolutionnistes, telles que les enseigne l'Esotérisme oriental, ne seront pas prises en considération par messieurs les savants, il n'y a pas d'espoir pour sortir de l'ornière où la science s'est embourbée. Il manque à la culture moderne historique et scientifique un élément d'investigation auquel, à cause de son système exclusivement physique, elle ne saurait, à l'heure présente, ajouter foi. En effet, tant qu'elle rejettera les sciences occultes, dans ses théories et dans ses pratiques, comme quantité négligeable, elle tâtonnera et s'égarera dans le labyrinthe obscur de ses erreurs et le plan d'ensemble de l'Evolution lui échappera. La mentalité actuelle façonnée — j'allais dire déformée ! — par une éducation systématiquement matéraliste, ne peut comprendre les ressources que les connaissances théosophiques récèlent. Celles-ci restent encore lettre morte pour les libres penseurs et pour les orthodoxes.

Et c'est là une grande et déplorable lacune dans l'entendement humain de voir la Science tenir à l'écart, sous prétexte de méthode positive et objective, tout un ensemble de faits, de vérités, de connaissances qui, si elles étaient comprises et étudiées par les intelligences d'aujourd'hui, seraient susceptibles de faire faire des progrès évidents à l'humanité.

Si les Haeckel savaient de quel magnifique et puissant moyen d'investigation dispose l'occultiste dans ses recherches ethnologiques et anthropologiques, peut-être qu'alors ils cesseraient de qualifier de « chimères » et de « rêveries » ce que volontairement, aveuglément, ils ignorent. Le jour où la Science occidentale se sera convertie — et cela est inévitable, quoi qu'en pensent les sceptiques ! — aux vérités de l'Occultisme, c'est-à-dire où elle reconnaîtra, enfin, la réalité de l'Invisible, en même temps que la possi-

bilité pour l'homme d'y investiguer aussi sûrement que sur le plan physique, ce jour-là beaucoup de certitudes dites scientifiques d'à présent provoqueront de légitimes sourires. Et les savants d'alors auront de la peine à comprendre comment l'humanité a pu croire un seul instant que l'homme a pour unique origine un peu de matière protoplasmique et pour ancêtre direct le pitécanthrope ! Un temps viendra — et il est plus proche qu'on le pense — où les négations matérialistes et libres penseuses, qui prévalent de nos jours, apparaîtront à la science évoluée comme étant aussi inadmissibles pour la raison que les affirmations religieuses du Moyen-Age le sont pour nous.

*
* *

L'école rationaliste ignore ou prétend ignorer l'évolution de l'*homme spirituel*, qui existait avant la formation de la forme humaine sur le globe terrestre et elle croit — car ce n'est, somme toute, qu'une croyance — que l'Evolution a commencé avec la Terre. Sans même connaître exactement l'histoire de notre planète, sans connaître davantage comment s'est opérée la transformation des espèces ni la durée des périodes géologiques, sans connaître la nature véritable de la vie animale et de la vie humaine, le rationalisme n'a pas hésité à vouloir résoudre le redoutable problème de l'origine de l'humanité.

Or, aussi longtemps que la Science ignore comment la *vie* a fait son apparition sur la planète, elle ne peut prétendre savoir comment le singe est devenu un homme. Elle se trouve là, en réalité, en face d'un très grand mystère, quoi qu'elle en pense, mystère que sa méthode est impuissante à pénétrer.

Rien jusqu'ici ne prouve que le singe. notre prétendu ancêtre, n'est pas plutôt un homme dégénéré, c'est-à-dire une progéniture anormale, produit de l'accouplement de l'homme primitif, non pas de la période tertiaire, mais de l'âge dit *secondaire*, avec

certains animaux femelles (1). Car l'homme existait vraisemblablement sur le Globe, ainsi que l'enseigne la géologie ésotérique, à la période Triasique, qui n'était pas dépourvue, contrairement à ce qu'en croit la science, de mammifères. Mais pourquoi, se demandera-t-on, la science ne veut-elle absolument pas admettre la présence de l'homme à la période secondaire, celle des monstres reptiliens, des mégalosaures, des ichthyosaures et des plésiosaures? A-t-elle des preuves? Non, aucune. Mais,pour donner toute l'apparence de la vérité scientifique à la théorie simiesque, laquelle consiste à dire que l'homme n'est rien de plus qu'un mammifère transformé, elle s'est vue obligée, par simple hypothèse d'ailleurs, de prétendre que l'homme n'a pas précédé les mammifères, sinon toute la théorie de la descendance simiesque croulait d'elle-même! A chaque instant le rationalisme se voit ainsi dans l'obligation d'*inventer* des faits. C'est encore pour mieux savoir nier l'origine divine de l'homme pensant, — l'homme véritable, c'est la Pensée, c'est le Penseur, — que Haeckel affirme que l'homme est le produit de forces physiques contenues dans la matière, en d'autres termes que

(1) C'est là un point très important à considérer. L'occultisme oriental, qui en sait plus long que l'anthropologie orientale, enseigne, en effet, que l'homme éthéré et gigantesque de la III[e] *Ronde* terrestre (les *Rondes* sont ces longues périodes de processus évolutif que traversent les planètes, après chaque intervalle de temps incommensurable, et au cours desquelles les règnes, les espèces, les races, évoluent des formes de plus en plus aptes à recevoir, dans une *Ronde* suivante, le vaste courant de Vie) s'accoupla, sans responsabilité morale, avec des animaux d'un ordre inférieur et n'appartenant pas à la faune terrestre actuelle. De cet accouplement anormal, qui ne ressemblait d'ailleurs en rien aux fonctions sexuelles connues, est né l'Anthropoïde, lequel devait servir de forme *physique* aux entités humaines au cours de la IV[e] *Ronde*, lors de l'"*incarnation matérielle* de l'homme, entité mentale et spirituelle. Il convient d'ajouter que notre système planétaire, celui auquel nous appartenons est celui de la IV[e] *Ronde* et qu'il nous reste encore à peu près la moitié à parcourir. La durée de chaque *Ronde* terrestre se chiffre par plusieurs millions d'années. — Voir *Le Mystère de l'Evolution*, par J. Delville. — Lamertin, édit.

l'origine de l'homme est le résultat de l'action moléculaire du protoplasme primordial.

Il y a là de la part des disciples du biologiste libre penseur une sorte de fanatisme. Ils ne veulent pas que l'homme ait en lui l'étincelle du divin : ils veulent que l'homme soit un animal. Voilà pourquoi tous les faits qui tendraient à prouver que l'homme est véritablement doué d'un *esprit* indépendant de sa forme organique, ils n'en tiennent guère compte et se refusent même à en contrôler les preuves qui leurs sont offertes.

L'on comprend, dès lors, pourquoi la science matérialiste s'efforce d'attaquer par tous les moyens dont elle dispose, — et elle dispose de tous les moyens, puisqu'elle est la science officielle ! — les sciences psychiques et cherche incessamment à les maintenir dans l'ombre. Les preuves de l'existence de la vie invisible sont trop de nature à bouleverser la plupart des théories rationalistes qui, de plus en plus, cherchent désespérément à démontrer que, seule, la physiologie nous donne la clef des phénomènes psychologiques. Cela revient à dire qu'il n'y a pas d'état de conscience autre pour l'homme que ceux qui se manifestent par les sens physiques ! Evidemment, et il est presque inutile d'insister sur ce point, l'absurdité de cette attitude est devenue flagrante pour quiconque a eu l'occasion d'étudier de près les nombreux phénomènes de subconscience, de télépathie, de lévitation, d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, d'hypnose, de dédoublements, etc.

Il n'y a plus que l'ignorance de ces faits et la mauvaise foi des négateurs intéressés capables d'en nier l'évidence.

* * *

En vérité, tant que Haeckel et son école commettront cette erreur profonde d'affirmer que l'Intelligence, la Pensée de l'homme sont des propriétés organiques, cellulaires, et non des propriétés particulières, indépendantes, de la conscience individuelle,

ils ne comprendront rien au problème de l'Evolution. Tant que la pensée ne sera pas considérée comme étant antérieure au cerveau, de même que la vie est antérieure à l'organe ou que l'unité est antérieure au nombre comme l'esprit est antérieur à la matière, ni l'athéisme de Buchner, ni le panthéisme matérialiste de Haeckel ne peuvent espérer résoudre le problème de la généalogie de l'homme. Quand ils disent que tout individu fait le parcours du développement de la cellule jusqu'à l'organisme le plus compliqué, ils devraient dire qu'il s'agit non de l'individu, mais de la forme organique de l'individu. Car, en réalité, ce n'est que lorsque, au cours du développement, la forme organique a atteint un certain degré, que l'individu, l'homme en tant qu'entité raisonnante et pensante, s'y incarne. Toute la question est là.

Il y a eu une double évolution de l'homme : celle de l'intelligence et celle du corps. Mais avant que commença celle du corps, — l'évolution placentaire — l'homme-pensée existait. En fait, il n'y a rien de « surnaturel » dans ce que l'esprit de l'homme n'est pas le produit du développement cellulaire. Malheureusement, Haeckel ne peut admettre — on ne sait trop pourquoi — que l'Esprit est une manifestation de la Nature au même titre que la Forme, précisément parce qu'il ne peut comprendre — son système le lui interdit ! — que la Nature est véritablement *double*, c'est-à-dire *Visible* et *Invisible*, *Physique* et *Hyperphysique*. Au delà du plan éthérique, plus aucune force n'existe pour Haeckel. Pour lui, il n'y a pas d'autre Dieu que l'Ether cosmique et, à ses yeux, l'éther doit être l'état ultime de la matière et aussi celui de l'intelligence. Tout le *monisme* est là dans la nudité de sa misère philosophique.

Quand l'on pense que des savants se basent sur des théories aussi fausses, aussi simplistes, pour nier, de la manière la plus intransigeante, l'existence de l'*Au-delà*, il y a de quoi être épouvanté de leur audace et de leur naïveté. N'est-ce pas Buchner qui a dit cette absurdité : *Tant que le télescope n'aura pas découvert les assemblées des anges* nous ne pouvons rien connaître de l'Au-delà. Comme s'il était logique d'exiger

qu'un instrument physique puisse voir autre chose que ce qui appartient au plan physique! Les « Anges » étant d'essence spirituelle, ce ne serait jamais qu'au moyen du télescope de l'Esprit, autrement dit par la *Haute clairvoyance* ou *Vision intérieure,* que, logiquement, les Anges invisibles pourraient être perçus...

Le panthéisme de Haeckel identifie totalement Dieu et la Matière. Il est basé uniquement sur des apparences comme l'athéisme de Buchner, apparences produites par cette erreur fondamentale du concept matérialiste, lequel consiste à ne pas *voir* qu'il y a l'évolution de la vie elle-même, *distincte mais non séparée*, et qu'il y a l'évolution de la forme. L'évolution de la conscience avec toutes ses modifications, provoque nécessairement les transformations de la forme.

La science moderne passe habilement sous silence le processus involutif de la vie, de la conscience descendant dans la matière ou, pour plus de clarté, animant chaque atome des substances pour construire les formes depuis les minérales, les végétales, les animales jusqu'aux formes *humaines*.

Si la science reste muette sur le point de savoir comment la vie, la conscience, se manifestent dans la matière pour y construire les formes, c'est qu'elle sent trop bien qu'elle serait obligée d'admettre que la vie est une puissance *involuée* et que la première grande *onde vitale* déroulée dans notre système solaire émane, à son tour, des plans supérieurs de l'Univers, car un univers ne s'évolue pas de lui-même, au hasard, à l'aveuglette.

L'occultisme et la théosophie ont toujours enseigné, et cela bien avant la science moderne, qu'il n'y a pas un seul atome sans vie ou sans conscience. Mais n'étant pas dupes des apparences, ses modes de connaissance, — dont l'un des plus positifs est la faculté de *Clairvoyance*, — lui fournissent le moyen de constater que l'énergie centrale vibrant au cœur de l'atome est d'une essence absolument supérieure et indépendante de la forme.

Ce n'est point le lieu d'étudier la nature et la struc-

ture interne de l'atome d'après les données théosophiques (1).

Mais qu'il nous soit permis d'ajouter que Haeckel se trompe lorsqu'il voit dans la matière éthérique, cosmique ou atomique, la constitution ultime de la vie. Pour l'occultiste et le théosophe, l'*éther* de Haeckel n'est encore que le *quatrième* état de la matière physique et ils savent, en outre, que les forces et les énergies de l'univers s'étendent, en subdivisions et en complexité croissantes jusqu'à l'essence *esprit-vie*, le pouvoir *involué* et *évoluant*, l'immanence de l'Intelligence universelle, la source de la Nature. L'on pourrait la définir, en un mot, la totalité de tous les états de conscience de l'univers.

(*A suivre.*)

JEAN DELVILLE

---

(1) Nous conseillons fort la lecture du chapitre intitulé : *La Chimie Occulte*, dans le livre de Annie Besant : *La Sagesse Antique* (Lamertin, édit.), en même temps que les articles que l'éminente théosophe, publie en ce moment dans la revue *The Theosophist*, de Londres. Ces études sont de la plus haute valeur scientifiqne et dépassent, d'une manière extraordinaire, les notions actuelles de la science, préparant ainsi les recherches de l'avenir.

LE VIEUX

I

Une nuit, le vieux se réveilla en sursaut et, donnant un coup de poing à sa femme, il cria :

— T'as entendu : on a marché dans la chambre !

La vieille se retourna, arrangea son bonnet, maugréa un instant et se rendormit. Le vieux resta immobile, les yeux ouverts, la respiration courte et il ne se calma que lorsque les premiers rayons du jour dissipèrent le mystère de l'ombre; alors, il commença à sommeiller, mais un coq chanta et il se leva par habitude en entendant ce signal quotidien. La vieille était déjà debout et trottait d'un coin à l'autre de la chambre. Dans la haute cheminée, elle avait déposé des bûches entrecroisées, sur lesquelles, dans un pot de fer, cuisait le café ; puis, de l'armoire brune et sale, elle avait tiré une robe et une camisole de laine et elle s'en vêtait par mouvements brusques, saccadés et ses lèvres agitées d'un tremblement continuel semblaient murmurer des prières jamais finies. Pour se coiffer, elle avait tiré, à les arracher, ses rares cheveux blancs et ramené son bonnet de toile.

Le vieux, contre son habitude, ne disait rien ; assis dans un coin de la chambre, il s'habillait lentement et ses yeux regardaient sans les voir les dalles rouges de la chambre ; il demanda doucement :

— T'as entendu, cette nuit, on a marché dans la chambre ?

Elle répondit en haussant les épaules :

— T'es fou ! C'est encore ta caboche qui voyage...

Puis elle ajouta, entre ses dents, tout en versant le café dans les bols :

— Depuis quéque temps, t'es un peu fou...

*
* *

Les vieux avaient quatre-vingts ans chacun.

Ils étaient aussi grands l'un que l'autre et, à force de vivre ensemble, ils avaient fini par se ressembler. Leurs traits étaient anguleux comme des arêtes de rochers; leurs yeux luisaient dans leurs orbites d'ombre et, sous leur nez crochu, des lèvres édentées rentraient l'une dans l'autre. Ils habitaient une maison isolée, composée de deux chambres et située au haut d'une petite colline ; tout autour, il y avait un terrain, où ne poussaient que des rocs sur lesquels pioches et pelles se brisaient. Le vieux avait perdu son argent et sa force à cultiver cette terre maudite, et il disait qu'on y avait jeté un mauvais sort. Toute sa vie s'était passée ainsi : dans sa vieille tête dure de paysan, pas un instant n'était entrée l'idée de partir, d'aller planter dans une autre terre ; il s'était acharné pendant soixante ans à lutter là... et la terre l'avait vaincu ; il lui restait encore quelques sous, de quoi vivre, et la maison tassée qu'il habitait avec sa femme.

Cette vie de misère avait aigri son caractère ; il avait cessé d'aller au village que l'on apercevait au bas de la colline ; il ne voyait plus personne et forçait sa femme à acheter du pain et des pommes de terre pour quatre jours à la fois, afin qu'elle allât le moins possible bavarder au marché. Il restait des journées entières sans rien faire, fumant des pipes, ou circulant de la cheminée à l'armoire et de l'armoire à la cheminée. D'autres fois, il s'asseyait à la fenêtre et regardait l'église qui s'élevait en face, sur une autre petite colline faisant vis-à-vis ; plongé dans d'interminables rêveries, il tressaillait quand les cloches sonnaient et se levait alors tout d'une pièce, le bras tendu vers le clocher, une sourde colère dans les yeux.

Il disait à la vieille :

— Tu vois, toi ; écoute ça... ces coups de cloches?... Qui les fait sonner?... tu le sais, toi?... C'est un diable qui les fait sonner... C'est un diable : il saute dessus et les fait aller jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus... Et tout ce bruit qui sort de ces cloches, c'est de la malédiction qui tombe sur nous. C'est à cause de ça que le champ ne vaut rien ! Ce bruit, oh ! ce bruit, je l'ai dans la tête !

La vieille haussait les épaules et répondait invariablement :

— T'es fou !

Et, de fait, il y avait un peu de folie dans cette vie de terreurs que menait le vieux. Au moindre bruit, il s'arrêtait, tendait l'oreille et tremblait de tous ses membres; la nuit il ne dormait plus ou, quand la fatigue vainquait ses insomnies, d'effroyables cauchemars le réveillaient brusquement, en sueur; haletant, livide. Pendant le jour il sortait quelquefois, allait dans son champ et le frappait du pied, avec acharnement, pendant des heures, criant de sourdes imprécations, ne s'interrompant que pour montrer le poing à l'église, cause de tous ses maux.

Il s'irritait de voir sa femme si tranquille et aurait voulu qu'elle partageât ses craintes.

*
* *

Un soir, il neigeait. Le vieux, assis à sa fenêtre, regardait fixement tomber les flocons blancs, quand tout-à-coup, il se leva brusquement, renversant sa chaise, et resta la bouche ouverte, râlant, les yeux terrifiés. En dessous de lui, montant vers l'église, une théorie de formes noires s'apercevaient, à travers les flocons pressés; des formes noires portant des cierges qui vacillaient sous la neige : on eût dit un immense serpent rampant vers la colline et, de cette foule, un murmure montait semblabe au bruit lointain de la mer; soudain, en face du vieux, d'un seul coup, toutes les fenêtres de l'église s'éclairèrent, luisantes des mille couleurs de leurs vitraux, et les cloches,

toutes à la fois, lancèrent dans l'espace le tonnerre de leurs coups.

Alors le vieux leva les bras, frappa sa tête de ses deux poings fermés et se mit à courir en rond autour de la chambre en criant :

— C'est les diables !... Les v'là ! Les v'là !

Il soufflait comme un taureau. A la fin, il heurta l'armoire et tomba à la renverse : il ferma les yeux et ne bougea plus, faisant le mort. La vieille s'était blottie dans un coin et elle avait peur ; quand elle vit son homme par terre, elle s'approcha, craintive et dit :

— Hé, vieux, t'es mort?

Alors le vieux ouvrit un œil, puis l'autre et comme les derniers sons de cloches vibraient encore, il sauta d'un bond dans son lit, ramena les couvertures au-dessus de sa tête et resta immobile, claquant des dents, tandis que la vieille somnolait sur une chaise.

Le lendemain, il se leva de grand matin, entr'ouvrit la porte, regarda craintivement au dehors, puis, prenant des pioches et des barres de fer, il sortit en enfermant sa femme dans la maison. Alors, patiemment, avec un entêtement de brute, il commença un travail gigantesque : l'un après l'autre, il brisa, au ras du sol, les énormes rocs qui couvraient son champ ; il travailla toute la journée ; trois pioches se rompirent sur la pierre et les barres de fer, échauffées, lui grillaient les doigts. Il ne rentra pas pour manger, continuant son œuvre forcenée ; il entendit sa femme qui l'appelait, mais il ne se retourna même pas ; son grand corps sec se levait et s'abaissait régulièrement, comme le levier d'une pompe et des étincelles jallissaient sous sa pioche.

Quand le soir tomba, il avait rangé toutes les roches arrachées sur la pente de la petite colline, retenues par des pierres ; alors, il s'assit sur l'une d'elles et attendit...

La nuit vint, la lune sortit des nuages et sous ses rayons, des étangs ou des flaques glacées, miroitèrent. Des heures sonnèrent, graves et tristes, et, tout à coup, du village endormi, sortit une théorie de formes noires, des cierges en main, lançant, vers le

ciel, des cantiques religieux. Le vieux resta debout sur son rocher et ricana, les bras croisés.

— Les v'là, c'est les diables ! Attendez, canailles !

... C'était une procession qui montait vers l'église, lentement ; le vieux la regarda venir, ricanant toujours ; elle approcha. Un prêtre marchait en tête portant son ostensoire d'or, brillant comme un soleil... Elle arriva. Le vieux la vit à ses pieds.

Alors, il poussa un grand cri, se jeta sur une roche et d'une poussée terrible, l'ébranla ; la pierre roula, bondit sur la pente de la colline, déboula avec la rapidité d'un éclair et écrasa le vieux prêtre portant l'ostensoire ; la roche était large, elle barra la route. Le vieux courut à une autre, plus loin, la lança et un groupe d'hommes disparut sous elle ; quelques-uns s'enfuirent, mais la plupart, enfermés entre les deux roches, se bousculaient, criaient, essayaient de grimper de l'un ou de l'autre côté, mais retombaient paralysés par la peur.

Et le vieux ne s'arrêtait plus, au paroxysme de la frénésie. Il courait, sautait, hurlait et les roches roulaient, glissaient, se poussaient, passaient les unes sur les autres et allaient aplatir, en bas, les malheureux, fous de terreur.

Quand il n'y en eut plus, le vieux s'épongea le front.

— Ça y est, dit-il ; les diables sont morts.

Et, tranquille, il se dirigea vers sa maison.

Il mit la main sur la porte, tourna la clef, entra... et au milieu de la chambre, dans l'ombre, il vit une grande forme qui le regardait, une bougie à la main ; il recula jusqu'à l'armoire, livide, puis il râla :

— Encore... encore un !

Et il tomba à la renverse ; sa tempe porta sur un rebord de pierre et du sang se mit à couler.

La vieille déposa sa bougie, se pencha sur le corps et dit, en clignant des yeux :

— Il était fou ! ça d'vait finir mal !

PAUL MAX.

KIPLING ET LOTI

Il peut paraître intéressant de comparer Rudyard Kipling, — génie puissant entre tous, — à un écrivain, fils d'une autre race, et d'examiner les différences que le milieu, l'éducation, l'origine, peuvent produire chez deux êtres exceptionnels, placés par l'existence dans une position à peu près semblable.

Pour que ce parallèle ait quelque valeur, il faut choisir parmi les écrivains à opposer à Kipling, quelqu'un qui ait beaucoup voyagé, qui ait vu par exemple l'Afrique, le Japon, la Chine, et surtout l'Inde, l'Inde étrange, amoureuse et cruelle, fertile et stérile, l'Inde, pays complexe entre tous les pays ! Loti n'est-il pas ce voyageur ?

Comme Kipling, Loti ne s'est-il pas trouvé autant sur mer que sur terre ? Comme lui, n'a-t-il pas assisté à des tueries, à des batailles, même à des guerres de longue haleine? Par ses études et par sa profession, n'est-il pas à même de posséder des connaissances aussi vastes et variées que celles de Kipling ?

* * *

Pierre Loti est trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'attarder à autre chose qu'une rapide énumération, comme esquisse de sa biographie.

Pierre Loti, de son vrai nom Louis-Marie-Julien Viaud, est né à Rouen, en 1850, d'une famille de vieux protestants. En 1867, il entre au *Borda* (navire-école), fait plusieurs campagnes au Japon, en Océanie,

au Sénégal, au Tonkin, et de nombreux voyages un peu partout. Son premier livre *Azyadé* date de 1879. Il donne ensuite *Rarahu* (Le mariage de Loti), le *Roman d'un Spahi*, *Mon frère Yves, Pêcheur d'Islande*, *Madame Chrysanthème*, *Propos d'exil*, *La troisième jeunesse de Madame Prune*, *Japoneries d'automne*, *Au Maroc*, le *Livre de la Pitié et de la Mort.* — Après son entrée à l'Académie, en 1891, en remplacement d'Octave Feuillet, il écrit *Fantôme d'Orient*, *Matelot*, *Jérusalem*, la *Galilée*, les *Derniers jours de Pékin*, *Reflets sur la sombre route*, *Ramuntcho.* Ses deux derniers livres sont : l'*Inde sans les Anglais* et les *Désenchantées.* — Je relève encore à son actif deux pièces de théâtre, *Judith Renaudin* et *Ramuntcho*, et une traduction du *Roi Lear*, de Shakespeare.

* * *

Rudyard Kipling, l'Anglais, le représentant de l'autre race, est né à Bombay en 1865 ; il est fils de John Lockwood Kipling, directeur de l'école des Arts, de Lahore. Il passe sa première jeunesse aux Indes, vient faire ses études en Angleterre, et retourne auprès de son père, à l'âge de 18 ans.

Dès 1889, il commence à voyager ; il visite la Chine, le Japon, l'Amérique et les îles océaniennes. — En 1891, il publie la *Bête et l'Homme dans l'Inde*, puis il donne successivement *Simples histoires des collines*, la *Lumière qui s'éteint*, le *Handicap de la vie*, *Ballades de la chambrée*, *Maintes inventions*, les *Deux livres de la Jungle*, les *Sept mers*, *Histoires de soldats*, les *Capitaines courageux*, le *Travail de la journée*, *Kim*, *Stalky et C°*, *D'Une mer à l'autre*, l'*Histoire des Gadsby*, *Lettres du Japon.* Tous ces livres n'ont malheureusement pas été traduits dans leur ensemble, mais des nouvelles, prises dans les uns et dans les autres ont été réunies en recueils français dont voici les titres :

La plus belle histoire du monde, *Sur le mur de la ville*, les *Bâtisseurs de ponts*, l'*Homme qui voulut être roi*, le *Retour d'Imray*, *Simples histoires des*

collines, les *Nouveaux contes des collines*, *Trois troupiers*.

Rudyard Kipling est, en même temps qu'un romancier et un nouvelliste, un poète et un chroniqueur. Ses poèmes et ses chroniques ont eu un succès retentissant et ont beaucoup contribué à sa gloire, mais je ne m'occuperai pas de ses vers en le comparant à Loti, lequel est exclusivement un prosateur.

* * *

Loti, fils de protestants, élevé dans une des rares villes protestantes d'un pays catholique, se sent indécis, partagé, mécontent. Impressionné d'abord par l'atmosphère étroite, austère et froide de sa petite ville, il veut se faire ministre du culte, et se complaît quelque temps dans ce rêve. Mais son esprit observateur découvre vite l'hypocrisie des dévotes de province, la méchanceté venimeuse de propos, en apparence tout imprégnés d'esprit religieux... Sa vocation se change en celle, plus militante, de missionnaire, tellement la civilisation l'écœure... Puis bientôt, les discussions, les contradictions, les mesquineries qu'il constate journellement, — et dont le culte est l'objet ou la cause, — font vaciller et enfin disparaître ses croyances.

Dès lors, il devient sceptique et amer, trop amer et trop sceptique souvent pour que le lecteur puisse croire qu'il n'exagère pas. Il est vrai qu'ici la race se révèle : le Français affecte très volontiers de ne croire à rien. Loti, dans *Azyadé,* étale un dégoût de toutes choses, un détachement de toute foi, qui sont... excessifs... mais, dans cette même *Azyadé*, il dit aussi ses regrets des convictions d'autrefois auxquelles il ne retournera plus,... il dit son envie de la confiance que les Musulmans fanatiques conservent en un Au-delà :

« — Ils sont là, — dit-il à peu près, — la tête entièremeni rasée, à l'exception d'une mèche réservée au sommet, et par laquelle ils sont convaincus qu'Allah viendra les prendre, — quand leur temps

sera révolu, — pour les mener dans son paradis... Ah! qui m'enlèvera, moi, dans un paradis quelconque! Qui me rendra l'espoir et la foi! Si je savais que leur religion rendrait possible un tel miracle, j'irais en pleurant embrasser et baiser le drapeau du prophète! »

Kipling, élevé en pays protestant, fait partie de la religion qui y est répandue, et pousse si naturellement dans cette atmosphère qu'il ne songe même pas à l'analyser. Ici encore la race transparaît! L'Anglais n'est ni athée, ni sceptique, et il est plutôt respectueux de la pensée d'autrui. Il tâche parfois, — mais ceci est plutôt la caractéristique écossaise, — de faire entrer sa conviction dans un cerveau indifférent, mais il ne raillera jamais les dogmes ni les cérémonies d'un culte. L'Anglais a la foi innée, non pas la foi agressive des Bretons ou des Vendéens, — non point la religiosité maniaque et revêche des bigotes, — mais la foi simple, ferme, convaincue, en une Eternité, en une Providence qui récompensera le bon et punira le méchant, — et cette foi l'aide et le console. C'est elle qui donne au peuple anglais sa force tranquille, — comme c'est le scepticisme et la « blague » qui font du peuple français un peuple remuant, agité, peu persévérant et d'autant plus prêt à prendre feu qu'il est plus gai! — L'Anglais n'impose aucune religion, mais il croit. — Le Français imposerait volontiers l'athéisme, mais il a des moments où, comme Loti, il s'attendrit sur l'époque heureuse à laquelle il espérait et croyait.

Ces nuances et ces contrastes ne se trouvent pas dans l'œuvre de Kipling, et toutes les réflexions désabusées qu'ils amènent, en sont par conséquent également absentes.

* * *

Dans le *Roman d'un enfant*, Loti raconte son éducation « à la française » calfeutrée, renfermée, — son enfance passée parmi des femmes surtout. Dès sa jeunesse, comme la plupart des garçonnets chez nos voisins du Sud, il prend des habitudes de grâce,

d'amabilité courtoise, de galanterie, il joue au petit homme. Le résultat en est *d'abord* que, de 6 à 17 ans, il a des amourettes, assez nombreuses et assez variées pour que leur récit remplisse presque tout un volume, — et *ensuite* que, dans la vie, il fait toujours passer avant toute chose l'amour, mais un amour mêlé de fatuité, de coquetterie et de cruauté. Nous retrouvons dans *Azyadé*, dans *Rarahu*, dans *Madame Chrysanthème*, le Loti toujours aimé, toujours admiré, rarement amoureux, — très versatile ! — le Loti que le *Roman d'un enfant*, nous montrait déjà.

Kipling, élevé à l'anglaise, fait passer au premier plan le goût des sports et des « practical jokes », plaisanteries en action. Il traite les jeunes filles en joyeuses camarades, habituées à partager les jeux un peu brusques des garçons, il les respecte, il est prêt à les protéger, mais tout simplement, sans pose ni fadeur. *Les* enfants qu'il peint ne sont *pas du tout* de jeunes amoureux, comme *celui* que nous présente Loti. Ce sont de *vrais* enfants, de *vrais* jeunes gens, forts, honnêtes, braves, pleins de défauts et de qualités, et personne ne peut s'empêcher d'aimer les quatre diables qui sont les héros de *Stalky et C°*, même quand ils jouent à leurs professeurs les tours les plus pendables.

Personne ne peut s'empêcher non plus d'aimer *Wee Willie Winkie*. Celui-ci commet quotidiennement méfaits sur méfaits, mais arrive à se les faire pardonner tous, d'un seul coup, par un acte de sang-froid et de courage vraiment admirable chez un enfant de six ans : Un jour qu'il est aux arrêts, il voit passer la fiancée de son grand ami. Il sait que le côté vers lequel elle dirige sa promenade est dangereux, il rompt ses arrêts, selle son cheval et part à la suite de la jeune fille, décidé à la protéger envers et contre tous.

Le lecteur sera charmé également par *Tods*, un petit garçon « très sale », très naïf et universellement aimé, par *Muhammad-Din*, qui fait si gravement des châteaux en coquillages, et par un autre bébé « si gras qu'il ne sait pas se mettre à genoux » !

Loti ne nous parle que d'*un* enfant : lui-même ; Kipling, connaît les petits, s'en occupe, s'y intéresse. *Les hommes*, dans son œuvre, sont des êtres qui ont grandi logiquement ; ils sont les conséquences naturelles et directes des enfants que l'auteur nous montre, et les héros de Loti sont, eux, les résultantes obligées du garçonnet que nous présente le « Roman d'un enfant ».

Loti base ses romans sur l'amour, un amour dont il est souvent l'objet, et qu'il comprend d'une façon bizarre, maladive, dirais-je neurasthénique ?... en tous cas, bien moderne... et bien française !... Loti tient de sa race en général, et de Musset en particulier, sa tendance à torturer — du moins dans ses livres — les diverses femmes qui l'aiment !

M. Antoine Albalat, dans un très bel article sur Loti, dit qu'*il ne montre pas l'amour cruel, mais bien la destinée cruelle, la destinée qui fait finir toutes les amours heureuses, ou qui en abîme le dénouement*. Cela est vrai, mais pour *Azyadé* seulement, et encore ! Loti y est souvent, très souvent, amer et mauvais. Ce n'est que dix ans plus tard, dans *Fantôme d'Orient*, qu'il ouvre son âme, qu'il avoue tout ce qu'il y avait de factice dans le Loti de la première heure ; ce n'est qu'alors qu'il nous montre un Loti humain, naturel, souffrant naturellement et humainement du mal d'aimer... Malheureusement, ce n'est *que* là que ce cœur tendre, affectueux, triste sans pose, d'une douleur saine et compréhensible, se montre...

Kipling parle relativement peu d'amour. Dans l'*Histoire des Gadsby*, il n'y a qu'une ou deux pages qui s'y rapportent vraiment : elles contiennent le récit d'une rupture ! Dans *En Famine* (*William the Conqueror*), nous voyons se développer une idylle entre « bons camarades », que les circonstances éloignent l'un de l'autre. et qui remplissent tous deux leur devoir avec tant de zèle et de vaillance que, à force de s'apprécier et de s'admirer l'un l'autre, ils finissent par s'aimer. Ils ne sont pas beaux, font peu de phrases, agissent bravement, et n'ont rien de romantique ni de romanesque.

Dans *Simples histoires des collines*, comme l'auteur nous montre la vie à Simla, station d'été dans la montagne, nous assistons forcément aux flirts des désœuvrés et aux fiançailles de ceux qui n'ont pas l'occasion de se rencontrer pendant l'hiver dans les plaines. Il n'y a jamais là de cruauté morbide, mais toujours de la santé, même quand les larmes se mêlent au sourire...

Cependant, comme Loti, Kipling a dans son œuvre *un* livre tout à fait différent de sa manière habituelle, si forte, si saine, si encourageante. Ce livre, c'est un roman : *La lumière qui s'éteint.* La psychologie, l'amertume, l'amour méconnu et malheureux, le talent bafoué, s'y mêlent; le héros, artiste devenu riche par son talent après une vie de misère et de révolte, ne peut se faire aimer de l'élue et finit dans l'abandon, l'humiliation et la douleur... C'est un livre très beau parce que la trame en est logique et forte, parce que les événements se tiennent sans se surcharger, que le style en est sobre et clair, et comme toujours chez cet auteur, fait image... *La lumière qui s'éteint* eut un succès énorme, tant au théâtre qu'en librairie, — mais c'est un livre profondément triste, désespéré et désespérant, — et il ne suffirait pas, à mon sens, à faire la gloire d'un homme tel que Kipling.

Dans ses autres œuvres, l'amour n'apparaît qu'incidemment, et c'est là encore un résultat de la discrète éducation anglo-saxonne, qui fait que « sans *y* penser moins, on n'*en* parle pas autant de ce côté-là que de ce côté-ci de l'eau ». Quand ce sentiment est exprimé dans un des ouvrages de Kipling, il est presque toujours présenté d'une manière saine, ferme, droite, — plus ou moins violent, — plus ou moins sensuel, — plus ou moins sincère, — mais il n'est jamais railleur, ni dépravé.

Kipling *voit* des *faits*; il les reproduit, les amplifie ou les rétrécit selon son idée, mais invente peu de complications de sentiments, et c'est ce qui donne à ses récits leur belle allure aisée et reposante. Oui, reposante! car nous lisons avec joie et sans fatigue les courses de Mowgli dans la Jungle, et ses amours

dans le Rukh, tandis que les trois quarts des livres modernes, la psychologie alambiquée et volontairement désillusionnée qui fait le fond du roman contemporain, surexciteront inutilement nos nerfs. Ces romans feront travailler notre cerveau à vide, autour d'un point faux. Ils nous laisseront plus fatigués, plus las, plus déprimés qu'avant de commencer, n'ayant acquis aucune connaissance nouvelle, dégoûtés et mécontents de tout, de la vie, des gens, des choses, de l'auteur et de nous-mêmes... et ce n'est pas là le résultat que nous devons attendre d'une lecture!

L'éducation première a encore amené d'autres différences entre les deux hommes dont il s'agit ici. Loti, élevé sans camarades de son âge, presque toujours gardé à la maison, est précisément un produit de ces idées contemporaines françaises : c'est un *rêveur*. Kipling, habitué au plein air, aux sports, aux querelles entre gamins, — querelles qu'une brève séance de boxe termine rapidement en réconciliant les adversaires, — aux courses libres dans les forêts de l'Inde, puis au régime des écoles publiques anglaises, Kipling est un *actif*. Dans les livres de Loti, il y a de la psychologie, de l'auto-psychologie surtout; il y a des tableaux pleins de poésie et de vague, mais le tout, psychologie et tableaux, est imprégné d'une mélancolie morbide et sans cause, d'une nonchalance invincible, « il y a des *mots* ». Dans les œuvres de Kipling, il y a de la vie, de l'animation, des tableaux nets, peu embrouillés de réflexions incidentes, il y a de la vigueur, et, si l'on me permet de reprendre mon mot de tantôt, « il y a des *actes* ».

M. Chevrillon, dans son étude sur Kipling, dit que *c'est pour son énergie qui transparaît en toutes choses que les Anglais adorent Kipling*.

M. J. Lemaître, dans un charmant article des *Annales*, dit, de Kipling également : *Ses descriptions, étonnamment précises, sont toujours sans ennui.*

Après la lecture d'une page descriptive de Loti, je suis certaine qu'il y aurait, dans *dix* cerveaux, *dix* visions différentes, tellement cet écrivain a le style

volontairement vague et flottant... et rien ne laisse une telle impression de tristesse...

En supposant toujours que la photographie de la pensée soit chose faisable, je suis convaincue que les clichés photographiques de *dix* cerveaux impressionnés par une page descriptive de Kipling, donneraient au moins *six* épreuves identiques, et que les autres n'en différeraient que par quelques détails. Il a, en effet, le style extraordinairement net et ses images sont choisies de manière à entrer d'un seul coup dans l'esprit du lecteur, et y fixer tous les éléments importants de la situation. Ainsi, quand il nous parle d'un « bébé si gras qu'il ne sait pas s'agenouiller » il semble que nous voyions les plis de chair potelée aux jambes de l'enfant et tout un petit corps dodu... Quand il nous parle d'un soldat blessé à mort et qui tombe « en entraînant son fourniment avec un bruit de tisonnier s'écroulant dans l'âtre », nous nous rendons parfaitement compte de la chute de l'homme et du son produit par le cliquetis de son équipement. A propos d'un combat, il parle de soldats pourchassés par l'armée ennemie, autour d'un vallon en forme d'entonnoir, « comme la main du baigneur chasse l'eau contre les parois du tub ». Dans ce même récit, il parle également d'un groupe « arraché à son régiment, d'un seul coup, comme l'éponge est arrachée du rocher de corail où s'attache sa base ». (*Les tambours du Fore et Aft.*)

Voici comment M. Chevrillon caractérise le style Kipling :

... Parlant de la sensibilité celtique, toute délicate et tendre, nourrie de silencieuse contemplation et qui sait confondre en une langueur délicieuse, quasi-mortelle et modulée en mineur, des joies et des tristesses sans cause, Renan l'a définie d'un mot en l'appelant « féminine ». Celle de Kipling est un complet exemple du type opposé. Avant tout, elle est virile... C'est aux états, aux aspects simples et toniques de la nature et de l'homme qu'elle se plaît, non pas aux nacres subtiles de nos mers qui s'endorment dans le crépuscule, mais aux excessives splendeurs de l'Océan Indien, aux tumultes sombres de l'Atlantique Nord; — non pas à des figures expressives de femmes tendres et tristes,

non pas aux physionomies incertaines, amollies, mille fois nuancées de nos citadins civilisés, mais aux visages mâles, fortement modelés par la tradition et le métier, qu'une occupation monotone et des sentiments invariables depuis le début de la vie personnelle, ont marqués d'un caractère stable et fort, — visages au regard clair, au menton obstiné, aux traits découpés en vigueur, solides masques de marins et de soldats, fortifiés par la discipline et le service, — ou bien de chefs actifs, officiers ou administrateurs, dont les volontés certaines s'affirment par des actes précis...

Ces lignes — qui ne forment qu'une phrase exagérément longue, mais qui sont l'expression exacte de la vérité — sont extraites d'une étude publiée en préface à « *Sur le Mur de la Ville* ».

Voici, de plus, deux passages pris chez l'un et chez l'autre auteur; tous deux contiennent la description d'une tempête, mais l'un est écrit par un coloriste mélancolique et rêveur, — et l'autre par un homme épris de mouvement et d'exactitude.

D'abord, lisez cet extrait du *Pêcheur d'Islande* de Loti :

Il ne revint jamais. — Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer.

Avec la mer qui, autrefois, avait été aussi sa nourrice : c'était elle qui l'avait bercé, qui l'avait fait adolescent large et fort, — et, ensuite, elle l'avait repris, dans sa virilité superbe, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour cacher la fête; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. — Lui, se souvenant de Gaud, sa femme de chair, s'était défendu longtemps, dans une lutte de géant, contre cette épousée de tombeau. Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme un taureau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau, les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais.

Voilà un passage qui est certainement superbe,

mais qui laisse beaucoup de champ à l'idée « représentative » du lecteur.

A présent, voici le même sujet, traité par Kipling dans *Un Fait* :

— La mer nous suit, dit Frithiof, et avec une mer qui suit, on ne peut pas gouverner droit.

La mer était aussi calme qu'une mare à canards, à cela près qu'une houle égale s'y enflait en ondulation d'huile. Je regardais par-dessus bord pour voir de quel point de l'espace elle pouvait bien nous suivre, quand le soleil se leva dans un ciel parfaitement clair et frappa l'eau d'une clarté soudaine, à croire que la mer allait résonner comme un gong de métal bruni. Le sillage de l'hélice et la petite raie blanche tracée par la corde du loch qui pendait par-dessus les bordages de poupe faisaient les seules taches visibles sur l'eau aussi loin que l'œil pouvait atteindre.

. . . .

.. Et nous eûmes bientôt, devant nous, l'écume de notre propre sillage, tandis que la mer, huileuse et sans rides, filait à toute vitesse le long de l'étrave...

Le capitaine étendit le bras et cria. Une minute plus tard, j'aurais donné quelque chose pour crier aussi, car la moitié de la mer semblait s'épauler par-dessus l'autre et arriver sur nous en forme de montagne mouvante. On n'y voyait ni crête, ni crinière, ni volute, rien que de l'eau noire, avec de petites vagues se poursuivant sur les flancs. Elle dépassa le gaillard d'avant du *Rathmines*, de niveau avec lui, sans que le steamer eût commencé de soulever sa propre masse, et j'en conclus que ce serait ici le dernier de mes voyages en ce monde. Puis, nous montâmes toujours, toujours, toujours encore, et j'entendis Keller prononcer à mon oreille : — Les entrailles de l'abîme, Seigneur! — Et le *Rathmines* demeura en équilibre, son hélice affolée tambourinant à vide, sur la pente d'un gouffre qui se creusait sur une étendue d'un bon demi-mille.

Nous descendîmes au fond de ce gouffre, l'avant à demi-submergé, et l'air sentait l'humidité et la vase, comme dans un aquarium vide. Il y avait une seconde montagne à grimper, je ne fis que l'entrevoir. L'eau envahit le pont, me balaya vers l'arrière, finit par me jeter contre la porte de la timonerie où je restai collé, et, avant que je pusse reprendre haleine et y voir clair de nouveau, nous roulions de-ci de-là, dans l'eau flagellée, tandis que les dalots ruisselaient comme des auvents dans un orage...

Il est facile de voir si M. Chevrillon s'est trompé, en accordant à Kipling un style imagé et frappant de netteté, — mais il serait injuste d'enlever à Loti un merveilleux don de la *couleur*, alors que Kipling a plutôt celui du *dessin*.

Dans *Mon frère Yves* et dans *Madame Chrysanthème*, il y a deux descriptions du ciel qui sont d'une incomparable richesse de nuances, et l'évocation des « bandes roses et or qui se succèdent vers l'occident, pour finir dans un bain de pourpre, tout au bout du ciel », est magistrale. Dans *Pêcheur d'Islande*, il y a un passage très court, mais qui est aussi un petit joyau au point de vue du coloris. « Le monde autour d'eux semblait s'être arrangé en sanctuaire, et les gerbes de rayons qui entraient par les traînées de cette voûte de temple, s'allongeaient en reflets sur l'eau immobile, comme sur un parvis de marbre. Et puis, peu à peu, on vit s'éclairer une autre chimère : une sorte de découpure rosée, très haute, qui était un promontoire de la sombre Islande... » Vous êtes libres de vous représenter comme il vous plaira le sanctuaire d'où l'on aperçoit un cap dans les lointains... Mais vous aurez devant les yeux des rayons d'or en gerbes, des reflets et des nues roses rejoignant l'eau... Tant qu'aucune précision n'est nécessaire, Loti est plus *artiste* que Kipling, et c'est encore là un signe de race...

L'Anglais, plus neuf, plus jeune, voit plus juste, dessine plus exactement, parce qu'il est encore, parce qu'il *doit* encore être plus consciencieux... Le Français, plus affiné, voit plus joli, plus somptueux, mais dédaigne un peu les éléments, met la couleur en oubliant parfois la ligne, sauf en fait de modes, où son vif amour de l'élégance lui fait rechercher la ligne avant tout.

Kipling a juste le coup de main voulu : sa précision n'est jamais de la dureté ni de la sécheresse, tandis que le laisser-aller de Loti le conduit à un flou *trop* vague parfois !

C'est encore la race de ces hommes, qui fait que leurs récits de voyages sont si différents. Tous deux ont vu les mêmes pays, mais ils ne les ont pas vus de

la même manière. Loti a tout regardé avec des yeux tristes, blasés d'avance, volontairement dédaigneux, — Kipling avec des yeux émerveillés ou simplement joyeux, avec les yeux d'un homme qui connaît et aime la vie, qui la vit pour elle-même, au lieu de la contempler et de la disséquer, et qui n'a pas le parti-pris de tout dénigrer. De là vient que les assez méprisantes appréciations émises par Loti, dans *Madame Chrysanthème*, au sujet du Japon, ne ressemblent en rien à l'opinion presque admirative de Kipling, dans ses *Lettres du Japon*. Les Nippons ont trouvé, il n'y a pas longtemps, qu'ils étaient loin d'être des créatures inférieures, ce qui a donné raison au publiciste anglais contre le capitaine de vaisseau français.

Loti admet du reste difficilement la supériorité d'un peuple quelconque... Il a, par exemple, la haine de l'Anglais, sans avoir aucunement l'orgueil de *son* pays, le patriotisme chaud et convaincu. Il avoue d'ailleurs, dans plusieurs livres, avoir surtout une « âme arabe ».

Kipling a pour l'Angleterre un amour profond, ardent et calme à la fois, qui se manifeste plus vivement dans une page que dans l'autre, mais qui est latent partout.

C'est là, il est vrai, le patriotisme du peuple anglais en général, un sentiment qui parle assez peu, ne se répand ni en phrases, ni en tirades, ni en protestations, mais qui est enraciné au plus profond du cœur de tous les Anglais, même les plus bas tombés; « c'est lui qui fait que toujours, dit Mme de Coulevain, fût-ce en une heure de mécontentement populaire, ils se découvriront devant le roi, incarnation du pays à leurs yeux ». Ils l'acclameront et auront le sang aux pommettes, en chantant le *God save the King*.

Kipling est très patriote, sans l'ombre de chauvinisme, car il connaît et reconnaît les points faibles de la nation anglaise et tâche d'y apporter une amélioration.

Rien ne fait tort au patriotisme vrai comme le chauvinisme; nos voisins du Sud devraient le savoir.

L'auteur des *Simples contes des collines* n'a la haine d'aucune nation, et je me permets de douter que M. Ary-Leblond ait vu juste, quand il écrivit dans le *Mercure*, que Kipling a voulu caricaturer les Français dans sa République des Singes. Même si telle eût été son intention, je ne verrais là rien de bien méchant, mais plutôt un trait de l'ironie dont les persévérants fils d'Albion ne peuvent se défendre devant la versatilité française.

Je disais tantôt que Loti fait souvent du chauvinisme : il en fait parfois jusque dans son idéalisme. Ses matelots sont rêveurs comme lui à nous faire croire que les Français passent leur vie, dédaigneux du monde extérieur, repliés sur eux-mêmes, sans désir d'action, sans exhubérance. Ils sont extraordinairement nobles, beaux d'une beauté excessive et féminine malgré leur force virile, tendres, élégants, distingués à l'excès. A force de vouloir ainsi parer, embellir, idéaliser ses personnages, Pierre Loti manque son but ; il les fait paraître aussi déplacés que l'était la cuisinière du bonhomme Chrysale, laquelle, profondément plongée dans un roman, laissait se carboniser le rôti.

On est presque étonné de voir Yves s'élancer adroitement dans les vergues comme un marin de profession, alors qu'on était plutôt tenté de le considérer comme un gentleman déguisé en matelot, comme un amateur.

Les soldats de Kipling sont des hommes, avec toutes leurs faiblesses et toutes leurs qualités ; leur bravoure est inconsciente, parfois même tout à fait involontaire, comme dans les *Tambours du Fore et Aft*, où deux méchants garnements s'elèvent au rang de héros, simplement parce que toute retraite leur est fermée.

... Tous *agissent* beaucoup, rêvent peu, et c'est là leur force. Ils n'ont rien de séraphique, ils ont de passagères lâchetés, que Kipling, avec un réalisme de bon aloi et sans grossièreté, n'hésite pas à décrire, mais ils sont confus de ces lâchetés, dont leurs supérieurs leur font honte, et que les coupables doivent racheter chèrement avant d'être pardonnés.

Il y a, dans les deux auteurs, des scènes de mort et de carnage; dans Kipling, elles sont dures, brutales, sanglantes, comme doit l'être une bataille entre gens qui s'en veulent sans se connaître. Dans Loti, elles sont parfois d'un raffinement invraisemblable et cruel; la lecture de certaines pages du *Roman d'un Spahi*, nous fait frissonner, moins d'effroi que d'horreur et de répulsion. Il a le talent d'entourer les agonies de phrases bien faites pour frapper les nerfs plutôt que le cerveau.

Kipling les entoure tout naturellement d'autres faits qui atténuent un peu la dureté de la mort en détournant l'intérêt, et qui laissent ainsi le lecteur sous une impression beaucoup moins pénible.

Peu de récits, chez Kipling, échappent à cette tendance. Certes l'*Homme qui voulut être roi*, est un drame, et même un drame magnifique; mais il ne contient que de la psychologie rudimentaire, rappelant plutôt les grandes aventures de cape et d'épée. Cependant, la mort d'un fonctionnaire anglais, succombant à l'effroi d'hallucinations causées par les excessives chaleurs de l'été indien, est d'un tragique que rien n'atténue. Mais les compagnons du malheureux ne font pas de phrases autour de leur ami. Nulle lamentation. Nous voyons des hommes, exposés au même danger, et essayant en vain d'y parer... En deux mots, leur conversation est bien celle qu'auraient en face d'un cadavre des hommes raisonnables, et non pas des névrosés.

Quant à l'*Etrange chevauchée de Morrowbee Jukes*, et à *La Marque de la Bête*, ce sont en quelque sorte des poèmes en prose, inspirés par l'esprit étrange qui anime les croyances et les idées des Indous. Ces deux récits du reste finissent bien. *La lumière qui s'éteint*, dont j'ai déjà parlé plus haut, fait exception. Par contre *Kim*, l'autre vrai *roman* de Kipling (lequel, surtout, écrit des *nouvelles*), plein d'entrain, d'aventures, de misère aussi parfois, de philosophie résignée et même souriante, *Kim*, le roman de frontière dans lequel l'espionnage est si hasardeux, si plein de bravoure, si héroïque même, — qu'on l'appelle le « Grand Jeu », parce qu'on y risque

chaque jour sa vie, non pas pour le mal du voisin, mais pour la sécurité de son pays, — le roman dans lequel l'intrépide service de renseignements n'a rien de ce qu'on est convenu de flétrir du terme de « mouchardise », le roman dans lequel l'enfant qui a mis sa vie, son intelligence et son adresse au service de l'Angleterre, se trouve quotidiennement aux prises avec un ennemi dangereux et rusé, *Kim* est bien du Kipling, et de la meilleure facture, et il a beaucoup fait pour répandre au dehors la gloire de son auteur. Il faut lire *Kim*, c'est un beau et bon livre; il apprend à ne pas se payer de mots, et le lecteur, descendant en lui-même, devra se dire : « Non! cet enfant n'est pas un être vil! c'est un soldat, d'autant plus brave qu'il est plus obscur. Je n'aurais probablement pas agi comme lui à sa place, non parce que je méprise son acte, mais parce que la hardiesse et le sang-froid m'auraient fait défaut. »

* * *

Il ne me reste plus que deux points à traiter : la place des animaux et celle du fantastique, dans l'œuvre des deux écrivains qui nous occupent.

Pour ce qui est des animaux, la race et l'éducation dirigent une fois de plus différemment leurs goûts à tous deux.

Comme le dit excellemment Mme de Coulevain, l'enfant français commence par avoir peur des bêtes; plus tard il les méprise souvent, celles, du moins, qui ne peuvent lui servir à « faire du luxe ».

Loti, élevé (comme je l'ai redit souvent déjà), entre quatre murs, ne connaît pas les animaux et les dédaigne; il n'aime que le chat, parce qu'il est élégant, rêveur, nonchalant et sensuel. Quel que soit le pays qu'il traverse, où qu'il aille, il ne s'occupe jamais des autres animaux.

L'enfant anglais est habitué à aimer les bêtes, à les soigner pour qu'elles restent belles, à les dresser pour qu'elles aient, comme dit encore Mme de Coulevain, « de bonnes manières... », à les traiter avec affection,

pour qu'elles s'attachent à lui. Kipling, — qui passait toutes ses vacances en courses dans la jungle, qui est un fervent de l'équitation et du polo, et qui était prédisposé par son éducation à s'occuper des animaux, — s'est toujours intéressé à eux. Il les connaît merveilleusement. Il s'entend à leur prêter les sentiments et les pensées qui conviennent à leur espèce et à leur situation, et ce parce qu'il a étudié de près leur vie et leur coutume.

Quelques-unes des pages les plus émues et les plus vivantes de Kipling parlent de « nos frères inférieurs », et les deux *Livres de la Jungle*, qui sont peut-être ses meilleurs ouvrages, leur sont presque entièrement consacrés. Dans bien des récits, il mentionne, d'une façon spirituelle ou touchante, des preuves d'intelligence ou de dévouement données par des animaux; il y a notamment, dans *Le Travail de la Journée*, une nouvelle où sont détaillés les réflexions et les actes d'un cheval de polo : c'est un vrai poème d'esprit et d'émotion.

* * *

Envisageons enfin le fantastique, — il serait peut-être plus juste de dire « le surnaturel », — dans l'œuvre de Kipling et de Loti. Ils y ont tous deux une égale tendance. Chez le Français, elle s'explique par le côté rêveur et abstrait que présente la profession de marin; chez l'autre par le fait qu'il a vécu au milieu d'Hindous et a écouté leurs dires et leurs légendes. Chez le premier, le fantastique est ricanant, lugubre, gris comme la mer et les nuages, ainsi que nous le prouve « la rencontre du bateau des morts » dans *Pêcheur d'Islande*.

Chez le second, le fantastique, est, si j'ose dire, doué d'une vie posthume, puisque les morts agissent encore. Et c'est bien comme partout dans l'œuvre de Kipling : ces morts ont une vraie vie, vive, alerte, active, utile, comme dans la *Légion perdue* : Il s'agit ici d'un régiment anglais, massacré depuis des années, et qui, le soir, revient, invisible mais bruyant,

rôder aux lieux où il fut égorgé. Les indigènes tremblent quand, dans l'ombre, ils entendent des bruits monter de la vallée... Cette terreur et ce tintamarre inexpliqué permettent à un autre régiment anglais de s'emparer de la place, une nuit, alors que les sentinelles hindoues, tremblantes, croient revoir les fantômes de leurs victimes d'autrefois.

Un autre récit, *By word of the Mouth* (Ses propres paroles), est plus touchant : La jeune femme d'un docteur, morte du choléra, apparaît au domestique de son mari, telle que ce serviteur l'a toujours vue. Elle lui dit de donner de sa part rendez-vous au docteur, à un mois de date, dans une ville dont l'homme n'a jamais entendu parler. Une nouvelle épidémie éclate. Le médecin est déplacé d'urgence, envoyé dans la ville où il doit « rejoindre sa femme » et, à la date fixée, y meurt...

... Ces nouvelles valent par leur style nerveux et rapide, par le mouvement qui les anime, bien plus que par la trame même.

A ce point de vue spécial du surnaturel et du fantastique, deux récits, l'un de Kipling, l'autre de Loti, ont beaucoup d'analogie. Celui auquel je fais allusion chez Loti est compris dans *le Livre de la Piété et de la Mort* et s'appelle *Un Rêve*. Celui de Kipling, (*The Brushwood Boy*) *La Cité des Songes* fait partie du recueil français qui débute par *Sur le mur de la ville*.

Prenons d'abord la nouvelle de Loti. L'auteur rêve d'une certaine case des Antilles — pays où il n'est jamais allé — il ne *voit* pas le jardin, mais il *sait* comment ce jardin est fait, *parce qu'il s'en souvient*. Une jeune fille *qu'il n'a jamais vue* entre : il la *reconnaît*, il reconnaît le chapeau de paille qu'elle jette sur une chaise, et un bruit de pas qu'il entend dans la pièce voisine le fait se dire : « C'est sa mère ! » La mère entre, et elle est exactement la femme que l'auteur s'attendait à voir là. C'est tout. Loti se réveille, certain de n'avoir jamais vu ni les personnages, ni l'endroit, mais certain aussi que, s'il débarquait au port voisin de la case, il se rendrait à celle-ci directement, car tout cet inconnu lui est

familier... Il se demande lequel de ses ancêtres lointains a suffisamment aimé cette jeune fille ou cette femme, suffisamment vécu près de leur case, pour que les images en soient aussi profondément marquées dans son cerveau à lui, Loti, et qu'il les y retrouve, nettes comme des clichés photographiques longtemps oubliés mais intacts...

Le *récit* même est plus solide dans la *Cité des Songes*, parce que Kipling brode toujours sur une trame serrée, alors que Loti peint à la fresque et à la grisaille; par contre, les *réflexions* tiennent beaucoup moins de place dans la nouvelle que je vais vous résumer.

La *Cité des Songes* (*The Brushwood Boy*) est l'histoire d'un enfant qui refait fréquemment le même songe, ou du moins un songe s'adaptant parfaitement au premier. A travers toute son enfance et sa jeunesse, il continue à rêver ainsi, et finit par connaître fort bien le pays irréel où sa vie nocturne se passe. Il en baptise les allées et les rivières, il s'y trouve comme chez lui. Il a toujours fait ces excursions de rêve en compagnie d'une fillette, toujours la même, devenue jeune fille, avec les années, et à laquelle il a donné un nom de son choix et de son invention. Or, un beau jour, alors qu'il est pour quelques mois en congé chez ses parents, il voit dans le salon la compagne de toute sa vie de songe, il l'entend chanter une romance dans laquelle elle évoque un fait connu de lui seul et de la camarade qu'il croyait inexistante. Dès lors, il *sait* qu'elle a composé cette romance elle-même, et qu'elle est bien celle qu'il la croyait être... il *sait* qu'elle a toujours eu les mêmes rêves que lui, et que, chaque fois qu'elle est entrée dans sa vie à lui, il entrait dans sa vie à elle. Il ne s'était pas trompé, et les deux prédestinés ne mettent pas longtemps à se comprendre, ni à décider de continuer dans la vie réelle le songe affectueux et tendre qui les unissait depuis toujours.

Comme on le voit, la « petite fleur bleue », existe chez Kipling. On a tort de critiquer la froideur anglaise, tout comme on a tort d'exalter la sentimentalité française.

Le Français raille volontiers ses propres émotions, les tourne « en blagues » par crainte du ridicule. Je ne puis certes blâmer les belles natures qui enferment leurs sentiments les plus chers en leur cœur comme en un tabernacle : le silence est un respect ! Mais l'ironie sur ce point est méprisable et même vulgaire et stupide.

« L'Anglais est jeune, il est fort, il est par conséquent simple, naïf, un peu sentimental... il ressent assez bien ce qu'expriment les yeux des jeunes Terre-Neuve et des petits Saint-Bernard, si gauchement affectueux.

» Cependant, une naturelle méfiance de soi, la crainte pour l'homme de sport et de plein air de paraître maladroit et lourd en se montrant tel qu'il est, une éducation première toute dirigée vers la discrétion, tout cela paralyse un peu l'Anglais et fait que la timidité refoule parfois ses sentiments. Ceux-ci ne se trahissent que par une grande facilité à rougir. La crainte *même* de se trahir transforme en une froideur guindée les enthousiasmes juvéniles, mais la glace est si mince ! » (Mme de Coulevain.)

Que la chaleur d'une amitié (assez adroite pour ne pas effaroucher) fasse fondre cette fragile, très fragile enveloppe, et vous trouverez un cœur battant, vivant, vibrant, un cœur humain, très bon et très honnête, le cœur que l'on se plaît, bien à tort, à refuser aux Anglais. Il est tout simple, ce cœur-là, et vous pouvez en juger facilement d'après les dénouements seuls des œuvres de Kipling. Alors que Loti donne complètement dans la tendance française, celles de gens aux âmes compliquées, aux cœurs très complexes, un peu usés parfois, alors qu'il fait se terminer mal tous les récits qu'il écrit, Kipling, lui, plein de la joie de vivre, plein de l'espoir et de la confiance propres aux êtres jeunes, a une forte tendance à écrire des ouvrages qui finissent bien, ou, du moins, dont la conclusion n'est point désolante ! C'est un signe de bonté, cela, c'est un encouragement fraternel adressé à tous ceux qui le lisent.

On juge presque toujours défavorablement les Anglais, parce qu'ils répondent bien à la définition

du poète : *Van buiten ijs, van binnen gloed!* et que bien peu de gens s'occupent d'amollir la surface.

On leur reproche d'être égoïstes. C'est faux! En tant que *nation*, ils font, avant tout, ce qu'ils peuvent pour contribuer à la grandeur de leur pays, parce qu'ils sont bien les meilleurs patriotes du Vieux Monde! Mais quand la politique n'est pas en cause, on les trouve prêts à toutes les générosités, et, dans les grands désastres assez récemment causés par les catastrophes minières et les inondations qui ont fait partout de si grands ravages, l'or anglais est venu apporter un soulagement très bien accueilli...

Comme le dit fort bien Mme de Coulevain, une charmante Française qui connaît et apprécie nos voisins d'Outre-Manche, et à laquelle j'ai déjà emprunté plusieurs citations : « Les Anglais sont les grands méconnus, et les Français les enfants gâtés, de l'Europe. » Tout ce qui fait le charme dangereux et attirant des races latines se retrouve dans l'œuvre de Loti : de jolis mots, pleins de désespérance, des phrases gracieuses et désillusionnées, des images pleines de brume, de rêve, d'imprécision, une mélodie berceuse dont le sens n'est que vague, mais dont la musique est railleuse et triste à la fois, des caresses de style où le cœur est pour bien peu de chose! C'est un peu l'autre refrain ici : *Van buiten gloed, van binnen ijs!*

M. Jules Lemaître dit, dans ses *Portraits de contemporains* : « Je viens de relire sans interruption toute l'œuvre de Loti, et je me sens plein d'une ivresse douloureuse et vague, plein d'une griserie exquise... et, comme saint Antoine à la fin de sa tentation, je voudrais pouvoir embrasser le monde! »

C'est de la griserie, en effet, que dégage son œuvre, c'est la séduction pathétique émanant des êtres qu'attristent des réalités ou des chimères.

De l'autre côté de l'eau, on ne cède point à cet entraînement morbide. La France a beaucoup perdu avec son génial Flaubert, son Maupassant qui voyait à la fois les douleurs et les joies mélangées en ce monde. Il lui reste le souriant, le délicat, le narquois Anatole France... Mais c'est au delà de la Manche à

présent qu'il faudrait peut-être chercher un héritier aux grands romanciers du XIXe siècle... La littérature anglaise, longtemps assoupie, s'est, comme dit M. Chevrillon, « réveillée à la voix claironnante de Kipling ».

Il a ranimé les esprits fatigués, il a ouvert une nouvelle veine de vitalité et de force, et il était temps ! et cela est si vrai que ce même Jules Lemaître dont je citais tantôt quelques lignes enthousiastes au sujet de la griserie psychologique... et pessimiste,... ce même Jules Lemaître sent aujourd'hui qu'il faut réagir, et exalte le charme de Kipling, de qui « le roman des bêtes nous repose très heureusement de l'éternel roman des gens du monde et de leurs chétives ou prétentieuses passions ».

Cette nouvelle littérature, jaillie il y a quelques années de la plume de l' « Anglais des Indes », est plus rude, je le veux bien, que l'étude psychologique si en faveur... mais plus jeune aussi, et combien plus mâle et plus vivante ! C'est là ce qu'il faut pour lutter et pour vaincre. La littérature anglaise commence à dégager de grandes lignes, simples, nettes, propres et harmonieuses; la littérature française devient, elle, trop semblable à un bois travaillé, fouillé à l'excès, au point que l'art n'y peut plus rien gagner, que la solidité même est un peu menacée, et que la propreté simple a déjà beaucoup perdu. Je reviens souvent sur ce mot de « simple ». Il me semble si important, il est vrai, et, à côté de tant de femmes qui s'ingénient à se créer une nature compliquée parce que c'est infiniment mieux porté qu'un caractère tout droit, — ou bien parce qu'il leur faut remplacer ainsi le cœur qui n'est plus de mode, — à côté de ces femmes, il me semble que les écrivains qui s'ingénient, eux, à compliquer la vie et les sentiments, font de la besogne non seulement inutile, mais mauvaise ! N'est-ce pas notre Verhaeren qui a dit, dans le *Cloître* : « Il faut que l'on revienne à la simplicité, à la confiance? » L'œuvre de Loti est impressionnante et bien écrite... mais déprimante..., et autour de lui a surgi toute une nuée d'auteurs, d'un modernisme particulier, et qui n'ont pas tous l'excuse de bien

écrire. Il faut toutefois, sous peine d'être injuste, tirer hors pair M. Claude Farrère, visiblement admirateur et disciple de Loti, et dont le beau roman, *L'homme qui assassina*, a une valeur incontestable et n'est pas décourageant du tout, loin de là...

Pierre Loti est un maître, certes, mais il est le *produit* d'une culture ancienne et affinée, tandis que Kipling est plutôt un... point de départ..., un précurseur..., qu'il prépare le chemin à une race forte et vaillante, — qu'ayant peu derrière lui, il a devant lui tout l'avenir. Mais, lui aussi, Kipling est un maître !

HENRIETTE VON OERDINGEN.

EDMOND PICARD
ET SES ŒUVRES

Le geste encore récent d'Edmond Picard, au Sénat, n'étonna personne mais fut diversement commenté par ceux-là mêmes que surprennent toujours les actes spontanés et sincères.

Epris de vérité et jaloux de son indépendance, le maître l'est trop, en effet, pour adopter aveuglément, les idées et les projets de ses confrères, pour cela seul qu'ils appartiennent à *son parti*.

Aussi, semblait-il gêner singulièrement ceux-ci, depuis quelque temps déjà, et valait-il mieux, pour eux, qu'il abandonnât leur compagnie. Mais non, certes, pour les humbles dont il s'est, toujours, montré le généreux et zélé défenseur. C'est qu'il les connaît mieux que personne, lui qui, durant l'espace de quatre années, a vécu de leur vie, partagé leurs travaux, gémi de leurs misères et de leurs souffrances. Oui, comme nous l'apprend son *Confiteor* et l'*Amiral*, las d'un enseignement trop pédagogique pour sa libre intelligence, à dix-sept ans, Edmond Picard, s'enfuit du collège, court d'un trait jusqu'Anvers, s'y engage comme mousse, à bord du *Vasco de Gama*, et sous la chaleur des tropiques ou la rudesse des tempêtes, sur tous les océans et sous tous les ciels, il mène l'âpre et besogneuse existence du matelot, soumis à toutes les rigueurs de la vie du bord et de ses escales trop souvent pénibles. Aussi, peut-il sincèrement répondre à ceux qui, plus tard, s'étonneront de

le voir délaisser la lutte contre les flots et le vent, pour livrer le bon combat du Droit en faveur des opprimés et des faibles : *C'est parce que j'ai vu ce que vous n'avez pas vu.*

Nul mieux qu'Edmond Picard ne se rend compte du sentiment qu'il inspire à d'aucuns. Nul n'éprouve plus de joie à le faire savoir à tous, en prenant pour devise les paroles qui l'expriment. « Je gêne », écrit-il sur la banderolle qui s'échappe des lèvres descellées d'un porc-épic servant d'en-tête à son papier à lettres.

Eh! oui, il en est pas mal qu'il gêne, non seulement par son franc parler et sa parfaite indépendance, mais par la génialité de ses savants travaux de jurisconsulte, mais par la vibrante éloquence de ses plaidoyers, par la curieuse originalité de son théâtre, par les multiples beautés semées dans ses livres, par sa curieuse personnalité surtout, une des plus intéressantes qui soient.

« Serait-il vrai, fait-il dire, par M. X., à son jeune » stagiaire, dans *Le Paradoxe sur l'Avocat*, qu'on » n'aime que les inférieurs et que chacun devient » l'ennemi de qui tend à s'élever?

» Serait-il vrai que la plupart des hommes ne se » contentent pas de la fortune qui leur arrive, mais » s'irritent de celle qui survient aux autres?

» Serait-il vrai que les médiocrités ont une sainte » horreur pour les hommes de talent? »

Et, plus loin, il ajoute :

« Dans un pays comme le nôtre, la réputation » d'original est des plus dangereuses et je me le tiens » pour dit, tout en gardant un vague sentiment de » reconnaissance à ceux qui, en m'attaquant, me » fournissent, par l'indifférence qu'ils m'inspirent, une » occasion facile de me montrer généreux. »

Mais si la spontanéité coutumière du geste, chez Edmond Picard, déroute les pondérés, si elle émeut les bourgeois de l'art et de la pensée, elle réjouit profondément tous ceux qu'attirent l'éclosion d'aperçus nouveaux, l'expression de sentiments sincères.

Une des premières fois qu'il me fut donné d'entendre Edmond Picard, ce fut, peu après mon arrivée à Bruxelles, lors d'une conférence donnée au théâtre

du Parc et redite à l'école de musique d'Ixelles, sur Balzac.

Et cette même franche spontanéité de son geste et de sa parole et la surabondance de vie qui en exubère, m'enthousiasmèrent assez pour me dicter les lignes que j'écrivis alors et reproduis ici, comme l'expression fidèle d'une opinion, jamais modifiée depuis, sur l'art oratoire du maître.

« C'était la quatrième fois qu'on se pressait à cette conférence exaltant le romancier français, mais eût-ce été la dixième, que le public se serait montré aussi avide de la venir entendre.

» Ne savait-on pas, en effet, que si le portrait retracé par Edmond Picard, était le même, son cadre s'embellirait, chaque fois, de fleurs nouvelles : fleurs de pensées, fleurs d'expressions, fleurs de couleurs éclatantes, fleurs de vie intense qui animent, embellissent la physionomie dépeinte et nous la font voir, à travers le prisme d'une parole toute puissante, nous la font admirer dans toute la plénitude d'un beau geste.

» Et puis, s'il faut l'œil perçant de l'aigle pour sonder la profondeur des abîmes, s'il faut l'éploiement de ses larges ailes pour envelopper l'espace qui le sépare du soleil, ne faut-il pas la lumière d'un esprit génial, pour analyser l'œuvre d'un géant de l'Idée, ne faut-il pas l'envergure d'une somptueuse intelligence pour en embrasser toutes les beautés et les magnifier sur les cimes ?

» Aussi, Edmond Picard est-il bien celui qu'il faut pour voir, analyser et comprendre la superbe intellectualité de Balzac. Il serait difficile, ajoutai-je, de rendre compte de cette conférence, car on ne peut mieux la comparer qu'à un buisson touffu où des branches feuillues, des fleurs odorantes, des fruits succulents s'emmêlent et forment un fouillis délicieux qui attire et retient les oiseaux au passage. Et ceux-ci s'en viennent goûter à toutes ces choses, mais n'en pourraient détailler les saveurs variées, tant elles sont abondantes et subtiles ; même, ils ne le voudraient point, tant ils se réjouissent de les voir assemblées en une si vibrante harmonie. »

Ces qualités de l'orateur, on les retrouve chez le juriste et chez le philosophe, chez le conteur et chez le poète, chez le dramaturge et chez l'écrivain, car Edmond Picard possède, surtout, le *génie du verbe.* Lisez n'importe laquelle parmi ses pages innombrables, et vous y *entendrez* sa parole, vous y *verrez* son geste, vous y retrouverez sa physionomie tout entière. Les individualités qui y paraissent, n'y sont que les porte-paroles de sa pensée et le rôle qu'elles y jouent, le reflet de son existence à lui, car, de la riche moisson qu'il glane au chemin de la vie, le maître pétrit dans son âme le pain de ses œuvres.

J'avais, d'abord, songé à faire une étude complète des œuvres d'Edmond Picard et lorsque je dis un jour à ce dernier, que je les voulais lire toutes, il me répondit, avec sa spontanéité coutumière :

« Je ne voudrais pas être à votre place ! »

Or, si j'ai goûté une rare jouissance à prendre connaissance des nombreux travaux du maître, il me faut, pourtant, reconnaître que leur multiplicité et la variété des sujets qu'ils traitent, me mettent dans l'impossibilité d'en faire l'analyse détaillée dans le cadre étroit d'une revue, car l'œuvre d'Edmond Picard comporte, à la fois, la jurisprudence et la politique, la philosophie et le journalisme, la conférence et le roman, la poésie et la critique et le théâtre et les voyages. C'est pourquoi je ne m'attarderai guère à parler des œuvres *essentiellement* politiques ou juridiques, ne possédant pas, d'ailleurs, la compétence nécessaire pour les analyser ainsi qu'il le faudrait; mais je m'essayerai, plutôt,à donner un court aperçu de ses œuvres littéraires et théâtrales, comme de ses romans judiciaires, moins en en faisant l'analyse détaillée qu'en citant les passages qui m'ont semblé le plus propres à exprimer la personnalité de l'auteur, qui m'ont paru être les fleurs de choix du jardin fastueux qu'Edmond Picard ensemence et cultive dans le domaine de l'Art et du Droit, comme s'il voulait attirer les âmes vers ces deux Puissances, par le charme pénétrant de la Beauté et le parfum vivifiant de la Justice. Ces fleurs, presque toujours, la caresse d'un rayon de soleil a suffi pour les faire éclore, car

le maître les cueillit, pour la plupart, au cours de ses vacances estivales.

« Il possède une prodigieuse facilité de travail ou plutôt d'*improvisation* » me disait, en parlant de lui, un éminent écrivain de ses amis, « et maints de ses livres, tels *Imogène*, *Vie simple*, etc., furent écrits durant l'heure consacrée à la sieste par ses compagnons de villégiature ».

Il me faut mentionner, tout d'abord, l'œuvre considérable et unique au monde des *Pandectes belges* dont le plan fut conçu par le maître qui y travailla avec l'aide de quelques amis; puis, ce travail prenant des proportions gigantesques, un groupe de spécialistes zélés fut réuni qui collaborent sous la direction d'Edmond Picard, mais dont tous les articles sont revus par celui-ci. « Ainsi qu'un peintre, placé sur une haute colline embrasse d'un coup d'œil le paysage immense avant d'en fixer les parties pour en faire des tableaux spéciaux, essaie d'abord d'en rendre l'ensemble, M. Edmond Picard » dit Achille Segard, avocat à la Cour d'appel de Paris, qui consacra, en 1898, une de ses études littéraires à notre grand jurisconsulte, « a voulu pouvoir lire, du premier coup d'œil, dans l'inextricable famille des lois, des décrets et des règlements amoncelés depuis des siècles. »

Cet ouvrage, qui est un des plus magnifiques, des plus consciencieux et des plus complets instruments de travail et d'étude juridique de notre époque, en est arrivé au quatre-vingt-onzième volume et atteindra le centième.

« Qui aurait pensé, nous dit Edmond Picard lui-même, que le simple inventaire du droit belge, à la fin du XIX[e] et au commencement du XX[e] siècle, aurait imposé des proportions pareilles à ceux qui ne voulaient pas se borner à des choix, toujours arbitraires, dans ses prodigieuses richesses juridiques, mais étaient résolus à en donner le bloc entier en élevant, ainsi, en l'honneur de la Patrie, un édifice si imposant qu'elle peut désormais, pour le Droit, prétendre au premier rang parmi les nations.

» Mais l'activité juridique de notre petit et glorieux pays ne s'est pas arrêtée pendant que se déroulait cet

immense travail. Des éléments nouveaux ont augmenté le trésor, quelques volumes de concordance et supplément achèveront donc l'œuvre où notre Droit apparaîtra dans sa splendeur et son originalité nationale. »

Me Picard dirige, en outre, les *Pandectes périodiques*, comprenant l'ensemble de la jurisprudence des Cours et des tribunaux de Belgique, ainsi que les lois et les arrêtés d'intérêt général. Il a fondé naguère le *Journal des Tribunaux*, et, pendant longtemps, chaque semaine, y a traité des questions de Droit, en même temps qu'il y classait les décisions de jurisprudence. De plus, il a écrit pour les jeunes Belges se destinant au Barreau et auxquels il s'est toujours spécialement intéressé, *Le Droit pur*, englobant et synthétisant en une vaste architecture les permanences de la Science du Droit.

Nommé membre du conseil de l'Ordre et Bâtonnier à la Cour de cassation, surchargé de travaux multiples et divers, Edmond Picard a cependant toujours trouvé le temps d'aider et d'encourager les stagiaires du Barreau de Bruxelles; c'est lui qui fut un des fondateurs, au Palais de Justice de notre capitale, de la Fédération générale des avocats belges; c'est lui qui transforma la Conférence du Jeune Barreau destinée à être l'école des jeunes avocats; c'est lui qui encouragea tous les groupements. C'est à l'aide des avocats stagiaires encore qu'il contribua à la fondation de la section d'art de la Maison du Peuple, à l'organisation de l'Université nouvelle où il devint professeur de Droit en 1894. Cette nouvelle fonction lui imposa des études plus méthodiques, plus serrées et chacune de ses leçons fut un effort vers la mise en ordre, la solidification de ses connaissances juridiques encore trop en surface, trop dispersées.

« Je subis, dit-il, l'effet éclaircissant et invigorant d'une discipline scientifique incessamment plus sévère et plus enrichissante. Le Droit m'apparaît enfin dans son majestueux total, aussi ordonné que le système planétaire, aussi fatal par ses origines et ses réalisations à travers le temps et ses destinées.

» L'époque était venue où je ne me sentais plus

seulement un avocat mais un jurisconsulte et j'écrivis *Le Droit pur*. »

***

Comme nous le disions plus haut, non seulement la place mais aussi la compétence nécessaire nous manque pour rendre compte d'un livre de si haut intérêt et écrit dans une langue si ferme, si claire, si nette, qu'elle rend aimable l'austérité du sujet traité et le fait accessible même aux profanes tels que nous.

Au moment de sa publication *Le Droit pur* paraît être, à l'auteur, son *Testament juridique*, car il ne conçoit pas, dit-il, dans son *Confiteor*, pouvoir écrire un livre qui soit mieux l'expression totale et définitive de ses recherches et de ses méditations sur cette force sociale : le Droit, et il termine son œuvre par cette profession de foi juridique : « Je crois, je vois le Droit très beau et cela me suffit. »

A côté de ces œuvres techniques, le maître en écrit d'autres, qui, comme les *Scènes de la vie judiciaire*, comptent parmi celles dont le charme tempère la sérénité du Droit. Et ce sont elles qui nous ont initiée au sens profond de ce mot qui nous parut barbare jusqu'ici. Nous la trouvons belle à présent cette Force « parce que *Mon Oncle le Jurisconsulte* nous l'a fait regarder « par la fenêtre », et non avec l'œil du juriste, mais avec celui de l'artiste ».

Nous ne trouvons rien de comparable à ce dernier livre, dont nous reparlerons tantôt, au point de vue de la dialectique, comme à celui de l'intérêt qu'il suscite, en notre esprit, si ce n'est le *Paradoxe sur l'Avocat*. Celui-ci nous fait comprendre, enfin, comment deux hommes également intègres, peuvent prêter l'appui de leur parole à une cause qu'ils jugent chacun d'une façon diamétralement opposée, sans pourtant blesser l'honnêteté de leur conscience. Il nous fait apprécier aussi la très réelle beauté de leurs rôles qui aident à faire jaillir la lumière de la vérité du conflit de leurs paroles, vivantes expressions du conflit de pensées qui s'agitent dans l'âme de ces

lutteurs. Car « c'est du mariage de deux plaidoiries, se pénétrant et se purifiant mutuellement, que sortira, dans sa force et sa majesté, l'arrêt de la justice ».

Et quelle direction nouvelle le maître imprime au caractère de l'Avocat dans cet ouvrage, dont le mérite littéraire ne le cède en rien à l'élévation de la pensée et à la sagesse des paroles qu'on pourrait détacher du récit, comme autant d'axiomes. « Le temps le plus beau de l'existence est celui où l'on met le plus d'idéal. » — « La simplicité est l'estampille du Beau. »

« Seule, une âme élevée peut parler un langage élevé, seule elle peut voir les événements sous leurs aspects nobles, seule elle séduira qui l'écoute et à la persuasion qu'elle fera naître, s'ajoutera la flamme de l'entraînement. »

« Il ne suffit pas d'indiquer, aux gens, ce qu'ils ont à faire, il faut leur en donner l'ardeur et la joie de l'accomplir. »

L'artiste qu'est Edmond Picard se révèle dans des passages, tels ceux-ci :

« La science et l'art sont indispensables à l'avocat ; ce sont eux qui alimentent les sources où nous puisons l'héroïsme. Ce sont eux qui élargissent l'horizon de nos pensées. Ils sont la poésie du travail ; ils sont au milieu des petitesses humaines, la consolation des âmes bien situées et, sans rien enlever à la réalité et à la vérité des choses, permettent d'y voir ces rapports qui les rendent nobles pour nous. Ainsi, aux sons de l'harmonie intérieure que la science et l'art font entendre, nous redressons notre front et allons d'un pas plus actif et plus fier. »

« L'art donne le goût et le goût est, avant tout, la juste mesure ».

« Une des caractéristiques du génie c'est l'abondance. »

« Les vrais talents ne s'isolent pas dans un domaine unique. »

Et comme on retrouve bien Edmond Picard, dans l'exubérance de sa vigoureuse mentalité, en ces exclamations du héros de son *Paradoxe* :

« Etre citoyen d'une grande nation, pour jouir de

sa gloire ou plutôt pour souffrir de ses malheurs, quel désir passionné pour qui a l'horreur des petites choses ! La vie est pour moi un vêtement trop étroit ! Je ne m'y sens plus à l'aise, elle me paraît un vase trop petit. Je n'y puis épancher tout ce que contient mon âme. Dédaignons et redoutons ce bien-être matériel que l'on confond avec le bonheur et qui ne marque que l'abaissement des âmes. Il fait bon avoir des infortunes pour que la vie ne devienne pas trop fade, pour que les caractères se retrempent ! »

« C'est le spectacle d'une grande âme en lutte avec l'adversité, qui fait voir combien est petit le bonheur d'une vie égale et sereine. Impassible et sévère, la Justice n'a d'intimité avec personne. Son isolement est la sauvegarde de sa dignité ! »

Comme l'amour de sa profession se traduit bien dans ces paroles : « Si je pouvais recommencer ma vie et satisfaire, ainsi, le plus poignant et le plus impossible des désirs humains, je serais encore avocat ».

« Notre profession est l'idéal d'une vie active, noble et indépendante ! »

Enfin, les incompréhensions et les mesquines jalousies qu'il eut à subir, semblent être résumées dans ces mots adressés en réponse au stagiaire qui demande à son maître et interlocuteur, pourquoi il ne communique point, à tous, ce qu'il vient d'entendre.

« C'est ce que j'ai fait longtemps, reprit-il avec tristesse. Mais je n'ai réussi qu'à me créer des inimitiés et à concentrer sur moi les traits toujours volants de la malignité humaine. Il ne faut enseigner ses principes qu'à ceux qui en manquent et ne pas perdre son temps à essayer de les inculquer à ceux qui en ont d'autres. »

Et plus loin : « L'âge me gagne et, avec lui, l'indifférence. On se relâche et la vie se ternit, dès qu'on laisse derrière soi, des illusions brisées, des morts aimés, des amitiés trompées. J'ai, désormais, arrangé mon existence de façon à être très solitaire, tout en étant très affairé. Comme l'a dit un autre : Je vogue dans un esquif, avec quelques cœurs chers à mon

cœur, sur un océan de vulgarités humaines, prêt à sombrer, s'il le faut, dans une des tempêtes que les vulgarités savent déchaîner! Je n'y veux rien changer. Je me tais d'ordinaire et laisse croire que les circonstances constamment anormales, pour lesquelles je dois être éloquent à la barre, me rendent muet pour les banalités quotidiennes. Je satisfais ainsi les dogues à la chaîne qui ne peuvent, sans aboyer furieusement, voir passer devant leurs niches, un homme en liberté. »

*
* *

Si j'ai parlé longuement du *Paradoxe sur l'Avocat*, j'agis de même avec *Mon Oncle le Jurisconsulte*, qu'Edmond Picard dénomme aussi le *Jardinier* et identifie avec son père parce que celui-ci lui communiqua son amour intense de la pleine Nature, « cette sublime inconsciente, cette irrésistible caresseuse ». En nulle autre œuvre que le *Paradoxe* et le *Confiteor*, en effet, on ne retrouve mieux le caractère du maître, comme juriste, comme artiste, comme éducateur, poète du sentiment, paysagiste. Il s'y exprime en la langue simple, précise et littéraire, tout à la fois, qui convient à ce genre de récit.

C'est après un banquet donné par un Bâtonnier des avocats de la Cour d'appel, à ses confrères du Barreau, dans le vieil hôtel de style espagnol occupé par lui dans le voisinage de l'ancien Palais de Justice de Bruxelles, que l'auteur fait raconter, par l'amphytrion à ses hôtes, l'histoire de *Mon Oncle le Jurisconsulte*.

Ce qui donne un intérêt plus palpitant encore pour nous à ce récit, c'est que ledit oncle emmène son neveu dans la prestigieuse forêt de Soignes pour « familiariser son esprit avec la vision du Droit dans la Nature et dans la Vie, loin des livres et des agitations purement cérébrales » ; le but du maître, en écrivant ce livre, c'est, comme le firent, autrefois, Rabelais et Montaigne, de s'élever contre la sécheresse ordinaire de l'enseignement universitaire et de préconiser l'enseignement bien supérieur que nous

donne la vie, si nous sommes attentifs à l'observer autour de nous. « Tâche, mon enfant, dit le juriste à son neveu, d'avoir l'œil de l'artiste et l'œil du juriste. L'un te fera comprendre; l'autre te fera sentir. » « On peut être homme à la fois pour le Droit et pour l'art », dit-il ailleurs.

« Tu as vu, tantôt, ce peintre se mettant en face de la Nature pour mieux la saisir. Il faut faire de même pour ton métier. Ce n'est pas le nez sur un bouquin, qu'il faut apprendre le Droit mais en regardant par la fenêtre.

» Se refuser à montrer le Droit dans la vie quotidienne et dans la réalité qui nous entoure, semble le funeste mot d'ordre que suivent tous ceux qui ont mission de l'enseigner. Jamais, semble-t-il, on ne se croit assez à distance de ce qui nous touche, et c'est cependant pour ce qui nous touche, que nos lois sont faites. »

On croirait, à lire ces pages, entendre notre grand orateur lui-même, à la tribune, dans les pages superbes où *Mon Oncle le Jurisconsulte* fait le panégyrique du Droit qui, mieux que la liberté, dit-il, élève l'esprit des peuples parce que, seul, il fait les hommes, seul, il donne l'influence au dehors, la concorde, la prospérité au dedans. « Le Droit, s'exclame-t-il enfin, c'est la grande Hygiène sociale! »

Le fin paysagiste de la plume qu'est Edmond Picard se révèle dans les tableaux qu'il nous fait de la Forêt de Soignes, comme dans les jolis coins environnant Bruxelles qu'il estompe de crépuscule. Enfin, le poète du sentiment, qu'il est aussi, ramène le disciple-enfant, vers le tard, dans la maison de ses parents, et nous le montre, à genoux près de sa mère et ajoutant à sa prière du soir un merci à Dieu pour lui avoir donné la « foi juridique ». Et sa mère le borde dans ses couvertures, comme pendant sa petite enfance, « en égrenant sur lui, les douces paroles flamandes dont elle avait pris l'ineffaçable habitude dans ce Pays de Waes près de Termonde où elle était née. C'étaient des diminutifs caressants aux pénultièmes, tombant ainsi que le tintement des clochettes les plus perlées d'un carillon,

dont les mots français « mon angelet, mon agnelet, mon enfantelet » rendent à peine la noble et naïve tendresse. Puis elle m'embrassa, ajoute le maître, tout ému encore à la ressouvenance des baisers maternels, avec le geste exquis de la mère qui clôt les yeux de son enfant. Ah ! il faudrait que des êtres si aimants, si purs, si inoffensifs, ne périssent jamais ! Quel déchirement de passer sa vie à les adorer et de les perdre ensuite pour toujours, de ne plus les entrevoir que semblables à des ombres qui voltigent autour de nous et semblent se plaindre de ne pouvoir nous parler ».

Voulant unir une dernière fois sa passion pour le Droit à la méthode préconisée par lui de rendre cet enseignement vivant, il donne un décor pittoresque aux dernières paroles du Bâtonnier qui parle dans *Mon Oncle le Jurisconsulte*, afin que, grâce à cette image, elles restent plus gravées dans notre esprit.

« Quand le battant massif de la porte tourna, dit-il, la rue dévalante apparut en sa longue perspective tranquille et sévère, sous la clarté diffuse de la lune toujours voilée dans une atmosphère uniforme et paisible.

» La grande bande noire du viaduc plafonnait, massant sous son tablier, comme en un bloc, les ténèbres. Chaque demeure profondément silencieuse, symbolisait la confiance et le repos.

« On se figurait derrière ces murs immobiles, les familles endormies, libres d'inquiétudes, dans la certitude d'une protection invisible mais souveraine, veillant sur leurs biens, veillant sur leurs corps, gardienne puissante, sentinelle attentive, dissipant les soucis et la crainte. Pas une lumière, pas un bruit. Un universel assoupissement planait. Tous s'arrêtèrent devant le seuil, muets et impressionnés par cette image grandiose et calme de la sécurité.

« C'est la Paix, dit une voix. »

« Non, répliqua le Bâtonnier, *c'est le Droit.* »

***

C'est dans l'œuvre fort intéressante et fort belle de *L'Amiral* que se retrouve la genèse de la vocation d'avocat de l'auteur, comme de celle de défenseur des intérêts du peuple. C'est à bord du *Vasco de Gama*, en effet, qu'Edmond Picard eut à subir l'oppression de ce labeur servile et constant où l'homme semble ne pouvoir jamais se retrouver seul, avec sa pensée.

« Dans *La Forge Roussel*, nous dit Edmond Picard, j'essayai de creuser l'obscur problème philosophique de la cause finale du Droit, pour moi alors encore enténébrée, et versant la tristesse de ces ténèbres, ma tristesse et mon angoisse personnelles, sur ce que j'écrivais. » Et il est d'une profonde mélancolie, ce livre tout rempli par l'agonie du doute, par le vide de la négation, et qu'attriste encore l'impression poignante se dégageant des campagnes ardennaises, à toutes les saisons de l'année, mais à l'automne surtout. « Quand le feuillage se rouille durant les nuits devenues plus froides », et que, seules, les fleurs de bruyère colorent encore les ravins et le flanc des collines, tandis que les pins toujours droits, mais toujours sombres, en couronnent les sommets.

Avec quel pinceau le maître nous retrace, dans cette œuvre, les paysages si divers de la Belgique tout entière ! Depuis la campagne flamande et indéfinie, se perdant loin dans un brouillard violacé, jusqu'aux rives basses et gazonnées de l'Escaut ; depuis les flots changeants de la mer du Nord variant leurs tons, selon les caprices du ciel tourmenté qui les surplombe, jusqu'à la grande plaine sablonneuse de la Campine où dorment d'un sommeil lourd, les eaux troubles des marais.

La Veillée de l'Huissier ressemble fort dans sa grosse joyeuseté, à une bonne « zwanze » bruxelloise où le pauvre Bastien Michiels est, comme on dit ici, singulièrement « refait ».

Le Juré, paru d'abord en 1889, termine le cycle des « Scènes judiciaires ». Cette œuvre, due à la ressouvenance d'un procès célèbre et pénible, au cours duquel le maître fut tourmenté par les angoisses du

doute, des émotions, des fatigues, des hostilités et des ennuis de tout genre, est une des plus poignantes qui ait été mise à la scène.

Edmond Picard, en effet, en 1904, si je ne me trompe, en fit un monodrame, célèbre par l'imprévu du genre et qu'il se plut à écrire, en vue de permettre à nos écrivains d'aborder le genre dramatique, sans avoir à passer par les difficultés nombreuses et souvent insurmontables que tout auteur doit fatalement subir, chaque fois qu'il souhaite voir jouer une de ses œuvres. Aussi avec son imagination féconde et son esprit subtil, avec son enthousiasme toujours vibrant et son ardeur jamais lasse, lorsqu'il s'agit de s'atteler à une idée nouvellement jaillie de son cerveau et propice au développement de notre littérature nationale, Edmond Picard qui inaugura « le *Théâtre synthétique ou d'Idées*, y ajouta la variante du Monodrame. Comme ce dernier doit être représenté par l'auteur lui-même, celui-ci va se transformer, pour l'occasion, en autant d'interprètes que la pièce comporte de rôles.

De plus, c'est lui qui doit, par le seul fait d'une description verbale, donner à la scène un décor, l'aspect d'une rue, d'une prison ou d'une campagne, rendre le mouvement de la foule et suppléer à tous les accessoires. Il faut qu'il hypnotise, en quelque sorte, son public par la magie de sa parole et de son geste, pour lui faire non seulement *entendre*, mais *voir* ce qu'il lui dit.

Edmond Picard n'éprouve aucune difficulté à nous représenter *Le Juré*, de telle sorte qu'il entraîne, après lui, la foule de ses auditeurs dans ce domaine du « Fantastique réel », celui du *Théâtre d'Idées*, où l'auteur veut que notre esprit se meuve dans l'ambiance du surnaturel qui nous entoure et où gisent souvent, comme au fond de nos âmes, les causes ignorées des événements heureux ou cruels qui nous réjouissent ou nous accablent.

On connaît les péripéties émouvantes de ce drame intime où *Le Juré*, torturé par le doute sur la légitimité d'une condamnation prononcée pourtant de bonne foi, en vient, par le seul fait de s'être livré,

sans résistance, à l'obsession de son esprit fatigué, à acquérir la *certitude* imaginaire de son erreur et, de plus en plus angoissé par l'horrible pensée, à devenir fou, puis à se suicider en croyant se défendre contre les agressions de sa prétendue victime.

Après nous avoir épouvantés par le récit de ce tourment Edmond Picard nous emmène à *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire*. L'époque étonnamment riche et superbe, que fut celle du *grand-duc d'Occident*, y est royalement figurée par les fastueuses funérailles de ce dernier, auxquelles succèdent, aussitôt, les somptuosités de l'Avènement du Téméraire. Edmond Picard se reconnaît, sûrement, dans cette étrange et attirante personnalité.

« Mon âme, dit Charles le Téméraire à Commines, n'est pas comme les autres âmes. Elle rend des sons qu'on n'entend pas ailleurs. Elle est bruyante et désordonnée. »

N'est-ce point le maître encore que l'on croit entendre lorsque le duc s'écrie : « Maladie ou santé, mon outrance m'est chère! Je plonge dans la fougue, elle est mon élément. De mon âme de flammes, ouragans et souffrances ne seront devinés, jamais, que par mes pairs! » — « Vous ne connaissez pas l'attrait des violences. Je les ai. Je les veux, elles vont droit à mon âme, comme aux moulins bruyants les eaux tourbillonnantes. »

Pour communiquer à ce drame historique un aspect de vérité plus grand encore, l'auteur lui donne l'ambiance religieuse du temps où se mêle le merveilleux cher au moyen âge, tandis qu'il prête aux paroles de ses personnages la saveur archaïque du langage de l'époque. En serrant la vérité historique du plus près possible, Edmond Picard voulut encore, par ce drame, faire *une œuvre nationale* et inciter, ainsi, les jeunes auteurs, non à l'imiter, dit-il, mais à le surpasser.

Son *Théâtre d'Idées* ne doit pas être confondu avec le *Théâtre à thèse!* Ce dernier, en effet, nous dit fort bien Edmond Picard, met à la scène un plaidoyer contre ou pour une opinion sur un problème social, tandis que le *Théâtre d'Idées* n'assume point

la tâche de persuader; il se borne à montrer; il décrit, expose et s'abstient absolument de juger

A ce genre, décrit par l'auteur dans le *Renouveau au Théâtre,* appartiennent non seulement les deux pièces mentionnées plus haut, mais *Jéricho*, comédie-drame, aux caractères vigoureusement burinés et où est mise en scène de façon émouvante, « la lutte des races se manifestant sous la forme de l'antisémitisme ».

Elle parut en 1902.

Fatigue de vivre fut publiée en 1903, ainsi que *Psuké*, où l'auteur a employé, « comme dans *Jéricho* et *Ambidextre,* la langue turbulente et parfois débraillée de l'existence sociale ».

Dans la première de ces pièces, il nous retrace la mélancolie de ceux qui, hier encore, pleins de vie, se retrouveront, demain, sur la route attristante de la vieillesse, où l'âme se sent oppressée par la satiété de ce qui est et le regret de ce qui fut. *Psuké*, qui fut joué à Ostende au cours de la saison de 1906, « ose aborder le mystère de la mort, de la vie future, de l'Immortalité de l'âme ». Pièce étrange! On y rencontre, à côté de femmes dont la moralité suspecte se traduit, parfois, dans leurs paroles, des personnages énigmatiques et rêveurs qui, « comme ceux dont la vie s'écoule quatre mois de l'année dans une nuit ininterrompue, ont une étrange aptitude à nous faire pencher sur le gouffre noir des problèmes et à nous empêtrer dans les querelles de psychologie ».

Et Gorm Erfeksen, qu'Edmond Picard identifie avec Ibsen, « le grand pilier d'idées », entraîne ses interlocuteurs dans des discussions sur ces mêmes éternels problèmes au sujet desquels la religion, seule, nous donne quelque lumière. Mais, en ce même personnage, se retrouve encore, par moments, l'auteur lui-même, comme aussi dans Korsor et dans Cornélius, tout autant qu'en Larbalestrier, le juré. Telle cette scène où ce dernier, caustique, se moque des critiques, condamnant les Pièces à thèse, ainsi qu'une nouveauté contraire au principe qui veut l'action au Théâtre. « Comme si, lui fait dire Edmond Picard, toutes les meilleures œuvres de Molière

n'étaient pas des pièces à thèse, comme si les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Eurypide n'étaient pas rangés dans cette même catégorie. Le bruit court, pourtant, ajoute-t-il, que les Grecs s'y connaissaient. Il n'est pas absolument impossible que cela vaille la systématisation de la polissonnerie actuellement en honneur ! »

« De l'ordure saupoudrée d'esprit? » répond Korsor. Et n'est-ce pas encore Edmond Picard qui s'exclame :

« Oh ! la joie de peindre l'Invisible, de le faire » venir à la peau du visage !

» L'art est plus dans la vie intérieure, car celle-ci » est plus nous-mêmes. Ce qui fait l'art, c'est la palpi-» tation de l'artiste dans son œuvre, c'est la matière » humanisée, c'est l'émoi d'un de nos semblables » retrouvé dans ce qu'il crée par la plume, le pinceau, » l'instrument. » N'est-ce pas ainsi que Picard pratique son art à lui et n'est-ce pas lui aussi qui nous dit, par la bouche d'Erfeksen : « Ce qui est le plus » raisonnable dans l'homme, c'est ce qui ne se rai-» sonne pas. L'art a ses raisons que la logique » ignore. Je m'écoute avec simplicité. J'ai pensé et » écrit dans mon trou de glace et de neige comme » cela m'est venu sans songer à des règles ou à la » renommée. Là ma prescience vit et jouit d'elle-» même. Et il faut bien qu'il y ait quelque accord » entre ce que j'ai fait et les besoins de mes contem-» porains puisqu'une certaine gloire m'a été octroyée, » non sans que je m'en sois étonné, veuillez le croire. »

Plus loin c'est Larbalestrier qui dit : « La partie consciente de notre être n'est qu'une lucarne sur le domaine de l'Inconscient. »

Mais je n'en finirais pas, si je voulais noter ici toutes les pensées qui, dans l'œuvre d'Edmond Picard, sont comme les saillies de ce caractère fantasque, tour à tour réfléchi ou insouciant, généreux ou railleur, actif ou rêveur, mélancolique ou joyeux mais *un*, par son originalité toute personnelle et l'exubérance de vie qui l'alimente.

*
* *

Je ne m'attarderai pas à parler d'*Ambidextre-Journaliste* qui, surtout après la très réaliste interprétation donnée à Ostende, souleva des protestations orageuses de la part des journalistes belges. Ceux-ci refusèrent absolument de se reconnaître dans ce vicieux personnage marqué de fatalié, qui, après avoir passé par toutes les phases de la dégradation morale, en vient à être tué, à coups de canne, comme un vil reptile, par l'homme dont il a vilipendé la fille dans une feuille de chantage. Mais, comme Edmond Picard le dit ailleurs, cet Ambidextre sur lequel il accumule,parce que la scène le nécessitait, les vilenies qui se peuvent rencontrer dans le journalisme, n'est qu'un personnage symbolique destiné à montrer où peut conduire la Presse si elle subordonne ses devoirs à la question de profit.

La Désespérance de Faust, écrite en purs alexandrins et que M. Charles Mélant a orné d'une si intéressante adaptation musicale, fut représentée, pour la première fois. aux *Matinées mondaines* de Bruxelles, en 1907; elle nous retrace, d'une façon frappante, la sombre désolation de l'homme de sciences arrivant au terme de ses recherches, sans avoir pu sonder les mystères de l'Au-delà, et ne retrouvant la paix qui fortifie et la clarté qui illumine que dans son retour vers la Nature et la foi de son enfance.

Edmond Picard fit suivre la série de ces sept comédies-drames par un vaudeville satirique, *Trimouillat et Méliodon* où le repas des petits bourgeois représentés à la scène, avec leurs manies et leurs gestes mesquins ou puérils, ne sert qu'à extérioriser la fragilité ordinaire des affections humaines. L'idée qui a guidé l'auteur se trouve tout entière dans ces deux ou trois facéties de l'invité de *Tournebourne :*

« La véritable amitié, c'est comme le véritable amour : il y en a une tous les cinq cents ans, pour ceux qui en ont le génie. »

Et ailleurs : « Les longues amitiés et les longues amours, c'est comme les vieilles robes de soie : un rien les déchire et ça ne se raccommode pas. »

« Leur amitié mousse comme une écume, c'est plein de fictions; la fausseté est la mort; le réel seul, est la vie. »

Enfin, la dernière œuvre théâtrale d'Edmond Picard, *Le Mutilé*, est une adaption au théâtre d'Idée, du drame Italien, *Il Cieco* (*l'Aveugle*), de Francesco Bernardini. Ici, l'Idée d'Edmond Picard est de noter le malheur de tout infirme, surtout s'il appartient à l'élite de la pensée. A sa tristesse, se mêle bientôt alors, en effet, le découragement de subir cette sorte de déchéance morale qui l'amoindrit à ses yeux comme à ceux des autres et finit par lasser ceux-là même dont le dévouement semblait devoir être le plus sûr ; telle cette *Calixte* qu'il met en scène et qui, d'abord épouse dévouée et fidèle du malheureux aveugle dont elle accepte avec joie de devenir la compagne, finit par trouver lourde la chaîne qui l'attache à un infirme « à un malade ! s'exclame-t-elle avec dégoût, à un disgracié ! un mutilé ! un estropié ! que sais-je, un faible ! un vaincu ! Perdant les yeux de son corps, il semble qu'il ait perdu ceux de son intelligence. »

L'adultère n'est pas bien loin et l'assassinat du *Mutilé* par celui dont il veut se venger « sans voir » termine tragiquement ce drame.

Quelle sera la nouvelle pièce d'Edmond Picard ?

Depuis 1902, chaque année, il se charge de nous en donner une autre. Même en 1903, il en écrivit deux ; en 1904, trois !

Sûrement, le temps des vacances lui fournira le loisir de s'orienter sur l'une ou l'autre rive, encore inexplorée, de l'Océan de l'art ou des lettres.

Et, s'il ne nous apporte un nouveau drame, il nous ramènera, peut-être, le récit de quelque odyssée, telle celle qu'il entreprit pédestrement sur les *Hauts plateaux de l'Ardenne*, ou bien encore sa visite à *Monseigneur le Mont-Blanc*, qu'il tenta d'escalader, comme tant d'autres hauteurs plus inaccessibles encore de la Vie. Mais les forces cosmiques furent plus puissantes que sa ténacité et arrivé à 4,400 mètres d'altitude, il dut bien, comme ses compagnons de route, se résoudre à attendre dans le « refuge » que la tempête se voulût calmer. Elle continua à rager de plus belle. Edmond Picard, impatienté, voulut continuer quand même, les guides refusèrent de l'accompagner.

Je cite un passage de ce très beau livre, tout de

blanc habillé comme le « Monseigneur » qu'il portraitise et sur lequel Emile Sigogne faisait tout dernièrement, à Genève, une conférence fort goûtée et rendue plus intéressante encore par le voisinage de l'Eminence à la vêture de neige chantée avec un enthousiasme si grand par le maître. C'est un soleil couchant au-dessus des nuages :

« Un Olympe féerique s'établit ; un dallage sans fin » à cinq cent mètres au-dessous de moi, de nues » épaisses, moutonneuses, amoncelées. Rien qu'elles, » en ouates monstrueuses, grises au revers de l'astre » mourant ; argentées, estompées d'or pâle, partout » où arrivent ses derniers rayons. C'est notre ciel » coutumier vu à l'envers, dans les régions supra- » nébuleuses habituellement soustraites à nos regards. » Partout des constructions neigeuses entassées, dont » les contours arrondis en molles flottaisons immo- » biles, endormies, toisons de brebis géantes encom- » brent l'horizon, sous une coupole délicieuse d'un » bleu fragile et maladif. Plus de terre visible, sauf » l'écueil fauve sur lequel je suis juché. Spectacle » enchanté, jusqu'ici inconnu pour moi ! Je me crois » dans une autre vie, dans les régions héroïques où » circulent les Walkyries et les ombres des dieux du » Paganisme. Lentement, tous les clairs se muent » en rose languissant. Le soleil disparaît et dans les » hauteurs du ciel, sept grands poissons fantastiques » d'or rouge fuient vers le sud. »

En Congolie, est la « Cantilène africaine » qu'Edmond Picard nous rapporta de son voyage au lointain continent ; *El Moghreb Al Aksa, une mission belge au Maroc,* c'est le journal consciencieux qu'il dressa, au jour le jour, lors de ses pérégrinations là-bas, en plein Maroc où il accompagna, en 1889, la caravane du baron Whetnall, ministre belge à Tanger. Les descriptions émues de ce pays pittoresque au possible, prouvent qu'il enchanta l'artiste qu'est Edmond Picard. Elles alternent avec les réflexions drôlatiques dues à l'intarrissable verve de l'auteur séduit par les mœurs du pays et le caractère des indigènes. L'inertie de ceux-ci surtout, leur

résignation fataliste ont, autant que leur malpropreté, le don d'exaspérer l'homme d'action, de précision et d'indépendance qui les considère.

Et quelle façon merveilleuse d'exprimer le fouillis de beautés et d'horreurs qui, par un singulier et pourtant harmonieux mélange, constitue le véritable aspect de ce curieux pays.

Les pérégrinations extralointaines d'Edmond Picard n'affectent en rien son amour patrial. Au contraire, il semble qu'il en aime plus et mieux encore ce petit pays de Belgique auquel il consacre quelques-unes des plus belles pages de son *Confiteor*, comme il en peint, un peu partout, le pittoresque et la diversité.

Las de nous entendre, sans cesse, comparer aux peuples qui bordent nos frontières ou à ceux-là qui parcoururent notre contrée ou s'y installèrent lors des néfastes époques, alors qu'elle ne semblait être autre chose que « le chemin des nations », il proclame l'existence d'une « Ame belge ».

Procédant de l'âme germanique et de l'âme latine, cette âme apparaît à Edmond Picard, teintée de l'une et de l'autre couleur, « comme les bandes intermédiaires harmonieusement dégradées qui séparent les grands tons primitifs, violents, de l'arc-en-ciel ».

Il n'y a pas bien longtemps, un savant historien allemand ayant constaté *l'originalité de la culture belge*, Edmond Picard trouva, à juste titre, qu' « un peuple qui n'a pas le sentiment de sa nationalité, est pareil à une boussole dont l'aiguille ne serait pas aimantée », et il écrivit l'*Essai d'une Psychologie de la Nation belge, suivi de l'Idée du Droit en Belgique*, dédiant cette brochure, qui devrait être dans les mains de tous nos compatriotes, à notre éminent historien, Henri Pirenne.

*
* *

En sortant de la prison des Petits-Carmes, dont il fut l'un des derniers hôtes, à la suite des journées orageuses de 1893 où le peuple combattit pour le

suffrage universel et l'obtint, Edmond Picard écrivit, avec sa sincérité ordinaire, ses *Quarante-huit heures de pistole*. Et c'est presqu'immédiatement après cet événement aussi que, voulant rendre sa vie plus conforme à ses opinions politiques, il abandonna son hôtel princier de l'avenue de la Toison d'Or, pour sa petite habitation de la rue Ducale, et fit, du premier, la *Maison d'art* dont chacun de nous se souvient, tant pour le faste et le goût somptueux de ses dispositions que pour la facilité offerte aux artistes, au point de vue des Salons, des conférences, des concerts, etc. Peu compris dans cette innovation comme en maintes autres choses, surtout par ceux-là mêmes à qui elle était le plus utile, la Maison d'Art fut close, cinq ans après sa création.

En quittant cette superbe demeure, Edmond Picard écrivit *La Vie simple*, un petit joyau où il proclama son amour pour la « trois fois chère solitude! mère des revisions de conscience, des pensers forts et des résolutions viriles, Reine de la résignation et de la paix », et il reprit « la Vie simple faite de riens toujours savoureux, toujours paisibles ».

« Elle n'est pas une nouveauté, dit-il, la Vie simple.
» Elle n'est pas, non plus, une exception. Elle couvre
» la terre comme cette tranquille forêt de pins. Et les
» existences fastueuses s'y dressent isolées comme les
» hêtres grevant l'uniforme surface sylvestre de la
» lourde sphère qu'arrondit leur compact et orgueil-
» leux feuillage. Toujours, partout, la presque uni-
» versalité des hommes ont vécu rationnés. Et ce ne
» fut pas, invariablement, la nécessité imposant le
» joug d'une parcimonie cruelle : des civilisations
» heureuses eurent pour règles librement acceptées,
» la sobriété. Dans Athènes et dans Rome, pour tous,
» au début, l'existence était simple. Les grands
» hommes, les saints, tous ceux en qui, par une
» anticipation révélatrice, la Nature semble avoir
» épuré les facultés au degré qu'elles auront dans
» l'avenir, éprouvèrent le dédain des matérialités
» courantes. Soutenus par leur idéal religieux, les
» moines, encore dans ce siècle, montrent comment
» on peut vivre sain et heureux en restreignant le

» logement, la nourriture, le vêtement dont la triple » griffe enferme et retient tant d'âmes. »

A l'appui de sa thèse, il cite encore la parole de l'Homme-Dieu symbolisant la simplicité qu'il pratiqua lui-même si parfaitement, par l'image du lys des champs, « plus magnifiquement vêtu que le roi Salomon dans toute sa gloire! »

« Simplicité, c'est à toi qu'il faut aller, conclut-il, pour rester loyal, fier et libre ! »

*
* *

En 1901, un même mouvement de sympathie unit dans une touchante manifestation en l'honneur d'Edmond Picard, les sommités du Barreau, de la Magistrature, de la Presse, de la Littérature, des Sciences, des Arts, ainsi que toute la jeunesse universitaire. Le souvenir en est conservé, avec les discours prononcés à cette occasion, dans une intéressante brochure éditée chez Ferdinand Larcier.

C'est de cette époque aussi que date l'*Académie Picard*.

Le maître a voulu consacrer le montant de la souscription recueillie, à l'occasion de son jubilé, à la fondation d'un prix de son nom, à distribuer chaque année, à un jeune ayant produit une œuvre originale, dans le domaine des lettres ou des arts. Enfin, c'est en cette même année 1901, qu'Edmond Picard écrivit son *Confiteor*.

Ce livre de confidence et d'intimité qu'il dédie « à sa parenté intellectuelle, à ceux qui eurent cette fraternité et me firent cet honneur de louer, en moi, la vie que j'ai instinctivement vécue ».

Le Maître nous y narre son existence tout entière, avec une simplicité qui attire et dans la langue éloquente et originale que l'on sait être sienne. Un des plus beaux chapitres de *Confiteor* est celui qui traite de l'Art. Non seulement Edmond Picard nous y fait assister à son évolution en Belgique, depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à nos jours, mais nous montre comment l'art pénétra, peu à peu, son intel-

ligence à lui depuis le moment où son âme enfantine s'exalte, en entendant « le son des cloches agiles blotties dans la tour d'en face » ou se mélancolise doucement en percevant les sons d'un orgue de Barbarie animant, au lointain, les champs pacifiques jusqu'à ce que la voix « harmonieusement retentissante » de Lacordaire que son père le mène entendre, à l'âge de dix ans, à l'église du Sablon, lui cause une impression inoubliable. Plus tard, il reconnaît que cette même impression fut le premier échelon dans la voie où il arriva, non seulement à goûter intérieurement l'inénarrable félicité qui remplit l'âme des compréhensifs de l'art, mais à « parler » surtout et à écrire des œuvres que ce même art pénètre tout entières, mais à se faire l'apôtre de cette Puissance si parfaitement incomprise, alors, chez nous. Et le voilà qui met au service de cette lutte glorieuse, sa parole, son geste, ses heures, haussant sur le pavois les talents méconnus, encourageant les timides, établissant, par les conférences du Jeune Barreau, une tribune d'Art jusqu'en le palais de Thémis, elle-même, qui, pour la première fois peut-être, vit les voûtes sombres de sa réfrigérante demeure, s'éclairer du sourire harmonieux des Muses. Et non seulement, Edmond Picard voulut arracher l'Art au marasme dans lequel il croupit, chez nous, depuis des siècles, mais il veut s'en servir comme d'une puissance sociale.

Il veut en faire un élément de civilisation. Il veut que l'âme de l'humble artisan vibre, elle aussi, au contact de sa Beauté !

***

Si je ne fais que mentionner ici l'*Heptalogie décadente* et *Pro Arte*, bien que l'un et l'autre ouvrage soient compris dans le domaine littéraire du Maître, c'est que, comme ils furent publiés il y a maintes années, ils sont introuvables, à cette heure, et je n'en puis parler sans les connaître.

Edmond Picard a écrit aussi quelques recueils de poèmes. Des sonnets : *Ainsi naît, vit, meurt l'Amour*,

« ces trois mots si près de *Never more* », *Polyanthe*, « quelques fleurs épanouies au hasard, en des lieux sévères ou tendres »; enfin une plaquette d'alexandrins : *Préface imaginaire*. Il s'y trouve quelques jolies pièces, mais nous préférons de beaucoup la prose de leur auteur.

Partout, dans l'œuvre du Maître, la langue comme le style, élégants ou heurtés, violents où pacifiques, vibrants ou rêveurs sont adéquats aux sujets traités et en font ressortir fortement les pensées, vivement les couleurs.

Ajouterons-nous, pour être tout à fait vraie envers un sincère que, de-ci de-là quelque expression triviale, quelque scène risquée en rompent parfois l'harmonie?

* * *

La moisson ne serait pas complète si je n'y joignais enfin quelques-unes des corolles au parfum subtil qui croissent dans les jardins d'*Imogène*, le seul roman d'amour dû à la plume d'Edmond Picard.

« Le pays où l'on aime n'eut jamais de nom, dit l'écrivain; que reste-t-il de la réalité quand le rêve monte comme l'alouette et que la joie s'épanouit dans l'espérance? Alors s'ouvrent incessamment les horizons vers le pays de chimère. Ils sont atteints par les lointains où nos illusions font régner l'élyséenne félicité! » Mais si l'amour magnifie tout autour de l'âme dont il a pris possession, en revanche, lorsqu'il l'abandonne, elle n'est plus « qu'un grand navire désemparé au grand mât abattu » et comme l'auteur d'*Imogène*, elle s'écrie : « Non, l'amour n'est pas plus fort que la mort! il faudrait pour cela qu'il fût tué par le sort avant l'heure des illusions. » Mais tandis que l'âme trop ardente se désole, se désespère ou tout au moins s'imprègne de l'émouvante poésie de la douleur, l'aimée, au cœur résigné et pacifique, essaye de calmer ses inquiétudes et ses agitations. « Pourquoi aimer, dit-elle, si l'amour n'est pas l'agrandissement et l'embellissement de la vie? Le

Vrai Beau est deviné par les simples. Pourquoi changer la caresse en torture? Pourquoi vagabonder, sans cesse, dans les ténèbres douloureuses qui sont au delà des horizons? Qui n'a vécu sa vie contre soi? Vous êtes le doute, je suis la foi. Vous êtes l'inquiétude, je suis l'illusion. Celle-ci exalte et fait vivre, celle-là déprime et fait mourir! » Et encore : « Il y a tant de beauté à diminuer la tristesse d'autrui. Est-on jamais dupe, quand on est heureux ou qu'on rend heureux? Des harmonies, elles seront toujours partielles, quelque grandes qu'elles soient! Ne sais-tu pas que le bonheur est fait de choses frêles, de nuages et d'herbes folles, de soies voltigeantes et de pétales de papillons, d'insouciance et de chansons, de fragments de liège flottant sur les eaux profondes. »

* * *

Si, parfois, en ma glane, dans le vaste domaine qu'illumine la haute intellectualité d'Edmond Picard, j'y ceuillis, au lieu d'une plante isolée, des fleurs « par gerbes », c'est que la richesse de leurs parfums et la luxuriance de leur beauté, m'attiraient comme l'épanouissement d'un midi d'été, comme la lumière de la Vie.

MARIA BIERMÉ.

LE RETOUR DE L'ARONDE (1)

... Je te dirai de belles fableries,
des chants de ménestrels en leurs tensons d'amour,
ou le noble récite des exploits de bouhour,
ou des farces à rire, avec des diableries...
Mieux! Nous déroulerons de très vieux parchemins.
Ce sont les fabliaux que ton âme préfère :
on n'y voit s'agiter que des héros humains,
même s'ils ont commerce à licorne ou chimère...

— Un jour, des Paladins, courtois émulateurs,
luttaient de beau langage auprès d'une Princesse,
promise au plus brillant des improvisateurs.
Un seul des chevaliers montrait de la simplesse.
Sur son chapel d'argent, en un large vol d'or,
une Aronde brillait... Sur le pommeau du glaive,
une même effigie éployait son essor...
Taciturne, pensif — éperdu vers quel rêve? —
le jeune et beau seigneur, en ce galant tournoi,
n'eut, à son tour venu, qu'une petite phrase :
« Je vous aime! » dit-il, et l'ardeur de sa foi
dans ses yeux éblouis mettait toute une extase...

(1) Extrait de *l'Homme en Noir*, monodrame en trois scènes.

On sourit du novice et d'autres, plus verbeux,
d'un art sûr, abondant, donnèrent la mesure.
Quand il fallut élire un discoureur pompeux,
l'adorable Princesse, oubliant la censure,
dit le nom de ce preux qui, par de simples mots,
avait de tout langage épuisé la richesse...
Hélas, les soupirants, vains comme des grimauds,
rompirent par leurs cris le choix de la tendresse!
Et le Prince-régnant, arbitre solennel,
désigna pour son gendre un sire de faconde...
La douce enfant pâlit sous l'ordre paternel
et son Amant s'en fut à l'autre bout du monde!

Dolente fiancée au funeste languir,
tu sombres dans l'humeur où s'abîme une veuve...
Nul déduit, désormais, n'a l'heur de te blandir,
et Dame-la-Mort vient, sans que son pas t'émeuve!

. . . .

Or, comme la Princesse à tous fait ses adieux,
sentant se retirer la chaleur de la vie,
le bruit vibrant d'un vol, qui passe dans les cieux,
se rapproche soudain — et, de clameurs suivie,
une troupe d'oiseaux entre dans le Palais...
Et c'est, avec l'Avril, les arondes fidèles,
ayant peine à trisser, pour avoir, sans délais,
maints jours et maintes nuits, battu l'air de leurs ailes!...
Ramenant une Sœur au large éploi doré,
l'essaim fait quelques tours devant la moribonde,
puis, dans un dernier vol, lent, muet, éploré,
laisse choir un cimier figurant une aronde...

C'était bien là ton signe, ô tendre Disparu !
Le fol-d'amour, chercheur de guerre et de querelle,
par cette gent constante à sa fin secouru,
à sa Dame apprenait qu'il était mort pour elle...

La Princesse baisa le saint emblème d'or.
Puis, regardant au ciel s'enfuir les messagères,
vierge-veuve, elle dit les suprêmes prières,
et, dans un long soupir, mourut comme on s'endort...

GEORGES RENS.

Avril 1908.

UN POÈTE FLAMAND

L'an prochain on inaugurera à Roulers, avec grand éclat, la statue d'Albert Rodenbach, œuvre de J. Lagae. Tous les Flamands le considèrent comme la plus grande personnalité littéraire qui se soit levée en Flandre à côté de Gezelle, et il conviendrait que son art, sa personne, ses actions soient connus un peu plus au delà des limites du pays flamand et du pays néerlandais, avant tout par les Belges qui s'occupent de littérature belge, d'expression française.

Le jeune poète, né à Roulers le 27 octobre 1856, y reçut sa première instruction à l'école communale. Dès sa tendre jeunesse ses compagnons, ses frères, ses maîtres, ses parents même étaient saisis de respect devant la personnalité qui commençait à se révéler dans ce corps fragile; déjà, alors, il dominait sans le vouloir par la fermeté de sa volonté et par son esprit pétillant.

Déjà, pendant son enfance, il éprouve le besoin de donner une forme sensible aux fantaisies de son imagination primesautière : n'étant pas encore initié à l'art d'écrire, il le fit par des compositions graphiques, croquis, dessins à la plume, peintures. Il continua à le faire : presque jamais il ne se mit à écrire un récit, une description sans avoir, au préalable, dessiné le sujet (1).

(1) Quelques-unes de ces compositions furent publiées dans *De Vlaamsche School*, le précurseur de *Onze Kunst*, 1896, p. 59-71, et dans *Leo Van Puyvelde : Aelbrecht Rodenbach*, Amsterdam. L.-J. Veen, 1908.

Aussi, plus tard, lorsqu'au petit séminaire de sa ville natale, il a appris à connaître la littérature et qu'il s'est mis à écrire, ses premières compositions littéraires sont-elles avant tout des descriptions plastiques, et c'est encore le plus souvent d'une manière avant tout plastique que dans ses poésies lyriques ses sentiments sont exprimés.

Lorsqu'il modèle le verbe dans ses poésies, tout comme lorsqu'il manie le crayon ou le fusain dans ses dessins, ce qu'il produit est vif, pressé, mais toujours d'une précision absolue ; d'un trait il trace la ligne pittoresque, celle vers laquelle convergent en notre esprit toutes les autres lignes de l'image qu'il veut évoquer et le personnage est là, complet devant nous, la scène se déroule entière à nos yeux.

Toutes les poésies d'avant 1876 — hormis les chansons estudiantines — portent ce signe caractéristique de la première époque de son activité prématurée. La plupart n'ont qu'une valeur toute documentaire, mais les poésies de 1875, 1876 qu'il recueillit dans ses *Eerste Gedichten* (1), telles que *Op het Slagveld*, *Stoet*, *Zondag*, l'harmonieuse description lyrique *Minnezingers Meilied*, *Die Beke*, *De laatste Storm*, l'homérique *Na den Slag*, *Mozes verlost*, *Weelde*, *Fierheid*, comptent encore aujourd'hui parmi les meilleures productions de notre littérature.

Toutes ces poésies sont des représentations éminemment plastiques de l'imagination créatrice du jeune poète et se distinguent de ce qui fut produit de son temps par une sobre concentration, — don qui lui était inné, — par la pondération et l'équilibre dans le style.

Pendant les quelques années de vie paisible et régulière qu'il passa au petit séminaire, son esprit et son cœur se développèrent au contact des grands classiques grecs, italiens, français et néerlandais. De sa propre initiative, il entreprit, en dehors des cours, l'étude des langues et des littératures anglaise, allemande et italienne. Tout ce qu'il pouvait amener à sa portée, il s'empressait de se l'assimiler.

(1) Roulers, J. de Meester, 1878, in-16, 104 p.

Un événement inattendu arrivé au collège de Roulers, alors que Rodenbach y faisait sa poésie sous la direction bienfaisante de Hugo Verriest, fit sourdre et jaillir la source, encore latente chez lui, de la poésie lyrique. L'esprit de Guido Gezelle avait continué à planer au-dessus du petit séminaire de Roulers, pendant les quinze années qui suivirent son départ. De jeunes professeurs, qui avaient jadis subi son influence, persistaient à inciter les jeunes gens à être avant tout Flamands. Mais, à la rentrée d'octobre 1874, ce « mouvement flamand » fut brusquement frappé d'ostracisme par l'autorité supérieure.

Cette mesure fit fermenter les esprits et la révolte — bien anodine il est vrai — contre la francisation, éclata pendant l'été de l'année 1875, à l'occasion de la fête du Supérieur. Cette sédition amena la consécration de Rodenbach comme poète des étudiants flamands.

C'est alors qu'il eut conscience de sa vocation. Vivant en contact immédiat avec le peuple flamand, parlant la même langue, souffrant de la déchéance de ce peuple, lui qui se sentit s'élever au-dessus du niveau de ses compatriotes, lui dont l'horizon s'étendit de plus en plus, il sentit les aspirations de son peuple incarnées en lui et, à cette occasion, il découvrit le but à atteindre, la voie à suivre : il s'appliquerait à relever sa race déchue, par sa parole, par son art.

Il composa son *Blauwvoet* (*Het Lied der Vlaamsche Zonen*), s'affirma, du coup, le chantre de la jeunesse de Flandre et l'est resté. D'un souffle, il composa quantité de chants dont la fougue impétueuse excite encore toujours l'enthousiasme des étudiants flamands qui se proposent de devenir des hommes flamands.

En 1876, Rodenbach fit son entrée à l'université de Louvain. Dans ce milieu plus libre, son horizon devint plus vaste encore. Il était enfin débarrassé de toute attache ; il pouvait maintenant imprimer à sa volonté et à son esprit la direction qui lui plaisait ; il avait l'occasion dans son entourage si varié, d'acquérir une ample expérience des hommes ; il pouvait donner libre cours à son goût pour la lecture et pour

le théâtre, et son activité fiévreuse fut encore aiguillonnée par ce milieu intellectuel.

Il ne bloquait guère ses cours de la candidature en philosophie et en droit, qu'il se bornait à repasser deux fois aux approches de l'examen ; mais en dehors de cela, il travaillait beaucoup, encouragé et parfois guidé par les professeurs Gustave Verriest et Paul Alberdingk-Thym, il « bûchait » les langues et les littératures, lisait continuellement, surtout Gœthe, Schiller, Lessing, Heine, Leconte de Lisle, A. de Musset, Oehlenschläger ; dirigeait en outre le monde estudiantin flamand et entretenait des relations suivies avec presque tous les littérateurs flamands et avec son cousin germain Georges Rodenbach et les autres fondateurs de la *Jeune Belgique* qui étaient étudiants à Louvain à cette époque.

Dans ce milieu propice son esprit réfléchi et son imagination poétique se développèrent abondamment, et dans ce qu'il appelle son « second être », dans les abîmes insondés et ignorés de son âme, se produisit un bouillonnement ; les émotions jaillissantes refoulèrent les sensations dans les régions conscientes de son être, où elles s'épanouirent en images et en mouvements rythmiques. Et c'étaient d'étonnantes sensations, sensations d'infini, de vide, d'impuissance, d'angoisse et aussi de paix profonde, de contentement de l'âme, qui, lorsqu'il écrivait, continuaient à planer sur les idées et les images, sur l'ondulation des rythmes, sur la musique du verbe (*Abyssus abyssum invocat*, *Waarheid*, *Geschiedenisse*, *Vrede*).

Lors même qu'il exhale en des poésies limpides, éthérées, où rien ne vient rider la sérénité de l'idée et de l'expression, l'émotion que produit chez lui le chant doux et fuyant de la poésie inhérente même aux choses vulgaires, lors même qu'il rêve au bord d'un ruisseau en fredonnant ce qu'il éprouve, devant le cygne rêveur qui glisse sur l'onde dans sa majestueuse et immaculée blancheur, devant la sereine placidité de l'homme des champs rencontré, à la nuit tombante, devant l'infini du ciel étoilé, devant le vol fantastique des nuages s'enfuyant vers le Lethé, l'idée et le sentiment s'étendent plus loin que ne le

représente l'expression (*Avond*, *De Zwane, O Nacht*, *Fantasia, De Arend*, *Koning Freier III*). Jusque dans ses poésies de circonstance — la plupart de moindre aloi — sa fantaisie embrasse d'un regard l'univers et son éternelle harmonie (*Huwelijkslied*, *Trouwlied*).

Parfois cependant, sous l'empire d'une agitation fébrile il exprimait, ses idées avec force, voire avec violence (*Der Walkuren Rid*, *Poolsch Knapenlied*, *De Nederlaag der Nerviers*).

A cette époque de développement intense, c'est d'un esprit plus calme, plus pondéré qu'il médite ses premières luttes passionnées pour la rénovation flamande. Voir que les couches supérieures de sa race ont perdu conscience de leur valeur propre au point de chercher volontairement à emprunter la langue d'une race étrangère ; constater qu'à la suite de cet exemple qui vient d'en haut, les couches inférieures en sont arrivées à se mépriser elles-mêmes, à mépriser leur langue et à vouloir imiter ce qu'elles voient au-dessus d'elles ; s'apercevoir que des millions d'êtres perdent ainsi, avec le respect de leur langue, tout ce qui leur restait d'originalité et marchent d'un pas délibéré au devant de leur propre déchéance nationale ; savoir que cette chose quasi-indestructible, le principe vital de la race, survit encore en eux, mais devoir faire la triste expérience que, d'année en année, les jeunes générations sont de plus en plus abâtardies par ceux-là mêmes qui ont pour mission de les « humaniser », d'en faire des hommes complets, des hommes flamands donc dans toute l'acception du terme : tout cela eut une impression douloureuse sur la sensibilité extrême de ce jeune homme, dont l'esprit poétique et assoiffé de vérité bondissait d'enthousiasme au souvenir de l'antique grandeur de sa Flandre.

Mais son être délicat abritait une volonté trop audacieuse pour qu'il se bornât à gémir sur cet état de choses ! Et, jeune encore lui-même, il se mit à agir sur les jeunes et provoqua, contre l'enseignement francisé et francisant, en grande partie cette opposition de la jeunesse flamande qui, s'appuyant uni-

quement sur ses propres forces, prit à cœur de réveiller en elle-même et chez les autres le sentiment de race flamande et réussit, en ces dernières années, à modifier, de la façon qu'on sait, l'aspect d'une partie du peuple belge.

Il combine tout un plan d'action pour répandre parmi les jeunes couches la bonne semence, qui doit produire les hommes que l'avenir réclame; il met continuellement ce plan sous les yeux de ses compagnons, soit dans *De Vlaamsche Vlagge*, dont il fut un temps le principal rédacteur, soit dans *Het Pennoen* qu'il fonda et rédigea de concert avec Pol de Mont et Flor. Heuvelmans.

Dans ses chansons d'étudiants, — dont la plupart parurent dans les *Vijftig Vlaamsche Liederen*, — il chante les tristesses, les désirs, les revendications, les espoirs, les luttes de ces jeunes qui, conscients de leur caractère propre, communient d'idées et de tendances avec lui.

En même temps, son esprit se complait à vivre au milieu du monde d'images qu'évoquent devant lui les gloires passées et les luttes présentes de son peuple. Devant les yeux de son peuple, il fait revivre en des poèmes d'une fougue juvénile les figures des héros tels que *Breydel* et *De Coninck*, *Sneyssens*, *De Eerste Martelaar*.

Sur le terrain artistique, il s'attaque résolument à la rhétorique vieillotte, à la langue stéréotypée et sans vie, et ses articles critiques, où la richesse et l'originalité des idées s'alliaient à la nervosité du style, laissaient augurer une critique renouvelée.

Puis, il commence sa grande œuvre d'apostolat moderne : réveiller chez son peuple, par le théâtre, le sentiment de son caractère et de sa valeur propres. Et il compose pour les sociétés dramatiques estudiantines, qu'il fonda un peu partout dans la West-Flandre, les pièces patriotiques de moindre valeur littéraire : *De Kerels van Vlaanderen*, *De Ondergang der Kerels*, *De Brugsche Metten*, *De Studenten van Warschau*, *Filippine van Vlaanderen*, une adaptation du drame populaire de Delcroix, et d'autres adaptations de *King Lear*, *Wilhelm Tell*, *Czar und*

Zimmermann et une comédie : *Charlatanism.* Les cinq dernières pièces sont inédites.

Mais tout cela ne lui suffisait pas. Ce désir impétueux de voir son peuple redevenir lui-même bouillonnait en lui et devenait de jour en jour plus intense. Nourri par sa propre imagination et par les images que lui suggèrent l'histoire et l'épopée de sa race, ce désir croît et se développe en lui jusqu'à produire un drame héroïque, *Gudrun*, véritable polyphonie de chants d'amour et de cris de haine que souligne continuellement le *leitmotiv* de la résurrection d'un peuple déchu, de l'affranchissement des Morins courbés sous le joug de Rome, *leitmotiv* toujours croissant, s'élevant, s'amplifiant, puis tout à coup étouffé et plaintif, pour reparaître enfin claironnant et jubilant.

Cette pièce fut couronnée au concours dramatique institué, en 1878, par l'administration communale d'Anvers.

Nonobstant une langue pas toujours châtiée, une trop grande prolixité et l'affaiblissement de l'action dans les deux derniers actes, cette pièce demeure, de l'avis des critiques les plus autorisés, l'œuvre dramatique la plus classique que notre littérature ait produite depuis Vondel.

Ce drame qui — chose peu fréquente dans l'histoire des lettres flamandes — provoqua d'emblée et suscite encore aujourd'hui la plus profonde admiration chez le public lettré du pays flamand, l'auteur ne put l'éditer en entier.

Il venait de revoir et de remanier les trois premiers actes et était occupé à corriger les épreuves des premières scènes (1), lorsqu'en octobre 1879, la maladie le terrassa. Il ne se releva plus et mourut à Roulers, dans sa maison paternelle, le 24 juillet 1880.

A. Rodenbach restera une figure marquante dans la littérature néerlandaise. La technique de sa poésie et de sa langue n'est peut-être déjà plus tout à fait

(1) L'édition de *Gudrun* fut achevée en 1882 par les soins d'un ami dévoué (Gand, Hoste). Une édition de luxe a paru en 1906, à Amsterdam, chez van Looy.

moderne : le poète n'avait pas le culte du mot, et cependant sa poésie est restée toute vivante; notre génération y a trouvé ce qu'il y a de plus essentiel à la poésie : l'imagination, le sentiment profond et l'expression adéquate au sentiment et à l'image. Beaucoup de ses poésies mériteraient une traduction française, qui pourrait être faite sans trop de peine. Qui veut s'y mettre?

Une place d'honneur dans l'histoire des lettres néerlandaises lui a été unanimement accordée pour avoir été un rénovateur de la poésie en Flandre et pour avoir travaillé au relèvement du niveau moral et intellec-tuel de sa race.

Sa perte fut regrettée par tous les littérateurs, car tous voyaient naître en lui le rénovateur de la Flandre sous d'autres rapports encore que sous le rapport littéraire.

LEO VAN PUYVELDE.

JEF LAMBEAUX

Nous n'avons pas encore le recul nécessaire pour juger avec indépendance la valeur de ce très grand artiste. Nos yeux sont encore obscurcis et notre mémoire troublée par tant d'œuvres pitoyables que Lambeaux s'est attribuées, et dont la vente par les marchands de bronze assurait son onéreuse existence. Il se contentait probablement de les signer ou volontairement leur imprimait un tel caractère de nullité et de médiocrité que le doute sur leur authenticité devait infailliblement surgir, et la postérité se chargera bientôt de les attribuer à quelque élève ou à quelque praticien imitateur, comme elle l'a fait pour tous les grands maîtres, ne recherchant leur paternité que dans les œuvres de premier rang et d'incontestable beauté. La postérité a raison. Elle témoigne ainsi de sa vénération pour ses grands hommes et montre que l'artiste ne doit être jugé que selon ses meilleures créations. Qu'importent les essais obscurs des heures de défaillance! Seules les heures de travail heureux doivent s'inscrire au cadran de la gloire.

En faisant nous-mêmes cette sélection, en oubliant les choses moindres pour ne nous souvenir que des plus belles, quelle sera la moisson que Lambeaux offrira à notre jugement?

Ainsi dépouillée, elle sera riche encore, très riche. « Brabo »? le souple et nerveux adolescent qui, d'un mouvement de belle envolée, d'un élan joyeux et triomphant, lance la main du géant mutilé, n'est-ce pas là une chose admirable? Le geste en mouvement, cette suprême difficulté des arts plastiques que de

rares artistes osent essayer et que de plus rares encore réussissent, n'est-il pas merveilleusement rendu et cela sans froisser notre intuition de l'équilibre, sans rompre avec l'harmonie et le rythme?

Si, après un siècle d'oubli, des fouilles heureuses sortaient de terre et remettaient sous les yeux des hommes une figure pareille au « Brabo », notre émerveillement serait sans bornes et, à elle seule, elle suffirait à assurer à son auteur une glorieuse immortalité.

Ce n'est là pourtant qu'un des chefs-d'œuvre de Jef Lambeaux et plusieurs autres lui sont pareils en beauté, en orgie de vitalité et de passion, car c'est bien la caractéristique de cet artiste, que l'exubérance de vie et d'amour. Lui-même vivait passionnément et cette passion de vivre il l'infusait à toutes les œuvres sorties de ses mains nerveuses. Il modelait comme on caresse et l'on sent qu'il n'est pas une épaule, pas une gorge, pas une chevelure, pas un morceau de chair de ses figures de femmes, qu'il n'ait modelés avec amour, aimant véritablement, dans son rêve ainsi extériorisé, l'idéal charnel qui l'avait inspiré.

On a dit de Lambeaux qu'il était le Jordaens de la sculpture; il mérite cette épithète glorieuse car il avait de Jordaens l'âme heureuse et orgiaque et véritablement il nous semble plus proche de la Renaissance que de notre époque. Sans leur en faire un grief et sans la moindre intention de les amoindrir, l'on peut affirmer que nos statuaires s'inspirent plus volontiers de sentiments harmonieux, sereins, retenus par la réserve; ils sont, en général, eux qui ne traitent que le nu, les plus chastes dans leur art.

Jef Lambeaux, l'est moins; l'amour disparaît sous la passion; le sentiment qui est du domaine de l'âme ne l'intéresse guère; il doit être devenu passion, avoir passé, comme un frisson, dans la chair, s'être extériorisé en un geste de volupté pour qu'il devienne le sujet à traiter.

Même quand il désire conserver à son œuvre une certaine retenue, quelque pudeur pourrait-on dire, il les traduit sous forme de refus ou de résistance à la caresse.

Un exemple le démontrera et je le prendrai au plus grand des statuaires, qui, lui aussi, réussit le mouvement et modèle avec passion.

Le « Baiser » de Rodin est le poème de l'amour; plutôt que deux bouches qui se joignent, ce sont deux âmes qui viennent se rencontrer sur les lèvres. Dans ce baiser il y a autant de douce mélancolie, presque de résignation, que de bonheur.

Le « Baiser » de Lambeaux, — ce Baiser qu'il devient téméraire d'admirer encore, tant il a été vulgarisé, — c'est l'explosion d'un désir charnel. S'aiment-ils seulement, ces deux adolescents? L'artiste ne s'en préoccupe point, mais il voit un groupe gracieux, un mouvement harmonieux, qui traduisent un des jeux de l'amour où, dans un baiser final, vont se résoudre le désir brûlant et hardi de l'homme et la faible résistance de la femme qui déjà se sent prise.

La statuaire greco-romaine ignorait l'œuvre où le sentiment jouait le rôle dominant; son idéal ne visait qu'à rendre la beauté humaine dans ce qu'elle avait de matériel; son amour de la forme et de la perfection la poussait parfois à en idéaliser les images jusqu'à nous faire croire qu'un idéal conventionnel les guidait. Nos sculpteurs modernes s'inspirent surtout du sentiment, du drame intime de l'âme, de la scène ou du sujet en un mot. La beauté des figures résulte plutôt de la fidélité avec laquelle elles rendent ce sentiment et leur perfection physique selon un idéal de beauté n'est plus qu'accessoire. D'aucuns, même, cherchent dans la douleur et dans des figures que les Grecs eussent répudiées comme contraires à la Beauté, un intérêt suffisant à forcer notre admiration, mais il n'en est presque point qui aient demandé à la joie, aux plaisirs matériels de la chair, le sujet de leurs œuvres,

Les peintres de la Renaissance l'ont fait, en grande partie du moins, et si leur idéal de la beauté physique diffère de celui que s'en faisaient les anciens, il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient une sorte d'idéal commun, celui de l'exubérance charnelle, des Vénus heureuses et pleines de santé, de la joie physique et passionnée.

8

Dans ses premières œuvres, Lambeaux se préoccupait manifestement de la beauté élégante, harmonieuse, aux proportions classiquement établies, mais dès ce moment déjà, son enthousiasme et sa passion emportaient sa main et sa sculpture était plus nerveuse, moins sereine, moins apaisée que celle des classiques ; dès ce moment, le plaisir de vivre et d'aimer animait de son entrain les figures en mouvement. Il avait en lui, ardent et bouillonnant, le sang des Flamands de la Renaissance et devait bientôt, comme eux, sacrifier à l'ardeur et à la passion de la chair abondante et frissonnante de vie et de plaisir, ses premières préoccupations des formes harmonieuses aux beautés classiques.

De plus en plus aussi il se sépare des statuaires contemporains, dont la Douleur est la grande et noble inspiratrice ; de plus en plus il retourne vers la Renaissance et plus jordaenesque que Jordaens, plus rubénien, à certains points de vue, que Rubens, il n'écoute plus que les sollicitations de la passion, de l'amour, de tout ce qui est vie heureuse, de tout ce qui est la joie de la chair et, vivant anachronisme, alors que les statuaires de tous pays, demandent à la tristesse humaine, au désespoir et à la mort, l'inspiration des plus nobles chefs-d'œuvre de ce siècle, Lambeaux crée successivement ces hymnes de la passion et du péché : « Silène ivre », « la Folle chanson », « le Faune mordu », et les « Passions humaines » où l'artiste montre le triomphe du matérialisme plutôt que le triomphe de la Religion ou de la Mort qu'il pensait cependant exprimer.

Chacune de ces œuvres fit exploser la colère de l'hypocrisie et l'indignation de ceux qui se sont donné pour mesure : la médiocrité en toutes choses ; chacune de ces œuvres sacrifie plus d'une des règles que la convention assignait à la conception du Beau ; au point de vue du métier, Lambeaux nous prouve, dans chacune de ces œuvres, qu'il en savait assez pour pouvoir tout oser ; mais, telles que les voilà, chacune d'elles suffirait à consacrer définitivement la gloire d'un artiste. Or, j'ai cité au hasard, parmi les plus belles certes, mais il en est d'autres

encore et je n'ai voulu énumérer que celles où Lambeaux rassembla le plus généreusement les divers aspects de son imprévue et puissante personnalité.

Il est un autre aspect sur lequel je voudrais appeler l'attention. L'œuvre de Lambeaux semble n'appartenir à aucune époque. Si par le métier, il rappelle certaines libertés propres à nos statuaires modernes, sa conception d'art heureux, si lointaine de nos aspirations et de nos préoccupations l'en différencie radicalement.

D'autre part, malgré son amour des classiques et de la Renaissance, il est resté rebelle aux principes généraux et à certaines règles auxquels semblaient quand même obéir les artistes de ces deux époques. Son art est plus libre, plus en révolte et si son inspiration est souvent classique par le sujet, c'est qu'il était profondément païen par son amour de la matérialité; mais, aussitôt l'œuvre conçue, il s'écarte de ses maîtres, par la passion et la fougue dans l'exécution. Dès lors, il est *lui*, synthèse de deux époques, de trois même : sujet classique, conception rubénienne, expression moderne.

Jef Lambeaux meurt sans élèves au sens propre du mot; il n'a point fait école et ne pouvait pas en faire, car il n'était pas comme Rodin ou Constantin Meunier, l'artiste qui résume les aspirations d'une époque et les exprime en images synthétiques. Indifférent, artistiquement du moins, aux préoccupations sentimentales et le plus souvent douloureuses de son siècle, il fut avant tout un païen, adepte du bonheur, fervent du culte de l'amour joyeux, et, comme tel, s'apparente directement aux Flamands de la Renaissance.

Bien plus, il semble avoir vécu sa vie d'artiste — au temps même des Jordaens, avoir eu leur mentalité et une même conception.

Ses figures de femmes, comme celles de Jordaens et de Rubens, ne sont pas belles selon l'idéal communément admis, mais belles par la volupté de leurs chairs; leur nudité n'a pas seulement été contemplée avec admiration, mais surtout avec passion et comme un amant ferme les yeux sur certaines

imperfections, Lambeaux passait outre souvent aux proportions inharmoniques de ses modèles, pourvu que ceux-ci rachetassent leurs faiblesses en beauté, par la richesse et la volupté de leurs attraits.

Et l'on peut ainsi conclure que Lambeaux a véritablement créé un type de beauté qui lui restera personnel.

Il semble aussi avoir comblé une lacune dans l'art de la Renaissance et il apparaît plutôt comme le sculpteur de cette époque, complétant, en statuaire, ce que les Jordaens et les Rubens avaient fait en peinture. Car, s'il est vrai que d'admirables artistes nous ont légué des marbres de haute beauté, il n'en est pas cependant, qui, en sculpture, aient tenté l'équivalent de l'art païen, suprêmement heureux et presque impudique des grands peintres du XVIIe siècle.

Lambeaux fut un de ces artistes exceptionnels et heureux dont le seul tempérament excessif porte en soi le secret de leur art; ils n'ont qu'à suivre leur instinct; ils ne sont le fruit d'aucune éducation d'art ni d'aucun milieu intellectuel; leur conception ne dérive ni de l'intelligence, ni du raisonnement, ni même du jugement; ils n'ont point à s'inquiéter de ce qui se passe autour d'eux, ni de ce dont se préoccupe leur époque; leur tempérament les pousse à aimer un idéal, inconsciemment, sans en rechercher les causes; leur passion les porte en avant et les mène plus sûrement que la réflexion, vers la réalisation de cet idéal; comme la femme, ils conçoivent avec amour et bonheur, sans se préoccuper au moment même, du fruit qui en naîtra.

L'œuvre de tels artistes leur est peut-être moins méritoire parce qu'elle a coûté moins de souffrance et moins d'efforts; à nos yeux elle n'en doit pas paraître moins grande ni moins belle.

GRÉGOIRE LE ROY.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(Suite et fin.)

XX

A cette époque, mon cœur et mon esprit étaient passionnément intéressés par ce qui se passait chez le professeur Oppelt, où la santé intellectuelle de Me Veydt jeune subissait de prodigieux changements. Ma mère, je l'ai dit, s'était, peu à peu, habituée à ma présence; même, elle avait fini par manifester très nettement à quel point il lui était doux de m'avoir à ses côtés. Avec moi, elle était une autre personne et, sinon une personne en possession de toutes ses facultés, au moins quelqu'un dont le sens était fort clairvoyant et qui réussissait à marquer sa prédilection sentimentale. N'avait-elle pas consenti à désunir les lèvres après tant d'années de complet mutisme, uniquement pour pouvoir mieux communiquer avec celle que, si douloureusement, elle nommait « Maman »?

Depuis le jour où des nécessités matérielles m'avaient contrainte à permettre qu'on la changeât de service et d'appartement, elle révélait une préoccupation constante dont on ne pénétrait point l'objet, et me dit, à une de mes visites :

— Maman, si nous n'avons plus d'argent du tout, ne vaudrait-il pas mieux me retirer d'ici, où ma pension coûte cher, et me prendre chez vous?

Je la regardai, à la fois stupéfaite et ravie de constater qu'elle était capable de réflexion, d'une certaine suite dans les idées et, enfin, d'exprimer ces idées congrûment.

— N'allez pas vous imaginer que nous manquons d'argent, ma chérie, protestais-je vivement. Cependant, croyez-moi, il ne s'écoulera plus un temps très long avant que vous ne quittiez cette maison pour une autre où vous serez chez vous.

J'affirmais ces choses avec l'accent de sincérité que donne la conviction. Néanmoins, et bien que j'eusse la résolution inébranlable d'en arriver quelque jour à ce résultat, j'aurais été fort en peine de dire par quel moyen j'y parviendrais.

Ce même jour, comme je m'en allais avec Véronique, la malade se jeta dans mes bras, criant un désolé, un suppliant :

— Emmenez-moi !

Je ne l'emmenai point, hélas! puisque c'était impossible, mais, dès lors, je multipliai mes voyages à Uccle. Le professeur Oppelt, témoin enthousiaste de la cure de tendresse que j'avais entreprise au profit de sa pensionnaire, s'était fait mon complice en déclarant à mes tuteurs que ma présence très fréquente en son établissement était devenue nécessaire; du reste, l'heure était propice à mes absences d'Anvers : ma tante Hélène commençait à se lasser du joujou que j'avais été d'abord pour elle. Dans sa vie de mondaine folle de luxe, de représentation, de plaisir, la triste fillette que j'étais allait devenir encombrante, et Me Lorentz ne voyait pas mes fugues d'un mauvais œil. Pourvu que les apparences fussent sauves et les bienséances respectées, que Véronique m'accompagnât toujours, que je prisse régulièrement mes leçons avec les maîtres de son choix et qui étaient, d'ailleurs, excellents, elle se déclarait satisfaite et était persuadée d'avoir rempli vis-à-vis de moi tous ses devoirs.

Ainsi, peu à peu, jour par jour, minute par minute, dirais-je, j'avais conquis l'âme de Me Veydt jeune. Pour moi, et pour moi seule, elle consentait à sourire, à prononcer quelques paroles. Même, ces paroles

s'enchaînèrent bientôt..., ce furent enfin des phrases liées et complètes et nous en arrivâmes à avoir ensemble des espèces de conversations. Elle prévoyait exactement, grâce à son intuition de névrosée, le moment de ma venue auprès d'elle ; elle me cueillit une fois, d'avance, tout ce qu'elle put atteindre de graminées au jardin et en fit une gerbe avec laquelle elle m'attendit impatiemment, pour me l'offrir aussitôt qu'elle me vit paraître, en faisant les gestes, en prononçant les mots de la femme du monde qui en congratule une autre.

Ma joie devant cette preuve d'une intention raisonnée, de la préméditation d'un acte intelligent et de sa réalisation selon un plan voulu mit le comble à son orgueil et, à partir de ce moment, je constatai en elle l'effort de ressaisir sa pensée fugitive, sa mémoire égarée. Chaque nouveau progrès était le sujet entre nous de vives félicitations de ma part, et, de la sienne, d'une gloire excessive et très sensible.

Une fois, elle me dit, après m'avoir décoiffée et en caressant délicatement mes cheveux :

— Vous êtes blonde... Vous ressemblez à quelqu'un...

Elle s'interrompit et des gouttes de sueur perlèrent à son front, témoignage de l'importance du travail qui s'élaborait derrière ce front blanc et uni comme de l'albâtre.

— A qui, à qui est-ce que je ressemble ? demandais-je, haletante, en proie à une émotion dont le spectacle détourna l'attention de Me Veydt de ce qu'elle cherchait si laborieusement une minute plus tôt ; et elle s'écria, découragée :

— Je ne sais pas !

Mais, dans ses yeux, avait passé l'éclair lucide qui devait me convaincre de la possibilité de sa guérison. Et, bouleversée, hors de moi, incapable de porter plus longtemps seule le poids de cette espérance, j'écrivis à Jacques le soir même :

« Ma mère a été bien près de me reconnaître aujourd'hui. »

Il ne me répondit pas tout de suite et, moi qui n'étais guère pressée non plus de lui répondre quand

il m'écrivait, j'eus de son silence un grand chagrin, j'en ressentis comme une fine et profonde blessure d'amour-propre.

XXI

J'avais dix-sept ans; j'étais une jeune fille, et le séjour chez les Lorentz, la fréquentation d'une société polie, élégante, raffinée avait fait de moi une petite personne superlativement correcte et réservée, d'une susceptibilité très ombrageuse sur les questions de forme : il m'en coûtait d'avoir eu ce mouvement d'expansion, cette confiance vis-à-vis de quelqu'un qui semblait en faire peu de cas, et je décidai, dans mon for intérieur, de ne plus écrire à Jacques.

Mais cette décision me fit pleurer et je fus confuse de ces larmes. Je résolus de ne plus penser du tout à Jacques. Néanmoins, j'y pensai de plus en plus : je me disais que c'était, maintenant, un grand jeune homme et j'essayai, sans y parvenir, de me figurer ce que les années avaient fait de mon ami d'enfance. J'étais, en même temps, attirée vers son souvenir et mortifiée de ce qu'il me laissât sans nouvelles de lui, et je songeai qu'à notre première rencontre, où qu'elle dût se produire, je saurais bien marquer à Jacques mon mécontentement.

J'en étais là quand, un dimanche matin, en été, je fus appelée au salon où se tenaient déjà mon oncle et ma tante : devant eux, un visiteur d'une vingtaine d'années, grand, brun et barbu, était debout dans l'attitude de la déférence et du respect :

— C'est moi, Lina, fit-il joyeusement, dès qu'il me vit paraître.

Et je reconnus Jacques Holstein : il avait toujours, sur un corps singulièrement grandi, souple et fort, sa tête ronde d'enfance, sa physionomie ouverte et gaie, sa bouche lourde, aux lèvres de bonté, ses yeux de franchise et de belle paix morale. Il dit, avec aisance et simplicité :

— J'ai terminé mes études à Gembloux; si mon

tuteur y consent, je vais aller m'installer à Vichte-Sainte-Marie, en la ferme des Tilleuls, et essayer sur vos terres, Lina, mes connaissances agricoles.

M. Lorentz lui fit observer que son temps de tutelle était bien près d'expirer puisqu'il allait être majeur dans trois mois, et cela fit rire Jacques, comme s'il n'eût pas su son âge et que l'annonce de sa prochaine émancipation fût pour lui une nouveauté.

— En vérité, poursuivit-il, j'ai hâte d'être là-bas et d'y pouvoir travailler activement. Je me réjouis d'y être mon maître et d'y tout organiser à ma guise.

Je remarquai sans amertume que Jacques parlait de notre propriété, à ma mère et à moi comme de la sienne propre et, sans bien m'expliquer pourquoi, j'eus quelque satisfaction de ce sans-gêne.

Il continuait, s'adressant plus particulièrement à mon oncle :

— C'est dur, voyez-vous, Monsieur, de n'avoir point de foyer à soi, aucun logis dont l'on puisse se dire qu'il vous est personnel ! Et il y a des années, tant d'années que je suis privé de ce modeste bonheur !

Sa voix s'était attendrie, avait presque sombré sous les dernières phrases et j'admirai combien les paroles de mon ami traduisaient exactement mes propres aspirations et l'ardent désir de mon âme, possédée de regrets et de rêves identiques.

J'eus un soupir qu'il dut comprendre, qu'il interpréta non sans justesse car il me dit, avec une petite tape familière sur mon épaule :

— Hein, Lina, nous avons eu une triste enfance, nous deux ?

Je reculai, un peu choquée de son geste, bien que je sentisse parfaitement la qualité de l'inspiration qui le lui avait suggéré Et je ne pus m'empêcher de penser :

— C'est singulier comme Jacques manque de distinction ; il n'était pas ainsi autrefois.

Sa toilette me paraissait plus provinciale que jamais, sa voix sonore, ses éclats de rire retentissants, ses mouvements naturels et spontanés, sans manière,

étaient pour moi comme autant de choses étrangères, un peu antipathiques, et je me disais :

— Le fond, certes, est toujours le même : excellent, loyal et généreux, mais l'extérieur est autre, il est bien différent du Jacques de la rue Marcq...

Et, en vérité, il n'avait pas changé : il avait seulement beaucoup grandi ; mais l'un de nous deux était changé, et c'était moi, que la vie dans un milieu mondain, parmi des personnes superficielles, avait faite de sincérité moins absolue, d'impressions moins naïves et moins fraîches.

Jacques Holstein accepta de partager notre déjeûner, sans façons ; et, le café bu, comme l'après-midi commençait à peine et que ma tante avait décidé de ne point sortir ce jour-là, il fit tant d'instances pour m'entendre jouer du piano que j'y consentis.

Je jouai longtemps, sans remuer la vis de mon tabouret, sans regarder Jacques et quand, enfin, je me levai pour regagner ma place, je vis qu'il avait les yeux pleins de larmes. Il ne m'offrit point le bras pour me ramener auprès de Me Lorentz, comme l'eût fait certainement n'importe lequel des jeunes gens de nos relations ; il n'avait pas même songé à tourner les feuillets de ma musique pendant que je jouais... ; mentalement, je le comparais à ces messieurs, jolis gilets en cœur, pleins d'attentions banales pour les dames, de petits soins, de phrases galantes, et je me pris à sourire sans trop savoir si j'étais ravie ou déçue de constater qu'il était, en tout, leur antipode.

Le soir, après le dîner, il vint sans timidité ni gaucherie, s'asseoir à côté de moi sur le même canapé, et il m'interrogea sur ma mère avec un intérêt, une délicatesse de termes et un charme d'accent dont je l'aurais jugé incapable :

— Elle vous a presque reconnue, ma petite âme blanche, fit-il, me rappelant, sans songer à s'excuser, ma dernière lettre laissée sans réponse ; cela date déjà de plusieurs mois. Maintenant, où en êtes-vous

avec la pauvre malade : vous a-t-elle reconnue effectivement ?

Je dus avouer qu'il n'en était rien, hélas ! mais j'espérais un miracle de la musique et je le dis à Jacques. Me Veydt, sans toutefois se remettre elle-même au piano, était indiciblement heureuse quand, m'établissant devant l'instrument placé en sa chambre, j'y jouais les morceaux de sa prédilection d'autrefois et qu'il m'avait été facile de retrouver parmi sa bibliothèque musicale. Or, mystère déconcertant de notre système psychique dont à peu près tout est mystère : cette malheureuse aliénée, incapable de se rappeler le nom de sa fille, ni son propre nom, ni son âge, citait un à un, sans se tromper jamais, les titres d'opéras ou de compositions classiques aimés d'elle en sa jeunesse et que j'interprétais ainsi à son intention.

— C'est de bon augure, n'est-ce pas ? répétait Jacques Holstein, enthousiasmé, c'est un progrès considérable, me semble-t-il.

C'en était un, en effet, et capital. Je le reconnus avec mon ami, sans cependant partager tout à fait l'optimisme qui le faisait voir, dans un avenir très prochain, la pensionnaire du docteur Oppelt rendue à la raison.

Et il se mit à vanter la paix des champs, en m'avouant qu'il n'espérait l'entière guérison de ma mère que de son transfert à la campagne et, non plus dans un hospice, mais dans une demeure dont elle serait la maîtresse et où moi-même je serais en permanence pour lui donner mes soins.

— Voyez-vous, Lina, conclut-il, avec une gravité qui métamorphosait l'expression joviale de ses traits, toute régénérescence physique et morale, toute santé, toute beauté doivent venir de ceci : d'une vie simple et normale, au grand air ; en ville, tout le monde, tout le monde sans exception, est plus ou moins fou croyez-moi ; c'est une vérité évidente pour ceux qui sont de passage dans les capitales après un long séjour aux champs. L'existence malsaine de la ville a, certainement, influé autrefois sur le dérangement cérébral de votre mère et peut-être bien que rien de

pareil ne serait arrivé si, au moment de son deuil, elle eût vécu dans quelque ferme claire et paisible, sous le vaste ciel, au milieu de la verdure...

Il s'interrompit, rougit et n'en dit pas davantage ce soir-là.

Je m'étais levée, un peu gênée, moi aussi, sans bien savoir pourquoi.

Quand, le lendemain, Jacques Holstein vint prendre congé de nous avant son départ pour Vichte-Sainte-Marie, il me trouva l'attendant avec la mine glaciale que l'éducation me suggérait d'imposer à mes traits au moment de dire adieu à un jeune homme étranger. Au fond, j'étais très émue de ce départ.

— Je vais m'occuper de vos intérêts là-bas et m'y dévouer, me répéta-t-il encore, comme nous nous quittions.

XXII

Et ses lettres se firent encore plus rares que par le passé, et quand il écrivait, c'était, uniquement, pour nous donner des renseignements techniques sur son système de culture et d'élevage. Sous sa main si laborieusement virile, le petit domaine allait prendre bientôt une importance inattendue.

— Voulez-vous croire, disait mon oncle, un an plus tard, que ce garçon est capable de reconstituer d'ici peu la fortune de ma sœur et de ma nièce ! Déjà, le rendement des céréales, des fourrages, des produits maraîchers de la ferme des Tilleuls a doublé depuis le départ des derniers tenanciers, et il attend, presque à coup sûr, d'excellents effets de la vente du bétail !

Tant et de si graves intérêts dépendaient pour nous du succès de Jacques qu'il n'est pas extraordinaire que je m'occupasse moi-même activement de son exploitation. Je suivais à distance les moindres détails de ses tentatives et de ses progrès avec une vraie passion : je m'étais procurée des manuels de culture et je tâchais de m'initier à tout ce que mon ami

entreprenait pour notre prospérité. Il avait insisté pour qu'on vînt visiter les Tilleuls seulement lorsqu'il jugerait la métairie digne de recevoir notre visite.

Ce jour arrivé enfin, ma tante montra si peu d'entrain devant la perspective du voyage que nous dûmes décider, mon oncle et moi, de nous rendre sans elle à Vichte-Sainte-Marie.

C'était un dimanche d'avril, par une de ces matinées de premier printemps où l'atmosphère a une limpidité de cristal. Une avenue de tilleuls donnait son nom à la propriété; elle s'ouvrait devant la grille d'entrée. Quand nous arrivâmes à la ferme, ce qui me frappa surtout, ce fut le verger au fin gazon d'un vert d'émeraude, planté de pommiers, de poiriers, de néfliers, de cerisiers blancs de fleurs, tandis que sur la très vieille muraille de briques, les pêchers et les abricotiers étendaient des branches noires où les corolles d'un rose vif, frémissantes sous la brise, semblaient des papillons captifs.

Sous les arbres, dans un rayon de soleil, des vaches et leurs veaux paissaient non loin de la Lys, sur les berges de laquelle les crocus et les jacinthes mettaient des tons d'or et d'améthyste. Du reste, les fleurs étaient partout : au jardin d'agrément où des pivoines écarlates et nacrées s'épanouissaient, somptueuses, à côté des tulipes et des narcisses; au potager, où les plants de fraisiers, bordant les carrés de choux, étaient tout étoilés de blanc, et jusque dans la maison où des bouquets ornaient tous les meubles, où des pots de primevères garnissaient tous les châssis de fenêtres. Sur la rivière, un bateau plat, le bateau idéal de mon enfance, était amarré.

Oh! la charmante, la fraîche et délicieuse résidence que cette ferme des Tilleuls! Nous y bûmes du lait comme jamais en ma vie je n'en avais bu, qui avait un goût de musc et d'amandes, qui vous laissait aux dents un parfum exquis; nous y mangeâmes du pain de froment meilleur que la plus délicate brioche, et les œufs qu'on nous servit, nous les avions été chercher nous-mêmes au poulailler : mon oncle les déclara incomparables. Nous avions déjeûné sur une

terrasse, devant l'habitation, et ce qui mettait le comble à mon ravissement, c'était, au bout de cette terrasse, au delà de la vaste étendue des plaines, des champs, des prés, l'horizon sans limites, reculé dans l'infini et qui permettait au rêve un essort sans entrave.

Je respirais largement, pleinement..., et j'étais comme une exilée qui retrouve sa patrie, avec une sensation de vie tellement forte, tellement intense que toutes mes facultés en étaient accrues et comme décuplées.

— Lina, vous avez pu vous en convaincre, me dit Jacques, qui m'observait depuis un bon moment, le foyer est bien près d'être reconstruit...

— Mais il est reconstruit tout à fait, mon ami, répliquais-je.

— Non, pas tout à fait..., pas encore. Mais il s'en faut de bien peu de temps qu'il ne le soit.

C'était au crépuscule, un peu avant notre départ pour la station de Vichte où nous devions, mon oncle et moi, prendre le train pour Anvers ; les cloches, au loin, sonnaient l'Angelus. J'étais seule dans le jardin avec Jacques qui cherchait pour moi les premières violettes sous la mousse. Il les réunit en bouquet et, me les offrant :

— Voulez-vous me promettre que vous reviendrez aux Tilleuls avec votre pauvre mère aussitôt que le professeur Oppelt aura jugé ce voyage sans danger pour sa pensionnaire et que, moi-même, j'aurai jugé le logis digne de vous abriter toutes les deux? fit-il.

Quelle voix secrète et impérieuse dicta ma réponse, à cette minute? Celle-ci fut si prompte, si nette, si décisive que je n'ai jamais voulu admettre qu'elle pût venir de moi seule ni qu'aucune force occulte n'eût surgi, soudain, pour me la souffler :

— Oui, prononçai-je, avec une énergie que je ne me connaissais pas, oui, Jacques, je vous le promets.

Et je lui tendis ma main qu'il serra dans les siennes, longuement, sans rien dire.

Nous comprenions fort bien, tous les deux, qu'un engagement beaucoup plus sérieux que celui-là était

dans nos paroles et qu'elles avaient un sens d'une grande solennité.

Le même soir, rentrée à Anvers, dans mon coquet appartement de laqué blanc à filets vert d'eau, décoré de tous les objets compliqués, fragiles et superflus de mes habitudes, ce milieu me parut décidément factice, absurde, ridicule. Jamais je n'avais mieux compris qu'il ne me convenait pas plus que je ne lui convenais.

Et, ma pensée retournant vers Vichte, vers la métairie des Tilleuls, vers Jacques, je sentis absolument, je sus, à n'en pouvoir douter, que là, parmi ces choses de la nature saine et vivace, contre ce cœur simple et droit, avec la tâche sacrée de soigner ma mère, que là était ma place. La place désignée par le devoir filial et celle aussi que j'eusse choisie de préférence, qui seule séduisait mon âme car..., oui, en vérité, j'aimais Jacques !

XXIII

Voilà trois ans que nous sommes mariés, Jacques et moi. Nous habitons les Tilleuls, et je vais clore définitivement ce journal intime car les gens heureux sont comme les peuples heureux : ils n'ont pas d'histoire et notre ménage se compose d'un homme et d'une femme de cette catégorie privilégiée.

Ma mère demeure avec nous depuis le jour de notre mariage.

Elle eut, d'abord, quelque peine à s'accoutumer au milieu nouveau où on l'installait. Cependant, ma présence continuelle aida beaucoup à l'acclimater. Mais le miracle attendu, l'étincelle qui devait, soudain, illuminer son cerveau et lui rendre la raison, ne se manifesta point tout de suite. Affectueuse avec moi, sensible au charme de la musique, aux grâces de la nature, à la coquetterie des vêtements dont on l'habillait, tout le reste paraissait lui être profondément indifférent et, longtemps, elle sembla ne pas s'apercevoir de l'existence de mon mari.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où l'arrivée d'un hôte nouveau, d'une petite fille blonde aux yeux bleus, mit la résidence des Tilleuls en joie.

L'aïeule, conduite devant le berceau, eut alors un mouvement inspiré, adorable, divin : elle tendit les bras vers le bébé qui s'éveillait et, comme celui-ci levait les paupières, montrant l'azur de ses prunelles, elle s'écria, le prenant, le serrant contre elle, et le berçant avec des précautions et des délicatesses infinies :

— Lina, ma petite, mon enfant!

Ma mère venait de me reconnaître dans ma fille.

Elle a gardé cette illusion. Avec notre petite Evangéline, elle est une maman intelligente, attentive, passionnément aimante et d'une jeunesse que rien, semble-t-il, n'altèrera jamais. Elle se conduit avec cette enfant comme j'imagine qu'elle dut le faire avec moi quand j'avais le même âge, et elles ont ensemble des dialogues, des jeux dont tout le monde est exclu, qu'elles comprennent seules et qui font sortir de leurs lèvres sereines des éclats de rire délicieusement puérils.

Ces scènes, dans le somptueux décor de la campagne flamande, n'ont, pour nous, rien de pénible; elles sont, au contraire, pacifiantes et, en quelque sorte, consolantes. M[e] Veydt n'est pas guérie; elle ne guérira jamais, sans doute, mais elle est, comme tous les autres habitants des Tilleuls, heureuse d'aimer et d'être aimée. Qui oserait en demander davantage à la vie terrestre!

MARGUERITE VAN DE WIELE.

LES LIVRES

Marcel Angenot. — LE SOUFFLEUR DE BULLES
(1 vol. : *Lacomblez.*)

Cette exquise Malines endormie aux bords de la Dyle paisible et de la silencieuse Mélane où s'éternisent entre les filets des pêcheurs, les reflets ennuyés de couvents, de casernes et de collèges, cette Malines ombreuse, petite ville de cloches et de béguines, qu'aima Rodenbach et où Huysmans rêva d'achever ses jours, berça les premières pensées de M. Angenot qui, depuis, las des carillons désuets et des mélancoliques promenades à travers les ruelles dont les humbles maisons semblent exhaler un perpétuel parfum d'encens, s'enfuit, à la poursuite de la gloire, vers les capitales plus clémentes. Il sut s'y faire remarquer : on entendit naguère sur une scène indulgente une de ses comédies, *Baiser de Reine*, jeune et gentille. Un académicien d'hier, heureux de saluer en lui la *succursale des poètes* lui donna l'accolade sur une autre scène plus indulgente encore ; le *Salon des violons d'Ingres* consacra son talent de peintre et voici qu'un gros volume sorti des presses de l'averti Lacomblez signale à nouveau M. Angenot à l'attention du public.

Un romantique portrait l'historie : Toutes les dames s'en réjouiront — ah, qu'il est joli, ma chère ! — de même que les lettrés, surtout si les poèmes auxquels cette gracieuse effigie sert de favorable réclame, ne démentent point les enthousiasmes féminins.

En ce qui me concerne, j'ai quelque peu hésité. Les vers de M. Angenot sont à la vérité des plus séduisants, mais son chapeau est bien remarquable aussi et je n'étonnerai pas le dandy poète, si, Lavater des couvre-chefs, je lui déclare avoir découvert entre son haut de forme en bataille et ses poèmes une occulte parenté.

J'ai parlé de romantisme. Le tendre et doux Musset ne revit-il point doublement dans cette silhouette et dans ces strophes gracieuses? L'ombre étrange qui lui ressemblait comme un frère s'est incarnée en M. Angenot de qui le *Souffleur de bulles*, aventureux et téméraire, ne s'en tient pas toujours cependant — et l'on peut à la fois s'en réjouir et le déplorer — aux leçons déréglées de Rolla.

Au reste, depuis la *Ballade à la lune*, nous avons connu les *Complaintes*, la *Flûte à Siebel* et même la *Chanson des trains et des gares*, toutes œuvres d'une même lignée, et, lorsque M. Angenot allume sa lampe qui

cingle
de sa lumière éblouissante,
la page blanche où, frissonnante,
saute sa plume
qui gratte,

Musset, Laforgue, Waller et Franc Nohain, quatuor déconcertant et goguenard, frappent à la porte et viennent se chauffer autour de

son joli poële or et faïence.

Je sais aussi qu'aux jours de kermesse, Verhaeren et Elskamp s'acheminent en sa compagnie vers les tirs à l'arc des campagnes.

Ce sont là d'excellents amis que tous ne peuvent se flatter de traiter avec la grâce de M. Angenot.

De Saint-Rombaud, de la Dyle et de la Mélane, le *Souffleur de bulles* n'a gardé aucun souvenir. Leur mystérieuse attirance ne l'émeut point et c'est grand dommage. Il n'est rien de précieux, rien de divin comme les songes d'enfance.

Mais allez parler de charme conventuel et d'atmosphère mystique à un jeune homme épris de la vie et qui a l'audace de s'en émerveiller!

Donc, Messieurs, voici des images pas toujours très neuves, des guirlandes quelquefois défraîchies et de vieilles étoiles depuis longtemps échevelées en comètes falotes... Mesdames, voilà un joli cœur de vingt ans avec beaucoup d'amour autour, du savon parfumé à l'iris et à l'héliotrope, de l'eau de Lubin et une paille d'or... Soufflez des bulles, Mesdames, en l'honneur de ce joli cœur fleuri de tendresses et d'aveux...

Et toi, poète, si ce jeu puéril te plaît, souffle des bulles aussi,

de belles bulles de nacre fragile où viendront se refléter, un peu déformés mais exquis encore, les doux yeux des amantes... Pourtant, prends garde à ton chapeau, dandy, le savon tache et les dames les plus éprises, ne te pardonneraient point cet accroc aux lois de Brummel...

Envoie ton chapeau dans la lune, Poète... Il est, là-bas un Bois sacré...

Georges Marlow.

ERRATA :

Dans le dernier fascicule de la *Belgique,* lire :

Page 416 :

Ombres de Meilhac et Halévy, faites que le poète ne soit pas *Jules Bois.*

Page 440, lignes 10 et 11 :

... l'heureuse influence exercée sur leur mode d'expression *poétique* par la persistance...

Page 420, ligne 15 :

Qui maintiennent, *hautes et fermes*, les traditions...

G. M.

Auguste VIERSET. : L'ILE PARFUMÉE

(Un vol., in-8° ill., Weissenbruch, édit.)

Un poète qui voyage, ce n'est pas un touriste allant de ville en ville, gravissant des montagnes, pénétrant dans des forêts, s'arrêtant au bord de la mer. Un poète qui voyage, c'est une fantaisie qui va sans but, regarde ce que les autres ne voient pas, dédaigne ce qu'on admire communément et c'est de l'émerveillement qui se pose sur des spectacles dont la beauté souvent fut insoupçonnée jusque là, ou le pittoresque, ou la grandeur sauvage, ou le charme délicat.

M. Auguste Vierset a visité la Corse. Beaucoup d'autres ont visité la Corse avant lui et beaucoup l'ont décrite au gré de leur tempérament ou de leurs impressions variables.

M. Vierset, lui, l'a chantée et peut-être l'a-t-il fait sans s'en douter, célébrant les aspects divers et les caractères violemment heurtés de celle qu'il appelle joliment l'*Ile parfumée*, alors qu'il n'avait pas d'autre intention que de noter au hasard de l'étape ses souvenirs de promenade entre Ajaccio et Bastia.

M. A. Vierset a écrit naguère *Vers les lointains* et il s'en souvient. Et voilà pourquoi son carnet de route se lit comme on savoure un séduisant poème, comme on regarde un livre d'images ravissantes.

La beauté sévère, tragique ou la splendide magnificence de certains décors maritimes, tels que ceux du golfe de Porto ou du cap Corse; l'archaïsme coloré des vestiges du lointain refuge des colonies grecques retrouvés par exemple au flanc des collines de Cargèse; la simplicité de la vie pastorale des Corses qui possèdent « à la fois des châtaigniers dans la montagne et des oliviers dans la plaine, des porcs dans la forêt, du bétail dans les pâturages »; le pittoresque miséreux des villages; les qualités d'énergie de la race ; le spectacle impressionnant du maquis de lentisques, de cistes, de bruyères arborescentes, de myrtes et d'arbousiers; tout ce qui a frappé l'esprit et les yeux de l'agreste « forestiere » nous est traduit dans une langue aisée, harmonieuse et joliment imagée.

Et comme le livre s'orne d'une parure de dessins adroitement évocateurs, cette *Ile parfumée* mérite tous les suffrages.

* * *

André VAN HASSELT : LES QUATRE INCARNATIONS DU CHRIST

(Un vol. in-8o à fr. 3.5o, Association des Ecrivains belges.)

En publiant il y a quelque temps l'*Anthologie* des œuvres de Van Hasselt, l'Association des Ecrivains belges attira sur la personnalité du poète jusque là trop peu connu de notre génération une attention qui légitime l'actuelle édition de son œuvre capitale : le poème en quatre chants, « développement, disait l'auteur, de quelques versets d'Isaïe (ch. XI, v. 69), simple exposé des phases successives de la genèse sociale, déterminée par la manifestation de l'esprit chrétien, dans les grands événements de l'histoire, jusqu'à la complète réalisation de la parole du Sauveur sur la terre ».

M. Georges Rency a fait précéder l'œuvre dont il dit qu'« on ne pourrait assez vanter tout ce qu'elle suppose de science véritable, d'imagination créatrice, de noble émotion intellectuelle, de patient et obstiné labeur », d'une étude excellente où la critique sagace et le document fidèle s'accordent pour situer le talent et la personnalité d'André Van Hasselt à leur exacte et

belle place dans l'histoire des origines de notre renaissance littéraire.

***

Max WALLER : ANTHOLOGIE

(Un vol. in-18 à fr. 1.50, Association des Ecrivains belges.)

Le même témoignage de pieuse fidélité ne sera-t-il pas réservé à Max Waller? Après avoir édité l'*Anthologie* qu'elle met aujourd'hui en vente, l'Association n'entreprendra-t-elle pas la réédition d'une des œuvres de l'initiateur de l'irrésistible mouvement *Jeune Belgique?*

Il ne faut pas que l'on se borne à célébrer exclusivement en Waller le crâne petit général imberbe qui mena les milices de 1880 à la bataille; mais l'auteur de tant de pages, juvéniles peut-être, et cependant d'une vivante personnalité déjà et d'une indéniable valeur de psychologie et d'observation, méritent l'estime si pas l'admiration sans réserve.

Pourquoi ne publierait-on pas *L'Amour fantasque*, *La Vie bête* ou *Daisy* devenus introuvables?

L'actuelle *Anthologie* est présentée par M. Albert Giraud de qui le culte pieux d'une mémoire aimée devait inspirer une évocation touchante et fidèle de l'ami, du compagnon de lutte d'autrefois.

***

Commandant CH. LEMAIRE : MISSION SCIENTIFIQUE DU KA-TANGA

(Un vol. in-4°, Weissenbruch éd.)

Après la mort du regretté M. Lancastre, c'est à cet autre savant réputé qu'est M. Jean Bertrand, que le commandant Lemaire a confié le soin de coordonner les résultats des patientes et minutieuses observations météorologiques faites pendant la période de 1898 et 1899, lors des passages de la mission scientifique à Moliro, M'Pwéto, Lofoï et Lukafu.

Il est reposant de considérer ce témoignage du précieux labeur pacifique accompli en terre d'Afrique et de se dire, en songeant à la somme de travail, de persévérance qu'il fallut pour recueillir tous ces éléments délicats de documentation et d'initiation scientifique, que des soucis plus nobles, plus utiles sur-

tout ont préoccupé parfois les blancs au Congo que ceux de l'ambition, de l'intrigue égoïste, de l'appétit d'honneurs et d'argent, et des navrantes absences de scrupules ou de dignité...

Parler du Congo en ce moment autrement que pour l'exalter ou le vilipender avec une arrière-pensée de politique, de vengeance ou d'espoir intéressé, c'est aussi bienfaisant qu'exceptionnel.

***

Maurice GAUCHEZ : ÉMILE VERHAEREN

(Un vol. in-8o. — Édit. du *Thyrse*.)

Vénérant Verhaeren comme « son poète d'élection », l'auteur enthousiaste de cette monographie-critique, très fidèlement documentée, a célébré avec toute la ferveur dont il s'est senti capable, « le lyrique ardent et tumultueux de l'ample forêt poétique ».

Cette étude généreuse, aux acclamations de laquelle nul de nous ne contredira, est accompagnée d'un index bibliographique et iconographique très complet et bien ordonné, qu'il est intéressant de consulter.

***

Jules LECLERCQ : GEORGE SAND A LA CHARTREUSE DE VALLDEMOSA

(Une plaq. in-8o. — Hayez, édit.)

Le lettré et le voyageur, qui s'associent en la personnalité de M. J. Leclercq, ont été également sollicités lorsque, durant un séjour à Majorque, le souvenir revécut de l'hospitalité que George Sand et Chopin vinrent y chercher, en 1838, dans l'asile pour le moins inattendu d'une pieuse et romantique retraite monacale.

L'évocation de cette période, passionnée comme beaucoup d'autres, de la vie de la célèbre romancière, a été faite avec une habile érudition, par M. Leclercq, dans un discours prononcé par lui le mois dernier, en séance publique de la classe des Lettres (1) et des Sciences morales et politiques de notre

(1) Classe des Lettres ??... Hum ! Hum !

Académie. Aujourd'hui, le discours a pris la forme durable du livre, et nous le lisons avec le même intérêt que nous prîmes à l'entendre.

***

Abbé Paul HALFLANTS : LOUIS VEUILLOT

(Une plaq. in-8o. — Librairie Dewit.)

M. l'abbé Halflants, qui occupe avec autorité la chaire de rhétorique à l'Institut Sainte-Marie, a entrepris la publication d'une *Histoire de la Littérature française au XIXe siècle.* Le premier volume, consacré au romantisme et qui comprend les cinquante premières années du siècle, a paru. En attendant la mise au point du second, l'auteur en détache la monographie du célèbre pamphlétaire catholique. C'est une étude fouillée, précise et qui tend surtout à nous montrer combien fut parfaite et admirable l'unité de la vie de Veuillot, tout au moins à partir de sa conversion et combien fut inébranlable la rigoureuse rectitude de ses convictions littéraires aussi bien que philosophiques.

PAUL ANDRÉ.

Stijn STREUVELS, DE VLASCHAARD. — **Karel VAN DE WOESTEYNE,** JANUS MET HET DUBBELE VOORHOOFD. — **Gustaaf VERMEERSCH,** NAZOMER. — **Guido GEZELLE,** PROZAWERKEN. — **Dr Leo VAN PUYVELDE,** ALBRECHT RODENBACH.

Ces derniers mois ont été fertiles en belles œuvres; une moisson drue a poussé sur nos champs flamands. Vraiment, la critique n'a point chaque année le plaisir d'enregistrer une suite aussi nombreuse de livres durables. Devant moi s'entassent les *Gedichten* (*Poésies*), de René De Clercq, le *Lente* (*Printemps*), de Cyriel Buysse, le *Uit den levende der Dieren* (*La vie des bêtes*), de Cæsar Gezelle, le *Drievuldig Beeld* (*La Triple Image*), de Karel van den Oever, les *Vlaamsche Menschen* (*Types flamands*), de Maurice Sabbe, le *Op den Weg des levens* (*Sur le chemin de la vie*), de Leo Meert, les *Liederen* (*Chansons*), de Herman Broeckaert, les *Paascheieren* (*Œufs de Pâques*), de Lambrecht Lambrechts, le *Kroonluchter* (*Le

Lustre) et *Het Leven van Lieven Cordaet* (*La vie de Liévin Cordaet*), de Herman Teirlinck, *Ons Leven* (*Notre Vie*), de Jos. De Cock, etc., etc. : un joyeux contentement s'infiltre dans mon âme, à constater cette générale activité, cette diverse production, cette éclosion tenace de talents...

Mais le capital événement de cette dernière saison littéraire en Flandre a été, incontestablement, l'apparition du jeune roman de notre grand prosateur Styn Streuvels, *De Vlaschaard* (*Le champ de lin*), manifestation nouvelle et inattendue de son puissant génie.

Je ne suis pas loin de considérer *De Vlaschaard* comme l'œuvre culminante, la plus complète et la plus achevée, la plus épique et la plus large de celles que Streuvels a produites.

Dans le cadre grandiose des vastes champs de lin, s'étendant superbement le long de la Lys — et qui constituent la richesse première et spéciale de nos Flandres — et sous le fardeau des saisons, qui passent avec leur pluie ou leur soleil, leur gelée ou leur chaleur, par les cieux, la beauté innombrable de la terre natale — telle qu'elle s'épand le long de l'année, avec ses faces multiples — y est décrite en des pages d'une couleur, d'une vie, d'une sensualité et d'une abondance verbale, dont on chercherait en vain un équivalent, dans n'importe quelle littérature d'Europe. Et dans ce cadre biblique, Streuvels a fait se nouer, évoluer et éclater la grande tragédie du temps : la lutte entre le père et le fils, entre la génération nouvelle et la génération vieillie... Un grand drame — le drame éternel de la vie — se déroule ainsi au milieu d'un grand et éternel décor...

On a souvent déjà reproché à Stijn Streuvels, la matérialité de ses livres, leur réalisme un peu borné, la psychologie rudimentaire de leurs personnages... Après la publication du *Vlaschaard*, ce reproche ne pourra plus être imputé à Streuvels, plus du tout, car dans ce dernier volume, il se montre un incomparable connaisseur du cœur humain. La jalousie obscure et tenace du père Vermeulen, sa susceptibilité autoritaire — aboutissant au meurtre de Louis — et puis, après le crime, la lente et rongeante pénétration du remords dans ce pauvre cœur, où s'éveille à nouveau l'irréductible amour paternel, de même que le puissant instinct vital du fils, sa naturelle poussée vers la vie, vers la joie et vers l'amour, sont analysés avec une délicatesse et une acuité de plume admirables et avec une empoignante vérité humaine

Je juge inutile d'insister plus longuement sur la parfaite

beauté de ce dernier volume : je devrais transcrire ici toutes les pages d'admiration, que j'ai consacrées à l'œuvre de Streuvels, dans *La Belgique artistique et littéraire* même, et auxquelles je préfère renvoyer le lecteur, afin qu'il soit bien convaincu que notre petite Belgique a donné naissance à un des plus admirables romanciers de ces temps...

***

A côté de l'art puissamment naturel de Stijn Streuvels, tout de sève et de suc, de vie directe et immédiate, sincère et spontanée, art réaliste et sain, voici l'art tout à fait *littéraire* de M. Karel van de Woestijne, le plus Florentin de nos poètes, en même temps que le plus raffiné et le plus curieux de nos prosateurs, épanoui dans *Janus met het dubbele voorhoofd (Janus au double front)* en une série de proses rares et recherchées, étranges et subtiles (au fond mièvres, très artificielles et parfois même précieuses), toutes serties de pierreries et ciselées par les mains dévotes d'un scrupuleux orfèvre d'art... Ces contes hautains me font irrémédiablement songer aux bizarres *Moralités légendaires*, de Jules Laforgue ou à *La Canne de Jaspe*, de M. Henri de Regnier, animés qu'ils sont, du reste, d'un même symbolisme à la fois ironique et sentimental, mi-moyen âge, mi-renaissance, mi-rococo. La survenance de M. Van de Woestijne a été un des faits certainement les plus réjouissants de notre histoire littéraire : depuis lors, à côté de l'art en quelque sorte bourgeois, l'art conteur, de Conscience, de Snieders et même de Streuvels — un art posé, sérieux et réfléchi — nos dilettantes littéraires ont de quoi se divertir dans les pages recherchées et exceptionnelles de M. Van de Woestijne, dans ses phrases aux rythmes savants, aux constructions subtiles, aux mots choisis, aux épithètes rares et neuves...

C'est en vain que je cherche un équivalent flamand à ce *Janus*. L'œuvre est unique dans notre littérature. Elle n'est pas du tout populaire; les bourgeois ne la comprendront point et hausseront les épaules devant cet art d'exception, ironique et hautain... Elle n'est pas très flamande non plus et s'apparente plus étroitement aux contes des symbolistes latins qu'aux romans de Streuvels... Mais qu'importe? Elle représente l'effort d'art le plus pur, le plus outrecuidant et le plus désintéressé que nous ayons.

***

Avec M. Lode Baekelmans — qu'on a déjà appelé « le Zola flamand », peut-être parce qu'il a conçu le plan du cycle *Het Hommelnest* — M. Gustaaf Vermeersch est, dans notre littérature flamande, le représentant le plus fidèle et le plus complet, en même temps que le plus puissant, du « naturalisme ». Il est certainement le plus objectif, le plus imperturbablement réaliste de nos romanciers...

Il a débuté par un roman *De Last* (*Le fardeau*), racontant la triste histoire pathologique d'un dégénéré, la lente marche vers le suicide d'un malheureux sur qui pèse « le fardeau » du sexe, l'obsession de la femme. La publication de ce livre a suscité un émerveillement général et beaucoup d'amateurs littéraires continuent à le considérer, encore actuellement, comme l'œuvre la plus fortement charpentée, la plus opiniâtrement une et homogène, la plus inexorablement logique et fatale de notre littérature contemporaine.

De Last fut suivi par *Mannenwetten (Les Lois de l'Homme)*, œuvre très forte aussi, constituant en quelque sorte un pendant au *Last* : après l'empire de la femme pesant sur le pauvre Jan et l'écrasant, voici la loi de l'homme dominant la vie de la malheureuse Bertha et la saccageant : le grand et l'éternel conflit des sexes... Vint ensuite *Zielenlasten (Tourments d'âme)*, un volume de nouvelles prises en pleine réalité, parmi les vies tristes de nos villes et de nos campagnes.

Aujourd'hui je reçois *Nazomer*, un nouveau roman de M. Vermeersch, traitant un cas d'hystérie, rehaussée de folie religieuse et peignant l'athmosphère d'une petite ville de province.

J'y retrouve toute la manière âpre et mâle de M. Vermeersch, toute son habileté de conteur, son réalisme sincère et courageux, pour lequel je crois devoir le féliciter hautement, son style un peu aride et gris, mais musclé et incisif.

Les écrivains flamands qui osent rendre « l'humble vérité » de notre vie ne sont pas tellement nombreux ! On se sent parfois trop à l'étroit dans notre littérature et il m'est arrivé d'y respirer un air de pensionnat. Est-ce parce que je n'aime guère le genre Bibliothèque Rose ? Mais cela, je dois le dire en toute sincérité : nos romanciers sont trop *des enfants sages* et la plupart du temps, à travers leurs romans — très moraux et très innocents sans doute, fleuris de la petite fleur bleue du sentimentalisme romantique — ne bat pas le souffle chaud de la vie, ne sourd point la montée puissante de la passion, ne tressaille point

l'épopée de notre grande œuvre humaine, faite d'héroïsme et de bassesse, de bien et de mal.

Je ne puis cependant m'abstenir de mettre M. Vermeersch en garde contre une tendance nouvelle que je remarque dans son œuvre : la préoccupation scientifique et sociale. L'art ne doit pas disparaître de l'œuvre littéraire pour céder la place au spiritisme ou à l'occultisme, ou même à la sociologie.

De grâce, que M. Vermeersch ne recommence plus son *Raadsel (L'Enigme)* ce fade compte rendu de séances spiritistes et si son *Rollende Leven* (*La Vie roulante*), dont nous avons déjà pu lire quelques extraits assez mal venus, ne doit être qu'un plaidoyer en faveur des employés de chemin de fer, qu'il l'enfouisse à tout jamais, car sa réputation de romancier — qu'il vient de raffermir avec son nouveau roman *Nazomer* — est trop haute pour qu'il la banalise volontairement...

***

De Guido Gezelle, le plus grand poète que la langue flamande ait jamais eu, viennent de paraître une édition nouvelle et définitive de ses trois volumes de prose, ainsi qu'un tome de prose posthume, dans lesquels le génie de l'admirable écrivain se révèle sous une face toute nouvelle.

On a réclamé, bien souvent déjà, des livres pour le peuple : voici de l'art populaire à foison...

Il faut remonter à Conscience pour rencontrer un conteur aussi simple, aussi franc, aussi cordial que Gezelle, tel qu'il se manifeste dans ce *Van den Kleinen Hertog* (*L'Histoire du Petit Duc*) ou dans ces *Doolaards in Egypten* (*Les Errants en Egypte*).

A côté de ces deux contes, l'*Uitstap in de Warande* (*Excursion dans la Pépinière*) constitue un essai de vulgarisation ingénieux. Dans ces quelques pages, le poète raconte à ses humbles lecteurs l'histoire merveilleuse des plantes et des animaux. La dissertation zoologique ou botanique, physique ou cosmologique se hausse ici à la hauteur d'un véritable poème. Quelle marge entre ces causeries vivantes — très fortement documentées du reste — et les fades et banals communiqués des encyclopédies illustrées !

La même science à la fois forte et familière se manifeste dans le volume posthume *De Ring van 't Kerkelijke jaar (Le cycle de l'année ecclésiastique)*.

Dans ce volume sont décrits, de semaine en semaine, les Cérémonies, la Liturgie et les Evangiles de l'Eglise catholique. Le poète et le prêtre se sont donné la main pour orfévrer des pages, auxquelles il ne manque souvent que la forme versifiée, pour constituer des poésies véritables, d'un souffle mystique très pur.

***

Dans son *Albrecht Rodenbach*, M. Leo van Puyvelde, nous a donné une image très exacte et très minutieuse de la vie et de l'œuvre du beau poète précurseur et de l'inlassable chef militant que fut Rodenbach, dont nous pleurons encore aujourd'hui la mort prématurée. Rodenbach est une des grandes figures représentatives de notre littérature et même de notre vie flamande. Il les incarne toutes deux, synthétiquement, dans sa large tragédie de *Gudrun*, devenue en quelque sorte la représentation symbolique même de notre mouvement flamand.

Sa grande âme loyale et mâle, sa vie toute droite et honnête, son labeur tenace et persévérant, son œuvre intense et forte, M. Van Puyvelde les a étudiés en des pages peut-être un peu trop froides et impersonnelles, mais à coup sûr fidèles et exactes, et dont *La Belgique* publie, en ce numéro même, un intéressant raccourci.

André de Ridder.

LES CONCERTS

11e Concert Durant : *Ecole Française.* — MM. De Greef et Kühner.

Le programme du dernier Concert Durant, nous a permis d'entendre au cours de la même séance des œuvres d'auteurs appartenant tous à la soi-disant *école française* et qui pourtant ont des manières si différentes, des sources d'inspiration si diverses. Saint-Saëns se rapprochant des classiques, s'affirme en France comme le représentant, dans le domaine de la musique

pure, des traditions s'attachant à la scène lyrique française, que Massenet, Lalo, Bruneau, Charpentier, et avant eux Gounod et Bizet avaient tenté de moderniser sans toutefois parvenir à leur enlever leur forme conservatrice.

Nous avons regretté de ne pouvoir apprécier dans une composition orchestrale, les prestigieuses harmonies, la magistrale plasticité qui caractérisent les œuvres du maître. Heureusement nous avions comme soliste M. De Greef, qui fit comprendre, on ne peut mieux, le concerto en sol mineur pour piano, en faisant ressortir toutes les nuances voulues par l'auteur et toutes ses intentions. M. De Greef nous a montré plus que jamais qu'il possède de façon remarquable la science du rythme. Il conçoit dans son ensemble la ligne de l'œuvre qu'il dessine avec sûreté, sans que sa volonté d'interpréter avec expression fléchisse un seul instant; c'est lui qui mène les musiciens, leur donne le ton, leur indique le style adéquat au morceau, et les entraîne avec toute l'autorité désirable.

Si nous quittons Saint-Saëns pour arriver aux audaces de la jeune école française contemporaine, nous trouvons en cours de route un musicien de transition qui se range du côté des Jeune France par certaines hardiesses de sonorité, mais qui a énormément d'attaches avec la tradition, à raison de ses développements clairs et faciles, et des formes musicales antérieurement établies desquelles il ne s'écarte guère. Nous voulons parler de Paul Dukas. Nous savons gré à M. Durant de ne point nous avoir présenté l'habituel *Apprenti Sorcier*, qui, certes, ne manque pas de sérieuses qualités, mais qui n'a que le tort d'être trop connu de tous les dilettante et amateurs de musique. Nous sommes heureux d'avoir entendu la Symphonie de cet auteur : elle est bien construite, sans toutefois être exempte de longueurs qui se terminent le plus souvent par des panaches frisant la banalité. En général, beaucoup de bruit, pas assez d'envolée, des tutti dont l'ampleur ne correspond pas à la somme d'efforts apportés par les exécutants, voilà en quelques mots l'impression qui se dégage de cette composition. Comme on voit, elle est loin d'être sans défaut, mais elle est originale et plaît en plus d'un point. Et puis, faut-il l'avouer, elle avait l'attrait des choses dont on ne jouit que rarement.

Vincent d'Indy, le principal continuateur et disciple de l'école fondée par César Franck, à côté de Belges comme Jongen et Lekeu, était représenté par un *Lied* pour violoncelle. M. Kühner possède une belle sonorité, un peu dure parfois,

mais jamais froide. Son vibrato ne serait-il pas un peu serré, un peu nerveux, je dirais presque fiévreux? Cela nuit à la parfaite interprétation des *andante*, *adagios*, *lentos*, qui demandent à être joués avec calme, égalité et sérénité. Pablo Casals a compris cette importance de la diversité du vibrato; tantôt il est anxieux, inquiet, pressé, tantôt il se confond dans un lent, doux et paisible balancement, très large et presque imperceptible, d'un moëlleux inoubliable, qui vous berce sans choc, sans heurt comme par exemple dans le commencement du *Waldesruhe* de Dvorak.

Voici, enfin, les trois esquisses symphoniques de cet étrange Claude Debussy, dont un critique bien connu se raillait sans méchanceté lorsqu'il disait à propos de la musique de « Pelléas » qu'elle imitait tout, « même l'acajou du lit qui se trouvait sur la scène en ce moment » Nous acceptons ces critiques comme de joyeuses boutades d'un homme d'esprit, qui est le premier à rire de ce qu'il a dit. La musique de Debussy peut être considérée, je crois, comme l'aboutissement d'une école ; c'est le raffinement excessif, le travail compliqué, l'observation poussée au dernier degré, la sensibilité extrême, le tout mis en œuvre pour produire quelque chose d'élémentaire, de simple, de très près de la nature; de la musique comme il semble que les primitifs auraient pu en concevoir, en procédant par l'imitation des bruits de la Nature : du vent, de l'eau, des oiseaux.

Dans les esquisses de *La Mer*, l'orchestration donne l'impression d'une fluidité désirable, de l'absence de base solide; elle traduit les remous, les balancements, les traîtrises et les caresses de cette perverse charmeuse.

On ne pouvait terminer sur une note plus originale et mieux choisie que par la *Joyeuse Marche*, du truculent, burlesque et génial Chabrier. M. Durant observe parfaitement le caractère de cette page, qui convient pour ainsi dire à son tempérament, un peu massif et lourd. Pourtant, on doit féliciter M. Durant pour la très bonne interprétation des esquisses de Debussy, qui n'est pas chose aisée.

Eugène Georges.

MEMENTO

Le prix Nobel. — Ce n'est pas la première fois que les noms de Maeterlinck et de Verhaeren sont prononcés à l'occasion de l'attribution du prix Nobel de littérature. Le monde lettré tout entier applaudirait avec joie au double choix qui glorifierait à la fois deux Maîtres universellement admirés et les lettres belges dont ils sont les plus illustres représentants.

« Leur talent diffère mais s'égale, écrit à ce propos M. Paul Spaak; l'un a la force profonde, harmonieuse, sereine, même lorsqu'elle s'inquiète; l'autre, la puissance fougueuse, exaltée, frémissante, même lorsqu'elle s'adoucit; tous deux expriment ainsi les caractères essentiels du génie de notre race; tous deux enfin ont une qualité commune : la conscience de leur art. Mais, tout en étant foncièrement de chez nous, ils ont parlé un langage si largement humain, ont dit les angoisses, les soucis, les aspirations de la pensée contemporaine avec un tel accent, une telle élévation, qu'ils ont bientôt cessé, pour leur gloire et la nôtre, de nous appartenir exclusivement.

» L'idée est donc heureuse de les présenter l'un et l'autre avec l'espoir que le prix, qui fut partagé déjà, se partagerait entre eux. »

Inutile de dire que tous ici nous applaudissons à l'idée de cette candidature et que *La Belgique Artistique et Littéraire* l'appuie chaleureusement, dans l'accord unanime de ceux qui doivent mettre en mouvement les autorités compétentes.

On sait que le Parlement belge a été saisi par M. Paul Janson de la question de savoir s'il ne pouvait intervenir dans la présentation officielle des deux candidats. L'Académie royale va sous peu s'en occuper de son côté, de même que la Libre Académie de Belgique.

* * *

Dans la presse quotidienne. — Après quinze ans de direction, M. Gérard Harry quitte le *Petit Bleu* qu'il avait fondé naguère en collaboration avec M. Bérardi La littérature belge a toujours été défendue et honorée avec trop de bienveillante et précieuse sympathie par M. Gérard Harry pour qu'une revue, à laquelle il collabore à côté de tous nos écrivains, ses amis et ses obligés, ne se fasse un agréable devoir de le saluer cordialement au moment où il abandonne le journal, dévoué depuis toujours à la cause qu'elle-même défend.

M. Auguste Vierset, qui prend en mains la direction nouvelle du *Petit Bleu,* continuera d'ailleurs dans cet ordre d'idées les excellentes traditions de son prédécesseur. L'artiste et le lettré que l'on eut maintes fois l'occasion d'apprécier en lui, saura se souvenir en toutes occasions que les artistes et les lettrés peuvent compter sur le concours et l'influence dont il est à même, désormais, de faire à leur intention le plus profitable usage.

* * *

Les artistes belges à l'étranger. — M. Ed. de Looz-Block a exposé chez Bernheim, dans la galerie de la rue Laffitte à Paris, une série de marines et de paysages évoquant le pittoresque des bords de l'Escaut, à Anvers et aux environs. Ce sont des effets de matin et de soir, des ciels clairs et des ciels de feu, des eaux transparentes, des bateaux à l'ancre, des maisonnettes nichées dans la verdure et des beffrois surgis vers les nuages légers ; c'est la terre flamande dans sa beauté vivante exprimée en une extraordinaire variété d'expression.

Le gouvernement argentin a mis au concours un projet de monument destiné à glorifier l'indépendance de la grande république américaine.

Le sculpteur Jules Lagae a envoyé une maquette qui dépasse, écrit-on de là-bas, de très loin comme beauté artistique et comme conception tous les autres envois. Tout fait prévoir que ce gigantesque travail d'art sera confié à notre compatriote.

M. René Dethier, rédacteur en chef de la *Jeune Wallonie,* a profité d'un séjour qu'il faisait à Alger pour faire connaître au

public de là bas la littérature belge, ses maîtres les plus notoires et leurs œuvres. La presse algérienne a consacré d'élogieux comptes rendus aux nombreuses conférences de notre jeune compatriote.

—

A signaler également le succès remporté aux *Festspielen* de Cologne par la troupe de la Monnaie. MM. Decléry, Bourbon, Morati, Artus, notamment, et MMmes de Tréville, Mary Garden, Symiane, Eyréams, etc., firent applaudir *La Vie de Bohême* et *Pelléas et Mélisande* qui n'étaient point connus encore sur les bords du Rhin. Ces représentations furent, en outre, un triomphe personnel pour M. Maur. Kufferath qui présida à leur mise au point et pour M. Sylvain Dupuis qui dirigea l'orchestre allemand tout de suite compréhensif et discipliné sous son habile autorité.

***

La Cour d'Amour de Marcinelle.— Les organisateurs de la fête charmante de l'été dernier nous prient d'annoncer qu'ils réuniront prochainement une nouvelle *Cour d'Amour*. Le rendez-vous sera en juillet à la ferme de Bot de Mont, sur les sommets de Marcinelle, et le symbolique tribunal de poésie galante sera présidé par Mme Jules Destrée, la toute gracieuse reine de Wallonie, élue il y a un an.

***

Le Concours lyrique d'Ostende. — Le jury, chargé par Ostende Centre-d Art d'attribuer les trois prix respectivement de 25,000 francs, de 15,000 francs, et de 10,000 francs pour les trois meilleures œuvres dramatiques et lyriques d'auteurs et de compositeurs belges, s'est réuni au Kursaal d'Ostende, le lundi 8 juin, dans le cabinet de son président, M. Léon Rinskopf, directeur de l'Académie de Musique d'Ostende.

Etaient présents : MM. Léon Rinskopf, président; Guillaume Guidé, Gustave Huberti, Maurice Kufferath, Emile Mathieu, Edmond Picard, Edgar Tinel, membres; Léon Lescrauwaet, secrétaire. MM. Jan Blockx, Sylvain Dupuis et Paul Gilson s'étaient fait excuser.

Le jury a constaté qu'il avait reçu 27 partitions, dont voici la liste :

L'Emprise, calvaire passionnel, 3 actes; *Myrtis,* opéra-idylle,

3 actes et 4 tableaux ; *Erik*, drame lyrique, 3 actes ; *Mélie*, conte lyrique, 2 actes ; *Mina*, épisode lyrique, 1 acte ; *Fidélaine*, conte lyrique, 3 actes ; *Reinaert de Vos*, 3 actes ; *Adelina*, zangspel, 2 actes ; *Harte is troef*, kaartspel, 1 acte ; *Hilda*, opéra, 1 acte ; *Les Bosquillons*, opéra, 1 acte ; *Pierrot poète*, 1 acte ; *Droeve tijden*, cantate dramatique et lyrique ; ***, légende musicale, 1 prologue et 3 actes ; *Igerna*, drame musical, 2 actes ; *L'Ile vierge*, légende de vie, 4 actes ; *Colombine*, drame lyrique, 1 acte ; *Henri de Marlagne*, poème dramatique, 1 acte ; *Meije-sotternije*, zangspel, 3 actes et 4 tableaux ; *Judith*, grand opéra, 4 actes et 5 tableaux ; *Vaïma*, 2 actes ; *A Stamboul*, scènes lyriques, 1 acte et 2 tableaux ; *Ce n'était qu'un rêve*, conte lyrique, 1 acte ; *Le Sentier*, roman musical, 3 actes ; *Askel le Viking*, drame lyrique, 4 actes et 7 tableaux ; *Gerda*, lyrisch spel, 1 acte ; *Les Derniers jours de Pompéi*, drame musical, 1 acte et 5 tableaux.

Le jury a pris les mesures pour l'examen de cette belle série d'œuvres, qui atteste la fécondité de notre art musical. Il se réunira de nouveau dans un mois.

* * *

Théâtre de Verdure. — Le 12 et le 19 juillet, la Compagnie des Théâtres en plein air donnera deux représentations au Théâtre de Verdure de Genval. Au programme : *Polyphème*, le beau drame d'Albert Samain, qui vient d'obtenir un gros succès à la Comédie-Française, et *La Pomme*, un acte de Th. de Banville. Le rôle de Polyphème sera joué par M. Carlo Liten, qui l'interpréta naguère déjà au Théâtre du Parc d'une façon très personnelle. Carlo Liten sera entouré d'une troupe composée des meilleurs éléments.

Location chez Schott, 20, rue Coudenberg.

Trains partant pour Genval : 1 h. 42 et 4 h. 08 (gare du Luxembourg). Le spectacle commencera à 5 heures.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Georges Docquois : *Le petit Dieu tout nu* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Voici un genre qui s'est bien perdu, ou, ce qui est pire, qui est tombé dans la banalité sûrement faite pour le discréditer. M. G. Docquois tente de l'en tirer et y réussit avec un art charmant autant qu'adroit.

Ses contes en vers sont piquants, alertes, spirituels et d'un tour joli, qui en fait passer toutes les audaces. Combien d'autres, disant avec moins de grâce des choses beaucoup moins... vives n'en tireraient qu'un parti de scandale, tandis que la nudité du « petit Dieu », de M. Docquois, n'a jamais rien de choquant.

***

Ferdinand Bac : *Le Fantôme de Paris* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Nous avons excursionné déjà, avec l'auteur, dans la vieille Allemagne; il nous convie à l'accompagner bientôt à Venise et dans la Vieille France. Aujourd'hui, c'est dans Paris qu'il nous invite à faire une façon de voyage sentimental. Guidé par la seule faculté de sentir et de pénétrer l'essence du Passé et du Présent, M. F. Bac nous peint, dans une suite de tableaux, toute la philosophie de Paris, de sa société, de ses transformations.

Et c'est à la fois spirituel et documenté, fantaisiste et sage, amusant et profond, varié, instructif et curieux.

Chez Ollendorff :

Jean Saint Yves : *La Lumière perdue* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il est merveilleux de voir avec quel art délicat, quelle adroite maîtrise de la langue, et quelle impressionnante simplicité l'auteur a su écrire un long volume, qui se lit sans monotonie, sur le seul épisode d'une rencontre amoureuse au milieu du grandiose et solitaire désert d'Afrique.

Un jeune officier, perdu dans un poste avancé des environs de Biskra, connaît, pendant les longues heures de songerie, une jeune femme très belle et mystérieuse. Lorsque, plus tard, le cœur et l'esprit hantés par ce souvenir, il la retrouve, elle est devenue aveugle, et c'est une fin poignante à ce rêve émouvant, vécu dans la beauté prestigieuse des paysages de soleil, d'angoisse, de splendeur, de verdure et d'aridité tour à tour...

***

Marcel Dhanys : *Le Roman du Grand Condé* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). L'histoire est un fonds inépuisable pour les romanciers. Où trouver, en effet, drames plus passionnants et, aussi, leçons d'humanité plus frappantes sinon dans les événements, les intrigues et parmi les personnages célèbres de l'authentique passé ?

Voici le récit mouvementé, attachant comme pas un, des amours du vainqueur de Rocroy et de Marthe de Vigean.

Ce n'est pas seulement l'habile et parfaite reconstitution d'une époque que M. Marcel Dhanys a réalisée mais il a pénétré avec art et

finesse dans les complications édifiantes d'une analyse psychologique délicate et mis en relief le charme pénétrant et attendri d'une mélancolique et séduisante aventure amoureuse.

——

A la Librairie Moderne :

Paul Adam : *La Morale de la France* (Un vol. in-18 ill., à fr. 3.50). Le *Triomphe des Médiocres*, écrivait autrefois le jeune Maître. Il a restreint le champ dans lequel il exerce sa verve mordante en même temps qu'il déploie sa précieuse sagacité philosophique. Selon son actuel jugement, l'élite favorisée de la nation est composée d'un million de bacheliers qui ont délaissé, leurs études finies, toutes préoccupations intellectuelles, voire intelligentes.

Et voilà pourquoi il faut régénérer transformer au plus vite la morale de la France, menacée de déchoir, de s'avilir sous l'influence de cet esprit sans grandeur, sans idéal des dirigeants.

Comme toujours, ce livre de Paul Adam est un manuel de virilité, d'énergie, basé sur des considérations de saine confiance en la toute-puissance du savoir, de la pensée, du travail. A signaler notamment quelques portraits solidement campés de ces « professeurs d'énergie » : Napoléon, Balzac, Montaigne, Lafayette, etc.

* * *

Ovide : *L'Art d'aimer* (Un vol. in-8° ill., à fr. 0.95). Un chef-d'œuvre classique qui entre dans l'intéressante collection de l'éditeur Maurice Bauche. C'est le romancier Pierre Sales qui a écrit l'étude sur l'œuvre d'Ovide, les Héroïdes, les Tristes, les Pontiques, etc.

——

Chez Lemerre :

Maurice Montégut : *Les Cadets de l'Impératrice* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est la suite du *Roi sans Trône*, dont nous signalions dernièrement le ton entraînant, la fougueuse allure et la passionnante fable bâtie sur une donnée historique. M. Maurice Montégut suit, cette fois, dans leurs équipées à travers le monde les dix jeunes aristocrates engagés au service de Napoléon et, parmi eux, M. de Grandlys, nom qui cache la personnalité du fils de Louis XVI, l'enfant tragique échappé du Temple, et de qui la destinée, après plus de cent ans, est restée une angoissante énigme.

L'auteur a fait passer un souffle entraînant d'héroïsme dans ces aventures qui lui permettent d'évoquer, dans toute leur troublante ardeur et leurs secrètes machinations, les temps agités du grand Empire fabuleux.

——

Aux Edit. de La Grande Revue :

Raymond Poincaré : *La Littérature belge d'expression française* (Une plaq. in-8). Nul hommage ne pouvait être plus précieux et plus flatteur pour nos écrivains, que celui du grand avocat français, dont l'autorité littéraire égale sa notoriété juridique et sa gloire oratoire. M. R. Poincaré est venu faire à Anvers et à Liége, des conférences dont le retentissement fut considérable. Il y célébra avec sincérité, comme aussi avec une érudition que tout le monde admira, le labeur fécond de nos poètes et de nos prosateurs, « qui peuvent être compris et aimés des Français, mais qui n'en sont pas moins, et avec grand'raison, restés Belges de cœur et d'esprit ».

M. Poincarré, en publiant sa très brillante étude, nous a donné la joie de posséder quelques-unes des plus remarquables pages qui furent jamais consacrées à un mouvement littéraire, dans lequel il voit le témoignage, une fois de plus, que notre sol natal « est un inépuisable réservoir d'énergies intellectuelles et artistiques ».

——

Chez Plon-Nourrit :

Daniel Lesueur : *Nietzschéenne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50).—Une figure de jeune femme campée dans une attitude d'énergie, de volonté, de droiture. L'amour s'empare peut-être de cette âme forte. Mais l'amour ne l'asservit pas, parce que l'esprit la guide.

Peu de romans réunissent un monde aussi ıste d'idées. L'héroïne, cette Jocelyne Mo-estier, que les amertumes de la vie et les nseignements douloureux de l'expérience pré-›ce, ont armée de science autant que d'énergie, : tout puisé en son cœur aussi bien que dans ı lecture et la méditation de Nietzsche, aime n homme marié, chef d'une importante usine. Ce Robert Clérieux est un faible et au con-ıct de Jocelyne, sous l'influence de sa volonté ypnotique, il acquiert la force de se dompter ›i-même, et de vaincre le sort.

On ne raconte pas ce roman vivant, ému, assionné, mais surtout si profond en ensei-nements et fertile en discussions. Il est l'œuvre 'un esprit rare et d'une artiste en pleine maî-·ise.

***

Ernest Daudet : *Au galop de la Vie* (Un vol. ı-18. à fr. 3.50). — Il y aurait une curieuse :tude à faire sur la littérature que le conflit eligieux qui a récemment agité la France a ıit naître. A côté d'ouvrages de polémique ou e politique pures, de nombreux romans ont ris prétexte de ces événements pour situer :ur intrigue. M. Ernest Daudet a de la sorte hoisi comme personnages essentiels d'*Au alop de la Vie* un prêtre et des hommes de ›i mêlés à l'expulsion des Carmélites de l'ave-ue de Tourville et il a, de plus, campé la hysionomie curieuse et très noble de l'artisan rincipal de la séparation revenu au respect et la crainte de Dieu à l'heure de sa mort.

Le tout évolue autour d'une aventure pas-ionnante d'amour et d'argent qui nous montre e triste ménage désuni d'un certain Firmin ıugeard, fripouille sans scrupules, lequel fait npudemment souffrir sa femme très digne, ıonnête et touchante.

* * *

André Vernières : *Camille Frison* (Un vol. n-18, à fr. 3.50).— Le roman d'une « ouvrière de a couture », préfacé par M. Lucien Descaves; ›n a vite fait de deviner la tendance sociale de :e livre. Il est sain, d'ailleurs, probe et sans violence inutile, douloureux sans angoisse excessive, documenté sans aridité pédante.

L'histoire lamentable de la sympathique ouvrière parisienne qui reste vertueuse malgré les sollicitations du luxe qui l'entoure, aboutit à cette conclusion que le renouvellement, l'as-sainissement de la mentalité des fillettes, grâce à une épuration de l'éducation première, serait le plus sûr levier du bonheur de ces humbles.

* * *

Ed. de Morsier : *Etudes allemandes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On a souvent célébré l'es-prit de persévérance, d'étude, de discipline, des Allemands dans les domaines scientifiques et philosophiques. M. E. de Morsier s'occupe aujourd'hui de l'intellectualité et de la produc-tion littéraires allemandes. Il le fait d'une façon très personnelle, très documentée d'ailleurs et sans parti pris.

* * *

Baronne de Brimont : *L'Essor* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Des méditations d'une grande noblesse de pensée, d'une sincère émo-tion, d'une simplicité séduisante de forme. L'inspiration s'y retrouve du grand Lamartine, dont l'auteur est la petite-nièce.

* * *

Jean Blaize : *Rêve de Lumière* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Olivier Gerdeuil, après une jeunesse d'amant insouciant et volage, finit par se marier et, ce qui est la règle, par faire le meilleur des époux et être le plus heureux des pères.

Fils d'usinier, Gerdeuil consacre son temps, son labeur et sa fortune au bien des ouvriers. Véritable apôtre par conviction, il entraîne dans son fraternel prosélytisme humanitaire sa femme qui, jusque là, ne s'était senti de la bonté dans l'âme et de la pitié charitable qu'au nom du Dieu en qui elle croyait fervemment.

L'auteur a su donner à ce roman à portée sociale une émotion sincère et en rendre l'in-trigue attachante sans rien enlever à la valeur et à la persuasion de la thèse de solidarité qu'il entend défendre.

* * *

H. Allorge : *Comme au temps joli des Marquises* (Un vol. in-16, à fr. 1.50). — Rondels, rondeaux, piécettes archaïques d'une grâce menue et précieuse Tendresse rêveuse, mélancolie souriante, madrigaux et révérences,... comme au temps joli des marquises.

Le fil ténu d'une vague action — l'éternelle aventure amoureuse — relie ces petits tableaux poétiques.

Bibliothèque des Réformes sociales :

Harlor : *Le Triomphe des vaincus* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Peu de livres nous offrent, dans la marée sans cesse montante des romans de tous genres, autant d'originalité, de puissance, d'émotion, de « pensée » et d'art.

Dans un style d'une richesse admirable en même temps que d'une rare personnalité, l'auteur conte le drame d'une cour européenne en nos temps troublés où les royaumes déchus, les trônes branlants, les familles princières dégradées sont voués aux fins lamentables.

Constantin Michleyeff est le jouet de ce destin tragique. Un grand amour cependant eût pu faire de lui le héros attendu de la Fraternité, de la Bonté saintes. L'apôtre n'est bientôt plus qu'un homme fort indigne, et l'amant qu'un adultère sans fidélité, ni grandeur. Et la mort, sous laquelle le peuple cache sa soif de vengeance et d'espoir, attend le triste roi pitoyable.

L'auteur de cette œuvre empoignante et belle, s'est signalée jusqu'ici par des articles fortement pensés, dans la *Fronde* notamment. Elle fait un début qui sera légitimement remarqué dans le roman qu'elle sort de la banalité courante.

Chez Ambert :

Jean Bertheroy : *Les Bergers de l'Arcadie* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il y a un siècle ou deux, lorsque les sous-titres étaient à la mode, l'auteur de ce livre eût ajouté au sien : *Les Bergers d'Arcadie* ou *Les Frères ennemis*. Olpis et Glaucès se sont épris, en effet, de la petite Cydalie, et l'amour a mis en leurs cœurs jumeaux la jalousie et la méfiance. Toutefois, aucun des deux rivaux ne sera le vainqueur, car il y a le dieu Pan qui rôde dans les forêts et siffle aux pâtres langoureux la primeur des fillettes volages.

Une demi-douzaine de contes amoureux suivent celui-ci, tous dans la note, d'un charme délicat et rare, qui marque la personnalité de l'auteur, à juste titre célèbre pour ses brillantes transpositions littéraires de l'antiquité.

* * *

Au Mercure de France :

Henri de Regnier : *Les Scrupules de Sganarelle* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il appartenait à M. H. de Regnier de faire ce joli pastiche moliéresque, mais qui atténue la raillerie piquante au bénéfice d'un peu de marivaudage séduisant. Il ne faut voir dans cette comédie qu'un jeu et un amusement littéraires, dit l'auteur? Mais l'amusement lui-même est délicat et rare, lorsqu'il est le fait d'un écrivain subtil, alerte et profondément artiste comme celui à qui nous devons *Le Bon plaisir* ou la *Double Maîtresse*.

* * *

C. Stryienski et P. Arbelet : *Les Soirées du Stendhal Club* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Pour la deuxième fois, des fervents du culte Stendhalien ont réuni des souvenirs, des anecdotes et rédigé de minutieux commentaires, concernant la personne, la vie et les livres d'Henry Beyle. On lit ces pages avec intérêt; elles célèbrent sans enthousiasme outré la finesse et la vérité de l'esprit de l'auteur longtemps ignoré ou inconnu.

Aux Annales politiques et littéraires :

Les Jeux d'aujourd'hui (Un album in-4°, ill.).—Au début de l'été, à la veille des vacances, l'idée est ingénieuse et sera accueillie avec joie, de réunir dans un album luxueux les règles et descriptions de la plupart des jeux de plein air et de société.

Il appartenait à la célèbre publication de

M. et Mme A. Brisson de mettre sur pied ce guide précieux. Ils y ont excellemment réussi avec la collaboration de quelques spécialistes réputés.

Chez Sansot et Cie :

Henri Focillon : *Le Demi-Dieu* (Un vol. in-18. à fr. 3.50). — En une suite de quatre dialogues, l'auteur expose ses idées philosophiques. Le Demi-Dieu de la 1re scène, c'est le Sostrate de Béotie, le colosse idiot dont parle Renan dans son *Marc-Aurèle.*

Un fragment d'un *Faust* et un bref drame d'amour moyenâgeux en une Tolède héroïque, superbe et tragique, complètent ce livre intéressant.

***

Paul Abram : *L'Evolution du Mariage* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Bourget, Paul Hervieu, les frères Margueritte et tant d'autres écrivains, ont tenté de résoudre le problème de l'élargissement du mariage auquel les législateurs n'ont pas su donner encore de bonne solution. M. P. Abram écrit un gros livre très documenté sur cette thèse. Il prône le mariage réduit à une simple déclaration des conjoints et le divorce ramené à une simple déclaration inverse... Historiquement, philosophiquement, socialement, juridiquement, il argumente avec ingéniosité.

***

Marguerite Hankes : *Les Ames muettes* (Un vol. in-18 à fr. 3 50).— Menus contes frêles, atténués de tons ainsi que de fins pastels. Du charme incontestablement et de l'originalité. L'auteur prétend comprendre le langage des choses et percevoir leur âme. Celles-ci ne sont jugées muettes, dit-elle, que parce que leur langage est autre que celui des hommes.

***

J. Kont : *La Littérature hongroise d'aujourd'hui* (Un vol in-18, à 2 francs). — Copieuse et savante étude qui prend une belle place dans la collection d'études étrangères de la maison Sansot. L'auteur nous révèle positivement tout une école « jeune hongroise » qui a singulièrement élargi l'horizon intellectuel du peuple Magyar.

***

A. des Vernyères : *La Maison du Seigneur.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — En sous-titre il est annoncé : Scènes de la vie cléricale contemporaine. C'est surtout la vie dans les collèges de prêtres, en France, qu'il faut entendre par là. Et c'en est une satire violente. Le héros du livre, Jacques, est un jeune homme, fils d'un politicien fougueux et démocrate tué en duel et d'une mère catholique fervente. Le monde ecclésiastique lui est vite en horreur et il s'évade du couvent en criant au milieu d'une séance de distribution de prix : Vive la Révolution !

Chez L. Vanier :

René Ghil : *Œuvre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Le poète a remis en harmonie, livre par livre, son œuvre considérable et de si personnelle originalité, par la pensée, la tendance et la forme.

Il nous offre aujourd'hui, dans le deuxième tome du *Vœu de vivre* le développement des synthèses de l'existence de la petite ville, de la province et de la campagne, après qu'il nous eut naguère évoqué le drame complexe de la grande ville.

Comme toujours, M. René Ghil applique sa théorie de l'instrumentation verbale, technique à bases scientifiques.

A la Société d'Edition Milanaise :

Tellio Panteo : *Le poète F.-T. Marinetti* (Un vol. ill. in-18). — Aucun lettré français n'ignore ce que M. Marinetti fait depuis longtemps en Italie, par la plume et la parole, pour les poètes en général et ceux de France en particulier. Sa belle revue *Poesia* est la maison fastueuse qui accueille tous les fervents du grand lyrisme.

Nous saluons donc avec plaisir le légitime hommage enthousiaste qu'un confrère consacre

à la sympathique personnalité du poète de *A la Conquête des Etoiles* et du *Roi Bombance*, ainsi qu'à l'apôtre fervent du bel art des vers et du culte éternel de la Beauté.

— —

A la Bibliothèque Indépendante d'Edition :

Richard d'Onio : *La Conversion d'une Parisienne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — La conversion, c'est ici plutôt la résistance à la tentation. Une jeune parisienne est obligée de passer, loin de son mari, une saison dans une ville d'eau. Elle nous raconte comment elle ne succombe à aucune des tentations qui l'y sollicitent.

Il y a aussi le récit, accidentel mais qui prend une large place dans le livre, du douloureux roman d'amour d'une touchante petite poitrinaire qui veut se laisser, à peu près volontairement, mourir parce que tout, dans la vie méchante, la sépare de celui qu'elle aime.

Ce n'est pas à proprement parler une œuvre d'unité très serrée, mais plutôt une suite d'impressions, de tableautins, de portraits généralement bien venus écrits avec aisance et simplicité.

— —

Chez Tassel :

Paul Bruzon : *Soleil d'Islam* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — La réponse à beaucoup de romans d'amour exotiques. Ce n'est plus le blanc épris d'une Mme Chrysanthème rencontrée sous des cieux lointains... Mais c'est le puissant, noble et beau chef arabe Ahmed trahissant au profit de la coquette et jolie Mme de Lodde la foi jurée pourtant éternelle à la douce Djemila.

Comme ces amants du pays du Soleil ont le cœur ardent et les étreintes frémissantes, le fils de l'Islam conte et prouve à la fille des Roumis sa passion en des termes imagés autant qu'éloquents et d'une façon exubérante, qui ont donné à M. Bruzon l'occasion d'écrire sur cette aventure un livre de style coloré et de pittoresque chatoyant.

— —

Chez Dorbon l'aîné :

Choderlos de Laclos : *Poésies* (Un vol. in-8o à 5 francs).—Connu pendant un siècle uniquement pour ses *Liaisons dangereuses*, Choderlos de Laclos a été révélé dans son œuvre tout entier depuis quelques années par divers admirateurs lettrés.

MM. A. Symons et L. Thomas viennent à leur tour de réunir les poésies parues notamment dans une édition rare de 1788 ou conservées dans des manuscrits.

C'est un volume piquant et précieux édité dans la forme élégante des belles impressions du XVIIIe siècle.

AUGUSTE RODIN [1]

J'ai vu faire ce livre et peut-être c'est ce qui, à défaut d'autres raisons, me vaut l'honneur d'y inscrire ce commentaire. Il est sorti d'un culte et il apparaît la louange d'un dieu. Il déroule du génie et de la vie; il recompose à chaque page de la beauté; il est fait de gestes non moins que de pensées; et d'harmonieuses phrases y prolongent le son d'une voix à laquelle une autre répond.

Une jeune femme commença à l'écrire il y a six ans; elle habitait un pavillon de jardinier à Saint-Cloud. Des fenêtres de son petit grenier d'art, par delà les jardins, les avenues et le fleuve, s'apercevait, dans l'or et les fumées, Paris, monstrueux amas de tours, d'arcs, de propylées et de toits. Sa grâce de sensibilité pensive s'accordait au tranquille décor des étoffes, des meubles et des images. Des bouquets emplissaient les vases; leurs pétales, en s'effeuillant, recouvraient de grandes pages manuscrites d'une écriture égale et penchée. L'encre parfois en était fraîche encore : c'était la bonne inspiration du jour et de la veille. Il arrivait qu'elle me les lût de sa voix claire et haute qui m'évoquait l'égouttis d'une girande dans sa vasque : la diction, élégante et noble, se détachait sur les lourds fracas lointains, pareils à des paquets de mer escaladant les estacades.

J'eus ainsi à mesure la confidence de ces pages qui elles-mêmes étaient la confession d'un merveilleux esprit. Avec des paroles, avec les paroles tombées de la grande barbe d'or et d'argent du maître glorieux, s'était à la longue composé l'extraordinaire visage

(1) Préface pour le livre de Judith Cladel, *Rodin l'artiste et l'homme*, chez J. Van Oest.

d'un Pan, contemporain des genèses et des forces élémentales. Ainsi, une artiste d'un autre art, avec ce qu'il lui abandonnait de son âme et de son exemple, avait pétri et modelé l'accent irrécusable de la ressemblance spirituelle. Celle-ci l'égala à lui-même comme un miroir d'où remonta son propre reflet, avec le geste et le regard et le mot et toute une destinée fabuleuse.

On peut dire qu'après Camille Claudel qui, d'une matière maniée à grands plans, fit jaillir le muscle et les reliefs d'un puissant masque physique, Judith Cladel, ici, exprima toute vive, dans sa moelle et ses circonvolutions, la cérébralité en travail d'un pur ouvrier de sensations et d'idées. Ainsi se trouva réalisée, dans son unité et son intégralité, une image à laquelle, vraisemblablement, ne s'ajoutera plus aucune touche plus parfaite.

Rodin vit donc en ce format son énorme vie active et repliée d'humain colossal en qui se continuent et s'accomplissent les âges. Il va, passe, sème des gestes, semble sculpter de l'espace et de la durée. Comme les hautes cimes intellectuelles, par moments il se résorbe dans la confusion d'une sorte de paysage grandiose. On ne discerne plus bien alors par quel point il appartient à son siècle et par quel point aux autres : peut-être il les résume tous en lui. Il se meut dans le moment et dans le temps : il porte entre les tempes une vision de la vie infiniment prolongée. Il semble avoir assisté au cycle des métamorphoses : il a vu des humides tuniques de la sirène sortir l'éveil gradué de la femme. Ses Femmes, par une conjecture des origines, ont comme un dessin d'algues déroulées dans l'onduleux mouvement de la nage. Il connaît les intervalles et l'enchaînement des choses : il sait le secret des évolutions qui vont du mécanisme animal à la grâce du geste humain, de la grossière cabane au palais, du barbare autel sanglant à la symbolique des cathédrales. Et c'est tout cela qui, de son œuvre, passe dans ses entretiens et s'extravase en ces présentes communications à Celle qu'un jour il élut pour la disciple de ses pensées.

Rodin vit dans les âges de l'art et de la vie ; il en personnifie la continuité et le perpétuel renouvelle-

ment. Il s'y atteste le recommenceur éternel au jardin des genèses. Telles de ses figures comme engluées de matière, aux formes mal éveillées, donnent l'idée d'un songe lourd des âmes dans le crépuscule mystique des cryptes. Ailleurs des torses, bras coupés, semblent tombés d'une métope avec les grands modelés concrets et les statiques souveraines des divines parthénopes. Ses Faunesses au dos long et aux gorges brèves, ont l'irritante et souple grâce androgyne des filles de la Renaissance.

L'argile, en sortant de ses mains, déroule ainsi l'infinie diversité des plastiques à travers ce qu'elles ont de primordial, de transitoire et d'absolu. Il semble avoir été situé par sa fortune au centre du mouvement des formes. Je ne me lasse pas d'admirer que les âges d'ingénuité primitive autant que de haute subtilité raffinée, alternent dans son sens des formations premières, abrupt et cosmique, si on peut dire, et par ailleurs dans les suprêmes floraisons de la beauté arrivée à son apogée. Nul comme lui n'exprima les morphologies ni ne fit sentir le mystère qui, dans le corps féminin, résume les tendres et molles courbes de la planète ni ne marqua par quelles intimités perpétuées la femme continue à se rattacher à la faune, au végétal, au lent processus initial.

Considérez la petite Faunesse à genoux, cep enchaîné et qui se délierait, fruit divin de nature, dardé des calices secrets du sexe ; et ailleurs cette Faunesse, encore, énigmatique et gaînée de limon primitif; et plus loin la petite Femme animale, ondine ou singe, accroupie avec le geste familier et toujours féminin de faire jouer ses pieds entre ses doigts. Algues, nymphes, océanides, mythes aux confins de l'éternelle matière splendide, ô formes, aspects successifs de l'être, fleurs de chair nées du baiser de l'air et de la lumière et qui, en devenant femmes, demeurent la grâce flexible et animée d'un champ d'orchidées humaines!

A mesure, de ses mains immenses et délicates, le prodigieux animateur les accouche à la vie, au désir, à la beauté, au péché sacré qui transmet la substance. Les voici remonter des fleuves et sortir des forêts avec leurs membres en coquillages et leurs

chevelures en chutes lourdes de feuillages, filles de l'ombre et du soleil, symboles de la vie et de la mort, images radieuses en qui se mire l'immortelle jeunesse de l'univers.

Si grand qu'il soit dans ses représentations de la vie héroïque, Rodin apparaît cependant avant tout l'hiérophante de la vie amoureuse et féconde. Son œuvre est orgiaque et religieuse, comme les mystères de l'Inde et de la Grèce, selon le rituel même de la vie, qui associe la démence sexuelle à la fonction génésique. Il a le grand sexe érotique et chaste de l'art, fait d'androgynisme mâle et féminin. Il possède la double main caressante et terrible des manieurs d'humanité complets, celle qui forge les héros, les titans et les monstres et celle qui, d'un attouchement léger, donne l'essor à l'ange et à la vierge. Au *Hugo* olympien, aux tragiques *Bourgeois de Calais*, aux séculaires douleurs de la mère Eve, engendrant des postérités qui la renient, s'opposent les idylles, les tendres poèmes, les symboles heureux de la grâce, de la joie, du baiser, de la prière et des bénédictions.

Rodin règne, en effet, dans l'universel : il se dénonce un cycle d'art et d'humanité total : il trace par le siècle une orbe de génie, d'héroïsme et de passion où est entraînée l'âme moderne. Il a fait sa sculpture de muscles et de sang, mais aussi de sentiment et d'idéal. Sa cérébralité, avec celle de Balzac, de Hugo et de Wagner, commande tout un âge, de la même densité formidable qui, aux épaules du *Penseur*, câblées comme un contre-fort, fait peser, par-dessus la bestialité hagarde des foules, le poids d'une tête où tient un monde.

Ce sont là quelques-unes des réflexions que me suggère le livre de Judith Cladel. Il est mieux qu'une page de critique au sens rigide du mot : il est un rite d'admiration et de piété. Il dégage la foi qui est la clairvoyance supérieure; il illumine l'œuvre rodinien et il en demeure illuminé. Il est la claire et triomphante avenue par laquelle vient à nous un des hommes de ce temps qui donna le plus nettement l'impression de l'absolu.

CAMILLE LEMONNIER.

VIEILLES CITÉS FLAMANDES

Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,
Dites, de quel grand plan de gloire
Vers la vie humble et dérisoire,
Toutes, vous voilà descendues ?

Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil
Ni ce que disent aux nuées
Tant de pierres destituées
De leur ancien et bel orgueil.

Vos carrefours, vos grand'places et votre port
Tout est muet et léthargique ;
Tout semble aller, à pas logiques,
Vers l'horizon où luit la mort.

Seule, quand le marché aligne, au jour levé,
Sur le trottoir, ses éventaires,
Un peu de vie hebdomadaire
Se cabre, aux joints de vos pavés.

Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or
Mènent leur ronde autour des rues,
L'émoi des foules accourues
Vous fait revivre une heure encor.

Vos mœurs sont pareilles à vos petits jardins.
— Buissons corrects, calmes verdures —
Mais une odeur de moisissure
Séjourne, en leurs recoins malsains :

Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers :
Vous ne penchez sur vos négoces
Que des yeux mornes ou féroces
Qui ne comptent que par deniers.

Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans fierté
Se complaisent aux moindres choses ;
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.

Vous ne produisez plus ni communiers, ni gueux,
Et vivez, à la dérobée,
Des miettes d'ombre et d'or, tombées
Du festin rouge des aïeux.

Pourtant, si triste et long que soit votre déclin,
Notre rêve ne veut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.

Vous vous armez encor de trop d'entêtement,
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,
Pour n'être plus au vent du monde
Que des tombeaux d'orgueil flamand

Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut,
En ces heures de somnolence
Où le visage du silence
Se mire seul en vos canaux.

LES PINSONS

Même quand le vent meugle
Et fait grosse sa voix
Ils s'exaltent, en leur cage de bois,
Les doux pinsons aveugles.

On a tué, dans leurs yeux clairs,
Toute la vie ;
Mais depuis lors,
Ardente, inassouvie,
Plus violente encor
Vibre, dans l'air,
Leur chanson d'or.

Ils ne voient plus, mais ils s'écoutent :
Leur voix s'affine et se veloute
Et met un peu d'allégresse et d'amour,
Au cœur des pauvres gens des cours
Et des impasses.

Dès qu'arrive novembre et ses vents fous,
Solidement, on pend au clou,
Près des fenêtres basses,
Leur cage étroite
Comme une boîte ;

Et l'on n'entend plus rien, sinon près du plafond,
Leur petit bec qui gratte
Ou bien leurs sauts légers de bâton en bâton
Et le bruit sec de leurs pattes.

Or, voici Mai et les concours
Entre ville, village et bourg ;
Et désormais la vie
Des doux pinsons est asservie
Au dominical branle-bas
Des angoissants combats.

Sur le marché, où se dressent des tentes,
Assis à l'ombre et pipe aux dents,
Les solennels experts ornés d'un président
Large et fondamental, attendent.

Et s'alignent les petites cages en bois
Devant sa massive prestance,
Et s'entêtent et s'effilent les voix,
Sur un signal de son omnipotence.

Mousses de chant qui s'échappent, dans l'air,
De la coupe d'un gosier frêle,
Bulles, perles, miroitements, éclairs,
Sans nul effort, qu'un battement des ailes,
Frétillements de cris, fourmillements de sons,
Trilles en fleur, trilles en fête,
Oh ! les naïfs et doux pinsons,
Comme ils s'entêtent.

Le président rougeaud et gros
Fume toujours, et ne dit mot ;

Mais son oreille ardente écoute
L'autre après l'un, chaque pinson
Tresser les brins de sa chanson.
Tous s'acharnent, aucun ne doute,
Car, c'est à ceux qui, de leur cœur battant,
Ont, en un même temps
Tiré le plus souvent, les mêmes notes
Qu'on adjuge — parfois l'on vote —
Le prix dont sera fier, pendant un jour,
Tel quartier de la ville ou tel hameau d'un bourg.

O les petites voix lasses, mais obstinées!
O la fragile et babillante claironnée,
Ici, là-bas, toujours, encor!
Jusques à l'heure où le plus fort,
Dans le disloquement et dans la débandade
De l'unanime sérénade,
Impose à tous son survivant effort
Et dans l'entier silence et la cruelle attente
Regonfle une dernière fois sa gorge — et chante!

Et le vainqueur et son pinson
Avec, au treillis de la cage
Un rameau clair de fleurs sauvages,
Rentrent à la maison,
Où, dans l'angoisse et dans la fièvre,
Leur nom vole, de lèvre en lèvre,
Tandis qu'assises, sur leur seuil,
Les commères lourdes et grasses
Se rengorgent d'orgueil
A voir la gloire et la victoire
Se rencontrer en leur impasse.

COIN RELIGIEUX

En ce quartier quatre fois centenaire
Dont les hôtels et les maisons
S'ornent d'un millésime ou d'un blason,
Le Séminaire
Aligne, au long de sa masse carrée,
Son triple rang de fenêtres barrées.
Des chanoines massifs en longent le trottoir
Et le mur solennel d'où déborde un platane :
Et les boucles d'argent ornant leurs souliers noirs
Brillent, de pas en pas, au bord de leurs soutanes.

La place tout entière est hostile au vain bruit.
L'évêché règne au fond et son fronton reluit ;
Et vers le soir, la cathédrale sombre
Laisse flotter sur lui
L'ample et mouvante nuit
De sa grande ombre.
Lieux de piété docte et de chrétienne ardeur :
La province y cultive
Sa croyance rébarbative
Et sa ferveur.
L'ancienne foi s'y développe âpre et valide.
L'ordre la tient serrée en son poing dur
Et ses dogmes s'y consolident
Comme de lourds piliers encastrés dans un mur.

Et pour la maintenir ou l'affermir encor
Obstinément, au long des temps, depuis toujours,
Tels gars de la bruyère ou tels bourgeois des bourgs
Se font ses serviteurs ou se nomment ses prêtres.
L'Église trouve en eux ses soldats et ses reîtres :
Ils ont le cœur ardent, la voix fruste et sonore
Et par dessus leurs yeux, ils ont tassé leur front
Comme un moellon.

Ainsi l'esprit des champs rèche, têtu, gothique
Instaure, au cœur des villes apathiques,
Sa forge lourde où se couve son feu ;
Il fit jadis leurs mœurs et leurs coutumes
Et leur terreur et leur cerveau
Et maintenant encor, son ponctuel marteau
Contrôle et tord, sur son enclume,
Chaque penser que jette au vent l'orgueil nouveau.

Et les cloches sonnent et sonnent
En son honneur, ainsi que des hérauts ;
Et les cloches le célèbrent et le propagent
De siècle en siècle, et d'âge en âge,
Du haut des tours, à coups de battants noirs ;
Elles le crient au vent et le crient à l'espace,
Aux coins, aux carrefours, aux ruelles, aux places,
Dès que l'aurore monte ou que descend le soir ;
Et la ville obéit, dûment, à ces voix rudes,
Moins par amour peut-être ou par devoir
Que par longue et tenace et pesante habitude.

ÉMILE VERHAEREN.

LA GENÈSE DE L'ULENSPIEGEL DE CHARLES DE COSTER

A mesure que la marche du temps déplace la perspective dans laquelle nous apparaît notre littérature belge d'expression française, le rang et la signification de nos écrivains nationaux sont de plus en plus fixés dans le jugement du public. La critique esthétique, celle qui s'arme de goût plutôt que d'érudition, a presque achevé sa tâche, et le moment approche où une autre méthode, celle de l'exactitude philologique, pourra s'appliquer avec fruit à déterminer les sources d'inspiration de nos auteurs, et à préciser leur rôle dans l'évolution générale des lettres européennes.

Charles De Coster, dont la place est marquée sans conteste au nombre de nos gloires, ne réclame plus ni éloges ni blâmes. Les feuilles de sa couronne de laurier ont été définitivement disposées par la main de nos littérateurs. Le modeste labeur des comparaisons de texte et de l'examen des sources peut donc commencer pour lui. Si ce travail de patience, qui vise à établir la réalité des faits et à montrer leur enchaînement, fait sourire les amateurs d'amplifications brillantes, nous n'entreprendrons pas de le justifier. Mais nous avons à nous défendre dès l'abord contre une interprétation abusive de nos intentions.

Nous n'attaquons pas la réputation d'un écrivain en fixant la place qu'il tient dans l'histoire de l'évolution du goût. Les plus grands génies du passé ont largement emprunté à leurs devanciers et ont pleinement participé au mouvement littéraire de leur géné-

ration. Leur originalité a consisté à se pénétrer des sentiments et des idées de leur siècle et à les exprimer avec profondeur et avec force. Et si De Coster brille au premier rang de nos illustrations nationales, c'est non comme un génie erratique ou isolé, mais comme l'interprète d'un courant d'opinion et comme l'initiateur d'un progrès artistique.

Francis Nautet, dans son *Histoire des lettres belges d'expression française*, a insisté sur les tendances politiques d'un libéralisme agressif qui animent d'un bout à l'autre la *Légende d'Ulenspiegel* et qui se précisent vers la fin, dans la conclusion de l'allégorie des Sept.

« ... Ne prenez, écrit-il, que la substance du raisonnement réduite en matière informe, vous trouverez mis à nu, sous la parure luxueuse, les caractères amoindris d'un protestantisme qui a parfois raison du culte panthéiste inconscient grâce auquel De Coster s'est élevé au-dessus de son milieu.

» Dans le sens que nous donnons ici au protestantisme, entendez ce qu'en Belgiqne on dénomme le doctrinaire. » (1)

En rattachant aux conflits politiques dont notre pays est le théâtre la pensée finale de la *Légende d'Ulenspiegel*, Nautet n'avait certes pas absolument tort. Mais ses propres allusions au protestantisme et à un vague culte panthéiste nous engagent à chercher au delà des frontières de Belgique une partie des sources d'inspiration de notre premier chef-d'œuvre littéraire. Nous étions, au milieu du XIXe siècle, dépourvus de traditions favorables à la floraison des lettres nationales. L'imitation de la France, dangereuse en tout temps pour notre originalité, n'offrait guère de promesses à cette époque. Au cours de la bataille romantique, la France s'était elle-même tournée vers Byron, Shakespeare et Gœthe pour rajeunir sa poésie figée dans les formes classiques.

De Coster, ennemi juré de la froideur académique, était d'ailleurs Flamand de parti-pris, exclusivement,

(1) NAUTET, I, 122.

obstinément. Aurait-il pu emprunter à l'Angleterre? Rien ne l'indique, car il paraît avoir ignoré la langue et les écrivains d'Outre-Manche. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait rien connu ou utilisé des ressources qu'offraient à son talent les littératures voisines. Nous signalerons plus loin la part de son bien qu'il a prise chez nos voisins du Midi et les rapports assez éloignés qui l'unissent à ses rivaux de Belgique.

Critiques et biographes s'accordent à nous montrer le chemin de l'Allemagne, si nous voulons saisir la filiation par laquelle il se rattache au mouvement littéraire européen. L'année de sa naissance à Munich (1827), la gloire olympienne de Gœthe brillait à son apogée. Sans doute qu'en venant en Belgique à l'âge de six ans, le pupille de l'archevêque de Tyr ne pouvait apporter un bagage littéraire bien pesant, mais il possédait une connaissance de la langue allemande qu'il ne devait plus perdre par la suite. Quand parut la *Légende*, son auteur, qui atteignait alors sa quarantième année, parlait encore l'allemand avec facilité (1). Il était donc préparé à assouvir ses futures curiosités littéraires le jour où le goût romantique les orienterait vers son pays natal.

C'est à sa naissance germanique qu'il semble avoir été redevable de la facilité avec laquelle il acquit plus tard la connaissance du flamand. Si la familiarité de De Coster avec ces deux langues, est incontestée, en revanche il plane quelque doute sur la solidité de son savoir dans ce domaine (2). Dans une requête écrite en 1860, en vue d'obtenir un emploi à la commission de publication des anciennes lois, il affirmait lui-même qu'il savait le flamand, l'ancien, mieux que le nouveau. Sans vouloir exagérer la portée de

(1) Nous tenons ce renseignement de l'obligeance de M. C. Laurent, avocat à Charleroi, qui a connu De Coster en 1867, et qui est l'auteur de deux intéressantes notices imprimées à la suite du livre de F. Nautet.

(2) M. le professeur A. Willems, ami personnel de Charles De Coster, ne prise pas très haut son savoir linguistique. Il se serait borné, selon lui, à une familiarité courante avec le dialecte bruxellois, et à une connaissance superficielle de la langue littéraire.

cette attestation quelque peu intéressée, écrite à une époque où la langue néerlandaise n'était guère en honneur, nous pouvons conclure que son auteur, sans posséder ni la maîtrise linguistique d'un lettré, ni le savoir solide d'un philologue, pouvait utiliser, pour ses écrits français, ce que les circonstances ou ses goûts personnels lui suggéraient de demander aux sources germaniques.

Toute insuffisante et restreinte que puisse paraître cette préparation, nous devons nous garder d'en méconnaître le prix. N'oublions pas combien intimes et profondes sont les racines que l'œuvre poétique plonge dans le terroir de la langue natale. Peut-être la puissance de Gœthe ne sera-t-elle jamais pleinement révélée à qui n'est pas un peu Allemand d'éducation.

La bonne étoile de Charles De Coster, loin de le reléguer dans le cercle extérieur des admirateurs de Faust, le fit donc pénétrer, par droit de naissance, au nombre des initiés, et parmi les initiés, l'allégorie des Sept sera reconnue comme une réhabilitation de la vie des sens et de la matière, comme une affirmation de l'unité de l'âme et du corps dans la totalité humaine, en un mot, comme une expression du néo-paganisme formulé par Gœthe. Ce n'est pas, comme l'imagine Nautet, une morale moyenne et médiocre, mais un évangile hardi et profond, haïssable sans doute pour les orthodoxies anciennes, mais opposé du tout au tout à la morale étroite et calculatrice du bourgeois doctrinaire évoqué par Nautet. Ni la politique, ni l'esprit belge, ne peuvent revendiquer l'entière paternité de nos lettres d'expression française. Le génie teutonique peut prétendre tout au moins aux droits d'un tuteur ou d'un père nourricier.

Il nous reste à déterminer, dans le détail, la façon dont il a acquis ces droits.

*
* *

Tous les critiques qui traitent de la *Légende d'Ulenspiegel* y relèvent l'influence de Faust. *La*

Vision du roi du Printemps (1), est un reflet de la nuit de Walpurgis et Thyl Ulenspiegel incarne l'âme joyeuse et brave de la Flandre comme le savant docteur Faust résume la pensée de la Germanie philosophe. Qui plus est, ces deux héros sont des inventions anciennes du génie populaire, conçues et nourries par l'imagination des deux races, et recueillies par les auteurs modernes dans les pages jaunies des légendes traditionnelles : le *Volksbuch* du XVIe siècle en Allemagne, chez nous l'*Aerdig leven*, maintes fois réimprimé à Anvers et à Gand. Ajoutons que les deux légendes ont pris naissance dans la même ère féconde, agitée par la Réforme et la Renaissance.

Arrêterons-nous ici, avec Charles Potvin, M. Laurent et F. Nautet, l'énumération des liens de parenté qui rattachent De Coster aux lettres allemandes ? Nullement, car nous n'avons encore mentionné ni le *Don Carlos*, de Schiller, ni, surtout, l'*Egmont*, de Gœthe. De Coster, né en Allemagne, nourrissant au plus fort des agitations romantiques, l'ambition de donner à la Flandre son grand poème national, n'a certainement pas négligé ces deux drames, dont le sujet appartient à la crise centrale de l'histoire des Pays-Bas. Il a placé l'action de son récit dans le même cadre, y a fait figurer les mêmes personnages, s'y est inspiré des mêmes haines pour la monarchie espagnole et pour l'Inquisition.

Mais dans la similitude des sujets et des tendances éclate l'opposition native des deux poètes allemands L'idéaliste Schiller voit dans le soulèvement des Pays-Bas une lutte de principes : la liberté de conscience en révolte contre l'autorité spirituelle et temporelle. Le réaliste Gœthe la conçoit comme une opposition de tempéraments : le Méridional bilieux froissant les sentiments et violentant les habitudes du Flamand jovial. De Coster, embrassant dans une synthèse commune ces deux interprétations distinctes de l'histoire, joint dans son œuvre le dogmatisme

(1) Livre Ier, chapitre LXXXV.

politique un peu abstrait de Schiller, son enthousiasme pour la liberté de la pensée et les institutions démocratiques, et l'amour plus concret de Gœthe pour les franchises de la joie populaire, pour l'insouciance et la jovialité qui constituaient, à ses yeux, le naturel flamand (1).

Dans *Don Carlos*, les destinées des Pays-Bas reposent entre les mains de personnages espagnols, discourant à Aranjuez et à Madrid sur les principes généraux de la tolérance religieuse et du gouvernement monarchique, et la Belgique y figure, non comme une réalité présente, mais comme un thème éloigné de dissertations politiques. Un auteur belge pouvait y puiser tel ou tel motif isolé : un généreux amour de la liberté et les figures ennemies de Philippe II ou du duc d'Albe, il n'y trouvait pas l'image de notre peuple. Bien plus sympathique et plus suggestif, Gœthe avait, par une intuition de génie, senti battre le cœur du pays brabançon. C'est dans Bruxelles, la deuxième patrie de Charles De Coster, qu'il place le centre de l'action d'*Egmont*. Et comme l'instinct populaire, humain, irraisonné, éclate avant toutes les discussions relatives à la religion ou au gouvernement! « Nos princes doivent être francs et joyeux, vivre et laisser vivre! » s'écrie, au tir à l'arbalète, l'artisan bruxellois Soest. Comme les puissants de la terre se sentent dominés et conduits par les passions aveugles des masses! « Que sommes-nous, soupire la régente Marguerite de Parme, sur le flot de l'humanité? Nous croyons le gouverner, et c'est lui qui nous porte, montant, descendant, avançant, reculant! »

C'est par de tels traits, non de sagesse abstraite, mais de réalisme dans la peinture des mœurs et des

(1) Le mobile qui décide Ulenspiegel à se jeter dans la lutte politique est purement personnel et familial : c'est l'exécution injuste de son père Claes et la torture infligée à sa mère Soetkin. Sur ce point, Charles De Coster suivait, consciemment ou non, l'exemple de Schiller, dont Guillaume Tell obéit à ses sentiments paternels, non au devoir civique, dans sa révolte contre Gessler.

situations, que Gœthe modernise et vivifie le souvenir des luttes du XVIe siècle. L'instinct de liberté qui fermentait dans le sang de nos ancêtres, la libre humeur brabançonne se cabrant sous le coup d'éperon de l'orgueil castillan, nous remuent plus profondément que les prédications vagues de Schiller.

C'est donc dans Gœthe plutôt que dans Schiller que Charles De Coster a trouvé l'image du tempérament néerlandais, tel qu'il l'étudiait dans ses voyages à travers les Pays-Bas, en compagnie des peintres, sculpteurs et graveurs dont il faisait sa société habituelle. Il ne faudrait pas s'illusionner sur ce que cette notion d'un caractère national a de conventionnel et de trompeur. Bien des Flamands authentiques sont indignes, corps et âmes, de figurer dans les bacchanales de Rubens, dans les beuveries de Jan Steen et dans les festins de Jordaens. Mais ces grands peintres ont fixé, dans de somptueux portraits d'apparat ou dans de plantureuses scènes de kermesse et d'intérieurs, la physionomie artistique de la nation et la littérature récente s'est efforcée de les égaler ou de les suivre.

***

Une fois en possession de son sujet, la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne, et des tons vigoureux de sa grasse palette flamande, Charles De Coster se mit en quête d'un héros. A-t-il consciemment imité Gœthe en empruntant à un conte populaire celui qui devait incarner notre peuple dans ses joies et dans ses peines? Peu importe au fond, car les rencontres involontaires ne sont pas moins symptomatiques que les emprunts faits de propos délibéré. L'Ulenspiegel de la tradition n'est pas proprement flamand, mais bas-allemand d'origine et la version flamande dont se servit De Coster porte, dans sa nomenclature géographique, de nombreuses traces de sa provenance d'outre-Rhin. Ce détail encore est négligeable, et le conteur belge eut vite fait de remplacer par des noms de villes et de villages flamands, Gand, Bruges, Meyborg et l'Ecluse, ceux de Bamberg et de Lubeck. La

place d'honneur accordée à Damme est due sans doute au charme archaïque de la cité abandonnée, mais peut-être aussi au souvenir d'un poète homonyme de notre auteur, Jacques De Coster-Van Maerlant, nommé au L. III, ch. XXV, et dont la statue avait, en 1850, été érigée devant l'hôtel de ville de Damme.

Vingt chapitres environ de la *Légende d'Ulenspiegel* sont traduits du livre populaire (1). De Coster ne dédaigne point de suivre pas à pas son modèle quand il y trouve un récit sobre et net, ou un dialogue rapide, difficile à surpasser en concision et en vivacité. Mais presque toujours il entoure sa traduction française d'embellissements et d'amplifications. Les procédés d'après lesquels le texte original est ainsi élargi sont peu nombreux et faciles à surprendre. L'un des plus apparents consiste à multiplier les incidents, comme dans l'histoire du baptême de Thyl. Le conte populaire rapporte que l'espiègle, à sa naissance, fut baptisé trois fois : une fois par l'eau du sacrement, une fois dans la fange d'un ruisseau où le laissa choir sa nourrice, une troisième fois dans l'eau chaude, quand on le nettoya. Dans la *Légende* de 1867, le nombre des baptêmes est doublé, le héros étant aspergé : 1° par une averse ; 2° par un seau d'eau dont un plaisant arrose la société ; 3° par l'eau sainte que lui verse le doyen ; 4° au cabaret où la famille fête l'événement à la bière du pays ; 5° dans la boue ; 6° dans l'eau chaude où on le lave.

La farce enfantine dans laquelle l'espiègle figure caché dans une ruche à abeilles et emporté par deux voleurs est redoublée d'une manière analogue. Dans l'original, Thyl met les voleurs aux prises en tirant les cheveux de l'un d'entre eux. Charles De Coster lui fait tirer les cheveux de l'un et la barbe de l'autre. L'ingénuité de ce premier procédé d'amplification nous dispense d'y insister.

(1) Je n'ai pas pu consulter d'exemplaire de la collection Van Paemel, donnée comme la source immédiate de notre auteur. Mais les impressions anciennes de Vinck et de Gimblet, que possède la Bibliothèque royale de Bruxelles, me paraissent, après examen attentif, contenir le même texte.

Un procédé non moins simple, emprunté à Rabelais, consiste à aligner des séries de mots synonymes, alors que l'original s'était contenté d'une indication brève. Les détails gastronomiques surtout, noms de friandises et de boissons variées, sont multipliés à la manière rabelaisienne, en un souvenir évident des kermesses de Jan Steen et de Jordaens, et non sans une mention de *Luilekkerland*, la terre de paresse et de bonne chère, qui est le pays de Cocagne du peuple flamand.

En renonçant au charme de la concision un peu sèche de son modèle, Charles De Coster substitue souvent à une drôlerie naïve un trait satirique ou une leçon de morale. L'Ulenspiegel du conte primitif, s'étant déclaré peintre, fait voir à la noblesse de la Cour un mur blanc, en déclarant que les fils de catins ne verront pas les personnages qui y sont figurés. A la méchanceté gratuite du texte premier, De Coster substitue une offense pour l'aristocratie : *qui n'est pas né vilain* pourra seul apercevoir les peintures du mur et tous les gentilshommes, craignant de trahir leur naissance roturière, font semblant d'examiner des décorations qui n'existent pas.

D'autres modifications à l'original ont été nécessitées par la délicatesse plus grande du goût moderne. Les souffrances des animaux étaient matière à amusement pour le conteur ancien, comme elles le sont pour le campagnard de nos jours. Thyl, se voyant surpris dans un territoire d'où la sentence du prince l'avait banni, tue son cheval et s'installe entre ses quatre pieds, en déclarant qu'il ne touche pas le sol défendu et que tout homme est libre entre les quatre pieux de son domicile. L'auteur belge a jugé plus humain et plus divertissant de substituer dans sa version au cheval éventré un âne dressé à se coucher sur le dos. La plaisanterie terminée, l'âne, qui s'appelle Jef, se remet sur pied pour braire joyeusement (1).

(1) Un acte de cruauté est pareillement converti en une farce inoffensive au chap. LXVI du livre Ier de la *Légende*, correspondant au récit 29 de l'original flamand. « Hoe Ulenspiegel eene weerdinne dede janken. »

Enfin, la peinture de l'ambiance, le sens du paysage, font complètement défaut dans les anecdotes rapidement notées de la Renaissance. Le conteur moderne se plaît à préciser, par des tableaux de la nature et de la société, les naïvetés du vieux récit.

Par ces retouches variées, la saveur originaire des historiettes dont se composait l'ancienne *Vie* de Thyl Ulenspiegel est altérée. De naïves et puériles, elles se font malicieuses ou sentimentales, de rapides et impersonnelles, elles deviennent amples et pleines d'intentions satiriques. Leur noyau, cependant, se maintient dans une traduction souvent littérale : Charles De Coster s'est bien gardé de sacrifier leur énergie concise ; il s'est contenté de les placer dans un cadre plus orné et plus large.

Ni Potvin, ni Nautet n'avaient pris la peine de contrôler l'emploi que De Coster avait fait de la brochure flamande, ni de déterminer le sens des modifications apportées aux vingt chapitres que, de son propre aveu, il en avait traduits.

D'autres emprunts, quoique d'une importance moindre, méritent cependant une mention passagère. Le chapitre XLII de la *Légende* contient une plaisanterie tirée du n° 27 du livre populaire (1). Le n° 18 de ce livre se compose de devinettes et d'explications des sobriquets dont sont affublés les habitants de certaines villes d'Allemagne (2). Ces facéties n'ont pas été reprises par Charles De Coster dans un chapitre spécial. Mais au chapitre XXXV du livre III il a réuni des quolibets semblables à l'adresse d'une demi-douzaine de villes flamandes, rapportant de la sorte au terroir belge les plaisanteries qu'il imite.

Les deux récits de la mort de Thyl, tout en différant essentiellement l'un de l'autre dans les deux versions, présentent néanmoins une indéniable ressemblance. Thyl persiste, même après son enterrement, à poursuivre les survivants de ses espiègleries et à les inquiéter, soit, comme dans la *Légende*, par

(1) « Hoe Ulenspiegel hem uijtgaf voor een Brilmaeker. »

(2) « Hoe Ulenspiegel disputeerde onder de Doctooren. »

une soudaine résurrection, soit, comme dans l'original, par les mouvements posthumes du cercueil, qui refuse de rester couché à plat.

Nous croyons épuiser la liste des emprunts faits par Charles De Coster au conte populaire en signalant la trace laissée par le récit du n° 5 au chapitre II du livre Ier de la *Légende* (1). L'original, qui ne prête à son héros ni noblesse de caractère, ni délicatesse de cœur, fait de Thyl un voleur. De Coster, qui veut idéaliser dans l'espiègle la race flamande tout entière, supprime cet incident, comme tous les traits condamnables ou par trop grossiers de l'original. Il expurge, en somme, le conte ancien en corrigeant certains de ses épisodes.

Par suite d'une intention semblable, près de la moitié des anecdotes de la brochure flamande ont entièrement disparu de la traduction. Ce sont les récits bêtement malpropres, les quelques passages édifiants ou romanesques maladroitement introduits à la suite des facéties, mais ce sont surtout les incidents qui font de Thyl un être malhonnête ou méchant : les actes de tromperie ou de cruauté envers les hommes ou les animaux. Tous ces traits qui ravalaient le caractère d'Ulenspiegel disparaissent, et seuls sont maintenus ceux qui le montrent ami de la joie et de la moquerie, ennemi de la morgue et de l'imposture.

* * *

Le personnage traditionnel de Thyl était d'autant plus apte à résumer en lui-même l'esprit du peuple flamand que le conte original lui fait pratiquer tous les métiers et parcourir toutes les provinces, le mêlant ainsi à tous les courants de la vie nationale. L'ubiquité de son vagabondage est le symbole d'une existence multiforme et synthétique. Un attribut lui manquait cependant pour l'élever au rang d'un type humain idéal : c'est la bonté, que ni le moyen âge ni

(1) « Hoe Ulenspiegel brood kreeg voor zijne moeder. »

la Renaissance n'ont aimée ni comprise à la façon de notre âge moderne. Charles De Coster, s'écartant de son modèle, en a hardiment doué son héros avant de le lancer dans la carrière nouvelle de la lutte pour la liberté de conscience et pour l'existence nationale des Pays-Bas.

Même ainsi ennobli et purifié de ses éléments les plus brutaux et les plus niais, le recueil primitif d'historiettes a été jugé par Charles De Coster indigne d'inspirer les quatre derniers livres de son œuvre, ceux où un héroïsme allumé par les persécutions hausse, jusqu'à une fière vocation politique, le vulgaire aventurier des débuts.

Toutes les facéties populaires ont été distribuées dans le livre Ier de la *Légende,* le livre de l'adolescence et de la naïveté, soit que l'écrivain ait dédaigné son original à mesure qu'il sentait grandir sa création dans son imagination, soit qu'il ait délibérément relégué dans la section la moins grave de son livre les frivolités de la jeunesse.

Il existe une façon d'imiter moins apparente, mais non moins digne d'observation que l'emprunt direct, que nous venons d'examiner en suivant les indications données par notre auteur même. Nous pourrions l'appeler l'imitation par inversion ou par contraste.

Le caractère de Philippe II, l'incarnation de l'esprit de haine, de lâcheté et de tyrannie, a été conçu et composé parallèlement à celui de Thyl Ulenspiegel. A chaque trait de malice, de gaîté ou de courage de l'espiègle, répond un témoignage de chagrin ou de rancœur du prince morose, et l'opposition marquée par Gœthe entre les tempéraments du Flamand jovial et de l'Espagnol atrabilaire est agrandie démesurément dans les pages de la *Légende.* Sans la figure populaire d'Ulenspiegel, c'est-à-dire sans l'original flamand, point de Philippe II, point de lutte entre les deux races, point de *Légende d'Ulenspiegel.*

N'aurions-nous pas trouvé le mot de l'énigme qui avait arrêté notre attention dans les pages de Francis Nautet ? L'esprit protestant, panthéiste, doctrinaire,

signalé par lui dans la *Légende d'Ulenspiegel*, n'est-ce pas l'inspiration de l'Allemagne classique, protestante dans ses origines, panthéiste, si l'on veut, dans ses doctrines, aimée par Charles De Coster dans l'œuvre de Gœthe, embrassée avec enthousiasme, et non subie servilement?

Nous n'amoindrissons pas l'originalité de Charles De Coster en montrant le parti qu'il a su tirer soit de Gœthe, soit de la tradition populaire. Au surplus, il trouvait dans ces deux sources deux portraits fort différents du tempérament flamand, d'un côté la bonhomie confiante d'Egmont, de l'autre la finesse narquoise et la ruse de l'espiègle. Le poète allemand avait fait de son Egmont un sentimental et un idéaliste, plus soucieux de ses amours que des problèmes de la politique, et courant à sa perte par imprudence et par excès de loyauté chevaleresque. Tout autre est le Flamand typique de notre écrivain belge : avisé et soupçonneux, tramant sous vingt déguisements divers des coups d'audace et des conspirations, il a hérité de l'esprit inventif et du sang-froid du Renard glorifié par le roman moyen-néerlandais du XIIe siècle, et popularisé au XIXe, par Jean-François Willems, éditeur et traducteur de l'ancien fabliau.

« Je ne suis qu'un pauvre renard flamand », s'écrie le Thyl Ulenspiegel de De Coster (1), révélant ainsi la parenté des deux conceptions morales dont il procède, celle du moyen âge et celle de la Renaissance.

***

Comme nous avons montré plus haut dans l'Ecole de peinture des Pays-Bas, l'origine de la sensualité joyeuse attribuée, à tort ou à raison, à la race flamande par Gœthe et par notre conteur belge, nous avons maintenant à signaler, dans la littérature flamande du XIXe siècle, les circonstances qui l'ont déterminé à faire de la ruse le trait dominant du héros de sa *Légende*.

(1) L. III, ch. XXXIII.

En première ligne viennent de nombreuses publications philologiques et littéraires relatives à la légende du Renard celles de Jean-François Willems (1834 et 1836), et plus tard celles de deux contemporains et amis de Charles De Coster, Alphonse Willems et Charles Potvin.

Le type de cynisme et de courage que glorifie le roman du Renard avait déjà été célébré dans le *Reineke Fuchs*, de Gœthe (1794). Mais les érudits qui exploraient,vers 1860, l'histoire littéraire et politique de la Belgique, en firent le représentant des communiers du moyen âge en lutte avec la noblesse féodale, et son nom fut choisi comme titre d'un journal satirique hebdomadaire, fondé à Anvers, en 1860, par l'écrivain flamand Vleeschouwer. L'Ulenspiegel de la *Légende* réunit, en un personnage purement humain, placé dans la période décisive de notre histoire, les vertus que symbolise, dans l'épopée des animaux, l'habile et prudent goupil, révolté contre le roi Lion, comme Thyl contre le roi d'Espagne, et bataillant inlassablement, comme lui, contre la stupidité et la bassesse de son entourage (1).

Si cet éternel insurgé contraste nettement avec le rêveur tendre qu'est l'*Egmont*, de Gœthe, il tranche plus vivement encore sur l'idéal du caractère flamand que nous trouvons dépeint dans les romans d'Henri Conscience, alors monarque reconnu de nos lettres d'expression néerlandaise.

Il n'est pas douteux que Charles De Coster, en imaginant son récit historique, ait eû présents à l'esprit les écrits de Conscience, qui se trouvaient dans toutes les mains, et qui avaient fait le tour de l'Europe. Or, le Renard des anciens fabliaux ne diffère pas plus profondément de son suzerain, messire Noble, roi des animaux, que Thyl Ulenspiegel ne

(1) Ch. Potvin, dans *Le roman du Renard* (1860), voit dans l'ancien fabliau une satire contre l'hypocrisie religieuse. — Sur la collaboration de Guido Gezelle au *Reinaert de Vos*, de Vleeschouwer, voyez Scharpé, « Gezelle als Spoker. *Dietsche Warande en Belfort.* »

Gezelle opposait le renard flamand au loup Sloekop, qui personnifiait la France impériale.

diffère des patriotes fougueux et grandiloquents qui figurent dans le *Lion de Flandre,* et de l'amoureux larmoyant qui geint et soupire dans le *Conscrit.* En adoptant le renard comme symbole de l'esprit flamand, De Coster rappelait ironiquement au souvenir de ses lecteurs le lion, emblème héraldique adopté par les romantiques de l'école de Conscience. C'est avec une intention satirique bien marquée qu'il l'a introduit dans le passage où le débonnaire Lamme Goedzak, sorti vainqueur d'une lutte simulée, « se laisse croître le poil » et mérite le sobriquet de Lamme le Lion (1).

Dans cet épisode où le flamingantisme bruyant et inoffensif des premiers jours est finement dépeint, De Coster appliquait, à sa manière, le dicton qui recommande de coudre la peau du renard à celle du lion. Le jugement sévère jusqu'à l'injustice porté par Ch. Potvin, l'ami et le biographe de notre conteur, sur Henri Conscience (2), nous fait soupçonner que le clan des écrivains franco-belges d'alors sentait plus vivement les défauts que les mérites du romancier flamand.

Il est intéressant de constater qu'un autre écrivain belge s'écartait à la même époque du romantisme un peu puéril de Conscience. C'est le prêtre-poète Guido Gezelle, dont la grandeur n'était guère soupçonnée de ses contemporains. L'exaltation et la tendresse sentimentale des personnages de Conscience ne pouvaient qu'impatienter le génie grave et sobre du poète religieux; il a même qualifié en termes assez durs les récits amoureux des romantiques (3). Gezelle, qui collaborait parfois à la feuille satirique de son ami Vleeschouwer, intitulée *Reynaert de Vos,* voyait, comme De Coster, dans l'humeur rieuse et dans la malice le trait dominant du caractère flamand.

Mais si les deux écrivains éprouvaient le même éloignement pour le sentimentalisme de Conscience, c'était pour des raisons fort différentes. Le prêtre s'effa-

(1) L. III, ch. XXVII.
(2) Voir *Cinquante ans de liberté,* IV.
(3) Nooit uitgezeverden liedezever!

rouchait de la large place faite à l'amour terrestre dans l'œuvre du romancier. Le disciple de Gœthe et de Jordaens jugeait cet amour trop éthéré et lui préférait une tendresse plus proche des robustes kermesses flamandes. La plus exquise délicatesse auréole cependant le visage de la douce Nele, le symbole du cœur de la Flandre, création sœur de Clairette, l'amoureuse d'Egmont. C'est sous les traits de Clairette, morte pour son ami, que dans le drame allemand la liberté apparaît en songe au condamné à mort pour lui promettre l'affranchissement des Provinces-Unies. Le même dévouement et la même candeur animent ces deux figures de femmes, issues du même idéal germanique, et personnifiant la même espérance.

Mais la variété des sources auxquelles De Coster s'est documenté est déconcertante pour qui voudrait les énumérer toutes.

Il a pratiqué en artiste, et avec des artistes, la vie populaire flamande, et s'est pénétré de folklore dans la tradition orale aussi bien que dans l'estampe et dans les documents imprimés. Est-ce à ces fréquentations qu'il faut attribuer ses sentiments de démocratie extrême, qui contrastent avec l'esprit conservateur et bourgeois de sa génération? La classe moyenne ne lui inspire aucune sympathie; son affection la plus chaude se porte vers les couches les plus humbles de la nation; c'est là qu'il cherche ses modèles et ses héros. Charles-Quint, le Gantois, célébré pour sa bonhomie en maintes plaisanteries encore courantes parmi nos campagnards, est figuré dans la *Légende* comme un bourru sensuel et sanguinaire; néanmoins, il doit à sa popularité d'y jouer un rôle plus aimable que l'aigre et froid Espagnol qu'apparaît son fils. Tout comme le portrait de l'empereur Charles s'éloigne de la tradition sans l'abandonner tout à fait, celui du personnage purement imaginaire de Lamme Goedzak, le Sancho Pança des Pays-Bas, est composé en partie d'inventions originales et en partie de détails tirés du folklore national.

*
* *

Une série d'images enfantines imprimées à Turnhout, accompagnées d'une légende bilingue non moins naïve, nous présente Lamme (en français *Le Bon Guillaume*) comme le mari docile jusqu'à la sottise d'une épouse égoïste et frivole, appelée Griet par le vieil imagier, et reparaissant chez Charles De Coster sous le nom de Callecken. L'époux modèle balaie la maison, lave le linge et la vaisselle, écure les marmites et prépare le dîner, tandis que Madame se distrait à la promenade (1).

Mais en conservant ces détails, l'auteur moderne a idéalisé ce couple original de la même façon que le héros de la *Légende*. Il a tout d'abord omis tous les traits peu délicats que l'imagier avait inventés au sujet de la naissance et de l'éducation des enfants jumeaux attribués au ménage. Le plan de la *Légende historique* de De Coster n'admettait guère que ses personnages aventureux fussent encombrés de progéniture. En outre, les vertus prêtées à Thyl Ulenspiegel, bonté, générosité, joie de vivre, sont départies à son ami, bien que dans des proportions différentes. Du lâche imbécile de l'imagier il fait un voluptueux, acceptant tout de sa moitié, non par faiblesse, mais par une tendresse caressante. Et il élève les travaux culinaires et ménagers du Lamme moderne au rang d'une vocation de gourmand, pour laquelle l'atmosphère des cuisines offre un attrait semblable à celui d'une table copieusement servie. Aussi friand de chair féminine que de festins plantureux, Lamme cesse d'apparaître comme un nigaud qu'on exploite : il devient un sage à la manière d'Epicure, un ami des douceurs de vivre, un philosophe rabelaisien, que seule la perte de son épouse et l'amitié la plus ferme pour Ulenspiegel peuvent pousser à braver les privations et les périls d'une existenee errante de soudard. Si Lamme paraît un instant ressembler au Lion de Flandre, ou plutôt au lion du roman du

(1) *Légende*, liv. II, ch. Ier. — Nous devons la connaissance de l'image de Turnhout à M. Em. Van Heurck, qui prépare un important travail sur l'*Histoire de l'imagerie populaire aux Pays-Bas*.

renard, dont il tient sa lourdeur d'esprit et sa majesté extérieure, il parodie aussi avec finesse l'amoureux des romans de Conscience : les larmes abondantes qu'il verse à la pensée de sa belle Callecken annoncent la fin de l'idéal romantique.

La méchante Griet de l'imagier a changé, en passant chez Charles De Coster, de caractère comme de nom. Elle aussi apparaît adoucie et embellie. Toujours paresseuse et frivole, elle devient moins égoïste, et pas méchante du tout. Elle se laisse servir et choyer avec bonheur jusqu'au jour où la superstition la sépare du mari qu'elle aime toujours. Ce deuxième épisode des amours de Lamme et de Callecken est tiré, non plus de l'image de Turnhout, mais d'un pamphlet protestant du XVIe siècle, auquel nous sommes redevables de la figure épaisse du frère mineur Adriaensen.

Par ses prédications contre la chair, ce moine éveille chez Callecken des scrupules qui l'arrachent à la société de son caressant mari et lui imposent comme pénitence de recevoir la discipline sur sa chair nue. Tout cet épisode du récit (1), comme le nom même de Callecken, est emprunté à un pamphlet intitulé : *Historie van Broer Cornelis Adriaensen* (2). La victime du moine, célibataire dans le pamphlet, est dans la *Légende* mariée à Lamme Goedzak, et par conséquent confondue avec la Griet de l'imagier. C'est la plus importante des modifications apportées par notre auteur à son modèle du XVIe siècle.

Quant au confesseur de Callecken, au père Adriaensen lui-même, est-ce par suite d'une pure coïncidence qu'il rappelle un des personnages du théâtre de Schiller ?

Dans le *Camp de Wallenstein* figure un moine politicien reconstitué par le poète allemand d'après

(1) Livre V, chapitre VII.
(2) 1576. — Goethals donne, comme date de la première édition, 1569.

C'est dans la bibliothèque de M. A. Willems que Charles De Coster, ayant aperçu une vignette qui représentait le frère Adriaensen administrant la discipline à sa pénitente, conçut le projet de faire figurer les deux personnages dans sa légende.

les sermons du prédicateur augustin Abraham a Sancta Clara, de Vienne. Mais l'emprunt s'est fait dans les deux cas d'après des méthodes opposées. Tandis que Schiller avait étudié son moine dans le texte authentique de ses écrits, De Coster a imaginé le sien d'après un libelle rempli des attaques les plus méchantes. Un bon nombre des injures ordurières et cruelles mises par lui dans la bouche du frère mineur sont tirées des sermons apocryphes et satiriques qui font suite à l'*Historie*.

Nous terminerons notre longue énumération de sources et d'influences directes ou indirectes en rappelant l'édition des œuvres françaises et néerlandaises de Marnix de Sainte Aldegonde publiée de 1854 à 1860, par Edgar Quinet et M. A. Willems. Le XVIe siècle y revit tout entier.

***

A tous ces écrits allemands ou belges, le lecteur sera probablement tenté d'opposer, comme modèles français de la *Légende*, Rabelais, et les Français archaïsants du XIXe siècle, Paul-Louis Courier, et Honoré de Balzac, l'auteur des *Contes drôlatiques*. Mais en reproduisant la langue du XVIe siècle, Charles De Coster voulait, il l'a proclamé lui-même, serrer de plus près l'expression flamande, qui lui servait de guide.

« Le vieux langage français, avait-il dit dans une conférence faite dans sa jeunesse pour un cercle d'amis, est le seul qui traduise bien le flamand (1). »

Au reste, le savoureux langage de la *Légende d'Ulenspiegel* n'est pas tiré uniquement de Rabelais ou de sources imprimées. Que de mots, d'idées et de faits inédits ont dû être glanés en quatre années (1860-1864) passées dans un dépôt d'archives par un poète à l'esprit fureteur et à l'imagination prompte! Que de pièces authentiques, de pamphlets, de mémoi-

(1) Ch. Potvin, *Revue de Belgique*, 1879, vol. 33, p. 172.

res, il a dû compulser pour faire revivre au dedans de lui les conspirations et les batailles, les intrigues et les aventures des guerres civiles du XVIe siècle! Son romantisme avide de merveilles et d'horreurs s'y est repu surtout du détail sinistre des procès de sorcellerie, comme en témoigne l'histoire tragique de Katheline la folle. Tout l'appareil féroce de la justice de la Renaissance, les tortures variées, les épreuves, les sentences diaboliques, sont exposées dans la *Légende* avec une précision de renseignements techniques qui donne le frisson.

L'étrange employé d'archives qu'a dû être Charles De Coster n'a peut-être pas rendu de grands services à l'érudition. Mais l'histoire légendaire, celle qui vit d'inventions géniales et non d'exactitude minutieuse, ne pouvait être mieux imaginée que par cette âme de poète documenté aux reliques authentiques du passé. Revendiquer pour notre écrivain le mérite de la vérité historique ou le lui refuser, c'est également le ravaler et le méconnaître. Il visait ailleurs et plus haut, et il a touché son but : dépeindre le génie libre des Pays-Bas dans leur lutte à mort contre l'oppression.

Les critiques sont tombés d'accord pour reprocher à l'œuvre l'insuffisance de son dénouement; ils oublient que la légende, prenant son héros à sa naissance et le suivant jusqu'à sa mort, ne comporte pas l'étroite unité d'une pièce de théâtre. Ils oublient aussi que Charles De Coster, resté volontairement fidèle à la forme de son original flamand, a traité isolément chaque épisode de la vie d'Ulenspiegel dans un chapitre spécial, et n'a établi entre les divers incidents qu'un lien interne de contraste et d'analogie.

Cette absence d'unité dans le plan s'accuse par le parallélisme des trois actions qui se développent côte à côte sans se confondre : les aventures du vagabond lui-même, la guerre civile à laquelle il participe, et les visions symboliques qui s'offrent à son esprit. Ces trois éléments sont reliés entre eux, non par la continuité d'une trame unique, mais parce qu'ils glorifient tous trois le rêve de liberté auquel tend toute la pensée du livre. Aucune des trois actions n'aboutit à un

terme matériel : le vagabond ne meurt que pour ressusciter, la guerre continue sans trêve, et les symboles ne révèlent qu'une exhortation à l'effort, non la promesse d'un bien tangible.

*
* *

Au lieu de vouloir juger l'auteur de l'œuvre qui marque un renouveau de notre activité littéraire, nous avons cru nous employer d'une façon plus utile à pénétrer ses intentions, à préciser sa place dans le mouvement d'idées de notre époque et à mettre dans son vrai jour son caractère original.

P. HAMELIUS.

LE CALVAIRE

C'était ce qu'on appelle un ménage de braves gens. Pierre, le mari, passait, et avec raison, dans le village pour un fort honnête homme et il eût été difficile de trouver une femme plus économe et plus soigneuse que Gertrude.

Une petite maison avenante, dont un noyer centenaire ombrageait le seuil, au bout d'une allée droite bordée de touffes d'œillets, une haie sur laquelle il neigeait des fleurs d'aubépines au printemps, quelques arpents de cultures, tel était l'humble domaine, qui abritait un bonheur calme et sans détours.

Au début du mariage de Pierre et de Gertrude, une fille leur était née; les espérances les plus accueillantes s'étaient étayées sur la tête blonde de l'enfant. Beaucoup d'entre elles, pendant quinze années paisibles, se réalisèrent, mais au prix de quelle laborieuse et persévérante énergie!

L'homme, aussitôt que le soleil gravissait le ciel, travaillait son champ. Gertrude, tout aussi matinale, portait les fruits et les légumes au marché de la ville, à deux lieues de chez elle. La fillette allait et venait, attentive et diligente, de la cuisine au fournil. De la sorte le loyer ne fut jamais en retard d'un jour et l'aisance, avec le bonheur, prirent place à ce foyer très uni.

Tout semblait donc sourire au jeune ménage quand un jour le malheur franchit leur porte. L'enfant fut enlevée en quelques heures par un mal foudroyant...

Dès lors, la vie des pauvres gens se traîna lamentable. Machinalement ils reprirent leurs besognes, avec la résignation triste des humbles. Mais les sous s'accumulaient dans une cassette de fer sans amener un sourire sur les lèvres de ces attristés inconsolables.

Pierre et Gertrude ne sortaient guère de chez eux. Ils voyaient à peine de temps en temps un voisin. Seul le menuisier Gérôme, venait souvent leur parler de son fils Jean qui promettait de « devenir quelqu'un ».

Mais ces visites, où éclatait l'orgueil de ce père, était encore plus douloureuses que la solitude et le silence à ceux qui avaient perdu l'espérance de leurs vieux jours.

Après avoir fait des études au collège de la ville, Jean Gérôme était entré comme commis dans une banque. Adroit, intelligent, il avait été remarqué par un client, riche fils de famille. Celui-ci lui avait proposé une association en vue de fonder une banque concurrente.

— C'est une affaire superbe, affirmait Gérôme à qui voulait l'entendre, et Jean deviendra millionnaire !

Le brave menuisier ne pensait certainement pas que son fils pût acquérir un million, mais pour les besogneux un millionnaire est celui à qui a souri la fortune.

De fait, les affaires de Jean paraissaient en bonne voie. Quand il venait au village, son étincelante et bruyante automobile faisait sensation.

Pierre et Gertrude n'étaient ni envieux ni jaloux. Toutefois, à entendre Gérôme tant parler de son bonheur, à assister trop souvent au spectacle de sa joie, ils n'avaient pu à la longue s'empêcher de comparer en secret leur sort à celui de ce père exubérant. Gertrude surtout souffrit d'emprisonner en son cœur des regrets chaque jour plus cuisants. Un mal de langueur la mina.

Le médecin, quand il l'eut examinée et questionnée, hocha la tête et se borna à recommander le calme et le repos.

Comme Pierre, sans confiance. le reconduisait :

— Ce sont les complications qu'il faut craindre, dit l'homme de l'art.

— Que voulez-vous que je fasse, mon Dieu? se lamentait le mari.

— Distrayez votre femme, dirigez son esprit vers un but. Elle a du chagrin. Empêchez-la de trop y penser.

— L'empêcher d'y penser!...

— Mais oui, donnez-lui plus d'occupation. ou une autre occupation plutôt. Tenez, continua-t-il après un moment, en montrant la maison du doigt, vous avez là toute la place nécessaire pour construire une petite étable. Vous n'êtes pas sans économies. Achetez une vache, votre femme la soignera, la mènera à la pâture, la traira. Elle s'intéressera à elle, elle finira par s'y attacher. Essayez... Vous verrez...

Pierre dut user de détours. Il prétexta le danger de garder trop d'argent chez soi, prouva que l'herbe du verger ne rapportait pas le prix de ses peines à la fenaison et que mieux eût valu la faire brouter sur place.

Indifférente, Gertrude ne s'opposa point à la tentative.

Même elle sembla déjà, les jours qui suivirent, se préoccuper, autant que son mari, du choix le plus favorable : valait-il mieux une vache flamande au poil bleu, au dos plat, à la tête fine? Une normande, à l'encolure puissante? — Ils se décidèrent pour une petite vache hollandaise, de qui les mamelles étaient roses et l'œil doux sous les cornes courbées et comme sa robe était immaculée, on lui donna le nom de Blanchette.

Gérôme pouvait à présent parler de son fils à ses voisins. Ceux-ci lui répondaient en vantant les qualités du lait de Blanchette, l'élégance de ses formes, la robustesse de sa santé, les preuves d'intelligence même qu'elle donnait.

Lorsque le père de Jean faisait le récit d'une nouvelle affaire mirifique, que venait de réussir le jeune banquier veinard, les maîtres de Blanchette l'écoutaient avec la même oreille distraite qu'il prêtait de

son côté à l'énumération des vertus ou des bons tours de la bête. Mais comme chacun avait pu parler de ce qu'il aimait, on se séparait enchantés de l'entretien.

***

Une après-midi une automobile s'arrêta devant la haie. Jean Gérôme en descendit.

— Je viens faire la connaissance de Blanchette, cria-t-il à la fermière qui était accourue sur le pas de sa porte.

— Hé, doux Seigneur, c'est vous, Jean! Je vas appeler notre Pierre. Ne restez donc pas ici.

Et, toute affairée, elle entraîna le visiteur en peau de bique, casquette et masque à lunettes.

Pierre voulut déboucher une vieille bouteille de son vin rouge. Jean fit plaisir à Gertrude, en préférant goûter le bon lait tout frais.

Puis ce fut la visite à la petite étable, et l'énumération de toutes les qualités de Blanchette ! Et Jean souriant s'extasiait, semblant partager l'admiration de ces braves gens. Tout à coup il consulta sa montre.

— Il faut que je me sauve, jeta-t-il à la hâte.

Mais on voulait le retenir, le conduire au potager, lui montrer le froment qui s'annonçait lourd et dru, lui faire admirer les promesses des pommiers :

— Une autre fois, s'excusa-t-il. Aujourd'hui, je ne suis venu que pour Blanchette. Si vous saviez combien j'ai de besogne ! C'est dans huit jours que nous mettons notre affaire en société anonyme.

— Ah ! oui, interrompit Pierre.

— Le père vous en a parlé, n'est-ce pas ? Eh ! bien, nous ne savons où donner de la tête, ni comment répondre aux demandes des souscripteurs. De l'or en barre, Monsieur Pierre !

Et il frappait familièrement sur l'épaule du vieux.

— C'est la fortune assurée pour chacun, tout simplement. Pensez donc : on ne verse que dix pour cent, de sorte qu'en échange de cinquante francs, vous recevrez un titre de vingt-cinq louis.

— Vingt-cinq louis...

— Mais oui, cinq cents francs si vous aimez mieux. Vous comprenez si on se les dispute?

Pierre avait regardé Gertrude. Gertrude avait ouvert de grands yeux et hoché de la tête. Ils s'étaient compris. Pourquoi ne pas profiter de la bonne aubaine? Aucun risque à courir avec Jean, qu'ils avaient connu tout enfant, un si charmant garçon d'ailleurs, qui les aimait bien, et n'était pas fier avec eux. N'avait-il pas, au surplus, pour associé le fils du plus grand propriétaire de la ville? Les économies ne servaient à rien dans le vieux bahut et elles n'y étaient guère en sûreté...

Mais serait-il temps encore?

Jean ne paraissait pas remarquer ce colloque muet. Il pressait le départ :

— Allons, adieu, dit-il, le comte m'a retenu mille titres. Je vais au château me mettre en règle avec lui.

— Monsieur Jean, hasarda timidement Pierre, nous sommes de simples cultivateurs, mais nous avons un peu d'économies. N'y aurait-il pas moyen que nous prenions des actions ?

Le jeune homme parut réfléchir :

— Ecoutez, dit-il enfin, je voulais me réserver une part; je prélèverai sur elle pour vous obliger.

Il ajouta, en plaisantant :

— Ce sera en l'honneur de Blanchette, Madame Gertrude.

Puis :

— Combien vous faut-il d'actions? Cent? Deux cents?

— Doux Jésus! objecta Gertrude, comme vous y allez! Nous avons cinq cents francs et pas un sou de plus!

— Va pour dix actions. C'est une affaire entendue.
Et, tirant de sa poche un papier :

— Signez là, Monsieur Pierre, continua-t-il, et vous ne vous en repentirez pas.

Dix minutes plus tard, reconduit jusquà la haie par les braves gens, ses actionnaires de demain, Jean

lançait sa machine en grand tintamarre et continuait ses visites intéressées...

* * *

L'assemblée qui réunit, à quelques jours de là, les actionnaires appelés à procéder à la constitution de la société, fut pour Pierre un événement. La plupart des villageois se trouvaient là du reste comme lui; ils se serraient la main de l'air entendu de gens qui vont partager une bonne aubaine.

Chacun reçut un papier attestant qu'il était actionnaire. Celui de Jean reconnaissait de sa part un apport de cinq mille francs; la mention en était faite en lettres énormes. Il est vrai qu'au-dessous il était spécifié en texte minuscule que sur cette somme cinq cents francs seulement avaient été versés. Mais cela paraissait au paysan sans importance; n'était-il pas hypnotisé par la somme mise en vedette et dont il se croyait naïvement être désormais le légitime possesseur?

Gertrude et lui vécurent dans cette confiance. L'espoir d'être riches les hantait à présent; ils en oubliaient presque le chagrin d'autrefois.

L'illusion les leurra pendant deux ans. Gérôme entretenait, et il était pour cela sans malice, la sécurité de tout le village. Les renseignements qui arrivaient à propos des affaires prospères de la Banque étaient des plus encourageants.

Les étés avaient donné d'opulentes moissons et les automnes d'abondantes cueillettes. Dans le pré, Blanchette, devenue une laitière en saine maturité, broutait sans lassitude. Gertrude s'attacha au veau qui naquit un soir et qu'elle eût aimé garder si deux bêtes à l'étable n'eussent donné trop de travail à ses vieux bras fatigués.

Le boucher qui vint le tâter et le marchander dut promettre de ne point trop le faire souffrir en l'abattant et surtout de ne le point débiter dans le village. Il rassura en riant les cœurs sensibles des deux vieux et s'en alla, tirant la petite bête effarouchée, après

s'être recommandé pour la chair de Blanchette, bonne et grasse à souhait.

Pierre fut près de se fâcher; Gertrude eut des larmes aux yeux et des protestations indignées à la bouche.

*
* *

Une lettre recommandée est, à la campagne, toujours un sujet de crainte et de méfiance. Pierre n'osa pas ouvrir celle qu'il reçut un matin de septembre.

Il appela Gertrude et tous deux prirent connaissance de la missive. Elle émanait de la Banque et annonçait qu'un appel de vingt pour cent ayant été décidé par le Conseil d'Administration, une somme de mille francs devait être versée tout de suite.

— Ça doit être une erreur; cette lettre ne peut pas être pour nous, conclut la femme, apparemment moins désorientée que son homme.

— Mais cependant le nom y est bien.

— Va voir chez Gérôme, conseilla-t-elle.

Pierre trouva le village en émoi. Tous les souscripteurs avaient reçu une lettre analogue. Ils comprenaient à quoi les contraignaient aujourd'hui leurs engagements.

— Il faudra payer, dit le vieux, écrasé. Malheur de malheur! Comment allons-nous sortir de là?

Et il ne parlait de rien moins que de faire un mauvais coup et de casser quelque chose au gredin qui les avait roulés.

Gertrude, plus sagement, tirait au clair la situation.

— On me doit deux mois de légumes et de lait au château. On vient charger les pommes dans les huit jours. L'argent du veau est intact...

Ils alignèrent des chiffres. Gertrude conclut, ne pouvant retenir ses larmes :

— Nous en sortirons, mais c'est grâce à Blanchette!

Il fallut se remettre à la besogne, après cette alerte, avec plus d'acharnement que jamais. Le jour levant retrouva Gertrude sans cesse sur le chemin de la ville; la nuit seule chassait Pierre de son champ. Et Blan-

chette, les mamelles toujours roses et pleines, était l'objet de leurs soins les plus attendris.

Parfois, par-dessus la haie, la voix joviale du boucher s'élevait :

— Hé, là ! Pierre, je me recommande!

Et de la main il désignait la vache indolente dans l'herbage. Le vieux tournait le dos, furieux, et ne répondait pas.

Cependant, il n'était pas tranquille; mais il ne disait rien de sa crainte à sa femme. Il n'allait que très rarement au village, afin d'éviter d'y entendre tout le monde s'inquiéter comme lui au sujet des affaires de la Banque, discuter les dangers et les chances, les transes et les espoirs.

Il fallut bien pourtant parler enfin le jour où le facteur apporta un pli semblable à celui qui avait jeté une première fois les pauvres gens dans l'angoisse.

C'était encore mille francs que la société réclamait, et qu'il fallait verser avant la fin du mois.

Mille francs!

Il était à peine entré quarante écus de cent sous dans la cassette depuis qu'elle avait été vidée.

Pierre et Gertrude connurent alors non plus seulement le chagrin de se séparer de quelques économies chèrement amassées; mais surtout l'angoisse de la dette impossible à liquider.

Impossible?...

Aucun des deux n'osait, le premier, formuler sa pensée et proposer le seul moyen de se procurer la somme urgente.

Ils jetaient à la dérobée des yeux mouillés de larmes sur Blanchette. Ils évitaient de parler d'elle, de peur de confesser ce qu'ils comprenaient bien qu'il faudrait cependant finir par dire.

Et cependant non. L'arrêt fatal ne fut pas prononcé. Pierre rentra — c'était un des derniers jours avant l'échéance — tout triomphant. Il avait trouvé un prêteur. Ils auraient la somme. Ils enverraient les mille francs.

Gertrude ne songea pas une minute à objecter que l'intérêt était lourd, que cette charge serait difficile à supporter, que l'avenir s'annonçait très sombre. De

quoi se plaindre ou s'alarmer, — puisque Blanchette était sauvée?

Et le soir, dans l'étable, la vieille pleura en embrassant les naseaux tièdes de la bonne bête!

*
* *

L'hiver n'était pas fini et déjà l'alarme revint assaillir le pauvre ménage.

La société n'avait plus fait d'appel de fonds; mais elle ne laissait prévoir aucun espoir de dividende. Toutefois c'était la paix.

En revanche, à la maison c'était, soudain, l'angoisse devant l'état inquiétant de Blanchette. Les mamelles, épuisées, se tarissaient. Les vieux étaient atteints dans leur véritable amour pour la bonne compagne de toutes leurs heures d'existence, comme dans la principale source de leurs profits.

C'est au moment où ils envisageaient avec inquiétude ce nouveau malheur, qu'éclata dans le village le coup de foudre du désastre : la Banque avait suspendu ses payements. Jean Gérôme était en fuite. Les actions étaient des papiers désormais sans valeur...

Le prêteur n'attendit pas une heure avant de prévenir Pierre qu'il exigerait le remboursement de ses fonds sans espoir de renouvellement. L'échéance était toute proche. A quoi bon lutter encore? Les vieux s'abandonnèrent au destin. Leur énergie semblait avoir sombré dans le malheur, et, désespérés, ils sacrifièrent Blanchette, puisque Blanchette était tout leur bien. Mais ils imposèrent comme condition qu'ils pourraient conduire eux-mêmes la bête jusqu'à la ville.

*
* *

Ce fut par une froide matinée grise que le morne pèlerinage s'accomplit.

Blanchette s'inquiétait de cette étrange promenade loin de l'étable familière. Ses beuglements déchiraient le cœur des vieux qui, se tenant par la main, fer-

maient le cortège qui mena leur amie fidèle à la mort.

Arrivé à la ville, ce groupe attira l'attention des passants, provoqua les rires des enfants. Un homme s'arrêta un instant pour le voir passer et dit tout haut sa pensée :

— Pauvres gens !

Il avait compris.

Quand ils arrivèrent devant l'abattoir, la femme posa la main sur le bras de son homme :

— Reste là, lui dit-elle, je reviens !

Puis elle pénétra seule avec Blanchette et son conducteur.

Un homme, le tablier sanglant, le couteau au côté, se tenait au fond de la cour. — Gertrude marcha droit sur lui et lui dit, en tremblant, quelques mots qu'il ne comprit guère :

— Blanchette... compagne... bonne... aimions... promettre... pas trop de mal...

Ayant glissé une pièce d'argent, une toute petite pièce d'argent, dans la main de l'abatteur, elle mit un baiser sur les naseaux de Blanchette, puis rejoignit son mari.

— Viens ! dit-elle... c'est fini.

Et les pauvres gens, les épaules secouées de sanglots, les jambes brisées, s'en allèrent, la main dans la main, vers la misère peut-être... vers l'inconnu !

PAUL GREYSON.

ÉVOLUTIONNISME
ET OCCULTISME

(Suite) (1)

On a déjà réfuté la théorie de la descendance simiesque en objectant avec logique « qu'un être organisé comme l'homme ne peut descendre d'un autre être dont le développement suit une marche inverse de la sienne propre ». Ceci n'atteint d'aucune manière la théorie de la sélection naturelle dont se réclament tous les matérialistes athées. Seulement, il ne peut exister d'équivoque. Sélection naturelle doit sous-entendre, pour beaucoup, la négation d'un *pouvoir* intelligent. Or, la raison nous oblige à penser que, logiquement, ce n'est pas le phénomène sélectif qui produit le pouvoir de la sélection, mais bien le *pouvoir* qui produit la sélection. Parler de sélection naturelle sans croire au pouvoir qui donne l'impulsion, c'est mettre le phénomène sur le compte du hasard. La « cause mécanique » et la « loi de substance » de Hæckel sont des subtilités, car l'auteur des *Enigmes de l'Univers* déclare formellement que « *le hasard, en ce sens moniste, joue le plus grand rôle dans la vie de l'homme comme dans celle de tous les autres corps de la nature.* »

Mais comme le dit fort justement H.-P. Blavatsky, l'auteur de la *Doctrine Secrète* « c'est outra-

(1) Voir *La Belgique*, du 1er juillet 1908.

ger l'intelligence du lecteur que de parler, comme le fait Haeckel, de cellules différentes et aveugles « *qui s'arrangent elles-mêmes en organes* ».

En effet, la raison de l'homme ne peut admettre, quelle que soit l'épaisseur de la couche de « monisme » avec laquelle on cherche à le badigeonner, que le hasard préside aux *nécessités* de la Nature. Les tendances à la perfectibilité dérivent d'un principe qui n'a rien de physique en soi, l'évolution étant l'adaptation graduelle de la conscience à la nature physique.

Beaucoup de savants éminents ont compris que l'on pouvait parfaitement admettre la double évolution — spirituelle et physique — sans devoir prétendre, comme le fait Haeckel, qu'il n'y a que deux possibilités et qu'il faut nécessairement choisir entre « le développement naturel » ou « la création surnaturelle des espèces ». Cette antithèse, présentée de la sorte, prête évidemment à confusion. Elle est d'ailleurs trop tendancieuse et beaucoup s'y laissent prendre. Il s'agit de ne pas oublier que Haeckel argumente toujours contre la théologie orthodoxe, contre le spiritualisme conventionnel de la vieille scolastique. C'est un système d'argumentation facile qui donne à son concept l'apparence d'une irréfutable logique. C'est une manière comme une autre d'avoir aisément raison.

Mais l'Occultisme, qui, de tous temps, opposa l'évolutionnisme au surnaturalisme théologique, déclare qu'il existe aucune incompatibilité réelle entre l'évolution naturelle — celle qui s'accomplit dans les royaumes de la matière et de la forme — et l'évolution spirituelle — celle qui est l'impulsion *interne* de l'évolution organique. L'Occultisme connaît les rapports de l'esprit et de la matière, mais jamais il ne commettra l'illusion de les identifier d'une manière absolue, la connaissance pratique de la vie invisible ne permettant pas à l'occultiste de tomber dans cette grossière erreur. Pour Haeckel et ses partisans l'évolution de l'âme est inhérente à celle du corps ; elle ne peut être séparée de l'organe ; l'âme — pensée, sentiment, volonté, personnalité, individualité — n'est, d'après lui, que l'ensemble des fonc-

tions physiologiques dont les organes élémentaires forment les cellules microscopiques du cerveau.

Ainsi, parce que l'anatomie comparée et l'ontogénie montrent que l'organe cérébral s'est développé au cours des âges, parce que la psychologie comparée montre que l'âme se développe, au cours de la croissance, en raison du développement du cerveau, pour cela, tout de suite, Haeckel se hâte de conclure que « toute force est la fonction d'un corps matériel, de même que nos forces intellectuelles sont les fonctions des éléments ». Cette conclusion hâtive est bien digne de celui qui a poussé l'imagination scientifique jusqu'à affirmer que *l'esprit* est une formation de la monère !

Et dire que certains matérialistes athées ne pardonnent pas à Haeckel d'avoir écrit : « *Chaque atome est pourvu d'âme et de même l'éther cosmique,* » et aussi « *que l'on peut considérer l'éther universel comme une divinité universelle.* » Ils poussent si loin la monomanie de la matérialité, qu'ils sont bien près de soupçonner Haeckel de mysticisme, lui, pourtant, qui, autant que les athées matérialistes, a dénaturé l'homme et son intelligence en les faisant dériver uniquement et directement de substances organiques ou d'animaux dépourvus de raison.

Car il convient de le faire remarquer, ce que Haeckel entend par âme, conscience, sensibilité, jugement, en un mot, toutes les activités psychiques, sont dues, exclusivement et absolument, pour lui, aux modifications chimiques de la substance cérébrale.

En dehors des organes physiques il n'y a pas de conscience possible. Là s'arrête net le concept haeckélien de l'activité psychique.

Certes, l'occultiste, comme le psychologue, et mieux que ce dernier, sait que l'activité psychique est liée à l'organisation du système cérébro-spinal (1),

(1) L'occultisme, dans ses enseignements secrets, enseigne quelles sont les fonctions hautement psychiques des organes objectifs que la physiologie cérébrale désigne sous le nom de *corps pituitaire* (Hypophysis Cerebri) et de *glande pinéale* et dont elle ignore, d'ailleurs, de son propre aveu, complètement

mais il sait combien il est inexact et faux d'en conclure que les images et les idées se forment par le cerveau. C'est la pensée qui organise le mécanisme nerveux et la pensée elle-même est organisée par l'esprit, par la conscience, c'est-à-dire par la personnalité, essentiellement différente du corps, quoique liée à lui. La *localisation* des fonctions cérébrales fait croire à Haeckel que la pensée et la conscience ne sont rien de plus que ces fonctions elles-mêmes, c'est-à-dire que ni la pensée, ni la conscience n'existent en dehors de la substance cérébrale. Et il pousse la naïveté jusqu'à évoquer des preuves comme celle-ci : « beaucoup d'aliments de luxe (café, thé) stimulent notre pensée; d'autres (le vin, la bière) nous mettent d'humeur gaie; le musc et le camphre, en tant qu'*excitants* raniment la conscience faiblissante; l'éther et le chloroforme la suspendent, etc... Comment tout cela serait-il possible si la conscience était une essence immatérielle, indépendante des organes anatomiques dont nous avons parlé? Et où résidera la conscience de « l'âme immortelle » quand elle ne possèdera plus cesorganes? » Ainsi, du fait que certaines essences parviennent à exciter le système nerveux et mettent en vibration les centres cérébraux, Haeckel en conclut immédiatement que la pensée et la conscience ne sont autre que des organes anatomiques eux-mêmes qui fontionnent!

L'idée fixe de la matérialité des énergies mentales et psychique l'oblige à cette conclusion simpliste. Elle l'empêche même de se demander si la pensée ne se manifeste pas d'une manière momentanée et anormale *à la faveur* de l'excitation provoquée.

Un homme tombe faible, le musc et le camphre le raniment, que s'est-il passé? *L'évanouissement* est précisément une sortie accidentelle et partielle du

le rôle? Il en est de même du canal de l'épine dorsale. En général, les physiologistes croient que la glande pinéale est un organe en cours de régression et par conséquent inutile, tandis que pour l'occultiste, c'est, au contraire, un organe en cours de développement et dont il est même possible d'accélérer l'évolution par un entraînement méthodique et normal.

double, qui reste toujours relié au centre cérébro-spinal par un lien fluidique lumineux. Il en résulte un engourdissement momentané du système nerveux inhibé et des organes que l'excitation produite par l'essence remet en vibration. Cette vibration est transmise au *double* par le lien fluidique et, par automatisme et par affinité, le *double* reprend sa place un instant abandonné.

Car, en vérité, c'est le *double* qui perçoit toutes les impressions et les transforme en sensations. Si Haeckel avait assité à des expériences de *dédoublement* dans le genre de celles qui viennent d'avoir lieu à Paris, à la Société Magnétique de France (1), expériences faites par un groupe de médecins et qui ont démontré jusqu'à l'évidence la plus solide, que l'homme est composé de deux éléments distincts, le corps visible, physique, et son *double*, invisible, hyperphysique, — ce dernier pouvant s'isoler et s'éloigner du premier — il aurait eu la preuve que nos perceptions et nos sensations ne sont pas, comme il le croit erronément, sous la dépendance absolue des organes physiques. En effet, ces recherches si concluantes sur le dédoublement de l'être humain ne laissent plus aucun doute et sur la réalité d'un principe immatériel indépendant du corps, des organes, et sur le fait que ce principe immatériel est le véritable corps des sensations. Nous en voulons pour preuve l'une des nombreuses expériences, celle de l'*odorat*, par exemple : l'on place un flacon d'ammoniaque débouché sous le nez du sujet, *sans qu'il y ait la moindre trace de sensation olfactive*; quelques instants après, l'on présente le même flacon devant la face du *double extériorisé*, c'est-à-dire éloigné du corps physique du sujet, et, immédiatement, le sujet se détourne en faisant une grimace de dégoût, disant : « oh ! c'est de l'ammoniaque, cela sent mauvais. » Ces expériences, faites dans des conditions expérimentales rigoureuses, répétées avec des sujets différents, à intervalles, et par

(1) Voir le procès-verbal de ces séances expérimentales publié par le *Journal du Magnétisme*, 34e volume, 4e trimestre, Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

des expérimentateurs divers, ont été faites non seulement pour l'odorat, mais aussi, pour le tact, la vue, l'ouïe et le goût. Toutes ont prouvé que dans le corps du sujet les sens physiques sont complètement abolis lorsque le *double* est extériorisé, toutes ont prouvé que les impressions et les sensations émanent du *double*, qui emporte en lui seul toute la sensibilité individuelle, en un mot, toute la personnalité sentante, pensante et agissante.

Voilà donc des *faits*, et ils renversent toute la théorie de Haeckel, laquelle, on le sait, prétend que rien n'existe de réel et de sensible en dehors du corps et des organes matériels. Cela n'empêchera guère les disciples du savant de mettre sur le compte de la « sombre superstition » et de la « supercherie » les *phénomènes psychiques*. Haeckel, professe une haine aveugle et fanatique contre les sciences occultes. Cette haine l'a instinctivement éloigné de ces admirables recherches auxquelles des savants, chimistes, médecins, physiciens et biologistes, comme Crookes, Wallace, Lodge, Richet, Lombroso, Curie, et tant d'autres hommes de science, ont consacré leur intelligence. Mais voilà ! les *sciences psychiques* contredisent, par des *faits* solidement établis, les théories matérialistes de Haeckel et, dès lors, l'antipathie systématique qu'il érige contre l'occultisme, la théosophie, le mysticisme et le spiritisme s'explique, mais ne l'excuse pas.

Le châtiment du savant entêté, c'est la cristallisation de sa pensée, un autre aspect de l'ignorance, mais de la plus lamentable des ignorances : l'ignorance volontaire !

*
* *

Comme l'a dit le savant allemand, J. Reinke, dans son ouvrage *Le Monde comme fait*, — idées sur le monde et la vie reposant sur une base scientifique — : *Jamais un être vivant ne naîtra des forces physiques et chimiques ni des substances organiques. La vie ne consiste point en qualités chimiques d'une com-*

binaison ou d'un ensemble de combinaisons. Le cuivre et le verre ne créeront jamais un microscope.

En effet, jamais les organismes n'ont été, ne sont et ne seront des entités soi-conscientes (1). Un organe physique ne peut produire de la soi-sensibilité, de la soi-conscience. Dire que la vie organique donne naissance à la vie psychique, c'est dire que l'instrument a créé la musique et que le bloc de marbre a produit la sculpture. Et faire dériver la soi-conscience de l'homme, avec toutes ses puissances morales et intellectuelles, de la substance gélatineuse et amorphe qui gît au fond des océans, comme le prétend Haeckel, constitue un véritable attentat à la raison. Contre cette aberration matérialiste, comme contre l'absurdité d'une création théologique, toujours l'occultisme élèvera sa protestation.

L'ensemble des lois de la nature physique — rappelons que Haeckel n'admet rien au delà de la force éthérique! — ne saurait suffire à l'explication des phénomènes complexes de la vie universelle, pas plus que l'éther connu par la science actuelle ne peut être considéré comme étant la cause dernière de tous les phénomènes. L'auteur de *Les Enigmes de l'Univers* est resté un buchnérien impénitent.

En cela, il se rattache au matérialisme de la vieille école pour lequel l'indivisibilité de l'atome et l'éternité de la matière étaient des dogmes immuables. L'on a vu depuis les travaux sur l'analyse des éléments de Crookes, sur la radio-activité de Curie et ceux de Gustave Lebon sur l'évolution de la matière venir renverser ces dogmes et confirmer les enseignements ésotériques pour lesquels toute matière solide est un corps composé d'un nombre considérable de particules suspendues dans l'éther et vibrant en tous sens avec une rapidité extrême, chacune dans sa sphère propre.

De jour en jour, d'ailleurs, les recherches chimiques se rapprochent des données de la chimie

(1) Quoique l'occultisme ait toujours enseigné que chaque atome qui constitue l'organisme humain est doué de vie, de conscience. Mais conscience n'est pas *soi-conscience.*

occulte qui, de tous temps, affirma l'existence non seulement d'un quatrième état de la matière (l'éther), mais de *sept* états de la matière...

Comme Buchner, Haeckel constate l'unité des lois naturelles, mais il ne veut admettre que derrière ces lois ou *dans* ces lois universelles, il y a une cause, une raison pure, universelle, qui se sert des moyens mécaniques (lois) pour réaliser une volonté supérieure. Cette colossale et merveilleuse synthèse des lois et de phénomènes appelée « Évolution » est la manifestation intégrale d'une Volonté grandiose émanant de l'Esprit universel, source du Cosmos entier, l'Unité elle-même. Mais le fondateur de la religion moniste ne peut admettre l'Involution de l'Esprit universel. Il nie que l'Esprit puisse devenir la Matière ou descendre en elle. Et il pousse l'illogisme jusqu'à écrire : « L'esprit de l'homme ne peut dériver de l'Esprit universel, *il ne peut qu'y conduire.* » Pour lui, il est plus raisonnable de croire que l'esprit est une formation de la monère, sans se douter que cela équivaut à dire que la lumière ne peut dériver du soleil, mais que la lumière peut retourner au soleil !

Quoi qu'il en dise, la descente progressive de la force (esprit) dans la matière, c'est l'involution, tandis que l'absorption de la matière dans la force, c'est l'évolution. Il y a un exemple très simple : le bois, c'est du soleil enfermé dans la matière, et c'est ce qui constitue l'involution. Allumez le bois, et vous verrez la force (chaleur, lumière, électricité) transformer la matière en une *flamme*. De même que le soleil était descendu dans la matière, par la *flamme*, il retourne à sa source : l'énergie solaire.

L'Occultisme — et il faut entendre par là la science expérimentale de l'invisible qui a pour but la recherche des bases spirituelles de l'humanité et de l'univers — affirmera toujours qu'aucune forme objective, matérielle, ne peut exister sur le globe terrestre sans que son prototype astral, invisible, n'ait d'abord été *formé* dans l'Espace cosmique. Quand Haeckel nous dit que l'édification génétique de l'homme est faite au moyen de la totalité des matériaux de l'univers, il énonce une vérité incomplète, parce qu'il ne voit que

l'homme et l'univers physico-chimiques. Tant pis pour lui, et pour ceux qui croient aveuglément dans ses négations, si le vieux matérialiste d'Iéna n'a jamais prétendu vouloir s'intéresser, ni de près ni de loin, aux problèmes de l'invisible et si les remarquables études expérimentales faites par d'éminentes intelligences scientifiques n'ont pu modifier son système. La vérité n'en finira pas moins par éclater au grand soleil de la science (1)!

Si l'organisme physique de l'homme a pour fondement originel le processus protoplasmique — ce que l'occultisme a toujours enseigné, son principe étant « génération, pas création » — ce que la biologie a démontré, il est tout aussi certain que l'esprit de l'homme a pour source le monde cosmique de l'Esprit et que son origine essentielle est divine. Rien d'étonnant à ce que la science dite positive ignore la nature spirituelle ou divine de l'esprit de l'homme, le monde occulte lui étant absolument fermé, à cause des limitations qu'elle s'est imposée. Mais la vérité, elle, n'a point de ces limites. La science a sa méthode. L'occultisme a la sienne. La science positive a pu avoir facilement raison de la théologie et même de la philosophie spiritualiste, celle qui croyait pouvoir établir la réalité par le raisonnement seul ou par la foi. Sans vouloir le moins du monde méconnaître la possibilité de percevoir certaines vérités d'ordre intelligible par la méthode déductive, il n'en est pas moins vrai que la certitude lui fait défaut. Mais il n'en est point de même pour l'Occultisme, qui dit à ses adeptes : « voici mes théories, allez et *expérimentez*. » Et là où le philosophe spéculatif dira l'âme « existe », l'occultiste répondra « oui, mais, moi, j'en ai les preuves ! » Et ces preuves, il pourra les opposer aux négations illégitimes du matérialiste, parce qu'elles sont le

(1) N'avons-nous pas vu récemment encore l'un des hommes de science les plus remarquables de l'Angleterre, recteur de l'une des plus importantes universités de l'Empire britannique, Sir Oliver Lodge, venir déclarer, en une conférence publique, le résultat de ses investigations et affirmer sa croyance en la réalité de la vie invisible ?

résultat d'une investigation positive. Il ne suffit pas d'affirmer, comme le fait le spiritualiste religieux ou théoricien, l'existence de l'esprit. Il faut avoir la capacité de le *voir* dans sa réalité. Il ne suffit pas davantage de dire, comme ne manque jamais de le faire, le matérialiste, que l'homme est la terminaison de la chaîne composée de protozoaires du poisson primitif, de la sarigue, du maki, pour avoir le droit de nier l'existence de l'âme, car le transformisme, vrai en soi, ne prouve rien contre l'existence de l'âme. Et c'est là, précisément, la grande erreur de l'évolutionnisme occidental.

C'est, en effet, le matérialisme qui a complètement faussé la véridique théorie de l'Evolution, en affirmant que la constitution du monde se résumerait par la matière, la force et la nécessité et que l'homme, conséquemment, ne serait pas autrement constitué. Malheureusement pour le matérialisme, il existe dans la nature une quantité innombrable de faits, de phénomènes, de manifestations qui prouvent d'une manière incontestable que les activités psychiques et intellectuelles sont indépendantes de l'organisme. Dès l'instant où il est établi que ces activités peuvent se manifester en dehors des limites des fonctions neuro-cérébrales, — l'on a constaté des problèmes de mathématique restés insolubles à l'état de veille, trouver leur solution durant le sommeil, c'est-à-dire pendant que le cerveau physique dort, — nous pouvons en conclure qu'il existe dans l'homme un principe spirituel indépendant émanant d'une source spirituelle et appartenant donc à une évolution spirituelle.

Les travaux de F.-W.-H. Myers sur la personnalité humaine, sa survivance et ses manifestations supranormales représentent un faisceau de faits dont l'évidence a pris un caractère nettement scientifique. Le grand fait nouveau qui domine la philosophie, la psychologie et la science modernes, c'est celui fourni par l'observation et l'étude des phénomènes d'hypnose et de magnétisme. Ils ont définitivement démontré qu'en paralysant momentanément la vitalité de la vie physique et organique dans l'homme, les

activités intellectuelles deviennent plus vivantes, les facultés psychiques plus intenses.

Puisque la puissance de la pensée augmente lorsque le cerveau physique est endormi, puisque la conscience mentale devient plus intense lorsque le mécanisme normal des organes est suspendu, c'est qu'il existe, en réalité, un *moi* conscient, indépendant du corps, vivant dans la plénitude de la vie spirituelle, dans le monde invisible.

Il n'y a ici, ni métaphysique, ni imagination. Il y a le *fait* expérimentalement démontré par des investigateurs méthodiques.

La Science ne peut rester muette sur ces faits. Ils sont dans la Nature. Ils révèlent tout un monde nouveau de réalités et nous permettent de compléter nôtre connaissance de l'homme et de l'univers.

* * *

Car l'Evolution risque de rester une incompréhensible énigme, sans l'étude et l'observation des phénomènes occultes et de l'Esotérisme, en général. Ceux qui ont cru jusqu'ici qu'il suffit de dire « transformisme » ou « sélection naturelle » pour expliquer tout le vaste mystère de l'Evolution, se méprennent et s'abusent. Ni Darwin, ni Lamarck, ni Haeckel, malgré la valeur relative de leurs recherches dans la vie organique, malgré le courage moral qu'ils déployèrent dans le grand combat des idées modernes contre certains dogmes et certaines conventions, ne sont point parvenus à nous éclairer véritablement sur le problème de la vie. Si tout le raisonnement scientifique d'aujourd'hui repose encore sur les hypothèses de ces grands naturalistes, il n'en est pas moins vrai que la plus grande erreur de la philosophie naturaliste, — n'est-ce point d'ailleurs une illusion universelle? — consiste à affirmer que la *vie* n'a pas d'existence en dehors des nécessités de la manifestation physique, organique, de notre système solaire. Nul ne songe plus à contester le triomphe de l'Evolutionnisme scientifique sur le Surnaturalisme biblique.

Mais depuis, la science a pris l'habitude de classer tous les problèmes de l'inconnu dans la catégorie des « phénomènes naturels ». Quand un savant a prononcé le mot « phénomène naturel », tout le monde s'incline avec une passivité toute orthodoxe, et bien mal venu est celui qui, de nos jours, se permet d'émettre des réserves, en faisant remarquer que sous l'aspect extérieur du « phénomène naturel » pourraient bien se cacher des activités silencieuses dont la nature véritable échappe encore à la science. Les forces, les énergies inconnues agissant dans les substances, dans les éléments, il ne suffit pas de les identifier à la matière pour avoir le droit de les appeler prud'hommesquement « des forces ordinaires et bien connues de la Nature ». Certes non, rien n'existe en dehors de la Nature. Mais les forces spirituelles, les puissances occultes et les énergies divines agissent dans la Nature autant et plus que les forces physiques L'on peut reprocher au matérialisme d'avoir dénaturé la portée réelle des sciences naturelles en leur imprimant un caractère athéistique..

Ce que la science moderne appelle assez évasivement d'ailleurs, « vie organique » ou « force nerveuse » dans l'homme, l'Occultisme a mille raisons pour les distinguer de l'organisme et de l'appeler *corps astral*, le corps lumineux et invisible. Il est indispensable d'admettre ou de vérifier la réalité de ce corps astral, sans quoi un grand nombre des phénoménes de la vie restent inexplicables.

Il nous prouve, au surplus, qu'il existe dans la Nature un état intermédiaire, *le plan astral*, où s'élaborent les grandes activités de l'évolution. Car c'est sur ce plan de la Nature que l'évolution a lieu d'abord. C'est lui qui agit sur les formes et qui les transforme.

L'on comprend dès lors l'immense lacune créée par l'évolutionnisme matérialiste, lequel attribue à la matière des propriétés ou des pouvoirs qu'elle n'a pas. L'*invisibilité* du travail évolutif, l'*invisibilité* de la force évoluante deviendra de plus en plus évidente pour les chercheurs impartiaux. Les phénomènes de scissiparité, de bourgeonnement, de sporulation, de

développement qui apparaissent dans la génération sont physiques et chimiques, mais la *vie* qui opère dans la Nature échappe à l'observation ordinaire parce qu'elle appartient au domaine de l'hyperphysique.

Les énigmes de l'univers sont plus profondes et plus nombreuses que le pense Haeckel. L'Occultisme a sur les proportions du Cosmos des notions autrement colossales, en général, et du système solaire, en particulier ! Si la philosophie et la science matérialistes peuvent se contenter de l'explication physique de la vie universelle, il ne saurait en être de même pour l'occultiste. Celui-ci, grâce aux multiples méthodes d'investigation dont il dispose lorsqu'il est assez avancé dans l'étude pratique des connaissances métaphysiques, observe et constate que le problème de la vie et de l'évolution est plus complexe, plus transcendental, et qu'il existe une hiérarchie de forces splendides en jeu dans le travail apparent de la matière, ce dont la science actuelle n'a pas même l'air de se douter, puisqu'elle ne connaît pas la *plénitude* du phénomène.

Derrière les effets physiques, il y a les effets spirituels. Les forces qui pénètrent et modifient la matière ne sont pas matérielles et les formes physiques sont la forme de *quelque chose* qui n'est pas matériel, mais superphysique. Pour Buchner, Haeckel et leurs naïfs disciples, l'âme est le résultat de la matière.

Mais, est-ce la *vie* qui engendre la matière où la matière qui engendre la *vie?* La science est impuissante à répondre à cette question, parce que ses investigations, si utiles et si nobles soient-elles, se rapportent toutes aux apparences extérieures du monde phénoménal. N'est-ce pas un matérialiste éminent, Soury, qui a déclaré que la science ne peut « rien connaître de la constitution de la matière » ? Et cela est, dans une certaine mesure, profondément vrai. L'analyse chimique seule ne peut, en effet, connaître les éléments de la nature dans toute leur étendue réelle.

Or, si la science moderne, malgré l'imposant faisceau de recherches qui en fait la gloire, ne con-

naît pas la matière dans sa constitution intégrale, si elle ne connaît pas la vie dans la plénitude de sa manifestation, elle ne saurait avoir de l'Evolution une conception exacte, complète. Ni la paléontologie, ni l'anthropologie ne sont d'ailleurs dans le vrai lorsqu'elles prétendent que le transformisme, c'est-à-dire l'évolution, a fait descendre l'homme du singe anthropomorphe de l'époque miocène.

Il faut avoir étudié sérieusement l'Occultisme dans ses données sur l'Evolution, pour savoir combien sont fausses les conclusions et faux les calculs des anthropologues et des paléontologues.

L'Occultisme nous enseigne, en effet, que le singe anthropomorphe ne fit son apparition sur le globe que des siècles et des siècles *après* l'homme. Déjà à l'époque « *éocène* », l'homme avait la forme humaine géante et la race atlantéenne florissait! Il n'est d'ailleurs pas sensé de s'imaginer que, au cours de la courte période miocène, l'homme, entité douée d'intelligence et de raisonnement, soit issu du singe dépourvu de cerveau. Au fait, il n'y a rien d'antiscientifique à croire qu'il existait une civilisation primitive à l'époque où les Haeckel placent les périodes dites éocène et miocène, car plus les recherches reculeront dans le passé du monde, plus on découvrira les traces d'une civilisation sur d'anciens continents submergés, tels que celui de l'Atlantide, au sujet duquel les sondages opérés dans les profondeurs océaniques démontrèrent l'existence et corroborèrent les dires des brahmanes, des prêtres de Saïs, de Solon le Sage et de Platon l'Initié (1).

(1) Il y a huit millions d'années, la race atlantéenne était la quatrième race humaine (nous appartenons à la cinquième race) la première race vraiment terrestre, c'est-à-dire dont la forme corporelle était densifiée. Elle existait déjà à l'époque dite éocène et le premier des cataclysmes qui la détruisirent succes sivement éclata vers le milieu de l'époque dite miocène, il y a environ quatre millions d'années. Le second cataclysme qui dispersa la civilisation atlante, celle des Toltecs, eut lieu à l'époque dite pliocène, il y a 850,000 ans ; le troisième eut lieu il y a 200,000 ans ; le quatrième, il y a 80,000 ans et le dernier vestige de l'Atlantide disparut sous les eaux de l'Océan, il y a

De même qu'il y a deux siècles à peine nous ignorions Herculanum et Pompéi, ressuscités de leur tombeau volcanique, dans cent ans, peut-être, lorsque des systèmes perfectionnés de sondage le permettront, l'Atlantide se réveillera de son long sommeil maritime et les musées d'archéologie se rempliront graduellement des merveilles d'une civilisation ignorée, tandis que l'histoire du monde apparaîtra sous un aspect nouveau. Dès lors, une lacune immense pourra être comblée. L'on se rendra compte que, en réalité, les graveurs de pierre qu'étaient les hommes des cavernes, loin d'être des « singes », portaient en eux l'atavique talent de la race lémuro-atlantéenne. Et la raison d'être réelle des bouleversements périodiques, qu'ils soient silencieux ou convulsionnaires, apparaîtra mieux aux savants, lorsque ceux-ci connaîtront le rôle des cataclysmes cosmiques dans le jeu formidable et grandiose de l'Evolution. Ils comprendront mieux alors la nécessité des périodes de « repos » dont parle la Doctrine Secrète et pendant lesquelles le processus évolutionnel et transformateur des espèces se continue dans l'Invisible. Alors les « inexplicables anneaux manquants » et « formes intermédiaires » s'expliqueront à la lumière des enseignements théosophiques encore si follement méconnus.

D'ailleurs, les mystères de l'Evolution — et ils sont nombreux — ne pourront être compris qu'à la condition de prendre en considération l'anthropologie des occultistes et des théosophes, pour lesquels la durée des périodes géologiques, les rondes, les races et les cycles offrent du processus de l'Evolution une conception plus logique, plus cohérente, plus exacte et plus vraie.

*
* *

11,000 ans, soit 9,564 ans avant Jésus-Christ. — La troisième race — la Lémurienne — existait déjà à la période dite l'âge secondaire. Sa forme humaine était encore à l'état éthérique. C'est elle qui donna naissance, il y a huit millions d'années, à la race atlante.

Lorsque l'on compare les affirmations de la science à celles de la Doctrine secrète, l'on est frappé du grand nombre de lacunes et de contradictions de la première, tandis que l'enchaînement logique des données de la seconde devient évidente au moindre discernement. L'une, on le sait, n'admet aucune espèce de réalité vivante et agissante en dehors de la Matière et prétend que l'homme, issu de la Terre, comme tout mammifère, est un animal évolué. L'autre, au contraire, admet que la forme organique humaine a passé à travers toutes les transformations des règnes et des espèces, depuis les plus bas jusqu'aux plus hauts, mais affirme que, jamais, la Nature physique, qui fournit tous les matériaux nécessaires à l'évolution des formes, ne saurait produire l'*intelligence humaine*, laquelle appartient à un plan d'évolution distinct, quoique parallèle. De plus, elle prétend que l'*homme*, loin d'être un mammifère évolué, a *précédé* l'évolution animale *sur notre Globe,* plusieurs « Rondes », c'est-à-dire plusieurs courants périodiques du flot de vie évoluante, entre lesquels s'écoulent un temps considérable, ayant lieu sur la planète. Chacune de ces Rondes est la répétition du processus évolutif de la précédente, mais, chaque fois, sur une échelle plus élevée. Il y a donc des intervalles, des « repos », périodes de temps énormes de plusieurs millions d'années, durant lesquelles le travail évolutif de la Nature, de physique et de visible qu'il était, devient invisible et superphysique. Or, ce n'est qu'à la quatrième de ces Rondes — la nôtre qui a commencée il y a 18,618,730 années — que l'homme apparaît sur le globe terrestre *avant l'évolution animale.* Tandis qu'à la première Ronde — il y a 300,000,000 d'années — l'évolution animale précéda l'évolution humaine. En réalité, l'Homme existait bien au delà de nos 18,618,730 années actuelles, mais sa forme humaine gigantesque était à l'état *astral et éthérique*, c'est-à-dire non encore densifiée. Ceci, je le sais, pourra sembler « peu scientifique » à tous ceux dont l'entendement se trouve encore enserré dans les mailles d'un positivisme étroit.

Qu'il me soit tout au moins permis de leur rap-

peler les expériences psychiques, qui démontrent l'existence des radiations humaines du double *astro-éthérique* de l'homme, en même temps que la science contemporaine constate de mieux en mieux la réalité des immenses et mystérieuses activités des forces éthériques dans le cosmos.

Elles prouvent que le champ de l'Évolution est double, visible et invisible, physique et superphysique. Même les nouvelles recherches faites à propos des *mutations* brusques, sont également de nature à jeter une vive lumière sur les procédés de l'évolution. Ces changements brusques opérés dans les formes et que l'on appelle *mutations*, si elles ne cadrent pas avec le transformisme absolu des matérialistes, et si elles laissent fort perplexes les naturalistes et les botanistes, n'étonnent guère les étudiants de l'occultisme.

En vérité, ces mutations, véritables lacunes pour l'anthropologie officielle, constituent la preuve qu'il y a une transformation, une évolution invisibles se continuant en dehors des éléments strictement chimiques.

Mais comment, pourrait-on objecter, le passage d'un règne à un autre, par exemple, pourrait-il s'opérer dans l'invisible sans organismes physiques?

Quoiqu'il soit difficile de faire comprendre dans un aperçu général comme celui-ci, et à des lecteurs peu préparés à l'enseignement technique du savoir occulte, les procédés invisibles de la Nature, j'essayerai, en quelques mots, d'en donner ici une idée, si faible soit-elle.

Tout d'abord, il s'agit de ne pas oublier que, pour l'occultiste et pour le théosophe, il n'y a pas de vie, de conscience ou d'esprit qui ne soit enveloppé de matière, si subtile qu'elle puisse être. En fait, la conscience n'est pas isolée de la matière, mais elle en est cependant distincte. L'on pourrait dire, sans déraisonner, qu'il y a de la matière immatérielle et spirituelle ou de l'esprit matériel. L'on peut donc dire aussi qu'il existe véritablement de la matière *astrale*, de la matière *mentale* et de la matière *spirituelle*, manifestant chacune des états vibratoires de plus en plus subtils et n'ayant plus rien de physique. Dès lors, il ne devient plus impossible, même à un posi-

tiviste, d'admettre également l'existence de ce que la théosophie appelle les « atomes permanents » et qui ont la faculté de retenir toutes les vibrations ressenties et provoquées par les atomes physiques extérieurs. L'atome permanent constitue le noyau de la vie ou de la conscience. Autour de lui se groupe la hiérarchie des atomes jusqu'à l'atome physique. La *clairvoyance* seule permet à l'occultiste de voir le rôle merveilleux que l'atome permanent joue dans la trame de vie invisible et splendide de la cellule. « Pour ceux qui *voient* sur le plan buddhique (plan spirituel), dit Annie Besant. les corps disparaissent et, à leur place, apparaît, dans un jour doré, une trame d'une finesse extrême, délicate et belle, enchevêtrant toutes leurs parties, y constituant un filet à mailles serrées. C'est de la matière buddhique (matière spirituelle), qu'est tissée la merveilleuse trame de la vie, qui entretient et vivifie tous les corps ».

J'en reviens maintenant à la question posée plus haut, à savoir comment le passage d'un règne à l'autre peut-il s'accomplir et comment la vie végétale deviendra-t-elle vie animale?

Je l'ai dit déjà, c'est dans l'Invisible que l'on peut surprendre le secret de cette évolution. Prenons un exemple très simple. L'arbre séculaire et géant est le plus haut sommet de l'évolution végétale. Autour de lui, c'est-à-dire dans son enveloppe hyperphysique et astrale, se mêlera, à la suite des ans, un peu de matière mentale, juste assez pour qu'elle soit capable de contenir quelque chose comme de la mémoire latente, la mémoire étant, pour ainsi dire, la propriété même de la matière mentale. Ce sont les atomes les plus évolués — les atomes permanents — qui retiendront cette mémoire et ce sont eux qui, précisément, finiront par animer les organismes animaux inférieurs, les microbes, les amibes, etc., lorsque l'arbre sera mort (1).

(1) A la mort de l'homme, les atomes permanents s'échappent le long d'un passage imperceptible qui relie le cœur au cerveau. L'anatomie actuelle ne se doute guère de l'existence de ce pas-

Il résulte donc de ceci que ce que la science matérialiste appelle obscurément « l'instinct cellulaire », c'est de l'intelligence traversant les organismes physiques. Il y a toujours deux courants d'évolution en activité parallèle dans l'univers : l'un — celui de l'Esprit — sans cesse descend des régions divines de la Vie, l'autre — celui de la Matière — ascend indiscontinûment des bas-fonds de la genèse terrestre.

Quand Buchner dit que « *d'une manière imperceptible*, la plante se transforme en animal et l'animal en homme », l'occultiste, doué de la faculté de clairvoyance, peut répondre que cette « manière imperceptible » de la transformation d'un règne en un autre est parfaitement *perceptible* pour celui qui peut voir *dans l'Invisible* comment a lieu le processus de cette transformation. Il possède la preuve de la réalité du travail évolutif occulte et de la vie invisible, indépendante de la Matière physique. Et de même qu'il peut voir comment le minéral se transforme en végétal, il peut également *voir* comment l'homme se transforme en esprit. Il y a beaucoup de choses dans le monde qui, aux yeux de la Science, se font « d'une manière imperceptible ». L'on pourrait appeler le matérialisme la science de l'imperceptible, c'est-à-dire la Science à laquelle échappe la réalité *double* de la Nature.

Et cependant, nous sommes arrivés au moment extraordinaire où les deux Sciences, la Science occulte et la Science moderne, vont se rencontrer sur un terrain commun, celui de la connaissance de l'*Ether*. Et c'est sur ce terrain d'entente qu'un grand pas en avant sera fait.

L'heure de l'attente moderne est solennelle, en effet. Des vérités nouvelles vont éclater, grâce à la rencontre bienveillante de deux méthodes d'investigation différentes. Depuis des siècles, elles divisent la philo-

sage, qui est cependant physique, mais si mince qu'il est imperceptible aux yeux de chair et aux verres les plus grossissants ! Seuls ceux qui possèdent la vision psychique peuvent le voir en une sorte de frémissement coloré, au moment de la mort, et partant de l'endroit du cœur à l'endroit du cerveau.

sophie humaine en deux clans séparés et antagonistes. A la faveur de cette division de la pensée philosophique, le scepticisme et le cynisme ont fait perdre le temps de beaucoup d'hommes à rire et à tourner le dos à la vérité. De quelle maladresse, de quelle imprévoyance, de quelle étourderie la plupart d'entre nous, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, ne se sont-ils pas rendus coupables !

Quoi ! le spectacle émouvant de deux doctrines qui, hier encore, semblaient inconciliables et irréconciliables et qui maintenant, au seuil de notre XXe siècle, se trouvent face à face devant la puissance réconciliatrice d'un fait évident, celui de l'*existence du plan éthérique dans le cosmos*, nous laisseraient indifférents ou gouailleurs ?

Nous ne nous rendrions pas compte, si aveuglés que nous sommes par nos préjugés et nos préventions, que la science moderne va se trouver bientôt sur le seuil même de l'Invisible, c'est-à-dire là où commence le vaste domaine des forces occultes, le champ merveilleux où se manifestent les puissances subtiles de l'Ether !

C'est là, en effet, que la Science occulte et la Science moderne se sont rencontrées. Et c'est seulement maintenant que la science va pouvoir constater combien l'occultisme était dans le vrai et quelle aide peut venir de lui, si méconnu jusqu'ici, dans l'étude de la vie.

La Science vient à peine de découvrir les vibrations électriques et éthériques que l'on appelle les rayons X, c'est-à-dire des rayons lumineux qui traversent les corps matériels les plus opaques. Eh bien ! alors que l'homme de science se sert de ces rayons pour démontrer la présence d'une balle enfouie sous les chairs du blessé, certains occultistes, doués de la faculté de clairvoyance, sauront apercevoir cette balle sans l'aide des rayons artificiels ! D'où provient cette faculté ? Est-ce un truc mystérieux, est-ce une maladie, est-ce un pouvoir anormal ? Nullement. Cette faculté visionnaire est due à l'existence dans l'œil, — dans les cellules nerveuses de l'œil, — d'une plus grande quantité de fluide éthérique, d'une plus grande

capacité vibratoire dont, grâce auxquelles, par synchronisme, les vibrations de la vie éthérique invisible sont perçues. Cette lumière, — car c'en est une, — l'occultisme l'a toujours connue et l'a toujours désignée sous le nom de la *lumière noire* ou *lumière invisible* et cette lumière, dans l'œil de l'homme, c'est la *clairvoyance.* Et c'est cette clairvoyance qui, lorsqu'elle est développée dans la plénitude de son pouvoir visuel, devient alors l'un des moyens puissants d'investigation de la vie de l'Invisible. Car le monde invisible, en vérité, ne l'est que pour les yeux physiques ordinaires. Or, l'Occultisme est précisément cette méthode d'entraînement normal capable de développer au moyen de la concentration et la médiation, les capacités visuelles et perceptives de l'homme. Par là s'expliquent les connaissances déconcertantes dont font preuve les philosophes initiés de l'Orient, car, pour eux, tombent, un à un, les voiles de la Matière, tandis que devant leur conscience extasiée se déployent les divines activités de l'évolution universelle.

JEAN DELVILLE.

ERRATUM. — Dans la première partie de cette étude, publiée en juillet, lire, au renvoi de la page 41 : *L'occultisme oriental, qui en sait plus long que l'anthropologie occidentale.*

MICHEL

L'ancien sacristain de la collégiale de Nivelles vient de s'éteindre dans la quatre-vingt-troisième année de son âge.

Quand cette nouvelle m'arriva, mon premier cri fut : « Eh! le pauvre Michel! Je le croyais mort depuis longtemps! »

— Je ne songeai pas alors que cette phrase dût être un jour imprimée et je prononçai : « l' pauv' Michél », comme tout le monde là-bas. —

Puis, brusquement, je sentis mon erreur. Non, je ne l'avais pas cru mort, puisque l'annonce de sa disparition m'apportait une sensation de vide. Allons, celui-ci, maintenant, après tant d'autres, que jamais plus je ne rencontrerai dans ma petite ville, au tournant d'une rue.

Lorsque je le croisais, bien rarement déjà, il y a quelque dix ans, je me contentais de lui lancer un cordial : Bonjour, Michél! et je passais. Pourquoi me manque-t-il, à présent?

C'est qu'en s'en allant, il emporte une part de mon enfance. C'est que ses yeux m'avaient vu tout petit et qu'entre le vieillard et l'homme mûrissant de tels souvenirs amènent une sympathie, point phraseuse ni démonstrative, mais que les années fortifient.

J'ai eu le privilège de l'approcher de près alors que mes fonctions d'enfant de chœur me plaçaient sous sa direction. Il était déjà très vieux; du moins le paraissait-il. Je crois bien qu'il l'était. Je crois même qu'il le fut toujours et je suis sûr que personne ne l'a jamais connu beau.

Ses jambes courtes et torses supportaient mal un buste qui leur était disproportionné et qui s'affaissait sur elles. De ses épaules, courbées comme sous la menace de coups, pendaient deux longs, longs bras ballants, la main droite tenant toujours un gros trousseau de clefs énormes, qui atteignaient presque le sol. Par les temps chauds il abandonnait son ample redingote noire pour un veston gris clair, qui ne lui était guère plus avantageux; mais il restait toujours fidèle à des pantalons d'une antique étoffe pelucheuse, de teinte indécise — entre le jaune et le brun — coupée de larges carreaux noirs.

Sur ce corps disgracié oscillait une grosse tête grise, que son poids emportait en avant.

Tel qu'il était, avec ses yeux ni gris ni bleus, aux lourdes paupières, et sa bouche largement fendue dans une face mal rasée, il devenait imposant et presque majestueux lorsque, maître des cérémonies dans un service funèbre, il venait, à l'heure de l'offrande, revêtu de sa houppelande à large col de velours, abaisser devant la famille du défunt sa masse d'ébène surmontée d'une sainte Gertrude d'argent.

Michél avait des traditions, son père ayant été, comme lui, sacristain de la collégiale. Son frère fut longtemps curé d'un village voisin de Nivelles et lui-même, aspirant à la prêtrise, avait fréquenté le séminaire.

Il comprenait donc le latin et l'articulait avec une correction appréciée, soit qu'il servît la messe pour un enfant de chœur absent ou que, précédant la croix de procession dans les cortèges, il unît sa voix à celle des chantres, sans l'aide d'un rituel.

Cet humaniste était encore un érudit, d'une érudition tranquille et butée, comme sa foi. Il ne disait point que paroles d'Evangile, mais son rôle de cérémoniaire était d'écouter l'Evangile, non de le prêcher, et je doute qu'il ait jamais été tourmenté du souci de vérifier aux sources les légendes et les histoires que son verbe abondant contait aux visiteurs.

Lorsqu'il se haussait sur la pointe des pieds pour atteindre à la serrure supérieure de l'armoire blindée où se conserve le trésor, son bonheur commençait

avec son récit, qui n'avait pas la sécheresse d'un boniment de guide patenté, mais s'animait d'une verve personnelle.

Il était là, dans son milieu, gardien, presque possesseur de ces reliques vénérables, enchâssées dans de somptueuses orfèvreries, dont il connaissait les auteurs et les donateurs.

Il avait une façon à lui de parler de sainte Gertrude et de son illustre parenté : Pepin de Landen, son frère; sainte Iduberge, sa mère; sainte Begge, sa sœur; sainte Gudule, sa filleule; sainte Wilfetrude, sa nièce; sainte Aldegonde et sainte Waudru, ses cousines. On eût dit qu'il venait de les quitter et que leur commerce d'amitié résultait de très anciennes relations de famille. Il avait dû vivre aussi dans l'intimité des nobles Dames Abbesses et Chanoinesses qui firent du Chapitre de Nivelles une communauté si puissante et si curieuse, car il ne se contentait pas de les citer à l'occasion, il parlait d'elles en familier, et en familier parfois indiscret : un petit clin d'œil vous avertissait alors qu'on en aurait trop à conter et que ce n'était ni le lieu ni le moment.

Il usait du mot qu'il fallait, et sur ses lèvres affluaient, sans confusion ni monotonie, les termes propres et techniques : rinceaux en relief plat; rayons flamboyants; rampants à feuilles d'acanthe; pignons cantonnés de contreforts et surmontés de pinacles à crochets; angles rentrants du quadrilobe; émaux cloisonnés ; cabochons et camées... Il en avait la bouche pleine, et la chaleur de sa démonstration était si communicative que je l'écoutais plus convaincu que s'il m'eût conté *Peau d'Ane,* car le savoir des vieillards paraît puéril aux enfants, c'est-à-dire vrai de la vérité fleurie des légendes.

A tout prendre, ne me contait-il pas un peu *Peau d'Ane* lorsque, passant le pouce sur le pied d'ébène d'une croix d'argent, il m'y montrait un petit tableau représentant une descente de croix et qu'il me chuchotait en confidence : « Ceci doit être un Memling. »

Je regardais le Memling, je le vois encore, et ce qui me frappait, c'est qu'il était permis à Michél d'y toucher et que cela m'était interdit. Je l'enviais de

pouvoir ainsi manier patènes, calices, ciboires, reliquaires, custodes et monstrances aux anges adorants et je restais auprès de lui tandis qu'il ôtait les vêtements sacerdotaux des longs tiroirs qu'ils alourdissaient. Sans même consulter le martyrologe, il choisissait la couleur du jour, et c'étaient alors de belles dissertations sur le blanc joyeux et pur de la Vierge; sur le rouge vivifiant des Martyrs; sur le vert reposant d'après l'Epiphanie et la Pentecôte; sur le violet pénitent du Carême.

Mais c'est devant la châsse de sainte Gertrude que perçait surtout sa vanité discrète de riche amateur d'art faisant les honneurs de ses collections à des visiteurs de marque. Me voici maintenant à l'âge qu'il avait alors, et je comprends, pour le ressentir, son enthousiasme, qui me faisait pourtant rire sous cape. Il est vrai que s'il m'arrive — et cela m'arrive chaque fois que je retourne la visiter — de m'attarder devant la châsse et d'en contempler quelque détail, le nez contre le cristal qui la protège, j'entends derrière moi de petits rires étouffés. Ce sont mes enfants qui s'amusent de ma joie. Je feins de ne rien entendre et je souris dans ma barbe. Michél, lui, n'eût pas souri, car il tenait la châsse, non pour la huitième, mais pour la première merveille du monde. Et c'est une merveille, de richesse, d'art naïf et de foi.

Ce qui m'attire dans cette œuvre, ce n'est pas la profusion de ses métaux précieux et de ses pierreries, c'est l'âme, flottante autour d'elle, de ceux qui l'ont conçue et façonnée. Je m'associe aux méditations de maître Jacquemon, ce moine du XIIIe siècle qui, dans sa cellule du couvent d'Anchin, dessina ce temple gothique à la gloire de Gertrude et composa cette suite étonnante de bas-reliefs de vermeil qui se détachent sur la toiture d'argent et balbutient plutôt qu'ils ne content la vie et les miracles de la sainte.

Je participe de même au labeur de l'orfèvre de Douai et de son « compagnon » nivellois, qui mirent vingt-six années à réaliser, en matières rares, le rêve de l'artiste, car il était convenu qu'il n'y entrerait d'autre métal « fors or et argent et pierres ». Durant vingt-six ans ils œuvrèrent à Nivelles, avec maître Jacque-

mon, sous la surveillance du Chapitre, affinant l'or, élevant les pignons, creusant les niches, sculptant les statues, évidant les galeries, ciselant les clochetons, sertissant les rosaces, semant partout émeraudes, topazes, améthystes.

Ah ! oui, Michél pouvait être fier de sa châsse et il n'était pas si ridicule qu'il me le paraissait alors quand il s'écriait vingt fois en en faisant le tour : « C'est de toute beauté ! » Il en connaissait d'ailleurs la valeur, car, lorsqu'il refermait les portes de l'armoire de cuivre qui la recouvrait en ce temps-là, il rappelait à voix basse qu'un richissime Anglais, dont je n'ai jamais su le nom, en avait offert cinq millions, et il ajoutait, donnant avec énergie le dernier tour de clef : « Et nous les avons refusés ! »

Il pouvait parler ainsi, parce qu'il avait voix au chapitre, qu'il l'eût reçue ou prise. Rien ne se faisait dans l'église sans son adhésion, ni souvent sans son initiative. On dit même que s'il rencontrait quelque résistance, il n'insistait pas et y allait de sa poche ; mais, on ajoute, avec une malignité qui doit nous rendre cette assertion suspecte, qu'il se remboursait par de discrets prélèvements sur le produit des quêtes journalières, dont il avait la gestion.

Il était d'ailleurs aidé dans cette dernière tâche, les dimanches et jours de fête, par un marguillier qu'on appelait *Mon Fi* : son nom était Longfils, mais les Nivellois d'alors, ne différant guère en cela de ceux d'aujourd'hui, jugeaient peu séant d'appeler les gens par leur nom et les affublaient volontiers de sobriquets qui n'étaient pas toujours agréables à leurs titulaires ; il y en avait de si railleurs, de si cruels et parfois de si inconvenants, que seule une longue habitude pouvait les rendre tolérables.

J'ai connu *Mon Fi*. C'était un grand vieillard sec, qui promenait dans l'église un visage fermé et qui répondait à chaque offrande : « Dieu vous reçoive en gré ! »

Combien la manière de Michél était supérieure ! Michél traînait les pieds dans la nef, parce qu'il se sentait chez lui et peut-être aussi parce qu'il lui eût été pénible de les soulever. Peu importe : on

l'entendait venir sans qu'il dût troubler le fidèle par un bruit choquant de billon remué. Et nul ne savait remercier comme lui : la grande dame par une révérence, la bourgeoise par une inclination de sa grosse tête grise; les autres par un sourire, un clin d'œil et même, si c'était dans les basses-nefs, une discrète poignée de main et une petite plaisanterie glissée à l'oreille.

Qu'on vît venir à soi sa face bienveillante ou s'éloigner son dos rond, encore élargi par le manteau de cérémonie, on aimait suivre ses allées et venues dans l'église. Il était le génie familier du lieu. Sa démarche dandinante y gagnait une aisance, presque une grâce naturelles. Là, personne ne s'insurgeait contre son autorité, et la vieille dévote abîmée devant le Sacré-Cœur et la jeune fille qui confiait son attente à saint Joseph dans la chapelle du Vénérable, baisaient la croix de leur chapelet du même geste docile en entendant les clefs que Michél agitait, après le salut, pour congédier les fidèles.

Lui seul pouvait se permettre de parler haut dans le temple. Il le faisait sans pose, ayant trop d'esprit pour poser, et par l'effet d'une longue discipline sa voix, dans ses éclats les plus violents, gardait quelque chose de neutre et de voilé. Ainsi le respect dû au lieu saint n'avait-il pas trop à souffrir des accès de colère que la faiblesse humaine n'épargnait pas à Michel.

J'ai sur la conscience d'avoir provoqué le plus terrible de ceux auxquels il m'ait été donné d'assister.

Durant les loisirs que me laissait ma charge d'enfant de chœur, j'aimais à vaguer dans l'église, surtout dans ses coins les plus retirés, la crypte, par exemple, où l'ombre, la fraîcheur, la solitude, le silence entretenaient une atmosphère de mystère et remplissaient d'une inquiétude apeurée l'âme du petit garçon qui s'y aventurait alors sur la pointe des pieds.

Parfois je me faufilais, à la suite des sonneurs de cloches, dans l'antique avant-corps, où les pierres se sont creusées sous les pas des générations, et je me risquais, seul, sur l'immense voûte de

l'église. De m'y trouver ainsi, séparé de mes compagnons qui s'étaient rendus à leur tâche, je m'estimais bien hardi et bien timoré : les croassements des corbeaux nichés dans le clocher et le voisinage, soupçonné, de chauves-souris et de rats m'incitaient à la fuite. Mais je ne fuyais pas. Seulement, après un regard sur les énormes poutres poussiéreuses qui cassaient d'angles la courbe de la voûte, j'allais rejoindre les sonneurs, d'un pas que je m'efforçais de ne point trop précipiter, mais qu'accélérait tout de même la frayeur.

Un jour, cependant, j'explorai toute la voûte. Ce qui me frappa le plus, ce fut de constater que des fils de fer attachés à des pièces de bois retenaient les rondelles bleu et or qui transforment le plafond de la grande nef en un ciel parsemé d'étoiles. Aujourd'hui je trouve ces bons astres, qui sont toujours là, trop semblables les uns aux autres et disposés avec trop de symétrie pour qu'ils puissent donner l'illusion ou simplement suggérer l'évocation d'un pan de ciel étoilé. Mais en ce temps lointain, j'étais un petit être tout neuf, et ces clous dorés brillant sur fond bleu suffisaient pour me représenter le firmament, c'est-à-dire le voile d'azur et d'or qui me cachait le Paradis. Je n'avais donc jamais songé qu'ils ne pouvaient tenir tout seuls là-haut, ce que j'aurais admis, comme l'enfant admet tous les rêves de son imagination.

Je tâtai ces engins, et comme les liens de l'un d'eux s'étaient relâchés, l'astre qu'ils retenaient pendait un peu de côté et laissait passer le jour. J'appliquai mon œil au trou de la voûte et je vis, dans un éloignement, dans une profondeur d'abîme qui me donna le vertige, le sol de l'église et les chaises alignées, basses comme des tabourets.

Je me relevai et poursuivis mon expédition, bientôt interrompue encore par la découverte d'un nouvel appareil. C'était une poulie accrochée à un gîte. La voir, y toucher, faire manœuvrer, d'abord avec pru-

dence, puis avec brusquerie la chaîne qui venait s'y enrouler à travers la voûte, c'étaient là des gestes exempts de méchanceté et même d'espièglerie.

Je me les suis pardonnés depuis longtemps. Mais lorsque je redescendis dans l'église et que je connus l'étendue de mon forfait, je sentis que j'étais un méchant enfant, voué à la perdition de par ses mauvais instincts.

La lampe qui brûle jour et nuit, à l'entrée du chœur, devant le tabernacle, était pour la première fois éteinte et son huile répandue, en une tache immense, sur les dalles de marbre noir et blanc, harmonieusement alternées d'après les plans du maître sculpteur Laurent Delvaux. Michél était là, contemplant le désastre dans une stupeur qui lui faisait se prendre la tête dans les mains et se comprimer les tempes.

Quand il me vit, sa colère éclata, non pas contre moi, Dieu merci : j'étais trop petit pour pouvoir atteindre à la lampe et de mœurs trop douces pour concevoir un aussi détestable projet. Précisément ce qui enrageait Michél, c'était de ne savoir sur qui foncer et de n'obtenir aucun renseignement du suisse, accouru à la première alerte, avec un seau de sable et une brosse.

Mais tandis que le suisse, vexé de la corvée, proférait des injures et des menaces à l'adresse du coupable, Michél exhalait son indignation en termes aussi violents, mais moins grossiers, et ce qui me touchait, ce qui m'emplissait de remords, c'est que dans ses vociférations revenait toujours le mot *sacrilège*. Son premier soin fut de renouveler l'huile et de rallumer la lampe, car sa dévotion était foncière et lorsqu'il ployait le genou devant l'autel, c'était d'un geste pieux, sans rien de machinal.

Il avait trouvé un moyen touchant d'affirmer son culte pour la Vierge : bien que ses fonctions de sacristain et de bedeau n'eussent rien de commun avec le service du jubé, il allait y chanter lui-même les versets des litanies au salut du samedi et tous les soirs du mois de Marie. Il le faisait d'une voix juste, même agréable, que les fidèles reconnaissaient dès les

premières notes, mais sans méthode et avec une fantaisie, qui rendait délicate la tâche de l'organiste...

Vieux souvenirs, qui vous étiez assoupis et qu'a réveillés la mort de Michel, je vous reviens toujours avec complaisance : vous, et tant d'autres qui dorment en ce moment, comme vous dormiez, d'un sommeil léger, vous faites revivre tout mon humble passé et je sens le présent à travers vous et par vous, puisque je le sens par les dons d'émotion que j'ai reçus de vous.

GEORGES WILLAME.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

C'était en 1866 : j'enseignais à lire, à écrire, à calculer, à répéter les oraisons et les réponses du catéchisme — c'était la pédagogie de l'époque — à une centaine de bambins de six à dix ans et plus, entassés dans une salle étroite, sombre, triste, malsaine, de l'école nº 3, alors installée rue de Locquenghien dans des bâtiments mal appropriés d'une ancienne chapelle. Pour ce travail surmenant de trente-trois heures par semaine, la ville octroyait aux assistants-instituteurs de 120 à 600 francs par an. Le soir, nous allions au *cours normal* de 5 à 7 heures, pour nous préparer, par une étude purement « livresque », à l'examen d'instituteur. Rentrés chez nous, après cette dure journée, nous devions étudier des leçons, faire des devoirs écrits et préparer nos cours pour le lendemain. Souvent nous veillions laborieusement jusqu'après minuit.

C'était le bon temps pour ceux que, dans les discours officiels, les autorités appelaient pompeusement alors « les pionniers de la civilisation ».

La ville de Bruxelles nous fournissait gratuitement les livres et le papier, même les crayons et les plumes. Il est vrai qu'elle se rattrapait largement en nous chargeant, à prix réduit, d'une lourde besogne d'instituteur, que, du reste, nous accomplissions avec zèle, même avec un véritable enthousiasme, malgré les conditions misérables qui nous étaient faites.

Ce qui nous manquait le plus, c'étaient les livres

de littérature et de science. Le Télémaque, notre unique manuel de lecture expressive, notre seul auteur français, lu et relu à satiété, nous paraissait fade et ennuyeux. La géométrie de Legendre, une arithmétique de Ritt, la physique de Regodt, un vague résumé d'histoire naturelle de Desloyers, un traité de pratique administrative de Wyvekens, la grammaire de Poitevin et, pour le flamand, celle de Van Driessche, une sèche nomenclature géographique, un banal traité d'histoire et l'insipide pédagogie de Braun, ne pouvaient satisfaire notre ardent désir de connaître; la lecture de ces manuels pédantesques ou puérils nous laissait l'âme vide.

Nous bouquinions au hasard, au Vieux-Marché, là où se trouve actuellement la place Agneessens. Mais que d'insanités y étaient accumulées sous la poussière! Nous lisions au hasard, personne ne nous guidant, les romans stupides de la période impériale. Parfois, cependant, je fis des trouvailles délectables. Je me souviens d'un Volney, d'un Bernardin de Saint-Pierre, d'un Chateaubriand, d'un Lamartine, en volumes déchirés, incomplets et sales que j'acquis pour quelques sous et que je lus et relus avec un plaisir infini! Puis un jour, ce fut un *Émile* dépareillé qui me tomba sous la main ; sa lecture m'enthousiasma! Mais quand je parlai au bon M. Lauters, notre directeur, qui donnait le cours de pédagogie, des principes d'éducation du philosophie de Genève, il eut soin de me mettre en garde contre la lecture éminemment dangereuse des œuvres « de ce rêveur qui avait écrit sur un sujet qu'il ne connaissait point; c'est un utopiste, ajouta-t-il, ne le lisez pas! »

Au cours de géographie, nous avions appris par une phrase de notre manuel qu'il existait à Bruxelles une bibliothèque importante connue sous le nom de « Bibliothèque de Bourgogne ». Mais elle était inaccessible pour nous : elle n'était pas ouverte le soir et toute la journée nous étions occupés dans nos classes.

Un jour, nous apprîmes que des lectures publiques allaient être organisées à la bibliothèque communale, installée à l'école nº 1, rue Terarken. C'était à la

Ligue de l'Enseignement qu'était due cette heureuse initiative. Quelques « assistants-instituteurs » et moi, nous allâmes le dimanche suivant à l'inauguration de ces lectures. L'installation était rudimentaire : une petite salle dallée, avec des bancs, une estrade, une armoire-bibliothèque, une table autour de laquelle avaient pris place quelques hommes d'aspect sympathique : le vénérable Van Meenen, qui fut de la Constituante de 1831, Tarlier, le savant recteur de l'Université, Ch. Potvin, J.-B. Annoot, auteur d'un rapport intéressant sur les bibliothèques populaires et d'un catalogue très bien composé, Ch. Buls, la cheville ouvrière de l'institution.

Après un discours de M. Tarlier, sur le but et l'utilité des bibliothèques, M. Ch. Buls lut le passage « La Campine » de l'*Économie rurale de Belgique*, de De Laveleye, Ch. Potvin, des poésies de son recueil « En famille ».

M. Van Meenen se leva ensuite et nous dit que la lecture est un moyen d'instruction, d'éducation et de saine récréation ; il nous engagea à revenir chaque dimanche pour emprunter des livres et nous recommanda d'inviter nos amis à prendre part au « festin littéraire et gratuit » que nous offrait la Ligue de l'Enseignement (1).

Cette séance me laissa une profonde impression. Je devins un assidu de la première bibliothèque populaire de Bruxelles.

Celle-ci avait été ouverte trois ans auparavant! Mais jamais ni un chef d'école, ni un instituteur, ni même un professeur du cours normal n'en avait parlé aux élèves ; peut-être même ignoraient-ils son existence ; alors l'école et la bibliothèque étaient des organismes sans contact direct entre eux.

Un fonctionnaire de la ville, M. Bruynen, dirigeait la bibliothèque. Les rayons peu à peu se multiplièrent et se couvrirent de livres que l'administration communale acquérait chaque année. Le brave bibliothécaire croyait qu'il avait pour mission de choisir des livres pour les lecteurs. Il émettait sur

(1) *Bulletin de la Ligue de l'enseignement*, t. Ier, 1866, p. 400.

certaines œuvres des appréciations étonnantes; ainsi il nous refusait Rabelais, parce que « cet auteur écrivait en mauvais français, ne savait pas l'orthographe et ne racontait que des... saletés ». Il employait même un terme plus... rabelaisien. Au demeurant, il était serviable et sympathique.

Par moi-même, j'ai acquis la preuve de l'immense utilité des bibliothèques publiques. Sans cette bibliothèque communale, je serais resté confiné dans l'étude sèche et rebutante de nos manuels et la littérature et la science, ces magnifiques manifestations de la vie, seraient restées lettres mortes pour moi. C'est là que je pus acquérir, par le travail personnel, une instruction variée que notre embryon de cours normal était impuissant à nous communiquer; c'est là que je trouvai et que je lus avec avidité les chefs-d'œuvre de la littérature française, les classiques et les romantiques, ainsi que les œuvres des philosophes et des savants. C'est là que les *Essais* de Montaigne, le *Gargantua* de Rabelais, l'*Emile*, complet cette fois-ci, les œuvres de Pestalozzi, de Froebel, m'ouvrirent des horizons nouveaux, me firent réfléchir profondément sur les questions d'éducation, et m'arrachèrent à l'étroitesse des routines de l'enseignement.

Quand M. Buls arriva à l'échevinat de l'instruction publique, il décentralisa la bibliothèque communale et la distribua dans les locaux des principales écoles primaires, ce qui eut pour effet d'augmenter rapidement et dans de fortes proportions le nombre des lecteurs.

* * *

La bibliothèque publique est le complément nécessaire de l'école primaire et de l'école d'adultes. Les enfants des paysans, des ouvriers, des petits bourgeois quittent l'école entre 12 ou 14 ans — et même beaucoup l'abandonnent avant cet âge! — Où veut-on qu'ils nourrissent leur esprit de science et leur cœur de nobles émotions d'art, s'il n'existe pas à leur portée des bibliothèques gratuites bien composées ?

Le trésor des littératures et des sciences est le patrimoine commun de l'humanité ; encore faut-il que tous sachent lire et que tous puissent se procurer des livres. L'homme du peuple qui a fréquenté l'école primaire pendant plusieurs années, s'il ne lit plus parce qu'il n'a pas le loisir de lire ou parce qu'il ne trouve pas de livres, retombe fatalement dans l'ignorance des primitifs. Les enquêtes sur l'état d'instruction des miliciens, — nos jeunes gens les plus vigoureux physiquement — montrent à l'évidence que les rudiments d'instruction primaire acquis à 12 ans n'ont laissé aucune trace chez les ouvriers et les paysans qui n'ont pas fréquenté les cours d'adultes et les bibliothèques. Que de génies perdus par le vide intellectuel dans lequel tombent les travailleurs manuels qui ne trouvent rien à lire après avoir terminé leurs études primaires ! C'est en lisant un modeste traité de physique acheté par hasard chez un bouquiniste que Zénobe Gramme sentit s'éveiller en lui des forces intellectuelles endormies qui seraient probablement restées à l'état latent sans cette circonstance fortuite : la lecture fit connaître à Gramme les principes fondamentaux de la science et le conduisit à l'invention qui l'a illustré et qui fut le point de départ des applications industrielles de l'énergie électrique.

***

Une admirable institution s'est créée au cours des dernières années : les Universités populaires, qui se sont multipliées rapidement, parce qu'elles répondent à ce grand besoin de savoir qui se manifeste partout ; elles répandent dans le peuple le goût de la littérature et de la science. L'Université populaire a pour complément nécessaire la bibliothèque. La conférence avec projections lumineuses instruit et récrée ; le livre que l'on emprunte pour l'emporter chez soi exerce une action plus profonde et plus étendue : toute la famille est entraînée à le lire, et ceux qui ne peuvent pas se rendre à la conférence ou à la salle de

lecture trouvent ainsi au foyer même la nourriture de l'esprit dont ils ont besoin.

En régime démocratique de suffrage universel, la bibliothèque publique devient une fonction sociale nécessaire. Le souverain doit être instruit : s'il ne sait pas lire, ou si, sachant lire, il n'a pas de livres à sa disposition, comment voulez-vous qu'il comprenne les problèmes politiques et sociaux dont il doit déterminer les solutions par son vote? La masse ignorante est en suffrage universel un terrible poids mort qui enraye le progrès. Elle est livrée sans défense aux mauvais bergers, qui la trompent et l'exploitent. Des nations illettrées ont pu être dirigées par des autocrates ou par des aristocraties d'élite : mais ces régimes sont le passé mort qui ne ressuscitera plus. Ne le regrettons pas; préparons l'avenir en répandant les lumières dans la masse, afin qu'elle apprenne désormais à se diriger elle-même. La bibliothèque publique est destinée à jouer un rôle considérable dans la préparation d'une démocratie consciente de ses droits et de ses devoirs.

***

C'est aux Etats-Unis que cette vérité a été le plus tôt et le mieux comprise. C'est le pays où le service des bibliothèques publiques est le plus complètement organisé.

B. Franklin fut le créateur de la première œuvre de l'espèce; en 1720, il établit à Philadelphie, alors petite ville de 10,000 habitants, une première bibliothèque populaire. Il dit dans ses *Mémoires* : « L'utilité de cet établissement se fit bientôt sentir; il fut imité par d'autres villes; les bibliothèques s'accrurent par des donations particulières; la lecture devint à la mode. Notre bibliothèque par souscription fut la mère de toutes celles qui existent dans l'Amérique du Nord et qui sont aujourd'hui si nombreuses. Ces établissements sont devenus considérables et vont toujours en augmentant; ils ont rendu généralement la conversation plus instructive et répandu parmi les

marchands et les fermiers autant de lumières qu'on en trouve ordinairement dans les autres pays parmi les gens les plus haut classés (1). » Telle était déjà la situation favorable au milieu du XVIII[e] siècle. Mais depuis, que de prodigieux progrès ont été réalisés en cette matière dans ce pays!

Les Etats-Unis possèdent aujourd'hui les plus riches, les plus nombreuses bibliothèques du monde, grâce à la générosité de particuliers et aux subsides des Etats.

En une seule année, 1902-1903, plus de cinquante millions de francs ont été affectés aux bibliothèques sous forme de dons : M. Carnegie intervint à lui seul dans ce chiffre pour plus de 13 millions. Presque dans toutes les villes, les plus beaux monuments sont les écoles et les bibliothèques publiques : voilà les vrais symboles d'une démocratie d'avenir.

La bibliothèque du Congrès (*Library of Congres*) est la plus riche du monde entier; elle dépasse la Bibliothèque nationale de Paris et le *British Museum* (2). Destinée d'abord aux seuls membres de la législature et de la Cour suprême, elle a été depuis longtemps transformée en bibliothèque nationale, ouverte à tous; elle possède plus de 2 millions de livres et de documents imprimés, plus de 100,000 manuscrits, 70,000 cartes. La loi du 8 juillet 1870, sur les droits d'auteur, oblige chaque éditeur à déposer deux exemplaires de tout ouvrage nouveau à la Bibliothèque nationale : c'est une ressource importante, puisqu'en moyenne elle reçoit par cette voie environ 40 à 50,000 volumes par année. Tout ce que contient cette immense collection de livres et de manuscrits est catalogué. Les installations sont un modèle de confort. Les services se font régulièrement et rapidement. Le lecteur est chez lui et trouve toujours, sans perdre de temps, les renseignements dont il a besoin. Le budget annuel de cette unique bibliothèque s'élève à près de 4 millions de francs par an.

(1) Notice sur la Société Franklin.
(2) H. La Fontaine, « Les bibliothèques en Amérique », *Revue de Belgique*, 1906.

Chaque Etat possède une bibliothèque centrale, qui, presque partout, est devenue l'organisme régulateur de toutes les bibliothèques publiques. Les fonctionnaires attachés à ce service sont parfaitement au courant de tous les détails de la science spéciale des bibliothèques ; c'est à eux que recourent les chefs des bibliothèques des petites villes pour se renseigner et organiser leur service d'après les meilleures méthodes. La bibliothèque centrale crée et dirige les bibliothèques circulantes, qui font pénétrer les livres, les revues, jusque dans les villages les plus reculés.

Dans l'État de New-York et de même dans d'autres, les bibliothèques locales reçoivent un subside de l'Etat égal à celui que la municipalité a voté pour ce service. Des commissions d'hommes compétents sont chargés de dresser les catalogues ; elles écartent toute œuvre — quel que soit son mérite littéraire — ayant un caractère immoral. Les bibliothèques publiques fixes et circulantes se sont tellement multipliées, que tout citoyen peut trouver à sa portée les livres de renseignements, d'instruction ou de récréation qu'il désire. Les aveugles mêmes ne sont pas oubliés : la bibliothèque centrale de New-York a des revues et des livres en caractères en relief qu'elle envoie régulièrement aux aveugles dont elle possède une liste complète. Toutes les écoles, d'autre part, ont des bibliothèques.

Les bibliothécaires des Etats-Unis sont associés ; l'*American Library Association* est constituée pour la défense des intérêts professionnels de la corporation ; elle s'occupe aussi de toutes les questions relevant de la bibliothéconomie ; elle a un organe, *Library Journal* ; elle organise des congrès annuels où l'on prépare les lois et les règlements sur la matière, elle examine les questions de bibliographie, de catalogage, de reliure, etc. Des écoles professionnelles ont été créées par elle, pour former des bibliothécaires ; elles sont, en majorité, fréquentées par des dames. Pour l'admission, on exige l'instruction moyenne. On enseigne pratiquement, aux candidats, les méthodes de classification et tout ce qui concerne l'organisation d'une bibliothèque. Ainsi a pu se

créer, aux Etats-Unis, une carrière nouvelle : le bibliothécaire américain est un fonctionnaire public, qui se tient toujours au courant de tous les perfectionnements de sa profession.

Dans la bibliothèque américaine, on a simplifié les rouages en supprimant les complications inutiles. Les ouvrages de consultation courante sont placés sur des rayons de libre accès ; on a constaté que ce système est non seulement le plus pratique, mais aussi le plus économique ; la perte de livres emportés ou détériorés est beaucoup moindre que le salaire d'un surveillant.

Les bibliothèques pour les enfants sont organisées dans beaucoup de localités. Elles sont ouvertes les jours de congé et dirigées par des dames ; les salles sont agréables d'aspect ; sur les rayons se trouvent des albums d'images, un bon choix de livres variés pour tous les âges. La bibliothécaire amorce la lecture, en réunissant les enfants autour d'elle, pour leur lire en partie quelque ouvrage intéressant, qu'immédiatement après les petits auditeurs veulent lire en entier. Chaque enfant prend le livre qui lui plaît, et va s'installer où il lui convient. La contrainte est inconnue dans les milieux éducatifs américains. Ce système est conforme à toute l'éducation américaine qui tend à préparer des hommes et des femmes capables de se gouverner eux-mêmes.

***

En Angleterre, les bibliothèques municipales sont nombreuses et bien organisées. Les livres utiles et les livres d'instruction y dominent : sur 12 millions et demi de volumes, on compte 8 millions d'ouvrages de référence ; dans les salles de lecture, on ne trouve que des livres d'instruction et de renseignements. Dans la section des prêts au dehors, les romans ne figurent que dans la proportion d'un cinquième. Les bibliothèques publiques sont considérées, dans ce pays principalement, comme des institutions destinées à renseigner et à instruire le peuple ; le côté

récréatif est secondaire. Une loi autorise les communes à inscrire annuellement des subsides à leur budget pour les bibliothèques municipales.

Dans bon nombre de localités, à côté de la salle de lecture et de celle où se font les prêts au dehors, on trouve une salle spéciale pour les périodiques, revues scientifiques, artistiques, techniques, littéraires, géographiques, journaux quotidiens ou hebdomadaires.

« On doit convenir, dit M. James Duff Brown (1), qu'ils attirent une classe de lecteurs très mélangée et qui laisse parfois à désirer. Ce fait, ajouté à l'usage des journaux sportifs et des journaux concernant les paris, a engagé les autorités de quelques bibliothèques à adopter les méthodes de censure russe en oblitérant, au moyen d'un pinceau noir, certaines parties des journaux. D'autres autorités plus éclairées ont résolu le problème en limitant les journaux quotidiens à ceux publiés dans la localité et au *Times*. Elles emploient l'argent ainsi économisé à l'achat de revues artistiques, scientifiques et littéraires de premier ordre : américaines, françaises, allemandes et italiennes. »

Les bibliothèques de prêts au dehors sont munies d'un indicateur qui renseigne si l'ouvrage est disponible ou sorti.

Beaucoup de bibliothèques publiques permettent aux emprunteurs de faire eux-mêmes et directement leur choix, après avoir examiné les ouvrages classés sur des rayons de libre accès ; ce système a eu pour effet d'augmenter dans des proportions considérables le nombre de lecteurs et de prêts.

« L'expérience de toutes les bibliothèques dont l'accès aux rayons est libre démontre que les pertes d'ouvrages sont insignifiantes. D'autre part, les emprunteurs ont progressé excessivement en intelligence et en habileté à manier et à choisir les livres. »

Les bibliothécaires anglais sont des hommes et des

(1) James Duff Brown, « Les bibliothèques municipales en Angleterre ». Conférence donnée à Bruxelles. Institut international de Bibliographie, 1908.

femmes de carrière; ils font partie d'une vaste association professionnelle qui organise pour ses membres des cours sanctionnés par des examens et des certificats de capacité; elle publie une revue bibliographique, tient des congrès annuels, étudie tous les problèmes que soulève l'organisation de ce service public important.

*
* *

L'exemple de ce qui a été réalisé en Allemagne est utile à évoquer aussi. Ce pays d'instruction obligatoire est bien outillé au point de vue des bibliothèques populaires. Les *Leschalle* sont des bâtiments appropriés à leur destination spéciale. Elles comprennent une salle de lecture, un bureau de prêts au dehors, un vestiaire, un lavatory. Les heures d'ouverture sont fixées non d'après les convenances des employés, mais, ce qui est logique, d'après celles des lecteurs : le dimanche et les jours de fêtes, pendant une notable partie de la journée, et les jours ouvrables, pendant plusieurs heures, le soir, les lecteurs peuvent s'installer confortablement dans la *Leschalle* et y travailler sans être troublés par personne et sans perdre un temps précieux à attendre qu'un employé veuille bien remettre les ouvrages demandés. Ils se servent eux-mêmes : tout autour de la salle de lecture sont établis des rayons sur lesquels chacun peut prendre les livres les plus variés d'utilité générale : guides de chemin de fer, annuaires de commerce, dictionnaires, encyclopédies, ouvrages de mathématiques, de sciences, etc., etc.

Il est recommandé aux lecteurs de laisser sur les tables les livres consultés, afin que le classement ne soit pas perturbé; c'est un employé qui les remet en place.

Le prêt au dehors se fait dans une salle voisine ; près du large guichet l'emprunteur trouve un catalogue imprimé, bien classé et un indicateur qu'il consulte aisément pour s'assurer si le livre qu'il désire est disponible.

Nous avons consulté les catalogues de la *Leschalle* de Cologne, et nous avons été frappé de leur belle ordonnance. On y trouve, outre les ouvrages de référence, les chefs-d'œuvre de la littérature nationale, ceux des littératures anciennes et des littératures étrangères, en bonne traduction allemande, et aussi plusieurs dans les langues d'origine; des ouvrages de vulgarisation sur toutes les sciences, sur tous les arts, des traités techniques, des atlas, des albums d'art, etc. Tous ceux qui désirent compléter leur instruction dans quelque branche du savoir humain, ou se renseigner sur leur profession, leur métier, trouvent dans la *Leschalle* les ouvrages les plus récents et les meilleurs. Les romans, les nouvelles, la littérature de récréation, sont représentés dans les bibliothèques allemandes, mais un choix rigoureux a été fait dans la masse d'œuvres de l'espèce que les éditeurs publient chaque année; les ouvrages d'instruction dominent.

La bibliothèque publique de Iéna est un modèle du genre; elle est installée dans le Palais du peuple, dû à la générosité du professeur Abbe (1). Ce palais comprend une salle d'exposition, une salle de fêtes, une école d'arts décoratifs, des salles de cours et des amphithéâtres. La *Leschalle* occupe une aile entière. Quelle admirable compréhension des besoins intellectuels d'un peuple! Quand, dans toutes nos villes, trouvera-t-on de pareilles installations pour développer l'instruction de la nation? La *Leschalle* comprend, outre un vestiaire gratuit, une salle de journaux située au rez-de-chaussée; elle est divisée en deux parties; dans l'une les lecteurs peuvent fumer, dans l'autre se réfugient les personnes que le tabac incommode. Cent vingt-deux journaux, allemands, français, anglais, etc., sont mis à la disposition des visiteurs; ils sont fixés à un rouleau de bois et appendus à des crochets, leur titre est inscrit sur une plaque émaillée.

Le lecteur n'a aucune formalité à remplir : il entre, prend un journal et va s'installer commodé-

(1) *Revue pédagogique*, Paris, février 1908.

ment sur un divan ou sur un siège près d'une table sur laquelle se trouvent une écritoire, une carafe d'eau et des verres. Pas de trace de bibliothécaire ou de surveillant; on a confiance dans le public. On ne signale aucun abus. A l'étage, deux salles, l'une pour les 400 périodiques littéraires, scientifiques, techniques, etc., en allemand, en français, en anglais, etc. Chaque revue a sa reliure avec son titre au dos. L'autre salle est la bibliothèque proprement dite, qui contient 16,500 volumes. La lecture peut se faire sur place ou à domicile. Le catalogue est à la disposition du public. Ce sont des dames qui font le service de 10 heures du matin à 6 heures du soir.

***

Sommes-nous en Belgique à la hauteur des Etats-Unis, de l'Angleterre et de l'Allemagne? D'aucuns l'ont prétendu, mais il suffit d'établir la véritable situation et de la comparer à celle de ces pays de haute civilisation, pour reconnaître que nous sommes, en matière de bibliothèques publiques, encore fort arriérés. Il faut avoir le courage de le dire, car ce n'est pas en se complaisant dans un optimisme patriotique de commande qu'on améliorera la situation.

Jusqu'en ces derniers temps, un seul document officiel renseignait le public sur les bibliothèques : l'*Annuaire statistique* publié par le gouvernement. Le dernier paru, nous apprend que sur 2,623 communes, il n'y en a que 653 qui possèdent au moins une bibliothèque publique communale, ou une bibliothèque populaire patronnée par la commune. Le nombre total de bibliothèques de l'espèce était de 826, en 1905 (1).

Il y a peu de temps, BIBLION publia la *Liste générale des bibliothèques de Belgique*, travail dû à la collaboration de MM. P. Otlet, O. Grojean, L. Stainier et Rouvez. Le relevé signale l'existence

(1) *Annuaire statistique*, XXXVIIe année, 1906, p. 186.

actuelle de 1,295 bibliothèques et dépôts d'archives dans 809 communes. Ce premier chiffre comprend un bon nombre de bibliothèques qui ne sont pas publiques : archives, bibliothèques de la Chambre et du Sénat, des ministères, des administrations publiques, des sociétés de toute espèce, littéraires, scientifiques, techniques, etc., etc. Ces bibliothèques ne sont, en effet, pas accessibles au public. D'autres ne paraissent pas avoir le caractère d'une bibliothèque populaire : ce sont celles d'associations religieuses ou politiques, réservées à leurs seuls adeptes. La bibliothèque publique est celle qui est ouverte à tous, qui ne poursuit aucun but de prosélytisme religieux ou politique et offre aux lecteurs un choix de livres de renseignements, d'instruction ou de récréation. En analysant les chiffres de Biblion, nous trouvons 613 bibliothèques communales, 115 populaires, 113 paroissiales, 77 autres encore qui sont renseignées comme bibliothèques flamandes, bibliothèques d'universités populaires, etc., en tout, 918 réparties dans 793 communes. Il existe donc environ 70 p. c. de nos communes (1,830 sur 2,623) dépourvues de tout moyen de lecture ; leur population globale s'élève à environ 2,800,000 habitants. Ce ne sont pas toutes de petites communes ; il y en a de nombreuses de plus de 2,000 habitants, on en compte même de plus de 40,000 !

C'est une situation dont nous aurions certes tort d'être fiers !

Le gouvernement ne paraît s'être intéressé à l'œuvre des bibliothèques populaires qu'à partir de 1862, et encore n'est-ce que très platoniquement. Le Ministre de l'intérieur écrivait le 13 septembre aux gouverneurs des neufs provinces : « Qu'il serait heureux que bientôt chaque commune vît se former, à côté de l'école, la bibliothèque populaire qui en est le véritable complément. » C'était répéter en écho lointain ce que B. Franklin avait proclamé aux Etats-Unis plus de cent ans auparavant. Mais le Ministre se hâtait d'ajouter : « L'Etat ne peut intervenir pécuniairement pour favoriser la création et le développement » de ces bibliothèques qu'il désirait voir ouvrir

partout! Depuis, le gouvernement s'est contenté d'envoyer aux bibliothèques populaires des livres et des revues. Actuellement 50,000 francs sont portés au budget des sciences et des arts pour ce service : 18 francs par commune, sept dixième de centimes par habitant; n'est-ce pas dérisoire?

C'est Furnes qui fonda la première bibliothèque populaire en 1841. Ducpétiaux, en 1848, proposait au conseil communal de Bruxelles d'en établir une, avec cours et lectures publics, mais ce fut sans succès; ce n'est qu'en 1863 que la capitale eut une bibliothèque communale publique, celle dont nous avons parlé plus haut.

L'expérience a prouvé qu'on ne doit pas trop compter sur l'initiative des communes pour les œuvres de l'espèce. En 1865, il n'existait encore qu'une cinquantaine de bibliothèques publiques. Aujourd'hui la grande majorité de nos communes n'en ont pas encore.

Ce sont certaines associations qui ont agi plus ou moins vigoureusement pour doter le pays de bibliothèques. Il faut citer la Ligue de l'Enseignement et le Willems-Fonds.

La Ligue de l'Enseignement commença sa propagande pour les bibliothèques populaires en 1865. Elle publia un catalogue et des règlements servant de types; ce fut l'œuvre de MM. Annoot, Van Meenen, Gauthy. Ce document est considérable, bien étudié, exposé avec clarté, et il a rendu de grands services aux communes. La Ligue de l'Enseignement a pendant un demi-siècle environ encouragé la fondation de bibliothèques populaires par des subsides de 50 francs en livres, en restant toujours fidèle à cet article de son règlement :

« Les administrateurs des bibliothèques populaires pourront demander à la Ligue de l'Enseignement de faire choix des livres ou désigner eux-mêmes les livres français ou flamands qu'ils désirent recevoir : toutefois, il ne sera donné aucune suite aux demandes qui porteraient soit sur des ouvrages de polémique ou de propagande religieuse, soit sur des livres touchant spécialement à des questions politiques qui font l'objet habituel de la lutte des partis. »

Mesure excellente, toujours appliquée, la bibliothèque publique ne pouvant être un instrument de parti : son but est de renseigner, d'instruire et de récréer, sans plus.

Depuis quelques années, elle a organisé le système des bibliothèques circulantes : elle en possède actuellement une soixantaine qui desservent autant de communes rurales. Leur avantage est de renouveler périodiquement le fond de lecture, plusieurs bibliothèques passant successivement dans les mêmes communes.

Ces petites bibliothèques d'une valeur de deux cents francs chacune sont peut-être le système le plus pratique pour faire pénétrer les livres dans les villages de faible population où il serait impossible d'organiser d'emblée une bibliothèque fixe.

Il est intéressant de constater l'effet produit très rapidement dans les villages reculés par la fondation d'une bibliothèque.

Voici quelques extraits des rapports des bibliothécaires, qui sont des instituteurs primaires dévoués à cette œuvre.

L'un d'eux écrivait, il y a deux ans : « C'est avec un réel plaisir que je constatai que le goût de la lecture s'implantait autour de nous ; connaître, s'instruire, devenait un besoin chez nos ouvriers. Les ouvrages les plus demandés furent, dès le principe, les récits et les aventures de voyages, les romans ; plus tard, on me demanda des ouvrages traitant d'éducation professionnelle, de sciences appliquées aux métiers. »

Un autre dit : « Dans les villages, il n'y a généralement plus rien après l'école pour entretenir chez les jeunes gens le goût de l'étude. Ils sont fatalement repris par l'ignorance et vont s'abrutir au cabaret. Les ressources pour la création d'une bibliothèque manquent totalement... Vos bibliothèques favorisent la fréquentation de l'école d'adultes et permettent aux jeunes gens de se distraire intelligemment le dimanche, au lieu d'aller au café prendre des distractions malsaines. Des jeunes gens ont déclaré que le livre leur épargnait assez bien d'argent. Avant votre

intervention généreuse, les élèves ne recevaient pas de livres de prix, les habitants lisaient peu ou point, et se bornaient à la lecture d'un petit journal à deux centimes; encore ne lisaient-ils que les faits divers... (1) ».

L'instituteur de Rhines (Brabant) écrit : « Depuis six jours, votre bibliothèque est chez moi et soixante livres ont déjà été distribués sur une population de 328 habitants : *chaque famille a un de vos livres.* » N'est-ce pas la preuve évidente que si le peuple ne lit pas, c'est parce qu'il n'existe pas de bibliothèque partout? Ailleurs, il a suffi de l'apparition d'une bibliothèque circulante pour qu'immédiatement se constituât dans le village une « Association de lecteurs » composée de trente-trois membres. De semblables associations à cotisation annuelle minime « le sou de la bibliothèque populaire », permettent l'achat de nouveaux livres et la fondation d'une bibliothèque fixe dans la localité. Ces associations sont à encourager; en se fédérant elles pourraient établir entre elles l'échange des livres, l'achat en commun, et bien d'autres combinaisons utiles.

L'instituteur de Chauxhe, commune de 400 habitants, a pu intéresser 109 personnes de huit à soixante-neuf ans, à la petite bibliothèque circulante : 24 enfants (15 filles, 9 garçons), 21 adolescents, 64 adultes (30 femmes, 34 hommes); sur 1,230 prêts, il y a eu 932 romans et nouvelles, 92 voyages et récits historiques, 206 ouvrages de sciences vulgarisées. Mais il faut noter que chaque livre prêté est lu par plusieurs personnes en famille. « La bibliothèque, dit l'instituteur, m'a fait beaucoup de bien pour la fréquentation de l'école primaire et de l'école d'adultes... » Le cas de Petit-Waret, commune de Landenne, est significatif : « La bibliothèque a produit un bien immense, dit l'instituteur, M. J. Jadoul, parmi notre population illettrée au plus haut point (plus de la moitié des miliciens ne savent ni lire, ni

(1) Rapport de M. J. Nyns-Lagye, *Bulletin de la Ligue de l'Enseignement*, 1907, nº 4, p. 86 et 87.

écrire) et dépourvue de tout moyen de perfectionnement. Elle a été fréquentée par 66 lecteurs de neuf à soixante-sept ans, dont 6 femmes; 459 volumes ont été lus, soit une moyenne de 7 par personne, succès vraiment inespéré étant donnés le faible niveau d'instruction et, partant, le peu de goût de la population pour la lecture... Aux enfants de l'école, je donnais des brochures traitant de l'alcoolisme et d'autres œuvres sociales; ils ne manquaient pas de les lire en famille, et ainsi la lecture exerçait d'heureuses influences, à preuve ce fait typique qui mérite d'être signalé : un buveur invétéré, se trouvant un jour au café, dit : « Depuis que ce diable d'instituteur » donne en lecture des brochures antialcooliques à » mon fils, je n'ose plus sortir pour aller au cabaret, » tellement ma femme et mes enfants me reprochent » ma conduite et me montrent les effets de l'alcool. » A Sterpigny, une mère de famille disait à l'instituteur : « Vous nous avez fait économiser beaucoup » d'argent depuis que vous distribuez des livres à tous » ceux qui veulent lire. Ni mon mari ni mes garçons » ne mettent plus le pied au cabaret, tous leurs » moments de loisir ils les passent à lire... (1). »

Comme on le voit, les petites bibliothèques circulantes rendent d'inappréciables services dans les villages où rien n'avait jamais été organisé pour mettre des livres à la disposition des habitants.

*
* *

Quelques provinces se sont intéressées à l'œuvre des bibliothèques populaires, parmi lesquelles il faut citer le Hainaut, le Brabant, la province de Liége.

Depuis quelque temps, un mouvement se dessine en faveur de la fondation de bibliothèques; à Louvain, c'est l'œuvre de la « Bibliothèque choisie »; dans quelques communes on voit se fonder des bibliothèques paroissiales. Des associations politiques, socialistes et chrétiennes, ont des bibliothèques

(1) J. Nyns-Lagye, « Rapport sur les bibliothèques circulantes, 1904-1905 ». *Bulletin*, 1906.

fréquentées par leurs membres. Depuis l'établissement du suffrage universel, un effort se produit pour éclairer le peuple. Il est encore bien faible, mais il fait espérer que notre pays s'élèvera peu à peu à la hauteur des autres nations civilisées.

Ce qui manque à beaucoup de nos bibliothèques publiques, c'est une organisation bien comprise. La plupart sont des produits spontanés et encore rudimentaires. Si, dans quelques grandes communes, les choix des livres se font suivant des principes logiques, ailleurs ils sont laissés à l'initiative d'un bibliothécaire improvisé, qui, éloigné des grands centres, ne possédant aucune documentation, n'est pas suffisamment au courant des progrès de la *bibliotechnie*, de la *bibliographie*, de la *bibliothéconomie*. Dans une réunion de *Biblion*, le besoin d'organisation des bibliothèques populaires a été mis en évidence et il a été décidé qu'un catalogue-type serait publié, ainsi qu'un manuel du bibliothécaire à l'usage des bibliothèques populaires. Ces documents donneront aux bibliothèques actuelles et à celles qui se fonderont dans l'avenir des directions utiles.

Citons dans cet ordre d'idées les catalogues récents qu'une Commission de la Ligue de l'enseignement publie et ceux de la ville de Bruxelles pour ses bibliothèques populaires.

*
* *

Le moment est venu, pensons-nous, de donner aux bibliothèques de notre pays une organisation moderne en tenant compte de l'expérience.

Les bibliothèques publiques devraient partout être mises en corrélation avec l'école, avec les institutions post-scolaires et être reliées au système général de la grande bibliothèque nationale. Cet ensemble de bibliothèques vivant d'une vie commune, conservant chacune cependant son autonomie, devrait être un service public, comme l'école elle-même; les bibliothèques devraient avoir un budget régulièrement alimenté par les pouvoir publics, Etat, provinces, communes, et par des dons venant d'associations et de particuliers. Ainsi leur seraient assurées la vie,

l'ampleur, la neutralité. Les bibliothèques de prosélytisme politique ou sectaire ne pourraient entrer dans ce cadre : elles devraient vivre de leurs propres ressources.

Chaque bibliothèque publique devrait comprendre un service pour les prêts au dehors, une salle de lecture avec livres de références, de consultation sur des rayons de libre accès, revues, etc.; des séances de lecture pour enfants, les jours de congé, avec prêts de livres dans le local.

Le gouvernement a établi un certain nombre de bibliothèques pédagogiques cantonales; sa très remarquable bibliothèque du ministère de l'intérieur, des sciences et des arts, prête, depuis quelques années, des livres au personnel enseignant par l'intermédiaire des inspecteurs. Ce sont là des initiatives des plus louables. Nous pensons cependant qu'il y aurait avantage à réunir en une seule toutes ces bibliothèques cantonales; on y ajouterait la bibliothèque du Musée pédagogique qui est depuis longtemps enfouie dans un local inaccessible, et on créerait au ministère des sciences et des arts, avec tous ces éléments réunis, une vaste bibliothèque pédagogique d'Etat, accessible au public et possédant un service de prêts faisant circuler les livres dans le pays entier : le corps enseignant primaire et moyen, officiel et libre, aurait ainsi à sa disposition tous les documents publics relatifs aux questions pédagogiques. Ce projet est réalisable, car on en possède les éléments essentiels : un fond considérable déjà de livres, des catalogues, un service de prêts qui a fait ses preuves; il suffirait de compléter le service et de l'installer dans des locaux convenables.

Enfin, nous pensons que l'organisation des bibliothèques publiques devrait être associée étroitement à celle de la bibliographie internationale, dont l'office établi à Bruxelles possède le plus vaste répertoire de livres, méthodiquement classés, du monde entier. C'est là que les bibliothèques peuvent se documenter. L'association intime de ces deux services serait le point de départ d'une organisation sérieuse des bibliothèques publiques.

A. SLUYS.

L'ENFANT JUIF

Mon enfant merveilleux que Virgile eût chanté
Aux bosquets du Pausilippe, dans une églogue,
Devant la mer translucide et la volupté
Du soleil incendiant une voile qui vogue,

Nos vœux accumulés dès avant ta naissance
Ont supplié les dieux penchés sur ton berceau
D'imposer à ton front leurs mains et leur puissance
Et d'y graver enfin la marque de leur sceau.

Et nous rêvons pour toi de gloire et de lumière,
De tumulte et de cris, et de joie et d'amour,
Et du fracas de l'ouragan et du tonnerre
Et de chants de triomphe à chacun de tes jours.

Car nous avons aussi l'orgueil de notre race
Austère et solennelle au fond des continents,
Et nos pas ont laissé d'indélébiles traces
Sur le roc des chemins qui vont à l'Occident.

***

C'est là que tu verras où sont les Capitoles
Et que tu connaîtras au parfum de nos morts
Le lieu vertigineux des rouges Acropoles
Comme un défi, sur les villes de marbre et d'or.

Tu entendras l'appel lointain de tes aïeux
Se levant tout à coup dans leur tombe étrangère,
Les Prophètes ressuscités au milieu d'eux
Et leur voix remplissant l'infini de la terre.

Ils te diront l'espoir grandiose et terrible
Qui veillait sous leur tente aux plaines de Sidon
Et qui rugit encore aux versets de la Bible,
Comme un lion debout sur le plus haut des monts.

Et tu sauras, mon fils, qu'il est dans leur tombeau,
Tel un remords vivant qui hurle et les assaille,
L'espoir qui les poussa dans le sang des batailles
Et les mena vers des pays toujours plus beaux.

*
* *

Loup famélique et noir dans l'horreur de l'Histoire,
Cet espoir de justice obscure et de bonheur,
Jésus le promettait en l'ultime victoire
Aux opprimés, pauvres d'esprit, humbles de cœur...

Mais le sombre mendiant, éternel ennemi,
Menace avec ses poings de haine et de colère
Le cortège pompeux descendant du Calvaire
Qui prend sa place au clair soleil des pleins midis.

Et tous nous attendons pour les sublimes fêtes
Qu'il vienne parmi nous, l'Enfant des temps nouveaux,
Le Messie annoncé selon nos grands Prophètes,
Le Rédempteur au verbe ardent comme un flambeau.

Or, nous rêvons, devant l'énigme de ta vie,
Du mystère fermé de tes yeux de génie
Et de l'Humanité dont tu seras peut-être,
O petit enfant juif, le Docteur et le Maître.

LÉON LEGAVRE.

HERCULE FRANÇOIS DE FRANCE

Duc d'Anjou, d'Alençon et de Brabant, comte de Flandre
Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel

SOUVERAIN DES PAYS-BAS

(1554-1584) 1581-1583

Ce prince, qui naquit le 18 mars 1554, était le cinquième fils du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Trois de ses frères portèrent la couronne : François II (roi né malingre, *mari de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse et mort à la fleur de son âge*), Charles IX et Henri III.

En 1566, il reçut en apanage, du roi Charles IX, le duché d'Alençon, et, en 1573, il suivit son frère, le duc d'Anjou, au siège de la Rochelle.

Il avait toujours nourri une secrète jalousie contre ce prince et quand le duc d'Anjou fut devenu roi de France, François d'Alençon se mit à la tête de ceux qu'on appelait *mécontents ou politiques*.

Sa mère le fit arrêter; le roi le fit remettre en liberté.

Quelque temps après, en 1575, il sortit du royaume parce qu'on lui avait refusé la Lieutenance générale et devint le chef des reîtres que le comte Jean-Casimir Palatin avait conduits en France.

L'année d'après, ce différend fut accordé à Sens, et le roi augmenta son apanage des duchés d'Anjou, dont il prit le titre, de Touraine, de Berry, et

d'Evreux, qui fut également érigé en duché; ensuite, il fut nommé Lieutenant général des armées du roi, et il commanda celle qui prit en 1577 La Charité sur Loire, et Issoire en Auvergne, sur les Huguenots.

En 1578, les Etats appelèrent le duc d'Anjou à leur aide.

Le roi de France désapprouvait ce projet et pour empêcher son frère de se rendre à l'appel des confédérés, il le fit arrêter et garder à vue dans le Louvre.

Le duc se sauva des mains de ses gardes, et étant descendu *par la fenêtre de sa chambre au moyen d'une corde de soie*, il trouva son favori, Bussy d'Amboise, qui l'attendait, et qui le mena à l'abbaye de Saint-Germain. De là, on le fit sortir de la ville par un trou qu'on avait fait aux murailles.

La venue en Flandre de ce prince avait été admirablement préparée par sa sœur Marguerite, reine de Navarre, qui, sous prétexte d'y prendre les eaux, était venue passer une saison à Spa et avait gagné, avec une merveilleuse adresse d'esprit, les grands du pays à la cause de son frère.

Le duc d'Anjou partit de France avec peu de monde, mais il fut très honorablement reçu à Mons, par le comte de Lalaing et le duc d'Aerschot.

Quand les troupes, qu'il avait levées en France, furent arrivées, il prit quelques villes sur les Espagnols, entre autres Binche dont il s'empara le 6 septembre 1578, et il commença en même temps à porter le titre de « Protecteur de la Flandre » (1).

Mais bientôt ses affaires se gâtèrent : ses soldats sans solde et sans butin désertaient de tous côtés, ou étaient tués par l'ennemi pendant les courses qu'ils faisaient dans la campagne, le peuple lui montrait plus de haine que de sympathie, et les grands, qui l'entouraient, étaient plutôt ses gardiens que ses serviteurs.

Les habitants de Mons, qu'il avait cru surprendre par stratagème, ayant été avertis à temps, sa dernière

(1) Ses ambassadeurs avaient traité avec les Etats à Anvers qui lui conférèrent ce titre le 13 août 1578.

espérance de se refaire par la contribution de guerre et le butin, s'en était allée à vau-l'eau et le duc fut obligé de quitter le pays.

Il se rendit en Anjou et de là à Paris, où son frère le roi Henri le reçut plus que froidement, appréhendant qu'il ne se rendît de nouveau chef de parti en France.

Nous savons que la souveraineté des Pays-Bas lui fut offerte en 1580 (1).

Ce ne fut qu'en 1581 que le duc d'Anjou, à la tête d'une armée de dix mille fantassins et de quatre mille chevaux, qu'il avait réunie à Château-Thierry, passa les frontières (16 août).

Le lendemain, il se trouvait à Grièvecourt.

Le duc de Parme n'osa accepter la bataille avec l'élite de la noblesse française et, le 12, François d'Anjou entra en triomphateur et sans coup férir à Cambrai.

Le Hainaut qui s'était réconcilié avec le roi d'Espagne fut traité en pays conquis; les hordes françaises pillèrent et rançonnèrent les villes et les campagnes, pendant que le prince de Parme, prévoyant probablement ce qui allait arriver, restait dans l'expectative.

La discorde se mit bientôt dans les rangs de l'armée du duc d'Anjou où la discipline était très relâchée. Les officiers supérieurs se disputèrent le haut commandement : personne ne voulut plus obéir, et quoique les Etats et le prince d'Orange envoyassent message sur message, et fissent tous leurs efforts pour inciter le duc à continuer la campagne si heureusement commencée, et à se joindre, en passant par l'Artois. aux troupes qu'ils avaient concentrées en Flandre, François, incapable de maîtriser plus longtemps ces bandes insubordonnées, licencia son armée, et partit avec une suite nombreuse pour l'Angleterre, où il allait faire sa cour à la reine Elisabeth.

(1) La délégation chargée de cette mission se composait de sept personnes : Jean Hinckaert, seigneur d'Ohain ; le docteur Henri Hessels, greffier des Etats du Brabant ; François de Provins, seigneur de Lauenburg ; Jacques Tayaert, conseiller salarié de Gand ; Noël de Caron, seigneur de Schoonewal ; Gaspard de Vosbergen, grand-bailli de Kampveer et Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde, qui en était le chef.

Elisabeth, *the virgin queen*, celle dont Bernard de Mendoza, ambassadeur du roi d'Espagne, écrivait au prince de Parme : *qu'elle se promettoit tous les ans et ne se marioit jamais*, avait alors cinquante ans.

Quoique les prétendants ne lui eussent pas manqué, elle n'avait jamais pu se décider à se donner un maître.

Après la mort de François II, l'idée de réunir les couronnes de France et d'Angleterre n'avait pas été abandonnée, et, dès que la chose devint possible, Catherine de Médicis fit des ouvertures à la reine Elisabeth en faveur de Charles IX.

Elisabeth répondit avec beaucoup de sagesse que « son bon frère, le roi de France » n'avait pas encore seize ans et qu'elle en comptait trente. Elle aurait même, à cette époque, pu avouer quelques années de plus.

Les négociations traînèrent en longueur et Henri eut tout le temps pour devenir homme, et se marier avec Elisabeth d'Autriche.

La reine fut très dépitée en apprenant ce mariage.

De la Mothe-Fénélon, qui était alors ambassadeur à la Cour d'Angleterre, lui proposa Henri d'Anjou, plus jeune qu'elle de dix-neuf ans, et la reine, qui, à trente-trois ans, avait trouvé le frère aîné trop jeune, sembla assez bien s'accommoder à l'idée d'unir ses trente-sept ans bien sonnés aux dix-huit printemps du prince.

Les conseillers secrets de la reine et *Huick, son médecin*, trouvèrent toutes sortes de raisons pour déconseiller ce mariage.

Elisabeth se conduisit comme une ingénue à qui les parents refusent un promis : elle pleura, elle reprocha à ses conseillers d'avoir rendu tous ses mariages impossibles, et elle les pria très sérieusement de ne pas empêcher cette fois-ci son alliance avec *Monsieur*.

Entretemps une lettre désespérée de Catherine de Médicis vint apprendre à La Mothe que d'Anjou *ne voulait plus*, et la reine ajoutait : *Voudrait-elle de mon fils d'Alençon*?

Celui-ci avait vingt et un ans et demi de moins qu'Elisabeth.

C'était un petit homme assez bien pris de sa personne, mais *marqué de la petite vérole et ayant le nez trop grand.*

Au commencement la reine refusa net : *Il est trop petit*, dit-elle.

Puis, à quelque temps de là, elle demanda : *Quelle est sa taille exacte?*

Ceci se passait en 1572.

Pendant dix ans la reine avait entretenu une correspondance suivie avec le duc, qui lui écrivait des lettres *à attendrir un rocher*. Elisabeth avait porté, en l'honneur de François, une grenouille d'or, emblème charmant et flatteur que les Anglais donnent à la nation française ; François avait fait ce qu'aucun adorateur jusqu'alors n'avait tenté : il s'était, sous un déguisement, jeté à ses pieds, et lui avait avoué sa flamme, et la reine en avait été fort touchée.

Enfin, en arrivant à la cour, les voies étaient bien préparées, et le duc pouvait se croire à la veille de recevoir la douce récompense de son inaltérable constance.

Elisabeth le reçut avec de grands honneurs et beaucoup de tendresse.

Les fêtes succédèrent aux fêtes : la reine dansa, on représenta des tragédies, on donna la comédie, on organisa des mascarades.

Le jour de l'an. il y eut un grand tournoi auquel François d'Anjou prit part. La course finie, Elisabeth courut à lui et l'embrassa tendrement à différentes reprises, et comme elle remarqua qu'il était fatigué, elle le prit par la main et le conduisit elle-même dans sa chambre pour qu'il se reposât.

Le lendemain, elle lui fit une visite alors qu'il n'était pas encore levé.

Le jour anniversaire de son couronnement, qu'on fêtait toujours solennellement, elle lui glissa un anneau au doigt... bref, François se croyait au but de ses désirs quand, un matin, il la trouva pâle, défaite, et toute éplorée.

La veille on avait non seulement dressé le contrat

de mariage, mais même les détails de la cérémonie avaient été réglés.

Que s'était-il donc passé ?

La reine, après une nouvelle crise de larmes, lui raconta que ses filles d'honneur et les dames de la cour s'étaient jetées à ses pieds, et lui avaient remontré, avec des larmes et des gémissements, tout ce que ce mariage pouvait entraîner de funeste et d'épouvantable, et l'avaient conjurée d'y renoncer alors qu'il en était temps encore (1).

La reine n'en avait pas dormi de toute la nuit, et elle finissait par dire que deux nuits pareilles la tueraient inévitablement et que, quoique son amour pour lui, François, n'avait en rien diminué, elle était résolue à mettre le bien de son peuple au-dessus de son bonheur personnel.

Le duc d'Anjou outré de se voir ainsi joué, se retira dans sa chambre, retira l'anneau de son doigt, le foula aux pieds, et s'écria en courroux :

« *Les femmes d'Angleterre sont encore plus changeantes et capricieuses que leur climat et les ondes qui entourent leur île.* »

Le duc demanda son congé. La reine essaya en vain de le retenir, elle mit en jeu les artifices et les promesses ; d'Anjou, qui était entêté de sa nature et très volontaire, boudait la reine et ne voulait plus rien entendre. Il parla de ses sujets, et fixa le jour de son départ.

Quand la reine vit que tout serait inutile, elle voulut, au moins, l'accompagner jusqu'à Canterburry, où elle le retint encore quelques jours, et lui fit présent d'une forte somme en argent que d'Anjou ne dédaigna pas d'accepter.

Les adieux de la part de la reine furent touchants ; quant à François il n'avait plus qu'un désir : quitter l'Angleterre au plus vite.

Ce fut à cette occasion qu'Elisabeth composa sa meilleure poésie, dont le manuscrit autographe conservé porte la signature : Eliza Regina.

(1) Cette comédie avait été montée par le comte de Leicester, lord Burleigh et les autres conseillers.

Cela s'appele : *On Mount Zeurs departure.*

Ce « Mount Zeur », c'est *Monsieur*, ce qui ne nous donne pas une haute idée de l'orthographe française de cette princesse, qui, d'après ses biographes, parlait et écrivait six langues.

Elle dit entre autres dans cette pièce :

Car je suis tendre, et faite de neige qui fond...
et il faut croire que Monsieur était parvenu à faire fondre même sa dignité de femme et de reine, car ayant déjà embarqué, elle le fit prier de revenir, ce que d'Anjou refusa obstinément.

Deux jours après son départ il aborda à Flessingue où le prince d'Orange, d'Espinoy, et les principaux seigneurs de la noblesse le reçurent avec de grandes démonstrations de respect et de joie; l'affluence du public était si considérable qu'on eut toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à l'hôtel de ville où le prince fut superbement reçu et où il passa la nuit.

Les sonneries des trompettes, le roulement des tambours, le bourdonnement des cloches et le tonnerre des grosses pièces d'artillerie auquel se mêlaient les salves des mousquets, produisit un tel bruit, que selon certains historiens, il fut entendu jusqu'à Calais !

Le lendemain, comme les chemins étaient rendus glissants par la gelée, François se rendit à pied à Middelbourg, où le magistrat vint à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue; les Etats de Zéelande et les députés de Brabant et de Flandre suivirent cet exemple; bref, on n'oublia rien pour lui marquer la joie qu'on ressentait de son heureuse traversée.

Après huit jours passés en Zélande, en festivités, d'Anjou partit, le 19, de Lillo pour Anvers.

Il débarqua au Kiel, où il fut salué, par les Etats du Brabant qui le conduisirent à l'estrade d'honneur, érigée contre les murs de la citadelle.

Le duc y prit place sur un siège doré, sa suite se rangea des deux côtés et le greffier André Hessels, au nom des Etats de Brabant, le harangua longuement. On lui lut ensuite les articles de la Joyeuse Entrée, et

il prêta serment, sur les saintes évangiles, entre les mains du chancelier de Brabant, Dierick van Liesfeldt.

Alors le prince d'Orange lui mit sur les épaules le manteau de velours cramoisi, doublé d'hermine, et dit en lui attachant la boucle : *Il faut qu'il soit si bien attaché que personne ne puisse vous l'arracher.* Ensuite il lui ceignit la couronne, le salua duc de Brabant et lui prêta le serment de fidélité.

Les Etats Généraux, les seigneurs bannerets et les nobles prêtèrent serment ensuite.

Tous ces serments prêtés et reçus de part et d'autre, le pensionnaire Jean van de Werve lut encore une harangue au nom de la ville d'Anvers et du marquisat du Saint Empire, et ces cérémonies terminées, les hérauts de Brabant, de Limbourg et de Lorraine élevèrent la voix et crièrent : *Longue vie au noble duc de Brabant et de Lorraine!*

Alors les trompettes sonnèrent et l'on jeta parmi la foule des pièces d'or, d'argent et de cuivre à l'effigie du duc (1).

Après l'inauguration, le cortège se mit en marche vers la ville, entre une double haie de gardes bourgeoises en armes.

Le duc montait un cheval napolitain blanc. Il était entouré de sa garde française et des gildes de la ville. Devant lui le marquis d'Anvers, tête nue, portant la verge de la justice, était suivi du seigneur banneret de Mérode de Petersem élevant un glaive nu. Les députés des villes, les Etats, les marchands des diverses nations et une foule de noblesse française, allemande, anglaise et flamande lui faisaient escorte.

L'entrée se fit par la porte Saint-Georges, ou Impériale, où six gentilhommes de la ville, porteurs d'un baldaquin de drap d'or frisé, attendaient le duc.

(1) Ces médailles, de trois modules différents, portent les deux premières : l'effigie du duc, avec cette inscription : *Franscicus, filius Franciæ, Frater Unicus. Regis, Dei Gratia dux Brabantiæ;* la seconde, les armes accolées de France et de Brabant. De l'autre côté elles portent toutes les trois l'emblème du duc : Un soleil perçant les nuages et sa devise : *Fovet et discutit 1582.*

Dans la ville le cortège rencontra d'abord le char dit de l'Alliance sur lequel, entourée de personnages symboliques, trônait la pucelle d'Anvers.

Partout des arcs de triomphe, des estrades, des théâtres en plein vent avec emblèmes, armes, devises et chronogrammes, avaient été érigés (1).

Des bandes de musiciens sillonnaient la ville en tous sens, et une foule délirante parmi laquelle, au passage du cortège, on semait à profusion, les pièces d'or et d'argent, acclamait le nouveau souverain.

Un peu après l'entrée en ville, le cortège s'était grossi d'une suite de près de trois cents scélérats et malfaiteurs condamnés à des peines diverses. Ces misérables, reliés entre eux par des cordes, marchaient tête nue et criaient miséricorde et grâce, que le duc, en vertu de ses nouveaux pouvoirs, finit par leur octroyer.

La nuit était tombée quand, au bruit du canon et des salves de la mousquetterie, le duc entra à l'abbaye de Saint-Michel, mais la ville semblait embrasée par le rouge flamboiement des torches et des feux de joie allumés dans les rues, sur les places publiques et les clochers.

Le jeudi, 22 février, le duc prêta le serment à la ville, entre les mains du bourgmestre Philippe van Schoonhoven. De nouveau, on jeta de l'argent parmi le peuple, et le soir il y eut un magnifique festin à l'hôtel de ville.

Les réjouissances durèrent près d'un mois et faillirent se terminer d'une façon tragique pour le souverain.

Le 18 mars, jour anniversaire de sa naissance, le duc d'Anjou avait fait préparer un dîner magnifique; des joûtes et des courses de bague devaient avoir lieu, et une mascarade devait clôturer la fête.

Le duc était occupé de tous ces préparatifs, quand la nouvelle de l'assassinat du prince d'Orange vint éclater comme un coup de foudre dans un ciel serein.

(1) Voyez : *La Joyeuse et magnifique entrée de M. François, Fils de France et frère unique du Roy Duc de Brabant... en sa ville d'Anvers.* — Anvers, chez Chr. Plantin, 1582, in-f°, fig.

A cette nouvelle, les bourgeois quittèrent leur travail et coururent aux armes, les portes de la ville furent fermées, les chaînes tendues dans les rues, et comme l'auteur de l'attentat était encore inconnu, on soupçonna François d'Anjou d'être l'instigateur de ce crime, et on l'accusa d'avoir préparé une seconde Sainte-Barthélémy.

Aussitôt on courut sus aux Français, on les désarma, on les enferma dans leurs maisons et l'on alla *comme en bataille où logeait le Duc, le feu et le fer à la main.*

Heureusement le prince d'Orange avait été averti du péril que courait le duc, et il avait aussitôt témoigné, par écrit, car sa blessure à la gorge l'empêchait de parler, de l'innocence de celui-ci.

Cet événement donna à réfléchir au duc d'Anjou, qui s'aperçut alors de la défiance que le peuple avait en lui, et de l'attachement qu'il portait au prince d'Orange.

Sa puissance était excessivement limitée, et il avait à plusieurs reprises demandé des pouvoirs plus étendus aux Etats-Généraux, sans obtenir satisfaction.

L'exemple de l'archiduc Mathias, devenu la fable de l'Europe pour avoir joué un rôle semblable dans les Provinces, rendait le duc d'Anjou très chatouilleux sur ce point.

Dès ce moment, il ne songea plus qu'aux moyens d'étendre et d'affermir son autorité.

Peu après la prise de Lochum, les troupes, que l'on attendait de France, arrivèrent enfin conduites par le duc de Montpensier, prince du sang et beau-père du prince d'Orange, qui avait sous lui le maréchal de Biron.

L'automne était déjà fort avancé et ces troupes prirent leurs quartiers d'hiver dans les principales villes de Flandre.

Les officiers se rendirent à Anvers, pour faire leur cour au duc d'Anjou.

Ils furent indignés, eux qui étaient accoutumés à une obéissance sans bornes, de voir l'héritier présomptif du trône de France porter un titre qui ne lui

donnait aucune autorité réelle, et ils s'en plaignirent à Jean Bodin, secrétaire du duc qui, de concert avec Guillaume d'Hautemer de Grancey, seigneur de Fervaques, général en chef des armées, instigua le duc à se saisir du pouvoir, les armes à la main.

Ils n'eurent pas besoin de longs discours pour convaincre le prince, qui de sa nature était violent et porté aux extrêmes, et quoique des capitaines plus avisés désaprouvassent ce projet, on résolut de s'emparer des villes de Flandre, où les Français tenaient garnison.

En conséquence, des ordres secrets furent envoyés aux commandants des garnisons françaises de Dunkerque, de Berghes-Saint-Winnox, Nieuport, Dixmude, Ostende, Bruges, Dendermonde, Alost et Vilvorde, de s'emparer de ces places, par force ou par surprise. Tout cela devait se faire le 16 janvier 1583.

Le duc d'Anjou se chargea lui-même de la réduction d'Anvers.

Les Français étaient cantonnés à Borgerhout.

Le 16, vers une heure, le duc, sous prétexte de passer les troupes en revue, sortit par la Porte de Kipdorp, accompagné de ses gentilshommes et des troupes françaises et suisses, qui tenaient garnison à Anvers.

Passé la porte, il trouva sur le pont et sur les bords du fossé, trois cents cavaliers, venus là, soi-disant, pour lui servir d'escorte.

Aussitôt, se tournant vers eux, il leur montra la ville et leur cria : « Courage, mes enfants, la ville d'Anvers est à vous. »

Entretemps, l'un des seigneurs de la suite du duc, s'était laissé choir de son cheval et avait feint d'avoir la jambe cassée. Les bourgeois, de garde à la porte, s'étant approchés sans défiance pour offrir leurs services, furent massacrés.

Un coup de mousquet partit, c'était le signal pour les troupes qui se ruèrent vers la porte.

Les Français, ne trouvant pas de résistance, se répandirent aussitôt dans la ville aux cris de : *Ville gagnée ; vive la messe ; tue, tue !*

La Porte Saint-Georges et la Porte-Rouge étaient déjà prises, et les canons dirigés contre la ville, quand les bourgeois, voyant la tuerie et le pillage qui commençaient, coururent aux armes. Le tocsin fut sonné. On tendit les chaînes dans les rues, et la résistance s'organisa d'autant plus terrible, d'autant plus implacable que la *Furie espagnole*, était encore dans toutes les mémoires.

Les appels se succèdent, les tambours battent le rappel. Riches, pauvres. jeunes ou vieux, se précipitent dans la rue. Il n'y a plus ni gueux, ni papistes, ni luthériens — ces noms sont oubliés — rien ne subsiste que des citoyens unis pour la défense de leurs foyers et des leurs, contre une épouvantable trahison.

Les ouvriers, empoignant le premier outil pouvant servir d'arme, quittent leur établi ; les femmes font pleuvoir une grêle de tuiles et de moellons des fenêtres et du haut des toits, pendant que, de l'intérieur des maisons, les bourgeois dirigent un feu nourri sur les Français qui encombrent les rues — il y en eut qui, faute de plomb, arrachèrent les boutons de leurs habits, ou mâchèrent des pièces d'or et d'argent pour en charger leurs armes.

Les Français furent repoussés vers la même Porte par laquelle ils étaient entrés.

Sur le pont et sous la Porte, le carnage fut horrible : bientôt l'entrée fut bouchée par un monceau de cadavres, et ceux qui, descendus de cheval, essayaient de passer par-dessus ce tas de morts et de mourants, tombaient sous les balles de ceux qui les poursuivaient.

De nombreux cavaliers et fantassins sautèrent du haut des remparts dans les fossés, tandis que François d'Anjou, retiré à distance, se félicitait, croyant que c'étaient les siens qui précipitaient ainsi les habitants de la ville.

Il ne s'aperçut de son erreur, que quand il vit braquer les canons contre les Suisses, et il dut se retirer la *rage* et la *mort* dans l'âme.

Fervaques, qui était resté en ville pour s'emparer du

prince d'Orange ou, comme le duc voulut le faire accroire plus tard, pour le protéger, fut fait prisonnier à l'abbaye de Saint-Michel, où l'on trouva le lendemain une grande quantité d'armures et d'armes de toutes sortes que d'Anjou avait fait introduire secrètement dans la ville.

Près de quatre-vingts bourgeois périrent dans cette entreprise, mais du côté des Français les pertes furent beaucoup plus grandes : on ramassa dans les rues, sur les remparts et sous la Porte, et l'on retira des fossés plus de quinze cents morts, parmi lesquels près de deux cent cinquante gentilshommes des premières familles de France.

On les enterra dans une grande fosse sur les remparts, à côté de la tour qui subsistait encore de la vieille Porte Kipdorp. Ce lieu fut depuis lors désigné sous le nom de : Tombeau des Français.

Les blessés qui avaient pu réintégrer leurs quartiers, moururent presque tous faute de chirurgiens et de soins.

Hooft cite parmi les gentilhommes qui furent tués dans cette malencontreuse entreprise : Claude de Beauvillers ; le comte de Saint-Aignan ; Robert de Mérode, seigneur de Thiennes ; Jean de la Tour de Landre, fils du comte de Saint-Aignan ; le comte de Chateauroux ; le seigneur de Seisseval, gouverneur de Vilvorde ; Gédéon du Pont, fils du marquis de Mirabeau ; Jacques de Brillac ; d'Argi ; de Fronspertuis, etc.

Plus de quinze cents prisonniers restèrent aux mains des Anversois.

On s'empara aussi d'Arthur de Cossé, évêque de Coutance, grand-aumônier du duc.

D'Anjou, après avoir écrit au magistrat d'Anvers, pour réclamer ses bagages, ses papiers et la liberté des prisonniers français, prit le chemin de Termonde, où le coup de main avait mieux réussi. Le pays étant inondé, l'armée française eut à combattre de grandes difficultés : les vivres faisaient défaut, et à Duffel, le dénuement était tel : *dat oyck Alenchon zelve heeft moeten rauwe rapen eten, daartoe hij geenen proever*

van doen en hadde, om te proeven of de sauce daartoe wel gecockt was (1).

De Duffel, le duc marcha sur Rymenam, au-dessus de Malines, où les eaux de la Dyle étaient tellement enflées, qu'on ne put pas y jeter un pont.

L'armée passa la rivière ayant de l'eau jusqu'aux épaules, un millier de soldats furent entraînés par le courant, et le duc y gagna un refroidissement qui probablement fut une des causes de sa fin prématurée.

Cependant, d'Anjou écrivit aux Etats pour justifier sa conduite, et il tâcha de pallier par quelques prétextes spécieux une entreprise qui paraissait inexcusable. Les Etats se trouvaient dans une position fort difficile. Ils voyaient le duc maître de quatre places importantes. Dunkerque, Berghes-Saint-Winnox, Dixmude et Vilvorde qu'il pouvait livrer aux Espagnols si on le poussait à bout; on savait, d'autre part, qu'il en était vivement sollicité par le duc de Parme.

Ce fut pour ces raisons que, sur le conseil du prince d'Orange, on envoya des vivres aux Français chassés des villes, et qu'on relâcha Fervaques et les prisonniers qu'on retenait encore à Anvers.

Le prince, de son côté, retiré à Dunkerque, se trouvait dans un embarras extrême, se voyant sur le point de perdre sans retour la souveraineté du pays.

Le roi de France offrit alors sa médiation aux Etats; la reine d'Angleterre entreprit de diriger d'Anjou dans cette délicate affaire.

Les choses allèrent si loin que le roi Henri III, qui s'était réconcilié avec son frère, menaça de se joindre à l'Espagne pour accabler nos malheureuses provinces, et l'on dut se résoudre à faire revenir le duc, à quelque prix que ce fût.

Le duc d'Anjou avait d'ailleurs promis d'éloigner d'auprès de sa personne, tous ceux qui lui avaient donné les conseils pernicieux ayant amené la rupture.

(1) Que d'Alençon, lui aussi, a dû manger des navets crus et n'a pas eu besoin de maître d'hôtel pour goûter si la sauce en était cuite à point.

En conséquence, une ambassade solennelle, sous la conduite de Noël de Caron, seigneur de Schoonewalle, fut envoyée au prince, pour lui représenter l'état déplorable des Pays-Bas, et pour le conjurer d'en venir reprendre la souveraineté. Les députés avaient reçu l'ordre de lui promettre toute satisfaction et une entière obéissance de ses peuples.

Cette ambassade, partie au mois de mai, trouva, *en arrivant à Château-Thierry, le prince expirant* : il avait été attaqué d'une maladie violente, qui lui faisait jeter le sang par tous les conduits du corps.

Selon la plupart des historiens, cette maladie fut causée par ses débauches, selon quelques-uns, le poison n'y fut pas étranger.

Il mourut le 10 juin 1584, après avoir souffert pendant trente-deux jours.

Avant sa mort, il avait écrit au roi, pour le prier de payer ses dettes s'élevant à 300,000 florins, et d'avoir soin de ceux qui l'avaient servi.

Il voulut aussi être enterré comme souverain des Pays-Bas, mais on décida dans le conseil du roi, et pour ne pas offenser le roi d'Espagne, de l'enterrer comme fils de France : on lui fit de magnifiques funérailles à Saint-Denis. Son cœur fut déposé à la Chapelle d'Orléans des Célestins de Paris.

Comme souverain des Pays-Bas, le duc d'Anjou fit battre monnaie dans nos provinces. Van Loon reproduit trois de ces pièces : un écu, un demi-écu, et une pièce de cuivre valant 12 mijten de Gand, ou à peu près deux deniers.

Ce prince portait écartelé : au 1 et 4 : d'azur à trois fleurs de lis d'or, à la bordure de gueules (d'Anjou); au 2 et 3 : de sable au lion d'or, armé et lampassé de gueules (Brabant). Il avait comme devise : Un soleil perçant les nuages, et cette âme : *Fovet et discutit.* = Elle échauffe et chasse.

BENJ. LINNIG.

QUE LISENT NOS ENFANTS?

Quel est le père qui n'a pas été embarrassé lorsqu'il sentait le moment venu de recommander pour la première fois la lecture à son fils? La plupart du temps on ignore le genre d'ouvrages qu'il convient de mettre entre les mains de la jeunesse, c'est-à-dire le genre qui répond le plus complètement possible au degré de développement des petits lecteurs. Or, s'il est utile de cultiver avec à-propos le goût de la lecture, il est parfois indispensable de canaliser la soif de savoir dans le cas où l'enfant dévore indistinctement tous les livres qui lui tombent sous la main, à tel point que le papa doit cadenasser sa bibliothèque. Une sélection d'ouvrages appropriés à son degré d'évolution intellectuelle suffira presque toujours à corriger ce penchant dangereux pour la pureté de l'enfant, tandis que vouloir combattre cet appétit omnivore en mettant à l'index tous les livres sans exception, serait aussi déraisonnable que de refuser toute nourriture à un marmot sous prétexte qu'il consomme parfois des matières préjudiciables à sa santé.

Défendre et empêcher étaient d'ailleurs à la base de la pédagogie jusqu'il y a peu d'années. Aujourd'hui on trouve plus rationnel d'utiliser les tendances naturelles de l'enfant à des fins pratiques.

Il n'est pas moins vrai que tout professeur est souvent appelé à intervenir dans un des deux cas que nous venons d'envisager. C'est à la suite d'une con-

sultation pareille que l'idée nous est venue — et elle est extrêmement simple après tout — de prendre aussi l'avis de nos élèves et de leur demander quelle est leur lecture préférée. Avec l'aide de nos collègues de l'école moyenne de Gand, nous avons réuni 168 rédactions sur cette donnée : « Parmi les livres que vous avez lus de votre vie, nommez les trois qui vous ont plu le mieux et expliquez pourquoi. » Afin de donner toute sa valeur à l'expression « que vous avez lus *de votre vie* », l'exercice a été précédé dans chaque classe d'une leçon de langage au cours de laquelle les élèves ont eu l'occasion de nommer tous les ouvrages qu'ils avaient lus « de leur vie ». Nous croyons ainsi avoir empêché que les élèves ne pensent tout naturellement qu'aux seuls livres qu'ils ont eus entre les mains en dernier lieu. Et de fait, plusieurs copies renseignent des auteurs qui étaient « leurs favoris quand ils étaient petits ».

Nous avons recueilli nos réponses depuis le degré moyen (2e année) de la section préparatoire jusqu'en 3e année d'études de la section moyenne, c'est-à-dire auprès de garçons dont les plus jeunes ont neuf ans et les plus âgés seize. Il est à remarquer que dans chaque classe il y a une bibliothèque comprenant environ 100 livres et que la plupart des enfants ont une petite bibliothèque chez eux. Dans la classe inférieure, dont les élèves ont énuméré 54 ouvrages différents, nous en avons compté 21 n'appartenant pas à la bibliothèque scolaire et dans les classes supérieures la proportion est plus forte encore. Il est donc incontestable que les livres dont on trouvera plus loin la liste ont été sélectionnés parmi plusieurs centaines.

Le maximum de volumes différents que les élèves auraient pu nommer étant de 3 fois 168 = 504, il importe de faire observer en tout premier lieu qu'ils n'en ont désigné que 294, dont 179 en français et 125 en flamand. Certains de nos lecteurs pourraient s'étonner de voir en plein pays flamand le français prendre le pas sur la langue maternelle des élèves. Cela s'explique facilement par le fait que l'école moyenne de Gand est fréquentée surtout par ce qu'on appelle en français de Gand « les fils de la bonne

bourgeoisie » et que ces « bons bourgeois » évitent en général de parler la langue du peuple. Dans notre Manchester belge, pour emprunter une métaphore à nos manuels de géographie, c'est une façon de prouver qu'on n'a rien de commun avec la classe ouvrière, la majorité de la population. Cette coutume présente des avantages et des inconvénients que nous ne discuterons pas ici.

*
* *

Afin de rendre plus facile l'étude de ces 294 ouvrages, nous avons tâché de les grouper et nous avons adopté après quelques tâtonnements la classification suivante qui nous paraît la plus simple.

I. — LES CONTES ET LÉGENDES. Types : *Les Contes de Grimm.*

II. — LES NOUVELLES ET RÉCITS POUR LES PETITS. Types extrêmes : *Les Malheurs de Sophie* (Mme de Ségur) et *Le Petit Lord* (Burnett).

III. — LES RÉCITS D'AVENTURES ET VOYAGES EXTRAORDINAIRES. Types : *Robinson Crusoé* (De Foe) et les œuvres de J. Verne.

IV. — LES ROMANS POPULAIRES. Types : *Sans Famille* (H. Malot) et les romans de Conscience.

V. — DIVERS : Comprenant les ouvrages de vulgarisation de sciences naturelles, d'histoire et de géographie, et des biographies d'hommes célèbres.

I. — Les contes et légendes sont goûtés surtout par les plus jeunes enfants. Mais alors que pour le deuxième genre les élèves ont indiqué 58 ouvrages différents et que ce nombre monte à 92 et à 72 respectivement pour la troisième et la quatrième catégorie, 11 volumes seulement peuvent être classés sous la première rubrique. Cela tient évidemment à ce qu'on ne met pas assez de recueils de contes à la disposition des commençants et c'est là un fait très regrettable sur lequel nous nous proposons de revenir dans les conclusions de cette étude.

Ces onze ouvrages réunissent trente-six nominations, c'est-à-dire que chacun est nommé en moyenne trois fois, un maximum qui n'a été dépassé

dans aucun autre genre. Voici dans quelles proportions ce genre de littérature semble être goûté suivant les différents âges. (Nous avons pris comme base de nos calculs le nombre 100, afin de rendre les comparaisons plus aisées.)

Choix de Contes et Légendes.

Age. . .	9-10 ans.	11-12 ans.	13-14 ans.	15-16 ans.
Pourcentage	12.5 p. c.	12.5 p. c.	1.5 p. c.	1 p. c.

L'intérêt pour les mythes et les contes populaires semble se maintenir jusqu'à l'âge de douze ans, ensuite le nombre fléchit brusquement. Sur les 98 indications émanant de jeunes gens de quinze et de seize ans, une seule s'est portée sur les *Vertelsels van West-Vlaanderen* (Contes de la West-Flandre), comme étant « celui qui m'a plu le mieux quand j'avais huit ans ».

Ces mêmes *Vertelsels van West-Vlaanderen*, par A. Vermast, obtiennent le plus grand nombre de suffrages de la série : onze. Ce livre paraît si attrayant dans la classe inférieure où nous avons opéré que c'est presque le seul livre qui est lu par tous les élèves, quelle que soit la langue dans laquelle ils ont été élevés. Nous dirons la même chose plus loin pour *Flick*, par A. Callant.

Les Contes populaires du Pays Wallon (Gittée et Lemoine), sont nommés dix fois. *Les Contes de Grimm*, pour l'achat desquels les élèves de la classe inférieure s'étaient cotisés un mois auparavant, n'étaient pas encore suffisamment connus pour que nous puissions en dire davantage pour le moment. Quant aux *Contes d'Andersen*, ils n'ont été nommés que trois fois et ceci confirme un fait que nous avions observé depuis longtemps, à savoir qu'ils n'ont jamais joui d'une grande faveur auprès de nos élèves de neuf à douze ans. Peut-on reprocher à ces enfants de manquer de goût? Nous ne le croyons pas. Cependant, on a déjà prétendu que ces contes ont été également recueillis directement de la bouche populaire. Le fait peut être exact, mais alors ils l'ont été, à notre avis, d'une façon qui paraît répondre moins bien à l'état

d'âme des jeunes lecteurs que les contes de Grimm et ceux déjà nommés.

II. — Parmi les Nouvelles et Récits pour les Petits, il y a certes plus de variété : 81 nominations se répartissent sur 58 ouvrages qui diffèrent cependant sensiblement par le style, la conception et la longueur, suivant l'âge des lecteurs pour lesquels ils ont été écrits. Tandis que les plus simples, comme *Une fameuse Journée* (Guy) et *Les Confitures de Tante Anne* (Dombre) ne comportent qu'une douzaine de pages, il en est, comme *Les deux Familles* (Miss Edgeworth), qui en contiennent plus de cent. Malgré cette gradation naturelle, l'intérêt pour ce genre de livres diminue avec l'âge, ainsi que le montre le tableau suivant :

Choix de Nouvelles et Récits pour les Petits.

Age. . .	9-10 ans.	11-12 ans.	13-14 ans.	15-16 ans.
Pourcentage	24 p. c.	18 p. c.	17 p. c.	6 p. c.

Après la quatorzième année, l'intérêt décroît en de fortes proportions. Ainsi, les garçons de quinze ans ne nomment plus que 8 et ceux de seize ans 1 ouvrage qui peut être classé sous cette rubrique, alors que, dans l'ensemble, 120 récits ont été désignés. En ceci, nos élèves ne semblent pas différer des enfants américains, dont Miss Vostrovsky (1) écrit : « L'intérêt pour les histoires juvéniles décline à partir de l'âge de douze ans, tandis que celui pour la fiction et la littérature générale augmente. »

Dans la liste dont nous nous occupons en ce moment, deux récits d'un écrivain flamand, Al. Callant, ont réuni le plus de suffrages; ce sont : *Flick* (9) et *Zwarte Willem* (6). Dans les deux histoires, le héros est un gamin qui ne commet que des gaffes et l'auteur a si bien pénétré la mentalité des garçons de douze à quatorze ans qu'il réussit à se faire lire par des enfants qui ne connaissent le flamand que d'une façon superficielle. Tenant compte de

(1) Cf. « A Study of Children's Reading Tastes ». *Pedagogical Seminary*, December 1899. Vol. VI, p. 523-535.

notre expérience personnelle, nous n'hésitons pas à joindre notre voix à celle de nos élèves pour mettre ces deux nouvelles hors de pair parmi les innombrables productions similaires que les éditeurs à bon marché offrent comme livres de prix et qui, pour la plupart, ne disent absolument rien aux enfants. Nous ajouterons que nous ne pouvons que déplorer la légèreté avec laquelle certaines administrations font un choix dans les catalogues de ces libraires; il en résulte que plus de la moitié des livres que l'on distribue à nos enfants ne sont jamais ouverts par ceux à qui on les destine. Tout contribue d'ailleurs à éterniser cette triste situation. Nous citerons comme preuve le fait que, parmi les 395 volumes que le *Bulletin de la Fédération des Professeurs de l'Enseignement moyen* (année 1905) recommande pour les bibliothèques scolaires, il n'en est que 34 qui ont été choisis par nos élèves.

Parmi la production littéraire de M[me] de Ségur, les élèves de l'école moyenne de Gand semblent donner la préférence à *Un bon Petit Diable*, *Les deux Nigauds*, *L'Auberge de l'Ange-Gardien* et surtout *Les Malheurs de Sophie* (5). Ce sont principalement les enfants de neuf à dix ans que M[me] de Ségur amuse et il est vraiment regrettable qu'une édition populaire ne mette pas les meilleurs récits de cet auteur à la portée de toutes les bourses (1).

Nous devons constater, en outre, qu'extrêmement rares sont ceux de nos élèves qui semblent enthousiastes des romans de Miss Edgeworth, ni de ceux du chanoine Schmid, répandus cependant à des milliers d'exemplaires par les distributions des prix.

III. — Si les jeunes lecteurs se laissent charmer par les contes et légendes, ils y mettent de l'emballement quand il s'agit des récits d'aventures et de voyages extraordinaires. C'est ainsi qu'on s'explique que *Robinson Crusoé*, notamment, réunit 18 suffrages dont 12 émanant de garçons de neuf et de dix ans! Aussi est-ce le livre le plus populaire parmi nos

(1) Tous les ouvrages de M[me] de Ségur ont paru dans la *Bibliothèque Rose*, Hachette, Paris.

élèves. En outre, ils nomment trois autres Robinsons, réunissant 9 suffrages, et qui ne doivent apparemment leur vogue qu'à une similitude de titres. Voilà donc un roman qu'on peut mettre entre les mains d'un commençant avec la quasi-certitude qu'il lui plaira.

Viennent ensuite suivant l'ordre de préférence : *Le Tour du Monde en 80 Jours* (J. Verne), *La Chasse aux Lions* (Assolant), *Robur le Conquérant* et l'*Ile mystérieuse* (J. Verne), *Les Lions de Mer* (F. Cooper), etc.

La série s'allonge de 90 ouvrages, dont 24 de J. Verne. C'est là un résultat qui ne surprendra personne.

Choix de Récits d'aventures et de Voyages extraordinaires.

Age. . .	9-10 ans.	11-12 ans.	13-14 ans.	15-16 ans.
Pourcentage	47 p. c.	38 p. c.	25 p. c.	20 p. c.

De la table ci-dessus, il faut déduire que la prédilection pour les romans d'aventures, quoique le plus prononcé lorsque le goût de la lecture apparaît pour la première fois, se maintient à un niveau assez élevé jusque la seizième année. C'est dans des termes identiques que Bullock R.-W. (1) conclut que « les récits d'exploits guerriers semblent populaires parmi les enfants de neuf à dix ans et cette préférence reste bien marquée jusque l'âge de quinze à seize ans. »

Maine-Reid figure sur la liste avec 10 ouvrages, dont *Le Chef Blanc* (édition simplifiée, également) semble le plus goûté. Le fait que cet auteur n'est plus nommé après l'âge de dix ans nous a paru frappant.

Toutefois, il faudrait opérer sur une échelle plus vaste avant d'en tirer des conclusions définitives.

(1) R.-W. Bullock, « Some Observations on Children's Reading ». *Proc. of the N. E. A.*, 1897, p. 1015. — Pour la bibliographie du même sujet, cf. Henderson, « Report on Child Reading ». *N. York Report of State*, September 1897. Vol. II, p. 979, et Kirk-Patrick, « Children's Readings ». *North-Western Monthly*, December 1898, p. 188, et January 1899, p. 229.

Gustave Aimard, cité avec 6 de ses romans, paraît être le favori auprès de certains garçons de douze à treize ans, tandis que Marryat n'est nommé qu'en une seule circonstance.

Ce goût pour les romans d'aventures semble évoluer vers des formes plus positives chez les jeunes gens qui ont trouvé du plaisir à lire *Quinze mois dans l'Antarctique* (de Gerlache) et *Trois Ans de Guerre* (Au Transvaal, par De Wet).

Mais que dire des enfants qui arrêtent leur choix sur les *Histoire de Cartouche*, *Robert et Bertrand*, *Baeckelandt, Jan de Lichte* et autres bandits, sinon que semblable préférence dénote une absence totale de contrôle de la part de certains parents qui ont pour devoir d'empêcher pareille lecture malsaine.

Nous n'hésitons pas à signaler également certaine édition de romans d'aventures que l'on vend à vil prix dans tous les kiosques et qui ne peuvent que pervertir le goût et le sentiment esthétique de nos adolescents.

IV. — A mesure que l'intérêt pour la littérature enfantine disparaît, s'accroît celui pour le roman populaire, dans lequel le grand écrivain flamand H. Conscience a excellé. Conscience, dont on a pu dire avec justice « qu'il initia son peuple à la lecture », semble être encore plus populaire parmi notre jeunesse scolaire que J. Verne, puisque pas moins de 27 de ses ouvrages ont été choisis. Ils réunissent en même temps le plus grand nombre de suffrages. *Le Lion de Flandre* (18) succède à *Robinson Crusoe* dans la faveur des enfants et *Au Pays de l'Or* (17) a presque autant de vogue, tandis que *Le Conscrit* obtient encore 6 nominations. Il est à remarquer qu'un assez grand nombre d'élèves en ont lu la traduction française. Que l'évolution mentale des jeunes gens se fait par transitions douces, j'en trouve la preuve dans cette circonstance que *Le Lion de Flandre* — roman historique dont Breidel et De Coninck sont les héros — et *Au Pays de l'Or* — racontant les aventures misérables de deux paysans flamands dans les placers de la Californie — doivent leur vogue auprès de quelques lecteurs, l'un « parce

qu'il parle de la guerre », l'autre « parce qu'il y a beaucoup d'aventures dedans ». On peut considérer, à bon droit, ces deux ouvrages comme formant une transition entre le roman d'aventures et le roman populaire, comme constituant pour les jeunes lecteurs une espèce d'introduction dans l'œuvre de Conscience.

La table suivante fait apparaître la progression de l'intérêt pour le roman populaire.

Choix de romans populaires.

Age.	9-10 ans	11-12 ans	13-14 ans	15-16 ans.
Pourcentage.	7 p. c.	19 p. c.	41 p. c.	56 p. c.

Il est évident que le genre littéraire, qui attire le plus l'attention de nos jeunes gens de 16 ans, est aussi celui qui est préféré par la grande masse des adultes des deux sexes qui n'ont pas reçu un enseignement moyen complet. Le roman populaire paraît être la conception la plus accessible à ces cerveaux et il n'y a guère que les personnes à culture intellectuelle plus élevée qui dépassent cet état mental et sont capables de goûter des productions littéraires plus raffinées.

La liste de cette catégorie d'ouvrages contient 72 noms, choisis en moyenne chacun deux fois. En dehors des romans de Conscience, la littérature flamande est encore représentée par ERNEST STAES de Tony Bergman qui a le plus de vogue vers la quinzième année. Puis nous relevons dans la liste V. Hugo avec quatre romans dont *Les Misérables* (1) Walter Scott (3 ouvr.), le *Don Quichotte* de Cervantès, H. Malot (2 ouvr.), Alphonse Daudet avec *Lettres de mon Moulin*, Erckmann-Chatrian, *La Case de l'oncle Tom* de Mme Beecher-Stowe, *Quo Vadis* de Sienkiewicz, *Mes Prisons* de Silvio Pellico, etc. Notons, comme suite à notre remarque relative à l'Histoire de Cartouche, qu'un enfant de 13 ans arrête son choix sur *Les deux Orphelines* d'Ad. d'Ennery!

Constatons, pour terminer cette analyse, que *La Jeunesse illustrée*, *Mon Journal* et *Les Lectures*

Modernes sont les seuls périodiques — et on en publie un si grand nombre depuis quelque temps — que nos copies mentionnent. Nous n'attachons cependant que peu de valeur à cette énumération, chaque édition n'ayant été nommée qu'une seule fois. Nous pourrions ajouter que nous n'avons pas été surpris du peu de succès de ces feuilles car, il faut bien l'avouer, en général les rédacteurs de ces journaux enfantins ne semblent pas avoir approfondi la psychologie de leurs jeunes lecteurs et la plupart semblent croire que des fadaises et des niaiseries seules répondent aux désirs des enfants.

V. — Quelques élèves montrent un intérêt pour les ouvrages scientifiques parmi lesquels il faut citer tout d'abord des descriptions de mœurs animales. L'orientation que nous avons voulu donner à notre étude ne nous permet pas d'établir avec certitude s'il s'agit ici d'une précocité manifeste : il est des enfants notamment dont les trois livres choisis se rapportent tous à la même science. La géographie paraît moins attrayante que l'histoire, tandis que parmi neuf biographies citées, celle de Napoléon présente le plus d'attrait.

Un garçon de 16 ans nous apprend le plaisir que lui a procuré la lecture du livret de *La Fiancée de la Mer* de J. BLOCKX, et un seul de ses camarades, plus jeune d'un an, signale les poésies enfantines de Sevens. C'est le seul volume de vers qui a été mentionné.

***

Nous avons voulu nous rendre compte de l'impression durable ou fugace de certains ouvrages sur l'esprit des enfants soumis à notre examen. Dans ce but nous avons compilé le registre de la quatrième classe préparatoire (degré moyen, 2e année) dans lequel nous inscrivons les emprunts à la bibliothèque scolaire. Nous avons recherché d'abord les 15 livres les plus demandés. Nous nous sommes arrêtés aux 16 premières semaines de l'année scolaire courante et de celle de 1906-1907.

Nous avons ensuite examiné les rédactions de 30 élèves de cette classe et de 30 autres qui l'ont quittée depuis le mois d'octobre dernier. On trouvera ci-dessous les résultats de notre travail.

OUVRAGES EMPRUNTÉS	1907-1908		1906-1907	
	Nombre d'emprunts	Nominations	Nombre d'emprunts	Nominations
Le petit Monde (Mme de Wailly)	16	2	15	0
Robinson Crusoé	16	8	9	4
Vertelsels van West-Vlaanderen	13	4	6 (1)	2
Contes populaires du pays wallon	12	5	11	4
Les Malheurs de Sophie	12	4	0 (2)	—
Le Bon Petit Diable	11	2	0 (2)	—
Les Souhaits ridicules (Perrault)	10	0	7	0
Le Chef blanc (Mayne-Reid)	10	1	10	0
Contes d'Andersen	10	2	11	1
Chez les Peaux-Rouges (B. Revoil)	10	0	10	0
Une fameuse journée (Guy)	10	3	10	0
La Chasse aux Lions (Assolant)	10	2	12	3
Histoire d'un Petit Homme (M. R. Halt)	10	0	14	0
La Petite Fée aux Oiseaux (G. Dumoulin)	8	1	15	0
La Distillerie du Diable Vert (E. Cattier)	6	0	10	0

*
* *

(1) Acquis la 10e semaine seulement.
(2) Ne se trouvait pas encore dans la bibliothèque.

Nous constatons que les élèves de la cinquième année d'études, âgés en moyenne de onze ans, paraissent avoir complètement oublié les deux tiers des livres qu'ils préféraient parmi 85 autres il y a moins d'un an.

Nous nous abstenons volontairement de tirer des conclusions pratiques de la liste ci-dessus. Si nous la communiquons telle quelle, c'est dans l'espoir qu'elle puisse être utilisée un jour par des psychologistes qui compileront les différentes études entreprises sur le même sujet, et qu'elle puisse suggérer à quelque collègue, d'approfondir un jour la question que nous avons effleurée. D'ailleurs elle contient plus d'un renseignement utile pour les parents qui désirent cultiver avec méthode le goût de la lecture chez leur fils.

La deuxième partie de notre enquête, tendant à rechercher *les raisons* des prédilections de nos élèves n'a guère réussi. Les enfants ont cru devoir donner pour la plupart un résumé des ouvrages choisis. Nous ne pouvons donc pas utiliser les raisons invoquées.

Certaines d'entre elles méritent cependant d'être reproduites :

9 ans. — Robinson Crusoé. — « Parce qu'on y parle des sauvages et j'aime les histoires des sauvages. »

10 ans. — Robinsin Crusoé. — « Parce que c'est arrivé et pas long. »

10 ans. — Le Dernier des Mohicans. — « Ce livre a un charme particulier pour moi, c'est qu'il se passe dans un autre pays. »

10 ans. — Contes de Grimm. — « Ce sont tout des morceaux de fantômes et de sorciers et pour cela je les aime beaucoup. »

10 ans. — Le petit Fauconnier de Louis XIII. — « Ce que j'aime dans cette histoire, c'est l'assassinat. »

10 ans. — « Le Jeune chef Indien est surtout intéressant parce que les choses qu'on y raconte sont très naturelles. »

11 ans. — « Les deux Nigauds, c'est à se tordre en le lisant. »

12 ans. — « J'aime beaucoup à lire de petites catastrophes ou d'assassinats ou bien encore de vols. »

12 ans. — La Caravane. — « Parce qu'on ne fait que s'y battre. »

12 ans. — « C'est un livre qui parle de la mer et qui la décrit si bien qu'on croirait être Yvan le Pirate même. »

Un enfant de onze ans préfère « Pauvre mère » « parce que c'est très gai. » Cela dénote une certaine tendance, assez répandue parmi les petits, de ne voir que le côté amusant des choses, comme si pour eux le côté triste n'existait pas.

Par contre un élève de dix ans choisit « deux livres qui sont tristes; c'est pourquoi je les aime. »

A partir de l'âge de douze ans toute spontanéité disparaît dans les réponses. Les raisons invoquées ne sont plus que du verbiage scolaire; les livres sont « bien écrits » ou « très instructifs », « on apprend un tas de choses, etc. »

Nous avons remarqué également que ce n'est qu'à partir de l'âge de quinze ans environ que les garçons indiquent le nom de l'auteur. En dessous de cet âge non seulement ils ne l'écrivent pas, mais le plus souvent, sinon toujours, ils l'ignorent absolument. Nous avons pu le constater lorsque nous avons fait le tour des classes pour aller nous informer des auteurs de certains ouvrages dont nous n'avions pas connaissance.

*
* *

De notre étude il semble résulter :

1° Que les contes et légendes populaires sont le plus recherchés par les garçons de moins de douze ans;

2° Que l'intérêt dans les récits de voyages et d'aventures atteint son maximum vers la dixième année, mais ne disparaît pas complètement vers la période pré-adolescente;

3° Que l'intérêt dans les récits pour enfants diminue graduellement et ne laisse guère de souvenirs;

4° Que le roman populaire devient presque la lecture exclusive des jeunes gens à partir de la quinzième année.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer en terminant que nos jeunes enfants lisent trop peu de contes mythiques, visiblement parce qu'ils n'en ont pas l'occasion. Cela saute aux yeux si l'on compare les quatre-vingt-dix volumes d'aventures aux onze recueils de contes dont il a été question plus haut. Or, l'on prive ainsi les enfants de l'espèce de nourriture intellectuelle qui correspond le plus adéquatement à leur mentalité.

La psychologie née de la biologie moderne a dissipé cette erreur fondamentale qui consistait à proposer la différence entre l'enfant et l'adulte comme une

simple différence de *degré* dans la mesure où les diverses facultés étaient possédées par chacun. Mais l'esprit infantile n'est pas une réduction de l'esprit adulte.

L'enfant passe dans son développement ontogénique par tous les stades que son espèce a parcourues progressivement. La célèbre loi de F. Müller « l'ontogénie répète la phylogénie » est vraie pour le développement extra-utérin également. On pourrait établir dans le développement de chaque enfant des périodes correspondant aux époques de sauvagerie, de barbarie et de civilisation de l'humanité. C'est ainsi que A.-E. Chamberlain trace dans son superbe ouvrage *The Child* (1), un parallèle suggestif entre l'enfant et le sauvage pour établir, par suite de l'hérédité et de l'expérience individuelle progressive, l'étroite relation entre la mentalité du sauvage et celle d'un garçon de huit à dix ans. Quelque paradoxale que l'hypothèse puisse paraître à première vue, d'autres psychologues, parmi lesquels il faut citer en tout premier lieu Stanley Hall, l'établissent à leur tour, et ce dernier n'a pas peu contribué à faire ressortir combien l'enfant refait les expériences du passé, combien il exerce de fonctions rudimentaires résultant d'impulsions rudimentaires transmises par hérédité.

Une fois cette similitude démontrée — et nous devons la considérer ici comme admise par tous ceux qui ne sont pas sous l'influence d'un misonéisme têtu — nous nous demandons pourquoi nous imposons à nos enfants la lecture de récits dont les trois quarts au moins ont été imaginés par des auteurs avec une ignorance totale de cette tournure d'esprit spéciale. Ce serait œuvre plus sage, croyons-nous, d'accepter l'enseignement des sciences biologiques qui établissent que sous le point de vue des conceptions mentales, les primitifs, qui ont créé les contes que nous possédons encore, se rapprochent de l'enfance d'une manière frappante. Si la science n'est pas un vain

(1) Cf. A.-F. Chamberlain, *The Child, a Study in the Evolution of Man*, le chapitre, *The Child and the Savage*, chez Unwin, London.

mot ce sont donc ces contes, imaginés dans l'état mental de l'humanité, qui se rapprochent le plus de l'état mental de l'enfance, que nous devons donner à lire à nos petits.

« Les contes sont des explications de phénomènes nées sous l'influence d'une demi-connaissance, écrit Tylor (1), et nos enfants se contentent provisoirement » de cette explication. Seuls avec les esprits poétiques ils en goûtent parfaitement le charme et seuls aussi ils sont capables d'en inventer de nouveaux. Si pour nous les mythes sont presque toujours vides de sens, il n'en est pas de même pour les primitifs. Pour eux ils ont une signification, bien qu'ils soient des mensonges. Mais précisément là on peut faire un autre rapprochement entre les mensonges des enfants et ceux des races incultes. « Le mensonge est un penchant qui paraît caractériser tous les esprits inférieurs et non développés, affirme King. Du point de vue fonctionnel nous pouvons dire que *c'est la façon de réagir d'un esprit relativement inorganisé au milieu de forces qu'il ne peut comprendre ou qu'il se sent impuissant à maîtriser directement* (2). » L'enfant et le sauvage font des efforts pour s'adapter aux circonstances avec les moyens dont ils disposent. Nous pourrions citer encore d'autres causes qui ont contribué à transformer en mythes des faits d'expérience journalière et qui se retrouvent dans l'évolution mentale de l'enfant. Nous nous bornerons à rappeler l'antique croyance à l'animation de la nature entière qui fait reconnaître dans les moindres événements de ce monde le résultat de l'action et de la volonté d'un être vivant. Quand nos enfants se forment les premières conceptions du monde extérieur, ils attribuent à leur tour un pouvoir personnel aux chaises, à leurs chevaux de bois, à leurs poupées, en s'imaginant que quelque chose est quelqu'un et l'éducation la plus complète ne parvient même pas à extirper ce caractère primitif d'une manière absolue.

(1) E. Tylor, *La Culture primitive*, vol. Ier, p 313.
(2) King, *Psychology of Child Development*, p. 142-143.

Il s'est trouvé des personnes pour défendre la lecture des contes à nos petits sous prétexte qu'ils ne sont guère moraux. Quand on se place au point de vue biologique, le principal argument de ces gens trop positifs tombe.

En effet, l'enfant, que ces légendes divertissent, n'est pas dupe de ces fantaisies charmantes. Il sent parfaitement la réalité à travers le tissu d'illusions. De même, lorsque l'enfant se livre à ses ébats, il *joue* la guerre, mais ne la *fait* pas. Il a soin de ne pas se munir d'armes tranchantes ou dangereuses, de peur de se blesser ou de blesser les autres. Il *joue* Indien et Cowboy, fait des prisonniers, remporte des victoires, scalpe et massacre les ennemis, mais en réalité, il est affligé si dans l'ardeur du combat il s'est laissé entraîner à porter un coup douloureux. C'est avec un sentiment analogue que nos jeunes lecteurs dévorent les volumes de contes que nous mettons à leur disposition.

Nous venons de lire dans une revue socialiste hollandaise un article recommandant de prohiber les contes, sous prétexte qu'ils préparent la jeunesse à l'enseignement religieux qui doit l'impressionner pour toute la vie.

Un seul mot suffira pour montrer l'inutilité de pareille prohibition : en refusant de satisfaire à la curiosité *naturelle* de l'enfant, celui-ci créera lui-même des mythes qui vaudront rarement ceux que nous rencontrons dans nos recueils.

De même que « le meilleur système d'éducation physique est incontestablement celui qui cherche à développer les forces fondamentales que la race a acquises depuis longtemps (1) », de même la meilleure méthode d'éducation intellectuelle et morale est celle qui utilise les tendances héréditaires et fonctionnelles de l'individu. Les enfants devant nécessairement au cours de leur évolution psychique refaire en abrégé les expériences fondamentales du passé, contribuons, en leur fournissant la nourriture intellectuelle que leur mentalité réclame, à accélérer cette

(1) Cf. Stanley Hall, *Adolescence*, vol. Ier, p. 202.

étape à franchir sans nous arrêter plus longtemps aux prescriptions d'une philosophie abstraite, spéculative et surannée.

Liste des ouvrages que nos élèves aiment le mieux.

(Nous n'indiquons que ceux qui ont réuni trois suffrages au moins.)

I

Contes populaires du Pays Wallon, par GITTÉE et LEMOINE.
Contes d'Andersen.
Contes de Grimm.
West-Vlaamsche Vertelsels » A. VERMAST.

II

Les Malheurs de Sophie	»	Mme DE SEGUR.
Les deux Nigauds	»	»
Le bon petit Diable	»	»
Les confitures de Tante Anne	»	Mlle DOMBRE.
Une fameuse Journée	»	GUY
Zwarte Willem	»	A. CALLANT.
Flick	»	»
Une vie de garçons	»	DE AMICIS.

III

Robinson Crusoé (édit. simpl.)	»	D. DE FOÊ.
Le Jeune Robinson des Neiges	»	Mlle BERTHET.
Un Robinson de douze ans	»	»
La Chasse aux Lions	»	ASSOLANT.
Montluc le Rouge	»	»
Quinze mois dans l'Antarctique	»	DE GERLACHE.
Robur le Conquérant.	»	J. VERNE.
L'Ile mystérieuse	»	»
Le Tour du monde en 80 jours	»	»
Vingt mille lieues sous la Mer	»	»
Les Lions de Mer	»	F. COOPER.
Le Dernier des Mohicans	»	»

IV

Don Quichotte	»	Cervantès.
La Jeune Sibérienne	»	X. de Maistre.
Ernest Staes	»	Tony Bergman.
Lettres de mon Moulin	»	A. Daudet.
La case de l'Oncle Tom	»	Bucher Stowe.
Sans Famille.	»	H. Malot.
Ivanhoe	»	W. Scott.
Max Havelaar	»	Multatuli.
Le Lion de Flandre	»	H. Conscience.
Au Pays de l'Or	»	»
Le Conscrit	»	»
Le Jeune Docteur	»	»
De Kerels van Vlaanderen	»	»
Baas Ganzendonck	»	»
De Baanwachter	»	»

J. Varendonck.

LES LIVRES

Dom Bruno DESTRÉE : AU MILIEU DU CHEMIN DE NOTRE VIE

(Paris, librairie Bloud.)

Qui se souvient des *Poèmes sans rimes*, d'Olivier-Georges Destrée? C'est en 1894 que ce livre fut imprimé à Londres, « aux presses de Chiswick », en une exquise édition, la plus exquise peut-être qu'on ait faite d'un ouvrage belge. Et ce raffinement ne se bornait pas à l'aspect matériel du livre. Ces pages témoignaient d'une âme délicate, bien qu'un peu molle, ennemie de toute vulgarité et naturellement portée vers le Beau; elles attestaient, en outre, une rare culture esthétique. L'auteur des *Poèmes sans rimes* avait habité Londres et Florence, il s'était familiarisé avec l'art consciencieux, minutieux et affecté des préraphaélites; il avait fréquenté les primitifs italiens, plus spontanés et plus sincères. O.-G. Destrée était un de ces écrivains, assez fréquents chez nous (cf. Demolder), qui se sont formés en regardant des tableaux bien plus qu'en lisant des livres. Ses *Poèmes sans rimes* étaient surtout de savantes et raffinées transpositions, où la réalité n'était pas vue directement, ni même à travers les chefs-d'œuvre littéraires, mais à travers les fresques ou les miniatures des primitifs.

Il faut pourtant dire que, si Destrée dédaignait un peu la littérature française, il connaissait à merveille les poètes anglais du XIXe siècle, qu'il avait traduits en partie et dont il voulait faire une anthologie.

Aujourd'hui O.-G. Destrée a échangé son nom contre celui de Dom Bruno Destrée, moine de l'Ordre de saint Benoît. L'esthète raffiné, l'indolent et dédaigneux dilettante est devenu un moine fervent. S'il n'a pas cessé d'aimer l'art, il a certainement répudié « l'art pour l'art ». On dirait, quand on lit son dernier livre,

Au milieu du chemin de notre vie, que l'art n'a plus d'autre but à ses yeux que d'édifier, d'instruire, de convertir. J'en suis désolé pour mon ami ; ce qu'on cherchera surtout dans ce livre, ce sont des images, des émotions, du rêve, c'est une jouissance purement esthétique, et le côté édifiant ennuiera, j'en ai peur.

Ce sont des poèmes en prose, d'inégale étendue, les uns inspirés de la *Légende dorée* ou transposés des peintres primitifs, les autres tirés de la vie sentimentale de l'auteur. Les premiers sont charmants. On y retrouve ce goût exquis, cette fine culture, que dénotaient déjà les *Poèmes sans rimes,* avec une chaleur de cœur qui leur manquait quelque peu. *Saint-Jean Gualbert Visdomini*, *Sainte-Dorothée de Cappadoce*, *Sainte-Rose de Viterbe*, ne sont, pour la plupart des lecteurs, que des légendes ; mais ces légendes acquièrent un singulier accent de sincérité, une singulière puissance d'émotion, quand c'est un croyant et un moine qui nous les raconte.

Le poème des *Mages*, qui forme la plus grande partie du volume, a le tort d'être incomplet et de ne pas composer un tout ; certains fragments en sont du moins très beaux. Telle cette transposition du voyage des Rois Mages, de B. Gozzoli, au Palais Riccardi, dont j'ai admiré le mouvement, la joie, l'élégance, bien que j'aime assez peu, d'ordinaire, ces emprunts à un art étranger ; tel surtout l'épisode du lépreux, qui est profondément émouvant. Je regrette seulement que la forme de ces œuvres, élégante, gracieuse et classique de tradition, soit un peu molle et impersonnelle.

La troisième partie du livre en est de loin la meilleure ; ce sont ses sentiments intimes que l'auteur y a mis. On y retrouve les bonnes volontés, les progrès, les défaillances momentanées, les reprises d'espoir, d'une âme en marche vers la lumière. Et ces pages sincères ont tout le bénéfice de leur sincérité ; elles sont touchantes, émouvantes, parfois pathétiques même ; elles sont écrites dans une langue plus personnelle et plus nerveuse. C'est de la poésie lyrique qui n'a que le tort d'être en prose.

Par ce temps de production intense, on est vite oublié quand on ne publie pas un volume à peu près tous les ans, quelle qu'en soit d'ailleurs la valeur (la quantité important plus que la qualité) ; *Au milieu du chemin de notre vie* rappelle à propos, au public frivole et oublieux, qu'O.-G. Destrée fut jadis et que dom Bruno Destrée est aujourd'hui un de nos écrivains les plus délicats, les plus purs et les élégants.

FERNAND SÉVERIN.

Paul BAY : CONTES ET POÈMES

(Une plaquette. Bruxelles, O. Hoerée.)

Un jeune homme de bonne volonté s'initie dans ce petit recueil à l'ivresse des vers et aux tourments de la prose. S'il est de moins louables délassements, il n'en est point de plus périlleux et pour peu que M. P. Bay fasse montre de persévérance, il ne tardera pas, après en avoir goûté les délices, à se garder de leurs dangers. Car, il ne suffit pas, comme il paraît le croire, d'accueillir, avec une indulgente fierté, les sollicitations d'une fantaisie primesautière. L'art a de plus hautaines exigences.

Déjà M. Bay s'en est rendu compte puisque malgré les faiblesses inséparables d'une œuvre de début, son livre requiert l'attention. Un styliste s'y révèle et plusieurs de ses contes dénotent un précieux souci d'art que l'on rencontre de moins en moins chez les jeunes littérateurs d'aujourd'hui.

Mais que d'épithètes ! Que d'audacieuses images !

J'admets à la rigueur *des lieux merveilleusement beaux*, j'accepte moins volontiers *une sereine paix*. Par contre, je réprouve absolument le *désir qui tarit la salive d'une bouche.*

Péchés véniels que tout cela !

La prose de M. Bay a d'autres mérites : Je garde surtout le souvenir de quelques charmants paysages ensoleillés de juvénile sensibilité.

Que n'en puis-je dire autant de ses poèmes !

Ils sont navrants et en les dédiant « à sa maman » M. Bay a quelque peu abusé d'une auguste indulgence. Comment en lisant des vers comme ceux-ci, sa douce maman lui accorderait-elle le baiser de tendresse enorgueillie auquel sa prose lui donnait droit ?

Le peuple a soif de l'or, de l'or horrible,
De l'or, hibou, fauve dévorateur,
Le peuple veut de l'or, poison turpide,
Le peuple veut peser, dominateur.

Voilez-vous la face, nobles Muses !

***

Fernand SEVERIN. — POÈMES
André FONTAINAS. — LA NEF DÉSEMPARÉE

(2 vol. Paris, *Mercure de France.*)

Qu'il me soit permis de signaler dès aujourd'hui ces deux

beaux livres auxquels sera consacrée prochainement une étude détaillée.

Le recueil de poèmes de Fernand Séverin est un chef d'œuvre qui classe son auteur parmi les plus grands écrivains.

La *Nef désemparée* d'André Fontainas, sans posséder la même unité de conception, atteste un art hautain et volontaire qui se traduit par des poèmes somptueux bien qu'un peu hermétiques et l'intransigeante aristocratie de ces deux écrivains est d'un heureux exemple pour leurs jeunes confrères plus soucieux de tapageuse renommée que de gloire. GEORGES MARLOW.

Comte André MARTINET : LA SECONDE INTERVENTION FRANÇAISE ET LE SIÈGE D'ANVERS.

(Un vol. in-8o. Société Belge de Librairie,)

Pour faire suite à son étude de la première intervention française de 1831, M. André Martinet publie aujourd'hui le récit fidèle et minutieusement documenté des événements politiques et des longs protocoles diplomatiques qui ont marqué l'élaboration du traité des XXIV articles et l'obstination du roi de Hollande à ne pas s'y conformer.

C'est l'histoire non seulement de toute une époque, des conflits et des intrigues des cours européennes, mais c'est surtout pour nous l'exacte mise au point des circonstances troublées et compliquées desquelles sortit, fort enfin, bien libre et vaillant, notre jeune royaume.

L'auteur montre comment, dès le début des pourparlers, les hostilités apparurent leur inévitable conclusion. « Durant plusieurs mois pleins de déceptions, d'alertes, la Belgique devra subir les fantaisies de la Conférence, endurer les caprices des Puissances, sans compter les accès de mauvaise humeur de la France. Et c'est miracle que le Roi, au milieu de tant d'injustes épreuves, ait su maintenir les colères de son peuple. »

Car le peuple belge, en effet, tout frémissant encore de son jeune héroïsme victorieux, ne pénétrait pas les obscurs desseins, les scrupules hésitants, les lentes tergiversations des Ministres et des ambassadeurs. Il éprouvait uniquement l'affront du refus du roi Guillaume de retirer ses troupes des dernières garnisons du pays où elles étaient casernées, de payer les indemnités qu'il devait, de s'incliner, en un mot, devant le fait accompli. Et ce peuple ardent, enthousiaste de liberté pacifique, s'impatientait, se groupait de plus en plus étroitement autour de son roi.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que des esprits pondérés et prévoyants se soient en ce moment préoccupés d'assurer avec toute certitude l'heureuse issue d'une guerre inévitable. L'intention était certes louable de ceux qui voulaient tenter seuls l'aventure ; mais les partisans de l'intervention étrangère étaient plus sages, car, au delà de la satisfaction passagère d'amour-propre national, ils entrevoyaient l'exact péril : « Que l'expédition soit heureuse, dit M. Martinet, l'Europe arrêtera les Belges dès la première victime ; qu'une défaite survienne, les plénipotentiaires se hâteront de reconstituer le Royaume des Pays-Bas. »

L'alternative était bien faite pour donner raison aux partisans de l'intervention.

Celle-ci, d'autre part, était nécessaire et logique si l'on considère les événements du point de vue français.

La France prévoyait que, des discussions sans cesse plus énervées des Puissances signataires du Traité et participantes à la Conférence, pouvait naître un conflit européen général. La politique intérieure des Ministres de Louis-Philippe exigeait en outre une prompte solution de diverses questions internationales et particulièrement celle des Pays-Bas. Mieux valait brusquer que d'être brusqués. Dans une guerre à laquelle la Prusse et l'Angleterre allaient prendre une part active, des vieux soldats de Napoléon qui rongeaient leur frein depuis quinze ans, trouveraient peut-être la revanche de Waterloo ?...

Le général Evain, qui avait été glorieux sous l'Empire, prit ses lettres de naturalisation et put ainsi accepter le commandement en chef de l'armée belge. Louis-Philippe fit de sa fille la reine du nouveau royaume. La fièvre belliqueuse s'avive dans le pays entier. Des manifestations retentissantes parcourent les rues de Bruxelles. Les journaux publient des articles violents ou d'acerbes pamphlets, tandis que quarante-deux députés signent une adresse de protestation contre toute intervention étrangère.

C'est dans ces conditions que l'armée du maréchal Gérard franchit la frontière, au moment où Chassé terminait dans la citadelle d'Anvers les préparatifs d'une résistance désespérée.

M. André Martinet, après avoir exposé avec une conscience rigoureuse ces lents préliminaires agités, consacre la deuxième partie de son intéressant ouvrage à la relation des épisodes complets du siège et de la capitulation. Ce sont, après les relations documentées et les considérations historiques, des pages de vivante évocation guerrière.

Nous devons, à cette heure de notre histoire, où tant de questions essentielles pour notre vitalité et l'avenir de notre

pays s'agitent, lire attentivement le livre de M. André Martinet et en méditer sagement les enseignements. L'auteur a eu le rare mérite d'exposer sans passion et sans parti-pris des événements que le peu de recul ne nous permet guère généralement encore de considérer avec toute l'indépendance et surtout la netteté judicieuse qui conviennent. L'essentiel de leur moralité est pour nous de faire le partage de la nécessité ou simplement de l'utilité qu'il put y avoir dans le passé à accepter, voire à solliciter, l'intervention étrangère. De quoi demain sera-t-il fait? Dans le conflit guerrier toujours possible, quel rôle notre pays aura-t-il à remplir ? Sur qui comptera-t-il pour le mener à bien, selon ses intérêts et son honneur? En lui-même trouvera t-il la force suffisante ou devra-t-il connaître l'humiliation de tolérer, la honte de subir ou l'affront d'appeler le secours du voisin?

La leçon de l'histoire est la seule vraiment édifiante et irréfutable. Nous en trouvons une, éloquente entre toutes, dans un livre sincère et savant comme celui de M. André Martinet. Sachons profiter d'elle. PAUL ANDRÉ.

Georges DWELSHAUVERS. — LA SYNTHÈSE MENTALE.

(Un vol. in-8o. Paris, Alcan, 1908.)

Le livre de M. Dwelshauvers a pour objet la nature du fait de conscience. Il propose du problème fondamental de la psychologie une solution nouvelle, mais qui tient de près aux travaux d'un certain nombre de philosophes anciens et contemporains de tendances très diverses. L'œuvre de M. Dwelshauvers peut être considérée comme un effort de conciliation et de synthèse entre ces tendances.

Le point dont est parti M. Dwelshauvers, c'est la critique de la psychologie empiriste associationniste, telle qu'on la trouve chez les psychologues anglais du XVIIIe siècle, chez Condillac, et chez les savants du XIXe siècle qui ont marché sur leurs traces. Le chapitre Ier de *La Synthèse Mentale* reconnaît l'insuffisance des explications empiristes. Par cette critique et ses conclusions M. Dwelshauvers rattache son œuvre aux travaux contemporains de Bergson, de Höffding, et aussi de Pierre Janet.

D'autre part, il est visible qu'une nclination naturelle porte M. Dwelshauvers vers les philosophes qui mettent au premier plan le caractère dynamique de la réalité, pour qui la réalité apparaît avant tout comme une activité conçue sur le type de

l'activité vitale, ou mieux de l'activité spirituelle. Par ces tendances de sa pensée, M. Dwelshauvers peut être placé à côté de Maine de Biran, de Ravaisson et de Bergson.

Bergson a donné à ce courant d'idées une tendance nettement antirationaliste : sur ce point essentiel, M. Dwelshauvers se sépare de lui. Il a subi la forte influence des grands philosophes rationalistes, de Platon, de Leibniz, de Kant, et celle de la pensée rationaliste contemporaine. Particulièrement il s'inspire de Lagneau, penseur puissant et concis, mais obscur, que M. Dwelshauvers a étudié avec une prédilection particulière.

Bergson rejette les lois de la raison comme n'étant pas les lois véritables de l'esprit, et il essaye de poser celles-ci. M. Dwelshauvers accepte les lois de l'esprit, pour une bonne part, telle que Bergson les propose, mais il essaye de ramener à ces lois les lois de la raison telles que le rationalisme les a posées. Nous allons tâcher de montrer comment M. Dwelshauvers opère cette conciliation de l'intuitionnisme et du rationalisme.

Qu'est-ce que le fait de conscience, l'état conscient tel qu'il apparaît dans une perception, dans une représentation d'objet ? Tel est, nous l'avons vu, le problème à traiter.

Ce problème, M. Dwelshauvers l'aborde par les mêmes voies que les psychologues empiristes classiques, par la correspondance entre les états organiques, particulièrement du cerveau, et les états psychologiques proprement dits.(chap. Ier.) Le fait psychologique de la perception ne saurait être expliqué par une image de l'objet reproduite dans le cerveau. Tout ce que la psychologie expérimentale a pu découvrir dans le cerveau comme correspondant à un état psychologique, ce sont des mouvements, et tout le mécanisme organique d'une perception se ramène à des combinaisons et à des reproductions de mouvements.

Ces combinaisons demeurent hétérogènes au fait psychologique. La nature de la conscience n'est pas saisie par l'analyse d'une somme de mouvements; l'activité de l'esprit est hétérogène à celle du cerveau, elle la dépasse. Qu'est-ce donc que cette activité, en quoi consiste-t-elle ?

Pas un instant M. Dwelshauvers ne songe à admettre que l'acte de conscience, qu'il appelle acte de l'esprit, soit la manifestation d'une substance spirituelle, d'une âme simple, telle que la conçoit Descartes. Jugeant cette hypothèse définitivement écartée, M. Dwelshauvers ne lui consacre pas une réfutation.

Si l'acte de l'esprit n'est ni le fait du cerveau en tant que tel, ni le fait d'une âme substantielle, que peut-il donc être ? Il est ce que M. Dwelshauvers appelle *synthèse mentale*.

M. Dwelshauvers reconnaît pour les inventeurs de l'idée de synthèse mentale les grands rationalistes, Platon, Leibniz et Kant. Chez ces penseurs, l'acte de conscience qui est la même chose pour eux que l'acte de connaissance, est définie comme l'unité d'une multiplicité de termes. Ces termes que la perception unifie, c'est déjà, chez eux, des éléments logiques : des idées chez Platon, des connaissances confuses chez Leibniz, des sensations ou des concepts chez Kant. La synthèse de ces éléments, l'acte de connaissance est également un acte purement ou avant tout logique : autrement dit, ces philosophes définissent l'acte psychologique fondamental comme connaissance pure.

Tel n'est pas le cas de la synthèse mentale comme la conçoit M. Dwelshauvers. Ce n'est pas un acte logique, mais « prélogique ». Il n'unit pas des éléments de connaissance, idées, concepts ou connaissances confuses, il est hétérogène aux éléments qu'il implique, lesquels ne sont, en dernière analyse, que des mouvements. Il n'est pas un pur jugement, mais il comporte, inséparablement unis, interpénétrés, du sentiment, des tendances et de la conscience (cet acte est pensée confuse, sentiment de lui-même). « Nous avons le sentiment confus d'un effort qui se dessine et qui va se traduire au dehors », où la connaissance claire n'est encore qu' « en puissance ». Cette activité en laquelle consiste la synthèse mentale, c'est ce que M. Dwelshauvers appelle l'intuition.

C'est l'acte primordial, le fait psychologique essentiel. De l'intuition, qui est tendance accompagnée d'un état affectif, résulte, comme un second moment, la pensée discursive, l'enchaînement de concepts distincts. La pensée claire n'est donc pas l'essence de l'esprit, elle n'en est que « la plus proche manifestation ». Selon la jolie expression de M. Dwelshauvers (page 40), la conscience, qui cherche la clarté, « passe outre à l'intuition, sans se douter qu'elle reçoit d'elle la vie ».

La pensée claire n'est qu'un des phénomènes spirituels qui découlent de l'intuition; en découlent aussi l'affirmation de l'existence d'objets, en particulier du monde extérieur, la conscience de notre moi, et enfin toutes nos déterminations volontaires. Les concepts généraux, domaine de la logique, ne sont que les conditions communes de toute intuition, les règles de l'activité de l'esprit. Les idées générales ne sont pas antérieures à la conscience, elles ne suffisent pas à la définir. On les trouve par une méthode psychologique spéciale, la méthode réflexive (Appendice).

Si les éléments de la pensée claire ne sont pas le tout de la

pensée, si notre conscience dépasse de beaucoup la pensée claire que nous avons à un moment donné, et si cette pensée claire n'est qu'une conséquence d'une activité préalable, il est nécessaire qu'il y ait dans l'esprit autre chose que le conscient proprement dit : il y a de l'inconscient, auquel M. Dwelshauvers consacre un chapitre de son livre (chap. II). L'inconscient nécessairement impliqué dans tout acte de l'esprit, n'est pour chacun de nous que l'acquis de notre activité antérieure et de celle de nos ascendants, mémoire, prédispositions, tendances naturelles.

La synthèse mentale n'unifie pas seulement ce qui lui est donné du dehors, elle unit ce donné à l'inconscient qui est déjà dans l'esprit. C'est pourquoi l'être conscient ne saurait être considéré comme un mécanisme, qu'une impression donnée doit déterminer d'une manière invariable : cette impression n'est pas seule à agir en nous ; nous la combinons avec l'acquis toujours très considérable de notre conscience, différent selon les individus et jamais identique à deux moments différents, puisque chaque impression nouvelle le modifie.

Plus riche est la somme des éléments acquis que nous faisons intervenir dans l'acte de synthèse spirituelle d'où résulte notre conduite, plus complet est notre affranchissement par rapport aux pressions venues du dehors, plus nous sommes libres ; et notre personnalité sera d'autant plus considérable qu'elle sera définie par des synthèses plus parfaites d'éléments plus nombreux et plus variés.

Telle est la manière dont M. Dwelshauvers se représente l'activité spirituelle. La théorie qu'il nous propose est un intuitionnisme comme celle de Bergson ; mais M. Dwelshauvers a entrepris de définir l'intuition, ce que Bergson ne peut ni ne veut faire, et il définit l'intuition par la notion de synthèse mentale, de passage du multiple à l'un. Par là M. Dwelshauvers éclaircit la notion d'intuition par une notion dont l'origine et la nature sont d'ordre rationaliste.

Au reste, tout le mérite de ce livre ne consiste pas uniquement dans l'importance du sujet traité et dans la valeur de la solution proposée ; les détails intéressants y abondent, corollaires indiqués, problèmes signalés, allusions à des solutions étrangères, tout cela servi par une grande érudition philosophique et exprimé avec cette vivacité et cette fraîcheur qui n'accompagnent que la pensée qui cherche et qui trouve.

Pour relever quelque sujet de critique, peut-être est-ce à cette abondance du détail qu'il faut s'en prendre. L'auteur ne peut

renfermer tant d'idées dans ces 274 pages sans supposer parfois chez le lecteur des connaissances et des lectures que le lecteur a un peu le droit de n'avoir pas. Peut-être aussi y a-t-il de l'inégalité dans la mise au point de certaines parties du système et de leur expression : Le chapitre III qui traite des catégories et des rapports de la raison avec la vie de l'esprit ne paraît pas aussi bien venu que les autres chapitres, et le style semble y perdre un peu de ses qualités.

Il y a chez M. Dwelshauvers une remarquable correspondance entre le fond et la forme de la pensée. Les plus belles pages de son livre sont de loin celles où il exprime les idées qui sont le mieux à lui. Il faut les chercher dans le chapitre Ier, celles qui traitent de l'acte de l'esprit, et dans le chapitre IV, celles où il est parlé de la personnalité et de la liberté. E. Dupréel.

Georges WILLAME : LE PUISON

(1 vol. in-18 à fr. 3.50. Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.)

Ce roman se rattache à la déjà longue série des romans à thèse, sur la dépopulation des campagnes et le retour à la terre maternelle.

Octave Lison, frais émoulu du Collège de Nivelles, où il a conquis le prix d'excellence dans toutes ses classes, abandonne la ferme du Puison, à Moustreux, où son père a peiné, où son grand-père a vécu, et qui, depuis plus d'un siècle fut occupée par sa famille. Il sera fonctionnaire dans une quelconque administration, à Bruxelles. Et comme un arrière petit-cousin de la famille a des influences au Ministère des finances, c'est dans cette galère qu'Octave s'embarque avec toute l'ardeur de ses ambitions. Pauvres ambitions! Les espoirs s'effeuillent vite au contact de la vie. Les déboires dessèchent les belles illusions d'Octave. A la mort de son père, il décide de rester à la ferme, de rentrer dans la tradition, d'être un homme libre au milieu de ses champs, et le sourire d'une jeune fille aimée le guide vers un meilleur avenir.

On le voit, ce livre touche aux grandes questions sociales. Il dénonce le péril du fonctionnarisme. Il peint avec une verve satirique fort mordante ces milieux artificiels d'intellectualité si pauvre et de misère que sont les milieux des petits fonctionnaires. Il y a des types bien compris dans ces figures de polichinelles. Il y a l'employé Pillemans qui considère son bureau comme une geôle et récrimine sans cesse contre le sort. Il y a

l'employé élégant, qui est du monde, ne fait rien et avance par ses relations. Il y a Framont, fils de paysans lui aussi, que de lointaines hérédités ramèneraient vers la terre, s'il n'était pas pris dans l'engrenage où il étouffe.

A côté de ce milieu de misère dorée et d'esclavage en chapeau haut de forme, M. Willame nous peint le milieu campagnard, avec sa bonne jovialité, le travail dur mais accompli en plein air, la belle liberté; somme toute c'est un bon livre dans son esprit. Et la forme n'en est pas négligée : ce qui ne gâte rien.

* * *

Hubert KRAINS : FIGURES DU PAYS

(1 vol. in-18 à fr. 3.50. Édition de l'Association, Bruxelles, Dechenne.)

J'aime beaucoup M. Hubert Krains. Ses *Amours rustiques*, son *Pain noir*, que le *Mercure de France* édita jadis, sont comptées parmi les meilleures œuvres de notre littérature. Les *Figures du Pays* se placeront avec honneur à côté des œuvres précédentes.

M. Hubert Krains est Wallon, et ce sont des figures wallonnes dont nous admirons, dans ses livres, le jeu harmonieux et subtil; figures paysannes pour la plupart, mais sous les masques simples et rudes s'agitent des âmes passionnées. M. Hubert Krains analyse leurs colères et leurs joies, leurs jalousies et leurs sympathies, leurs douleurs profondes et leurs rires clairs avec un art incomparable.

Examinons l'une après l'autre, quelques-unes de ces longues nouvelles, où palpite si violemment le vieux cœur humain. Le *Phosphate* nous raconte l'histoire de deux voisins, unis jusque là d'une amitié tendre et qui avaient mis en commun leurs intérêts. On découvre dans le village des gisements de phosphate. François Berger en trouve dans ses propriétés ; Pierre Pirson n'a pas le même bonheur, et voilà l'envie qui pénètre dans le cœur de ce dernier. Sa femme a beau lui rappeler la longue intimité et que leur fils Emile aime Pauline Berger. Rien n'y fait. Par suite d'altercations et de procès, les deux vieux amis se changent en ennemis. M. Hubert Krains analyse dans tous ses détails cette révolution, si fréquente hélas ! il marque d'un ongle incisif les divers traits des caractères, il écoute et reproduit toutes les vibrations des âmes. La mort de Victoire, la femme de Pierre, amène une détente, une réconciliation. Les enfants qui n'ont cessé de s'aimer renoueront les liens des deux familles et le bon-

heur apparaît à la fin de ce petit roman comme une aube claire après la nuit noire.

L'*Œillet rouge*, *Cornélie*, sont des histoires douloureuses et cruelles. Amour, amour, quand tu nous tiens...

La *Planète*, c'est le petit billet imprimé qui, pour cinq centimes, vous prédit l'avenir. Avenir souriant, avenir heureux ; pensez donc, l'homme en veut pour son argent et cinq centimes de bonheur, çà ne se trouve pas tous les jours. La planète a donc prédit à Lucien Falize que « tout lui sourira ». Or, Lucien Falize aime une jeune fille, Alice Chabeau. Mais le vieux Chabeau ne donnera pas sa fille à un gueux et Falize est un gueux. Il tentera donc la fortune, il imitera Michel Delmotte qui, aux fêtes des villages, tient un jeu de dés, une banque disent les paysans, où l'on joue parfois gros jeu. Pour se procurer de l'argent, il volera à ses vieux parents les trois cents francs, produit de la vente d'une vache. Oh ! l'affreuse scène où ce fils lutte contre son père, sous les yeux d'une mère angoissée, vole et s'enfuit. C'est je crois, dans cette nouvelle, que M. Hubert Krains a atteint davantage l'émotion poignante.

Avec des moyens d'une simplicité déconcertante, il émeut, il secoue, il étreint. C'est là vraiment qu'on reconnaît la patte d'un artiste, pour emprunter un terme pittoresque au vocabulaire des sculpteurs. La scène de la fête, où Falize et Delmotte luttent à coups de pièces d'or, tandis que le vieux père Falize apparaît effarouché et angoissé, désireux de reprendre son fils ; l'autre scène, la nuit, où les deux vieux, épouvantés d'une longue attente, s'effondrent en leurs pleurs à la pensée que le fils prodigue ne reviendra plus, sont d'une intensité remarquable de vision et d'émotion.

Enfin, l'*Etranger*, le Condruzien, qui a épousé une fille du hameau de Broux et qui joue dans son cornet à piston la toujours même polka, amène un peu de gaîté dans ce livre triste. Il est triste, en effet, ce livre, comme le *Pain noir*. Il est triste comme la vie ; la douleur est notre hôte décidément bien plus souvent que la joie.

Je ne saurais trop louer M. Hubert Krains. Il est parmi nos écrivains d'aujourd'hui un des premiers.

Sa prose est limpide et sans recherche comme celle des maîtres. C'est un classique, dont l'art probe et sûr s'impose à l'admiration. E. Ned.

Victor CLAIRVAUX. — LA BARQUE AMARRÉE.

(1 vol. à fr. 3.50. Édit. de *La Belgique artistique et littéraire.*)

La Tourmente, par laquelle Victor Clairvaux débuta dans les

lettres, il y a trois ou quatre ans, révéla l'émotion singulièrement communicative d'un écrivain qui, aux pouvoirs d'une imagination poétique colorée, joignait les dons d'une analyse positive. Et ce mélange constituait la base d'un réalisme nuancé, sans lourdeur, mais d'un charme particulièrement délicat d'observation. Ce premier et superbe roman, paru aux éditions parisiennes de *La Plume*, est trop peu connu chez nous. Au moins, après avoir aimé celui que Clairvaux lui fait succéder aux éditions de *La Belgique*, les lecteurs de *La Barque amarrée* auront-ils le vif désir de connaître plus entièrement un écrivain qui les aura profondément captivés. Car le second livre de notre auteur, sans avoir les proportions parfois un peu forcées et confuses aussi du premier, où l'on devine le besoin d'exprimer sans sélection raisonnée tout ce qui dans la vie requiert et subjugue un débutant plein de vouloir et de ferveur, met dans une lumière plus parfaite et plus favorable encore les hautes qualités de ce jeune, avec le talent duquel il faudra désormais compter.

Son présent volume est la courte mais attachante histoire d'un pêcheur de Zélande, Hendrik Saudemont qui, au cours d'une tempête à la suite de laquelle il a failli périr avec un de ses trois frères à bord de leur bateau désemparé, prend froid et garde longtemps le lit. Il sort de cette affreuse maladie, courbaturé, affaibli, vieilli, désormais incapable de naviguer: enlaidi, pitoyable, amaigri, il n'éveillera plus le sourire des jolies villageoises et, après des années d'une existence monotone et douloureuse, où l'observation du monde lui confère la sagesse, il devient le maître de port de ce Bruinisse, dont les quais voient sa démarche lente et régulière et écoutent ses songeries; il continuera ainsi à rester au havre comme une barque amarrée qui ne prendra plus jamais le chemin du large.

C'est là la grande ligne de cette troublante nouvelle, le motif conducteur, si nous pouvons ainsi nous exprimer, et sur lequel d'autres motifs viennent se greffer qui contribuent, chacun pour sa part, à détailler la physionomie du héros principal et des personnages qui l'encadrent et font plus désolante sa plasticité déchue. Il y a tout d'abord les trois frères de Hendrik; puis les deux femmes qu'il aime, une grisette bruxelloise : Lisa Martens, et une amie d'enfance : Héléna Van Meers, l'une infidèle après la possession, l'autre défunte avant d'avoir pu, en chaste promise, donner au marin épris la joie d'épousailles irréalisées; d'autres encore, tels ce coquin de Beekhond et cette vieille coquette de Clara Van Sand, dont les charmes passés et la fatuité ne rappellent que de manière décevante les attraits des deux amies que Hendrik adora si différemment.

Ce livre de Clairvaux donnera la sensation d'un livre vécu; il aide à consoler de toute cette littérature... de chambre dont abusent aujourd'hui les écrivains trop abstraits, trop raisonneurs, trop discoureurs, qui croient suppléer à l'absence de l'observation directe par une abondance de dissertation et de fantaisie démontrant assez leur manque total de communion avec leur sujet... L'auteur de *La Barque amarrée* sait psychologiquement camper ses personnages; il ne les pénètre pas avec incision, il suggère plutôt leurs caractères et dessine donc délicatement leur personnalité. Le contour de ses figures n'est jamais dur, leurs angles s'amortissent et, d'habitude, il semble que, pour nous les présenter, Clairvaux, à l'intérieur d'un de ces logis de Duiveland, qu'il décrit si simplement, si savoureusement, nous place près d'un des classiques écrans des croisées, derrière lesquels les gens qui passent adoucissent, gazent leurs formes, sans que cependant s'en ressentent leur allure ou leur ressemblance.

La palette, d'ailleurs, de Clairvaux, se distingue surtout par la finesse de ses harmonies; jamais de tons vifs ou éclatants, toujours des nuances subtiles et délicates. Ces qualités dispensent un attrait spécial à ses descriptions; en effet, si le prosateur parvient à dessiner ses personnages avec vérité, il sait encore exprimer, avec un réalisme attendri, à travers des phrases d'ordinaire courtes, mais précises, claires et élégantes, les paysages où ses héros agissent avec tant de naturel et tant de logique. Les belles pages sont multiples en ce roman condensé, qui synthésise tout un côté de l'âme zélandaise contemporaine. Mais ce qu'il faut en admirer aussi, c'est l'esprit, c'est la généreuse ambition de l'écrivain de nous conquérir à l'attirance, à la curiosité de cette âme, comme lui-même a été conquis par elle. Nous aimons ses héros, nous souffrons avec eux, nous nous réjouissons avec eux, et notre solidarité, grâce au prestige avec lequel le romancier nous narre leur vie, nous incite à souhaiter qu'à leurs infortunes succèdent les beaux jours, absolument comme nous rêvons pour nous-mêmes les heures tranquilles et reposantes après les chagrins, les inquiétudes et les deuils.

SANDER PIERRON.

Émile SIGOGNE : EURYTHMIE

(Un vol. in-18 à fr. 3.50. Éditions de *La Belgique Artistique et Littéraire.*)

Ils sont rares, de nos jours, les livres qui *font penser*; rares aussi les lecteurs qui *veulent penser*.

La vie est si brève ! Le temps manque pour l'action et l'on en voudrait distraire encore, pour cette chose infiniment subtile, infiniment belle qu'est la pensée, infiniment libre surtout !

« Ma pensée m'appartient inviolable et sacrée, au-dessus de tout terrestre jugement inatteingible ! » s'écrie Émile Sigogne.

Mais dans notre ère de positivisme à outrance, peut-on s'arrêter à une chose qui ne se voit ni ne se pèse, non plus qu'elle ne se compte ni ne se mesure ?

Le tangible, seul, a cours et l'on oublie que la pensée est la génératrice des actes. Comme l'enfant savoure le fruit et dédaigne ou brise la branche qui porte celui-ci, de même les grands enfants que sont les hommes admirent l'œuvre dont ils jouissent et semblent ignorer qu'elle n'est que l'extériorisation de cette même pensée qu'ils méprisent... s'ils ne la haïssent.

Et voici pourtant que chez nous, à côté des poèmes et des romans qui composent la principale partie de notre production littéraire apparaît un livre consacré à la science même, comme à la musique de la pensée. Une philosophie, subtile et profonde tout à la fois, synthèse de toute une vie, s'y révèle, en effet, selon les lois d'une harmonie savante, car *Eurythmie*, c'est *l'essai de réalisation en beauté de ce que l'intelligence saisit et le cœur éprouve*. Il serait étrange de comparer cette œuvre due à la pleine maturité de la réflexion, avec un autre livre, *Suprême ioie*, écrit par le même auteur, dans l'efflorescence de la jeunesse. On y retrouve bien la même âme trop fière et trop sensible pour ne pas être, plus que d'autres, ouverte à la douleur, pour ne pas ressentir plus vivement la meurtrissure incessante des incompréhensions et des mesquines jalousies de ses frères.

Pour cette âme enténébrée, autrefois, par les sombres doctrines du déterminisme, la joie suprême, c'était la mort, et révoltée, elle *criait* sa souffrance et son amertume, tandis qu'en *Eurythmie* cette même souffrance, aussi intense soit-elle, n'y exhubère point mais s'y cristallise, en quelque sorte, pour ne se révéler à nous que dans l'émoi d'une parole simple mais profonde où la révolte a fait place à la résignation du sage, parfois éclairée des lueurs du spiritualisme.

L'ironie qui *éclate*, à chaque page, dans *Suprême joie* réapparaît dans l'œuvre actuelle, mais sans violence contraire aux principes de l'eurythmie. C'est de l'ironie fine et spirituelle toujours, et tempérée souvent par la pitié ou l'indulgence.

« Il faut, comme on le dit, peu de chose pour être heureux. Peu de chose, en effet, ajoute M. Sigogne, une grande âme ! »

Un chapitre est consacré à la philosophie. L'auteur s'y élève fortement contre les théories de Nietzsche, qui semble, la plu-

part du temps, entendre par « homme fort » celui qui dompte l'instinct, la passion, le désir, celui qui est une volonté, c'est-à-dire une raison, puis, par haine de la morale sans doute, il a l'air d'assimiler l'homme fort au criminel. Or, comme le dit fort bien Emile Sigogne, « l'action du criminel c'est le triomphe du désir et non de la volonté. Nietzsche confond l'instinct de puissance avec l'instinct de domination, mais plus la puissance s'élève, moins elle rencontre de forces opposantes, moins, par conséquent, elle a besoin de dominer et même d'y tendre ; en proportion même de sa grandeur, elle s'adoucit, elle devient amour. Être tout puissant, c'est tout aimer. L'homme qui cherche, pour lui, la toute puissance ne parvient qu'à la tyrannie, cette puissance honteuse faite de haines ».

Enfin, si le dernier livre d'Emile Sigogne est le chant eurythmique de sa philosophie et si l'on y retrouve toutes les qualités du penseur et du poète, de l'écrivain et de l'érudit, on y découvre aussi le souci du sage éducateur dans des pages telles que celles où il expose qu'il rêve une réforme des modes actuels d'éducation « qui en une génération transformerait la race ».

Il est tout aussi difficile d'analyser que de synthétiser un recueil de pensées ; chacune de celles-ci offrant un champ d'investigations aussi vaste que l'esprit où elles ont germé et produisant, à leur tour, une floraison infinie dans l'âme de ceux qui s'y arrêtent. C'est pourquoi nous ne savons si, dans ce court aperçu, nous avons pu donner une intelligence suffisante de l'œuvre qui s'est largement épanouie au souffle puissant de l'harmonieuse eurythmie.

Maria Biermé.

MEMENTO

Jury institué pour l'attribution du Prix quinquennal de Littérature française. — Le *Moniteur belge* du 19 juillet publie un curieux document : La liste des ouvrages belges de littérature en langue française (prose et poésie), parus durant les années 1903-1904-1905-1906-1907, dont les auteurs peuvent prétendre au Prix quinquennal.

Cette liste comprend trois cent quarante-trois ouvrages, non compris les innombrables morceaux détachés publiés dans les Revues et dont beaucoup sont excellents.

Ce nombre, qui sera vraisemblablement dépassé pour la période suivante, atteste l'extraordinaire vitalité de notre Littérature et rend les opérations du Jury extrêmement laborieuses. Il s'est déjà réuni plusieurs fois et aura à statuer avant la fin de l'année.

Le *Moniteur* fait précéder cette publication des mentions suivantes, sur lesquelles nous attirons l'attention des intéressés :

Cette liste a été dressée d'après les renseignements recueillis par le jury, composé de MM. Picard, Edmond, président; Doutrepont, G., secrétaire; Giraud, A., rapporteur; Tardieu, Ch. et Francotte, H., membres.

Le jury serait reconnaissant au public et aux intéressés de lui envoyer toutes les indications et rectifications complémentaires utiles.

***

Théâtre d'auteur belge. — Le Cercle dramatique *Euterpe*, qui représenta de brillante façon l'hiver dernier *L'Absent*, de G. Mitchell et *Le Cloître*, d'Em. Verhaeren, a donné en spectacle populaire gratuit, à l'occasion des Fêtes nationales, la première d'une comédie inédite de M. Félix Bodson : *Le Conflit.* Ces trois actes furent primés l'an dernier au Concours d'Ostende. Il était intéressant de voir comment l'auteur de *Frère François Rabelais* et de cette charmante fantaisie poétique : *Pierrot millionnaire*, traiterait un sujet de psychologie moderne dans un cadre mondain.

Il nous a paru qu'il le fit avec l'adresse incontestable dans le métier dramatique qu'on se plaît à reconnaître en lui. L'aventure passionnelle mise à la scène n'est pas très neuve : ce n'est pas la première fois qu'on nous montre le « conflit » éclaté dans le cœur d'une femme qui est à la fois épouse et mère, et qui, trahie par son mari, ne parvient pas à trouver le courage de chasser de chez elle sa rivale parce que celle-ci est la femme-médecin qui sauve la vie menacée de son enfant. L'infortunée cherche dans la mort un refuge trop facile et sans héroïsme. Son geste funeste, arrêté à temps d'ailleurs, servira à amender le mari coupable.

Les interprètes ont fait valoir les scènes de réelle émotion que contient la pièce. Mmes Denancy et Morin, MM. Louvois et Robyt notamment, surent prouver qu'ils mettaient intelligemment à profit les excellents conseils de leur maître et régisseur, M. Jahan.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Michel Corday : *Mariage de demain* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — On a souvent écrit le roman des mésalliances lorsqu'un prince ou l'héritier d'un grand nom épousait, hors de sa caste, une fille sans nom ni fortune.

On écrivit aussi parfois celui de l'amour haussant une fille du peuple jusqu'au bourgeois, mais pour qu'elle soit malheureuse le jour où, le désir apaisé, le mari s'aperçoit de la distance qui séparera toujours sa femme de lui et des siens.

M. Michel Corday a montré, avec une vérité précise, un art d'observation et de psychologie vraiment admirable, que cette jeune ouvrière peut cependant, de nos jours, à force d'intelligence et de volonté et d'adresse, se rendre totalement digne de marcher dans la vie au côté de celui qui n'a pas hésité à vaincre les préjugés en la prenant pour épouse.

La thèse que le brillant écrivain défend avec une émotion et une vraisemblance sympathiques est de celle que tout le monde aimera de voir passer du domaine de l'imagination dans celui de la pratique.

***

Jules Bois : *Le Vaisseau des Caresses* (Un vol. in-18 à fr. 3.5). — Parmi la foule cosmo polite qui peuple un grand navire, faisant la route d'Orient, se nouent des intrigues, des passions, des drames. Il y a là notamment un jeune savant français qui se prend au charme trouble d'une Javanaise, « courtisane-enfant » dont il s'affolle et dont il est d'ailleurs aimé, avec toute l'inconsciente impudeur d'une sensuelle fille d'une autre race que la nôtre et d'une autre éducation.

Une atmosphère de volupté, qu'énerve la constante promiscuité des sexes et des mentalités, et qu'échauffe aussi la vie au grand soleil, entre le ciel et l'eau, baigne la mystérieuse maison flottante dans tous les coins d'ombre de laquelle se cachent des caresses et des étreintes.

M. Jules Bois se souvient en écrivant ses romans, qu'il est un beau poète et c'est pourquoi du lyrisme chante à chaque page de son livre. Et lorsqu'il supprima le sous titre primitif du *Vaisseau des Caresses* : « Le roman d'une foule sur la mer », il eût pu le remplacer par celui, très légitime, de « Le poème d'une foule amoureuse... »

***

Louis Codet : *La Petite Chiquette* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Comment une fillette amoureuse, gamine, fantasque et légère donne du bonheur pendant sept mois au bon rapin tendre qui se surnomme Caboche ; comment tous deux abritent avec charité le « Pauvre garçon » naïf et miséreux ; comment ils mènent la vie insouciante et libre des salles de danse, des tavernes et des ateliers de Montmartre.

Et comment Chiquette devient Myriem Régis en robes à falbalas, laissant Calboche un peu mélancolique mais non pas rancunier...

C'est joyeux, pittoresque, un peu cynique, un peu mélancolique et très pétillant d'un bout à l'autre.

***

Gustave Geffroy : *L'idylle de Marie Biré* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans le dessein de nous initier à la vie recluse et triste des petites pensionnaires d'un orphelinat et à l'avenir incertain qui les attend dans la vie, M. G. Geffroy nous raconte l'existence humble et douloureuse de Marie Biré.

Sortie de chez les sœurs, la fillette entre à Paris au service d'une bonne dame éprouvée jadis par d'intimes chagrins qui l'ont rendue compatissante aux misères des autres. Aussi recueillera-t-elle plus tard une seconde fois chez elle l'orpheline qui l'aura quittée, séduite par les paroles menteuses d'un coureur de filles, puis chassée du couvent où elle aura cherché refuge et que sa grossesse met en scandale.

C'est l'entrainement de Paris qui a fait tout le mal, mais aussi surtout l'erreur des bonnes sœurs qui n'arment pas solidement pour le combat de la vie les humbles abandonnées qu'elles laissent dans trop de naïveté et d'ignorance.

***

Abel Bonnard : *Les Histoires* (Un vol. in-18 à fr. 3.50 . — Un genre qui disparaissait. L'auteur lui rend une jeunesse nouvelle. Il le fait avec adresse et avec charme.

Ces *histoires* sont deux : *La sous-préfète* et *Le Prince persan*. Ce sont de longs contes en

vers, dont l'un nous dit une aventure moderne dans une petite ville jaseuse et drôle, l'autre nous chante un roman d'amour et d'héroïsme dans un royaume de légende.

***

Claude Anet : *Notes sur l'amour* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ceci est le livre d'un homme. Ce n'est pas une raison pour qu'il déplaise aux femmes. C'est l'auteur, du reste, qui le dit. Il ne déplaira, je crois, à personne. Car tout le monde, depuis toujours, s'est préoccupé de l'amour. Et dans les notes piquantes, profondes, légères, adroites, sceptiques, cruelles, sincères, paradoxales, exactes, ironiques que plusieurs années d'observation et de réflexion ont permis de consigner, chacun cherchera ce qui lui plaira le mieux : un enseignement, un blâme, un prétexte, une excuse. Et il l'y trouvera.

***

René Behaine : *Histoire d'une société* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Alfred Varambaud est élevé dans le milieu des petits bourgeois paisibles de Villemeurthe ; après des études sans éclat et une jeunesse sans aventures, il devient procureur dans son pays natal.

Cécile Armelle à la même époque joue à la poupée, fait sa première communion, va en pension, danse dans les bals de la sous-préfecture et se marie.

C'est Alfred et Cécile qui fondent un nouveau ménage bourgeois, monotone et paisible.

Michel Varambaud naît de cette union et a, comme son père et comme le père de son père, une enfance grise sans grandes joies ni tristesses.

M. René Behaine continuera cette généalogie qu'il raconte en détails menus, trouvant le moyen d'écrire longuement le roman de ces vies où il ne se passe rien.

On ne pourrait pas photographier plus fidèlement la société bourgeoise des petites villes provinciales de notre temps.

— —

Chez Ollendorff :

Ludovic Réhault : *Le fils de Monsieur Camille* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le fils à M. Camille est né des amours d'un brave garçon un peu naïf, mais riche et passionné, et d'une superbe fille du peuple, roublarde et capable un jour de s'oublier dans les bras d'un braconnier galant. M. Camille « lâche » sa maîtresse infidèle à qui il avait promis le mariage, mais la famille de celle-ci n'entend pas perdre l'aubaine du parti inespéré et l'on assigne le séducteur qui, condamné, désemparé, se jette à l'eau pour ne plus souffrir, hésiter et se plaindre.

L'auteur a eu pour but de montrer les insuffisances et les injustices des lois sur la responsabilité paternelle en dehors du mariage, mais il a su le faire sans aridité dans un roman plein de verve, de fantaisie et surtout de pittoresque observation.

Quelques sentences à la fois justes et piquantes. Par exemple : « L'union libre, c'est le paradis avec le bol de vitriol suspendu sur la tête. »

***

Franç. de Nion : *La Belle au Bois dormait...* (Un vol. in-18 à 1 franc). — Au temps des horreurs de 89, une famille d'aristocrates s'est réfugiée dans une île à peu près inconnue, au milieu d'un lac du pays normand. Depuis plus d'un siècle elle vit là dans un exil farouche et une volontaire ignorance de tout ce qui se passe dans le monde. Trois générations se sont succédées et un hasard seul met en présence des derniers descendants fidèles au régime aboli. un séduisant parisien du XXe siècle

Le conte est délicieux. Il est délicieusement conté, dans un brio de fantaisie et de gracieux romanesque.

***

Romain Rolland : *Antoinette* (Un vol. in-18 à fr. 3.50 . — On connaît le succès imprévu de la série de romans consacrés par M. R. Rolland à raconter la vie de ce jeune musicien allemand Jean-Christoffle. Rien ne pourrait être d'une plus émouvante simplicité, d'une vérité cruelle mieux observée

Antoinette continue cette série. A vrai dire Jean Christoffle n'y paraît pour ainsi dire pas. Mais le livre empoigne par le moyen le plus sûr de la pitié vraiment attendrissante. C'est l'histoire de deux orphelins jetés sur le pavé de Paris; la sœur aînée se voue au dur labeur d'être la maman attentive du frérot et de lui préparer sa destinée. Elle succombe à la tâche au moment où le jeune homme, après des

inquiétudes et des souffrances sans nombre, est enfin admis à Normale.

——

Chez Lemerre :

Eugène Joliclerc : *L'Eve* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Gilberte Nadal a épousé Julien Orthis. Mais c'est Daniel, le frère de son mari, qu'elle aime. Un accident d'automobile la fait veuve; elle entrevoit l'espoir de devenir la femme de celui à qui elle croyait ne pouvoir jamais appartenir. Dans le dessein machiavélique d'assurer cet avenir, elle se donne à un peintre qui la poursuit de ses désirs amoureux; et de cette faute au chevet même du mort naît un enfant que tout le monde croira le fils de Julien.

Devenue la femme de Daniel, Gilberte sera punie dans l'amour de son enfant, plus tard, pour la fille du peintre. Affolée à la pensée de l'inceste que son mensonge explique, Gilberte se confesse à son mari et connaîtra le remords cruel du mépris de ceux qu'elle adore.

Si l'on veut faire à l'auteur crédit de quelque invraisemblance, on reconnaîtra à son récit des dons incontestables d'intérêt et d'émotion dramatiques.

——

Chez Sansot et Cie :

Fagus : *Aphorismes* (Un vol. in-12 à 1 fr.). — On connait l'esprit fin et aussi la philosophie un peu sceptique mais volontiers rare de l'auteur d'*Ixion*. Les « pensées » qu'il nous offre ont le charme amusant de la raillerie et souvent le piquant de l'ingénieux paradoxe.

* * *

José de Bérys : *Le Professeur de Bluff* (Un vol. in-12 à 1 franc). — Dans la même jolie et précieusement littéraire collection des *Scripta brevia* voici d'autres aphorismes et conseils que l'auteur nous prévient être « assez cyniques, parfois pittoresques, parfois candides, mais généralement dénués de ce qu'il est convenu d'appeler le sens moral ».

Reflets d'une mentalité ultra-moderniste, mais pas si éloignée d'être authentique qu'on pourrait le croire.

* * *

Le Grand-Chabrier : *La Journée d'Arles* (Un vol. in-12 à 1 franc). — Un délicieux petit guide d'un admirateur fervent et enthousiaste de l'antique cité. Mais le guide aussi d'un lettré spirituel, d'un artiste sincère dont on écoute et dont on aime aussitôt l'enchantement devant le pittoresque et la beauté, devant la joie toujours renouvelée des voyages en général.

* * *

Hein : *L'Eté à l'ombre* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Quand une femme s'avise de n'être pas la ponctualité, la méthode, la discipline personnifiées, elle s'égare dans un dédale inextricable. Je ne dis pas, du reste, que ce désordre soit sans charme, ni surtout sans drôlerie. Pendant l'été qu'elle a passé « à l'ombre », c'est-à-dire aux Eaux-Bonnes, l'auteur a croqué au jour le jour les types qui villégiaturent auprès d'elles et elle a noté leurs manies, leurs intrigues. Elle nous offre le tout, sans façons, émaillé de ses humoristiques réflexions et enjolivé d'un tas de croquis bien venus du superbe pays pyrénéen.

* * *

Blanche Sahuque : *Le Chemin solitaire* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Poèmes d'une haute inspiration, en général mélancolique. On devine une âme altière et grave, qui s'émeut devant la nature impressionnante. La dédicace est éloquente : à la chère forêt de pins du sud ouest, tout odorante et mystérieuse...

* * *

F.-T. Marinetti : *La Ville charnelle* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — On peut ne pas aimer le lyrisme ardent la recherche volontairement extraordinaire des idées, des images, des inventions de l'auteur de cette épopée de *A la Conquête des Etoiles* ou de cette farce géniale du *Roi Bombance*. Mais personne ne contestera les dons étonnants de puissance verbale, de sûreté dans le rythme et le mot, d'originalité dans la pensée qui font de M. Marinetti. un prestigieux poète, grandiloquent et débridé peut-être, mais personnel et vivant comme nul autre.

Sa *Ville charnelle* est passionnée, macabre, voluptueuse, inattendue, terrifiante, parfumée et adorable, farouche et malsaine... On s'y promènera avec inquiétude et ravissement tour à tour.

——

Chez Plon-Nourrit :

P.-A. Chéramy : *Mémoires inédits de Mlle George* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce n'est pas en nos temps où le prestige et l'attrait du théâtre tiennent de la passion la plus ardente, qu'un livre consacré à l'histoire d'une des plus célèbres tragédiennes passera inaperçu.

Mais dans les intéressants Mémoires que M. Chéramy a recueillis et publiés, la vie des fameux pensionnaires du Théâtre Français de l'époque de Talma, de Mélingue, de Rachel, de Raucourt, de Clairon, de Dumesnil ne constitue pas tout ce qui peut nous séduire. Les confessions amoureuses de celle qui professa toute sa vie un véritable culte envers Napoléon qui fut peut être son premier amant, nous révèlent un Premier Consul galant, intime et familier, très piquant et inattendu.

De l'histoire anecdotique, en somme, vraiment amusante.

* * *

Robert de Traz : *Au temps de la Jeunesse* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). Livre excellent et à méditer parce qu'il entend être le manuel de l'éducation de la génération prochaine. On y apprend comment seront façonnées les pensées, les préférences, l'intellectualité de la société future et l'auteur offre ses enseignements dans une forme agréable et piquante, variée aussi, qui en assure l'intérêt.

Chez Tallandier :

Jean de la Hire : *La Roue fulgurante* (Un vol in-18 à fr. 3.50). — L'auteur est de ceux-là qui abordent tous les genres littéraires avec bonheur. A des romans passionnels, des études sociales des milieux contemporains, des développements de thèses neuves, il fait succéder un roman scientifique d'aventures, alliant avec adresse l'imagination d'un Jules Verne à la science d'un Wells. *La Roue fulgurante* nous transporte dans la planète Mercure où les héros du livre connaissent des aventures angoissantes ou comiques qui nous sont narrées avec une verve et un tour amusants et attachants dont peu d'œuvres du genre ont su trouver le secret.

Chez Fontemoing :

Fernand Médine : *L'Armée qui souffre* (Un vol. in-16, à fr. 3.50). — A toutes les époques de son histoire, la France a eu de nombreux écrivains militaires. Ils ont chanté la gloire, les victoires de l'armée ou pleuré sur ses désastres. Aujourd'hui beaucoup se lamentent sur l'état précaire dans lequel se trouve l'esprit militaire. Signe des temps. Les dissentiments politiques, comme aussi les nécessités sociales, ont soufflé dans les rangs de l'armée à tous les degrés de la hiérarchie, un vent de fronde ou de désenchantement. M. F. Médine, après beaucoup d'autres, fait de ce triste débat le sujet d'un livre qui est plutôt l'exposé, par un témoin oculaire, d'un état d'âme inquiétant qu'un roman à péripéties ou une étude de mœurs suivant les règles du genre.

Au Mercure de France :

Tristan Klingsor : *Le Valet de Cœur* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce n'est ni de la parodie, ni du pastiche, ni des redites. Le poète refait les chansons, rajeunit les ballades, reprend les refrains populaires ou enfantins qui ont réjoui nos jeunes cœurs et nos naïves imaginations. Mais avec quel art piquant, quel esprit personnel et quelle souplesse charmante, il sait renouveler tant d'exquises choses qu'il ne faut pas qu'on laisse vieillir dans l'oubli !

Chez Henri Jouve :

Albert de Bersaucourt : *Conférence sur Emile Verhaeren* (Un vol. in-18, à 2 fr.). — Peu de poètes auront, de leur vivant, connu autant d'hommages que le grand et cher Verhaeren. Chaque jour dans des revues, dans des livres, dans des conférences, la magnificence de son Art et de son Œuvre est célébrée avec ferveur. Le tribut de M. A. de Bersaucourt est un des meilleurs et des plus fidèlement compréhensifs que j'ai lu jusqu'à présent. Il caractérise adroitement la puissance et la personnalité du « créateur d'un mode nouveau de lyrisme ».

LE THÉATRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Première partie.

I. — *Les origines.*

Les peuples ont toujours pris un plaisir particulier aux spectacles publics. Les fêtes, les réjouissances populaires, les représentations théâtrales satisfont ce goût de l'homme en particulier et de la foule en général pour tout ce qui constitue une distraction aux soucis de la vie. De plus, le théâtre surtout met en scène des épisodes de l'existence humaine, soit dans leur réalité positive, soit dans leur idéalité poétique. Mais de toutes façons c'est l'homme qui fournit le fond de ces spectacles et cela même en constitue l'intérêt pour l'humanité. « Le fond de l'émotion dramatique, disait Saint-Marc Girardin, c'est la sympathie de l'homme pour l'homme. »

En dehors de ce sentiment inné, il y a dans l'apparat des fêtes une manifestation apparente des sentiments populaires qui poussa en tous temps l'âme du peuple à vouloir des réjouissances d'autant plus éclatantes et d'autant plus nombreuses, qu'elle avait plus de raisons de se montrer heureuse et libre.

Lorsqu'au XIIIe et au XIVe siècle nous voyons apparaître en Belgique les premiers symptômes d'une renaissance des lettres, le théâtre n'est pas le dernier à attirer par son intérêt le public et les poètes.

En vérité, c'est un théâtre primitif, embryonnaire,

1

dont la valeur artistique est à peu près nulle, mais dont la signification est plus précise au point de vue des indications qu'elle fournit sur l'état d'âme de cette époque.

Alors que depuis nos origines jusqu'au XIII[e] siècle, nos écrivains nationaux ont surtout cultivé la poésie, la littérature didactique, la littérature historique, le roman satirique sous forme d'épopée animale, ce n'est qu'au milieu du XIII[e] siècle qu'on voit se manifester un souci d'art dramatique parmi nos artistes. C'est d'ailleurs à ce moment que dans nos provinces la littérature d'expression française cesse d'être une littérature provinciale. A partir de cette date, ceux qui veulent bien écrire ont recours au français de France (1). La littérature profane ne conserve plus le caractère sérieux et un peu pédant de l'école de Jacques Van Maerlant, mais en même temps — à part l'histoire cultivée par des chroniqueurs de haute valeur comme Jean Lebel et Froissart — cette littérature n'a plus aucun souci d'art et de véritable inspiration. Les « Chambres de Rhétorique » font leur apparition et c'est là que nous apparaissent les premières manifestations théâtrales.

Ces chambres se constituaient dans chaque ville, aussi bien dans la partie wallonne que dans la partie flamande du pays. Elles sont nombreuses et puissantes. Leurs membres se sont donné pour mission de représenter des soties, des mystères et des moralités, des farces aussi qui sont souvent des satires politiques ou religieuses. Le théâtre qu'elles présentent ainsi n'est qu'un amusement qu'on peut assimiler à celui que fournissent aux bourgeois les concours de tirs ou les « Ommegancken ».

Ces chambres de rhétorique sont riches. Elles disposent de ressources pécuniaires qui leur permettent de donner des fêtes somptueuses. De plus, les autorités communales, qui voient dans ces fêtes un intérêt très grand pour le commerce local, ne se font pas faute de les aider puissamment. A Mons, le magistrat leur permet d'utiliser la chambre de Notre-

(1) Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 422.

Dame dans la *Maison de la Paix*. A Bruxelles — et ceci donnera une idée des chambres de rhétorique — quand *La Guirlande de Marie* se rendit à Anvers afin de participer au concours ouvert par la *Violette*, chambre de rhétorique anversoise, elle reçut des magistrats de Bruxelles un subside de 2,000 florins pour l'aider à supporter les frais de ce déplacement. Elle eut, il est vrai, le triomphe de surpasser toutes les autres sociétés rivales lors de l'entrée solennelle. D'abord marchaient des trompettes, suivis de hérauts d'armes à la livrée de Bruxelles; puis venaient les dignitaires de la société à cheval; sept grands chars et soixante-dix plus petits suivaient, richement ornés, portant des personnages allégoriques et des acteurs qui donnaient une représentation ambulante; ensuite, les cinq serments de Bruxelles précédés de musiciens, venaient devant les magistrats qu'accompagnaient de nombreux valets et, pour fermer la marche, une escorte de 540 cavaliers vêtus d'habits de drap rouge brodés d'argent.

La dépense que cette chambre de rhétorique de Bruxelles eut à supporter à cette occasion fut évaluée à 40,000 florins. Il faut dire aussi qu'elle remporta plusieurs prix : pour la magnificence de son cortège, pour la plus belle « entrée morale » (on appelait ainsi la pièce représentée chemin faisant), pour le plus beau *feu de joie* et pour l'ingéniosité des devises(1).

Grâce au concours de ces chambres de rhétorique on représenta souvent en grande pompe les *Mystères*. En 1501, le mystère de la Passion fut donné avec une richesse et un déploiement d'apparat qui resta longtemps célèbre. A Bruxelles, en 1444, on représenta la première des *Sept Joies de Marie*, dont le cycle devait ainsi durer sept ans. Dès cette époque, les chambres de rhétorique ont atteint leur apogée. En 1445, Philippe le Bon leur défend de chanter ou de réciter des vers factieux. Philippe le Beau les réglemente d'une façon sévère et le duc d'Albe, en butte à leurs brocarts, les poursuit de ses édits. Enfin, en

(1) *Patria Belgica*, t. III, p. 787 et suiv. Voir note.

1601, Albert et Isabelle leur portent un dernier coup dont elles ne devaient plus se relever (1).

D'ailleurs, les représentations qu'elles donnèrent ne tardèrent pas à perdre le caractère religieux qu'elles avaient à leur début. Les pièces religieuses de la première époque : *La Première Joie de Marie*, *Les Sept douleurs de la Vierge*, *Le Jeu du Saint-Sacrement*, ne tardent pas à s'affubler de ridicules compléments mythologiques. Puis il se mêle à ce répertoire sacré des farces réalistes et des moralités — dont la lecture même est devenue aujourd'hui totalement impossible tant elles sont ennuyeuses. D'ailleurs, de cette littérature d'origine bourgeoise on ne sait presque rien. L'usage de la langue française devient de plus en plus factice dans nos provinces, pour des raisons purement politiques, mais dont le résultat est d'arrêter tout épanouissement artistique et spontané de la littérature (2). Dans le domaine théâtral, aucun nom n'est à retenir à cette époque, alors que l'histoire nous offre des écrivains comme Molinet, Jean Lemaire de Belges, Georges Chastelain et Philippe de Commines.

Bien rarement les chambres de rhétorique sont sorties de leur répertoire restreint. La pièce historique y est rare : *Trahison faicte par la rayne Elisabeth d'Angleterre en la personne de la rayne d'Angleterre;* les pièces de cette époque qui sont parvenues jusqu'à nous sont des pièces de circonstances : *Moralité de paix et de guerre*, qui est un plaidoyer politique publié à Gand en 1558 et qui est peut-être la première pièce connue d'un dramaturge belge ; ou bien ce sont des pièces traduites du latin, telle que l'*Histoire de Joseph*, traduite de Macropedius par Antoine Chiron en 1554 ou l'*Histoire de l'Enfant prodigue* de Guillaume le Foulon, traduite par le même.

Ce sont des pièces naïves et simples, écrites dans un style primitif et qui n'ont aucune valeur par elles-

(1) Voir POPELIERS, *Précis de l'histoire des chambres de rhétorique et des sociétés dramatiques belges*. Brux., 1844.

(2) H. PIRENNE, *loc. cit.*, t. III, p. 314.

mêmes. Il faut aller jusqu'au début du XVIIe siècle, pour voir apparaître, avec les premiers efforts tentés pour constituer un théâtre régulier en dehors des chambres de rhétorique, des pièces plus intéressantes.

A part ces spectacles, on peut trouver quelques manifestations d'art dramatique dans d'autres fêtes et cérémonies populaires.

Ainsi les fêtes données par les grands seigneurs, aux XIVe et XVe siècles, étaient entrecoupées durant les festins *d'entremets*, dont la matière était fournie par des représentations théâtrales. Dans la salle du festin on dressait un théâtre en planches, machiné complètement et l'on y représentait des pièces, plutôt féeries que drames, plutôt pièces à grands spectacles que pièces littéraires. Ainsi l'on a gardé les souvenirs des *entremets* qui furent joués à Lille, en 1453, lors du *Banquet du Faisan* donné par Philippe le Bon aux nobles assemblées pour les engager à partir pour la croisade. A l'extrémité de la salle un vrai théâtre fut monté dont le rideau de soie s'écartait entre chaque service pour permettre aux convives d'applaudir la pièce qui représentait les divers épisodes de la *Conquête de la Toison d'or*, par Jason. Une autre fois, on représenta la *Prise de Jérusalem* et un véritable combat se livra sur la scène.

Aux grandes fêtes annuelles et lors des entrées des souverains dans les villes, des réjouissances s'organisaient où les représentations théâtrales avaient leur part importante. En 1468, au mariage du duc de Bourgogne à Bruges, on dressa de distance en distance, de vastes estrades, où l'on joua des mystères de circonstances tels que : *Adam recevant Ève des mains de Dieu* ou *Cléopatre s'unissant à Antoine.* Les cérémonies étaient l'occasion d'un grand déploiement de luxe et parfois, dans ces spectacles populaires — ces théâtres populaires du passé — on poussa le réalisme de la mise en scène aussi loin qu'il est possible; en 1549, lors de l'entrée de Philippe II à Tournai, les échevins firent représenter un mystère ayant pour objet l'*Histoire de Judith et d'Holopherne*. Voulant « faire vrai » ils

firent jouer le rôle du général assyrien par un condamné à mort et celui de Judith par un jeune garçon portant des habits de femme. Lorsque le roi passa, le jeune garçon tira son glaive très bien aiguisé et trancha net la tête d'Holopherne. Ce geste, d'ailleurs, fut, paraît-il, tout à fait du goût de Philippe II qui félicita les magistrats et fit venir à sa cour le bourreau improvisé et trop habile.

Enfin, à côté de ce théâtre profane, encore dans l'enfance de l'art, il faut classer les fêtes purement religieuses. Dans notre pays comme en France, le drame chrétien fut souvent employé par l'Eglise catholique pour servir à l'édification des fidèles.

La religion, par la pompe de ses cérémonies et par l'attirance que leurs spectacles exerce sur l'esprit populaire a puisé une partie de son influence dans le retour à dates régulières de ses fêtes. Ainsi, à Bruxelles, on célébrait le Vendredi-saint par une procession religieuse dont les diverses stations constituaient un véritable spectacle dramatique. De l'église des Augustins partait la procession qui figurait très exactement le crucifiement du Christ, dans lequel le rôle de Jésus, très douloureux à tenir, était confié à un condamné à mort auquel on accordait sa grâce.

Dans l'église même, un échafaud avec une haute croix était dressé au pied de l'autel, et de chaque côté on avait soin de ménager des loges pour les gens de qualités. N'est-ce pas là une véritable représentation théâtrale? Avant la mise en croix, la procession parcourait les quartiers principaux de la ville en figurant le chemin de croix. Les confrères de la Miséricorde, masqués et pieds nus, en habits de la confrérie, ouvraient la marche, puis des prisonniers traînant aux pieds de gros boulets, puis venaient les religieux Augustins, travestis en juifs et au milieu le malheureux Christ, garrotté, couronné d'épines et vêtu de la robe de pourpre. A l'église, Jésus montait sur l'échafaud et on simulait la mise en croix : il était dépouillé de ses vêtements et on l'étendait sur la croix à laquelle on l'attachait par les membres, tandis que de petites vessies pleines de liquide rouge

crevaient dans la paume de ses mains et sous ses pieds pour imiter le sang (1).

Une autre fête religieuse, organisée dans des conditions similaires, également à Bruxelles, est *l'Ommeganck* qui parcourait les rues de la ville le dimanche précédant la Pentecôte. Il sortait de l'église du Sablon et promenait par les rues de la ville la statue de *Notre Dame op t'Stoexhen*. « Dans l'après-midi du jour de la sortie de l'*Ommeganck*, qui, parti de l'église du Sablon à 8 heures du matin, n'y était de retour que six heures plus tard, on faisait, sur la Grand'Place, des soties et mystères pour lesquels des trouvères, des musiciens et des jongleurs étaient engagés. Vers le milieu du XVe siècle, la vogue de ces représentations s'était étendue au point que la Ville résolut de faire élever pour elles, chaque année, un théâtre en planches, devant la maison communale (2). »

On voit par là comment l'élément profane ne tarda pas à se mêler à l'élément religieux. Aussi bien, dans tous ces spectacles, quels qu'ils soient, ces deux éléments se mélangent intimement par la force même des choses : ces fêtes destinées au peuple cherchent à se rapprocher de lui le plus possible. Elles finissent aussi par emprunter à ses idées et à ses mœurs une partie de leur intérêt et de leur raison d'être. Dès le début, le fait était visible et l'on n'est pas étonné, au XIIe siècle, de voir dans le *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel, d'Arras, toute la vie populacière avec ses scènes de cabaret, ses voleurs, ses coins de places publiques passer dans le drame et y prendre une place importante.

Le théâtre populaire, où le drame religieux coudoie la farce brutale, où la moralité se dégage d'un symbolisme enfantin, où le sens dramatique est à peu près nul, tant la préoccupation de la signification théologique de l'œuvre étouffe la portée artistique qu'elle pourrait avoir, tout ce théâtre, né

(1) F. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. Ier, p. 3.
(2) M. Van de Wiele, *L'Ommeganck de Bruxelles*, 1905.

aux origines de notre littérature d'expression romane, subsiste jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Il n'y a guère à retenir de ce théâtre que sa portée sociale et la place qu'il occupe dans les mœurs du temps. Auteurs de soties ou de moralités, de mystères ou de tragédies religieuses sont restés inconnus. Alors que des historiens écrivaient des œuvres durables, dont la valeur reste entière aujourd'hui, les dramaturges de ces temps ne surent pas s'élever jusqu'à un art complet. Leurs œuvres sont puériles et ennuyeuses à de très rares exceptions près et ne nous offrent même pas la naïveté, la précision, l'observation ou l'esprit critique du *Roman du Renard* ou des *Brabantsche Yesten* de Jean Boendale.

II. — *Le dix-septième et le dix-huitième siècle.*

Au crépuscule du moyen âge, à l'aurore des temps modernes, à l'époque de la Renaissance, un fait curieux se produit en Belgique. L'essor littéraire se trouve brusquement arrêté. Aucun épanouissement artistique ne succédera dans ce domaine au mouvement intense — sinon remarquable — de l'époque précédente.

A quelques rares personnalités près, le XVIIe et le XVIIIe siècle vont nous asservir au génie français. Mieux encore, nos artistes cessent totalement d'exister et les œuvres françaises sont les seules qui soient appréciées.

A quoi tient ce phénomène ?

Les ducs de Bourgogne, en ayant pour objectif de se constituer un véritable royaume formé de la réunion de la Bourgogne aux Pays-Bas, auront à cœur de provoquer un épanouissement intellectuel et artistique digne de leur cour. Des écrivains, des scribes et des polygraphes créeront une littérature sous l'impulsion de ces ducs éclairés et en laisseront pour témoignage cette merveilleuse bibliothèque des ducs de Bourgogne, qui forme, à elle seule, un trésor artistique. La noblesse bourguignonne, venue dans nos pays, y étend considérablement l'importance et

la culture de la langue française. Non seulement la cour, mais encore la bourgeoisie et le peuple parlent couramment le français. Dès lors, le développement d'une littérature en langue profane ne rencontre pas d'obstacles insurmontables. Sans doute, si le rêve des ducs de Bourgogne avait pu se réaliser, cette autonomie de nos provinces sous le règne de princes latins aurait été la cause favorable d'un épanouissement littéraire productif et original. Nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui le silence de deux siècles. La défaite de Charles le Téméraire marque le point de départ de la décadence littéraire de nos provinces. Politiquement séparées de la France, sous les dominations espagnoles et autrichiennes, nos populations perdirent l'habitude de la culture spontanée du français. Celle-ci ne subsista plus que dans la noblesse et la bourgeoisie riche. Ajoutons à cela que la Renaissance, en pénétrant dans notre pays, rendit pour nos lettrés et pour nos savants l'usage du latin obligatoire, et mit de la sorte une barrière entre le peuple et la classe intellectuelle de la nation.

Dès lors, le peuple perdit l'habitude de parler le français et de le comprendre. La littérature se cantonna dans les patois régionaux et cessa d'exister en tant qu'expression d'une force nationale.

Donc, en parcourant minutieusement l'*Histoire du théâtre français en Belgique* (1), nous n'aurons à relever, durant cette période de deux siècles que quelques rares et stériles efforts personnels. Maigres imitateurs des dramaturges français, ceux de chez nous qui tournèrent vers le théâtre les aspirations de leur talent, n'arrivèrent qu'à un résultat presque nul. Au milieu de la vogue chaque jour grandissante à partir de la fin du XVIIe siècle, du théâtre français, nos écrivains nationaux n'arrivèrent que difficilement à faire valoir leurs œuvres.

Ceux qui persévèrent pourtant le firent en se dégageant de plus en plus de la contrainte religieuse du théâtre de l'époque précédente. Vers 1577, nous voyons apparaître des comédies et des tragédies pro-

(1) F. Faber, *loc. cit.*, t. Ier, II, III et V.

fanes. Le gantois Gérard de Virre, composa cette année-là une *Comédie de fidélité nuptiale* et en 1589 le même auteur écrivait une tragédie sur *les Amours pudiques et loyales de Theseus et Dianira*. Ces deux pièces sont d'une composition archaïque et d'un style naïf; elles n'ont nullement la valeur des œuvres de Jodelle ou d'Antoine de Montchrestien et il faut leur préférer une pastorale composée en 1594, par Claude de Bassecourt : *Mylas*, tragédie-comédie pastorale en cinq actes et en vers avec chœurs. Cette œuvre ne manque ni d'action, ni de poésie. Les actes en sont bien conduits et les sentiments y sont très humainement déduits.

Vers le même temps un écrivain qui, à son époque, jouit d'une renommée assez étendue est Denis Coppée, né à Huy, auteur de plusieurs tragédies, dont la première parut en 1621 : *La vie de sainte Justine et de saint Cyprien*. Il publia successivement sept autres pièces de théâtre, parmi lesquelles la *Tragédie de saint Lambert, patron de Liége* (1624) et une autre tragédie sur un sujet antique : *Portrait de fidélité de Marcus Curtius, chevalier romain* (1624). Ce sont des œuvres d'un tragique honorable, de bons devoirs de rhétoricien ou d'écrivain qui a lu Robert Garnier ou Alexandre Hardy. Et c'est de la même manière, rarement meilleure que celle de Denis Coppée, très souvent plus mauvaise, que sont composées les rares œuvres dont on relève les titres de-ci de-là : *Antioche* (1625), tragédie en cinq actes, en vers, avec chœurs, musique et ballet, pièce singulière, due au frère Jean-Baptiste Lefrancq; *Tragédie sur la vie et martyre de saint Eustache* (1), par Pierre Bello, recteur de la chapelle de Saint-Laurent de Dinant; *Sainte Aldegonde* (1645), par Jean d'Ennetières, seigneur du Beaumé et du Maisnil.

Il faut aller jusqu'en 1695 pour rencontrer dans les œuvres de Passerat, secrétaire de l'électeur de Brunswick, quelques œuvres de théâtre convenables, notamment une tragédie sur un sujet national : *Sabinus*, une comédie en trois actes en vers : *L'Heu-*

(1) Elle fut imprimée à Liége, chez Jean Ouverx, en 1632.

reux accident ou la Maison de campagne, et une autre, en un acte : *Le Feint Campagnard*. Le style de ces pièces est épuré, leur intérêt parfois soutenu et leur valeur, encore que très contestable, est néanmoins beaucoup supérieure à celle de la plupart des œuvres que nous avons rencontrées jusqu'à présent.

C'est à peu près à la même époque que furent tentés les premiers efforts pour la constitution d'un théâtre régulier. Jusqu'à ce jour les représentations d'œuvres théâtrales avaient été données soit par des troupes de passage, soit par des amateurs. C'est ainsi qu'on avait représenté en 1664, devant la reine Christine de Suède, l'opéra de *Circé*, dont la représentation coûta 80,000 florins. Parmi les troupes d'amateurs il faut surtout citer celles formées par les élèves des Jésuites et qui interprétaient tout un répertoire spécial en latin, en français et en flamand. Le Collège des Jésuites avait été établi à Bruxelles en 1604 et dès 1609 on inaugure les spectacles en jouant *Judith* ou *Antidalatrie* (*sic*), tragédie-comédie. Plus tard on y représenta des pièces historiques qui fourmillaient d'erreurs et on alla même jusqu'à donner du classique, puisqu'en 1724 on représenta *Le Malade imaginaire*, après avoir corrigé et expurgé le texte de Molière.

En 1698, sur les instances de l'électeur de Bavière, on construisit le théâtre de la Monnaie, pour y donner des représentations d'opéras et presque à la même date on autorisait Martin Van der Haeghen à ouvrir, près la Grand'Place, le petit théâtre du *Coffy*, pour y jouer la comédie (1).

A la Monnaie, le plus souvent possible, on donne des soirées de gala. Ainsi, en 1705, l'électeur Maximilien-Emmanuel assiste à une représentation d'*Acis et Galathée*. La même année, une représentation d'*Alceste* attire une foule nombreuse. Cependant, le public peu habitué à ce théâtre fixe n'y venait pas d'une façon assez régulière pour en permettre une

(1) Voir note II.

exploitation fructueuse. Les directeurs faisaient faillite les uns après les autres (1).

En 1744-1747, Maurice de Saxe conquiert les Pays-Bas pour la France et fait venir à l'armée Favart, le comédien français, qu'il a chargé d'organiser une troupe à Paris. Celle-ci rejoint l'armée à Bruxelles et joue à la Monnaie, dont Maurice de Saxe, par droit de conquête, a fait louer la salle à Favart pour la somme dérisoire de 150 ducats par an.

Après le départ de Favart, qui à la fin de la campagne fut abandonné par Maurice de Saxe, devenu l'amant de Mme Favart, Bruxelles se trouve sans spectacles.

Quelques nobles prirent alors le théâtre à leur charge; ils y placèrent un directeur qui, très habile, demanda l'autorisation, qu'il obtint, d'installer dans la salle un jeu de pharaon. Les dépouilles des joueurs compensaient la maigreur des recettes. Puis, cette combinaison n'ayant pas donné tous les profits attendus, une troupe se constitua sur le modèle du Théâtre Français; elle fut dispersée à la Révolution Brabançonne.

Durant cette période, le théâtre national ne fournit aucune œuvre remarquable. C'est à peine si deux ou trois noms sont parvenus jusqu'à nous, tant la littérature belge, à cette époque, reste stérile et décevante.

Gilles de Boussu, né à Mons, donne vers 1709 quelques tragédies d'inspiration sacrée : *Le martyre de sainte Reine; Cicercule, vierge et martyre*; *Hedwige, reine de Pologne* (1713) et une comédie : *Les disgrâces des maris ou les tracas du mariage.*

Le style de ces œuvres est plat ou boursoufflé, sans aucune ampleur tragique; on se demande vainement pourquoi le nom de leur auteur a survécu avec une certaine renommée. Il faut encore leur préférer une tragédie de Néel : *Les Belges*, dont l'inspiration patriotique a su trouver parfois des vers convenables et quelques scènes assez bien conçues.

(1) Voir les détails dans Henne et Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III, p 201.

La Révolution brabançonne fit naître un répertoire éphémère de pièces de circonstances. Aucune littérature n'apparaît dans ces œuvres hâtives dont la passion politique anime médiocrement les scènes. On applaudit : *La Récompense patriotique ; l'Expulsion des Autrichiens des Provinces Belgiques*, pièce en cinq actes en vers, et encore : *Les Femmes belges*, comédie en trois actes. D'ailleurs, pour corser le programme on ne manque pas de jouer les œuvres étrangères dont l'à-propos s'impose : *Guillaume Tell*, *Brutus* et le *Charles IX*, de Chénier.

Le retour des Autrichiens nous ramène le répertoire monarchique jusqu'au moment où la Révolution française, passant sur nos provinces, nous apporte le répertoire révolutionnaire de Paris.

L'effervescence des passions politiques, l'agitation qui secoue notre pays durant les années de l'Empire, devaient empêcher avant la période hollandaise toute manifestation littéraire qui permit à un auteur belge de se révéler. Comme l'a dit Fritz Masoin dans son *Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830* (1), cette période de quinze années forme le chapitre préliminaire d'une histoire de la littérature belge éclose au lendemain des Journées de septembre et dont l'épanouissement complet se fera attendre jusqu'en 1880.

III. — *De 1815 à 1880.*

Le régime hollandais fut plus ou moins favorable à l'art dramatique belge. Sortis du tumulte de la Révolution française et de l'Empire, nos théâtres cherchent à se réorganiser. Tout y est encore bien primitif et très mêlé. Bruxelles déjà montre un état de choses fort négligé; que dire alors de la province où tout va moins bien encore ! Les salles de spectacles sont fort mal entretenues. Les mœurs théâtrales sont déplorables et la police des salles de spectacles manque de sévérité. La mise en scène des pièces est

(1) Lebègue, 1902.

rudimentaire, quand elle n'est pas grotesque (1). A la Monnaie aussi bien qu'au théâtre du Parc, on voit des saltimbanques, équilibristes et lutteurs faire partie des représentations : les jongleurs exerçaient entre deux pièces. C'était primitif.

Le répertoire national ne l'était pas moins. Aucun dramaturge n'a pris possession de la scène. Mais, enfin, il faut reconnaître à quelques efforts la valeur qu'ils ont. Les noms deviennent plus nombreux si les œuvres ne sont pas beaucoup meilleures. Clavareau s'essaya dans la comédie : *Le Caton par Amour* bâti sur un lieu commun, se déroule à travers une série d'invraisemblances ; *Un jour de fortune* est un tant soit peu plus logique sinon beaucoup mieux écrit et les *Médisantes*, en dépit de leur titre, n'ont aucun caractère, sinon celui d'être d'une banalité déplorable.

Le principal auteur dramatique belge de la période hollandaise fut Eugène Smits. Il est le premier qui tenta d'écrire pour le théâtre avec quelque esprit de suite et, le premier aussi, il fit appel aux souvenirs de notre histoire nationale pour y puiser l'inspiration de ses œuvres. Il faut lui laisser le bénéfice d'avoir tenté le premier de sortir de la routine banale. *Marguerite de Bourgogne* et plus tard *Jeanne de Flandre* essayèrent d'être des drames d'histoire à la manière romantique. Que le plan soit hésitant, que le dialogue soit partout alourdi par des longueurs, il le faut reconnaître « Les situations tragiques manquent absolument ; l'action se déroule sans péripétie au milieu d'allées et venues déconcertantes... En outre, les personnages eux-mêmes n'ont pas de caractère (2). » Les situations du drame sont outrées et jamais le poète n'en tire le parti dramatique qu'elles mettaient à sa disposition. Bref, tout ceci est encore le premier balbutiement de l'art. A reconnaître même que le style est d'une pureté un peu sèche et le vers d'un classicisme trop raide, on ne rend que justice à des pièces que la monotonie a tuées. Smits n'a que le

(1) F. Masoin, *loc. cit.*, p. 173 et suiv.
(2) F. Masoin, *loc. cit.*, p. 198.

mérite qu'il faut lui laisser d'avoir travaillé le premier dans un domaine nouveau qu'il signala à ceux qui allaient venir.

A côté de lui, rien ou presque rien; de stériles efforts vers la grande tragédie classique : *Corésus*, de Bergeron, *Statira*, de Coppeneur, *Coralie*, de Bricoux, des tentatives manquées de drames romantiques, des comédies sans esprit et sans valeur, un pêle-mêle de noms : Alvin père, de Reiffenberg, Raoul, Lesbroussart, Depeellaert, dont aucun ne mérite l'honneur d'être tiré hors pair.

Il faut aller jusqu'en 1845 pour rencontrer une comédie agréable : *Monsieur Dubois*, d'Henri Delmotte. Mais à côté de lui encore que de non-valeurs! C'est la génération des Prosper Noyer, des Wilborts, des Jules Guilliaume, auteur de six ou sept pièces, des Constant Materne!

Seul Louis Labarre écrit une comédie dont la tenue est assez bonne : *Le Point d'honneur*, dont le succès fut, paraît-il, très vif en 1854. Son drame : *Montigny à la cour d'Espagne* mérite d'être cité parmi les œuvres satisfaisantes de cette époque. L'honnête Charles Potvin remporte trois fois le prix triennal de littérature dramatique avec trois drames qui ont la qualité d'être correctement composés sur des sujets nationaux : *Jacques d'Artevelde* (1860), *Les Gueux* (1863) et *La Mère de Rubens* (1873).

Enfin, Henri Wacken compose un *André Chénier* assez bien conduit. Quelques scènes en sont dramatiques et le deuxième acte ne manque pas de souffle. On ne saurait mieux en marquer la valeur qu'en la comparant à la *Charlotte Corday*, de Ponsard!

Wacken! Potvin! Labarre! Ecole du bon sens et de la médiocrité bourgeoise! C'est bien à Ponsard qu'il les faut comparer, en gardant toutes les proportions, car si Ponsard est médiocre, c'est dans le rayonnement de Victor Hugo, tandis que ceux de chez nous étaient tous des Ponsard au très petit pied auxquels il manquait le maître!

Et c'est à leur talent qu'était confié le théâtre belge lorsque éclata dans notre littérature la fanfare de la *Jeune Belgique* qui allait sonner le réveil!

Deuxième partie.

Le théatre belge contemporain.

I. — *Les tendances et les idées.*

On a donné à maintes reprises l'explication du mouvement d'idées qui se précisa en Belgique au lendemain de 1830 pour aboutir en 1880 à une renaissance merveilleuse des lettres belges. La page célèbre de Taine sur l'incapacité littéraire de notre race(1) serait aujourd'hui à modifier ou tout au moins à compléter longuement dans un sens qui ferait triompher une fois de plus la théorie du milieu, si chère à l'auteur de la *Philosophie de l'art*. Cette renaissance littéraire qui s'accentua après 1880 est une conséquence de notre indépendance politique conquise et établie définitivement, du besoin de tourner notre activité vers un autre but et de la facilité que rencontre chez une nation libre le développement de la production intellectuelle dans tous les domaines de l'art. Certes, le tempérament belge fut de tous temps essentiellement pictural. Taine encore en a donné excellemment les raisons qui tiennent à la nature du sol et au caractère de la race. Cette tendance ne se démentira pas le jour où une littérature viendra à naître. « L'histoire de la Belgique littéraire, a dit Albert Giraud, c'est l'histoire d'un peintre qui se met à écrire et qui, tout en rompant avec la tradition de sa race, s'y conforme encore en lui désobéissant(2). »

Dès lors, il ne faut point s'étonner si notre littérature garde les caractéristiques de notre art pictural et si, plus lyrique que réfléchie, cette littérature s'exprime plus souvent par la poésie que par la philosophie, et préfère le roman lyrique et descriptif à l'art dramatique, dont l'analyse et la réflexion répugnent à ses goûts. Donc il ne faut pas s'étonner de voir les

(1) Taine, *Philosophie de l'art*, t. Ier, p. 244 et suiv.
(2) Feuilleton du *Temps* du 3 octobre 1904.

Jeunes Belgique dédaigner le théâtre. Ils ne trouvaient pas dans cette forme littéraire une expression assez spontanée de leur pensée. Aussi bien leurs aînés ne leur avaient pas donné l'exemple. Le doux philosophe du manoir d'Acoz, Octave Pirmez, n'avait jamais abordé le théâtre, pas plus que le chantre de *Thyl Uylenspiegel*, Charles Decoster (1). Le romantisme consciencieux de André Van Hasselt avait à peine été tenté et ne parvint pas à mener à bonne fin la seule œuvre de théâtre qu'il esquissa : *Le Baron des Orcades*. On peut à peine considérer comme expression d'art dramatique les adaptations scéniques que Camille Lemonnier (2) fit du *Mort* et du *Mâle*. Sans doute elles gardent toute la puissance âpre et la poésie profonde des romans qu'elles rappellent sans les faire oublier, mais elles ne sont pas l'expression spontanée d'un génie dramatique vraiment doué; on comprend par elles que le puissant romancier a voulu explorer cette province littéraire, mais on conçoit que la force prodigieuse de son large lyrisme s'est trouvée vite à l'étroit dans le cadre toujours restreint du drame ou de la comédie. Encore faut-il remarquer que ces œuvres sont bien postérieures aux manifestations premières de la *Jeune Belgique* et qu'en tout état de choses elles ne furent pas une indication pour les jeunes écrivains de 1880.

Ceux-ci ne s'arrêtèrent que rarement à composer une œuvre de théâtre. Max Waller ne fit guère que des essais, qu'il faut reconnaître assez faibles, peut-être parce que hâtifs. Ni *Jeanne Bijou*, ni *Poison* n'ajoutent quelque chose à la gloire littéraire de Waller, dont le talent tout personnel et essentiellement subjectif ne comportait pas les qualités d'imagination et les dons de vie nécessaires au théâtre (3). On peut sans erreur ni injustice porter le même juge-

(1) Du moins dans ses œuvres publiées; Charles Decoster laisse une tragédie posthume en vers, dont le manuscrit inédit appartient à un ami de Decoster.

(2) Théâtre de C. Lemonnier, un volume : *Le Mort*, *Les Maris*, *Les yeux qui ont vu*.

(3) Voir P. André, *Max Waller et la Jeune Belgique*, 1905, p. 85 et suiv.

ment sur la tentative de Francis Nautet dont *Le Saxe* n'a guère que la valeur d'un aimable et fugitif badinage. C'est que Waller et Nautet possédaient tous deux une personnalité très nette mais aussi très restreinte. Ce que, dans une critique, Nautet disait de Waller pourrait, en même temps, et avec à-propos, s'appliquer à Nautet lui-même : « Waller, dit-il, n'était pas un imaginatif ni un rêveur et ses facultés d'invention furent toujours restreintes. Ce très délicat artiste avait son lopin de sensations à lui, une impressionnabilité qui lui fut toujours bien propre et qui était très vive ; de sorte que les choses qui le concernaient le mettaient presque seules en veine d'inspiration et il rendait très bien compte de ce qu'il éprouvait, de ce qu'il avait senti et vécu. » Ce jugement dévoile la raison la meilleure pour laquelle ces artistes, n'affirmant que des sensations ou des idées rapportées à leur seule personnalité, ne pouvaient s'astreindre au caractère surtout impersonnel de l'œuvre de théâtre.

C'est Maurice Maeterlinck, le premier, qui, en ces années-là, par une série de pièces, la plupart non jouées avant leur publication, affirma un génie dramatique qui devait réaliser tout ce qu'il promettait.

H. LIEBRECHT.

(*A suivre.*)

MONSIEUR PRÉVER AMOUREUX (1)

On parlait de M. Préver comme d'un type très rare, parce qu'il était un bibliothécaire obligeant. Le royaume des livres lui était un vrai trésor de joie et il y resplendissait de toutes les vertus bibliographiques. Non qu'il fût un administratif... C'était un consciencieux, sans plus; mais, érudit allègre, il se divertissait à vivre.

L'histoire de la littérature latine et les fleurs de son jardin de banlieue l'enchantaient à l'envi. Les jeunes gens qui en attendaient une documentation difficile l'entretenaient à dessein des espérances de son verger.

— J'épie chaque jour les prémisses d'une saison bien favorable, disait l'aimable vieillard. Il y a eu beaucoup d'abeilles, et c'est un signe, jeune homme, quand l'abeille visite souvent la fleur, que le fruit sera beau... Néanmoins, je redoute, au fond de mon clos, une eau courante dont la fraîcheur est une source de perdition pour mes pêches et mes vignes.

Une fois, on lui dit :

— Monsieur Préver, il m'est d'une extrême conséquence de connaître l'auteur de ce vers latin. Je ne sais en réalité où le rattacher...

C'était un vers gris, de sens mort. Nul contexte ne permettait d'en faire soupçonner l'origine. Grâce au

(1) Cette nouvelle a remporté le premier prix au concours littéraire de la Section féminine du Livre et de la Presse.

flair, qui est le don des très vieux jardiniers et des très vieux érudits, il le remit exactement en sa place, au milieu d'une élégie de Tibulle.

De tels triomphes ne portaient à sa modestie nulle atteinte, même légère. Ses confrères aimaient l'agréable académicien pour la bienséance de ses façons, pour son maintien si doux, encore qu'assuré. Il avait telle civilité qu'il eût trouvé incivil de blâmer l'impolitesse du voisin; on lui vit sans cesse chercher les causes d'une irrévérence générale plutôt dans le tumulte des temps et l'insécurité des choses que dans le vice des hommes.

Beau travailleur, sans hâte vaine, il n'était cependant pas venu tout de suite à la tranquillité de son labeur présent. Je me rappelle que le journalisme l'occupa durant quelques années.

— Comment, lui disais-je, votre complexion de lettré circonspect s'accordait-elle à la bacchanale d'une salle de rédaction?

— Dame! elle s'y trouvait quelque peu contrariée... D'autant que l'*Indépendance* fournissait alors une activité énorme; on tirait à quatre éditions... m'entendez-vous, quatre éditions par jour!... [et le jeu de la physionomie blanche et rose signifiait de cela un effarement comique...] cette année de soixante-dix!... comme la presse française était désorganisée, c'est à Bruxelles que s'écrivait la guerre. Tout chauds et humides d'encre, les journaux belges se dispersaient comme graines au vent. Jamais un bouillon, casiers vides et caisse pleine, les machines ronflantes, un bruit effroyable, questions sans réponse, ordres brefs, copie arrachée aux rédacteurs et tendue au typo qui la happe, nouvelles contredites, sensationnelles erreurs, c'était inextricable!

— Et votre second volume, Préver, sur les gouverneurs espagnols?

— Il s'attarde, hein?... C'est qu'il rencontre une grosse difficulté... Le premier m'a coûté 800 francs. « C'est bon pour une fois! » m'a dit ma femme.

Je n'ai guère connu Mme Préver. Sur quelques indices involontairement échappés à son mari, je pouvais seulement me l'imaginer qui, capable de prendre

Tacite pour l'historien de Charles-Quint, était incomparable ménagère et toute pleine, à son insu, d'une confuse admiration pour le savoir et pour l'agrément un peu suranné des manières de M. Préver.

A l'aise dans l'enclave conjugale et administrative, sans l'incident qui vint mettre un accent plus vif dans sa carrière, on eût pu présumer que ce sage souriant n'eût guère connu que de candides préoccupations.

Cela commença insidieusement. Dans la simplicité de son âme, il ne vit pas le jeu de cette femme dont les intentions se laissaient cependant aisément deviner. Vingt fois cette lectrice vint à la bibliothèque sans qu'il lui eût cru devoir accorder la moindre attention. Elle, en vérité, fut une onctueuse coquette.

Il ne lui fut d'aucune difficulté d'attirer l'attention de M. Préver, sachant qu'il suffisait de lui être obligé pour en être toujours bien accueilli. A ses heures de présence elle était assidue. A nul autre elle n'eût confié son bulletin, épiant toujours le moment où il ne mettrait à le prendre aucune distraction. Ce furent des documentations en commun : incessamment elle le questionnait, mi-désireuse de l'entretenir, mi-désireuse de ne point l'importuner... lui facilitant une recherche qu'elle avait provoquée, se donnant le plaisir de le questionner sur une chose sue d'elle, lui suscitant une découverte dont il avait apparemment le droit de se glorifier, tandis qu'à vrai dire elle l'y avait mené par d'invisibles lisières.

Le jeu était subtil et joli et la mettait, au surplus, toujours auprès de lui... les doigts se touchaient au maniement des fiches... quoique le grain de sa peau tendît à se plisser comme un pétale qui a connu l'ardeur d'un long jour, néanmoins le toucher en gardait encore une savoureuse douceur. Sous la féminine direction, l'intimité de leurs propos, sans que lui l'eût proprement voulu, devint toujours plus captieuse. Elle lui contait son goût de l'étude et qu'elle n'avait jamais vécu. Toute sa vie n'avait été qu'un long désir; ainsi prit-elle le goût des choses violentes, le désir dépassant toujours la réalité. En toutes choses, sa personne n'était, d'ailleurs, qu'une

manière de paradoxe. N'ayant pu atteindre au juste de l'élégance, elle était allée du coup loin au delà; outrancière et voyante, sa toilette était absurde, comme un mot d'esprit raté.

— Oh! répétait-elle en litanie, quelle vie puissante et superbe m'eût fait l'argent!

— Pour moi, disait doucement M. Préver, bien que je ne dédaigne point les agréments auxquels il pourvoit, je ne puis me résoudre à le saluer quand il passe... Fréquemment, les gens riches ne sont que des gens riches, et, du fond de mon esprit, je les tiens, en somme, pour de bien pauvres gens... Contentons-nous des meilleures délices qui leur échappent, l'allégresse des firmaments, les ravissements que créent, à chaque minute du temps, la féconde nature et la féconde illusion. Au surplus, ici même, dans cette salle, jaillissent, autour de nous, mille étonnantes sources d'émois. De ces pages que le doigt fait voler avec un bruit de rouet, sortent des contours de rêve et des apparitions de conte. Cette atmosphère, grise pour qui ne la connaît pas, divine comme les bocages sacrés pour qui la connaît, se peuple de personnages merveilleux évadés des livres. C'est, ici, le prince des Sources bleues qui entretient de propos ravissants la rougissante Chloé, tandis que Daphnis papillonne auprès de la Belle-au-Bois-Dormant et de la reine des Iles de Cristal... Voyez là ce groupe de prêtresses athéniennes au voile d'or pâle qui portent à la déesse Aphrodite des couronnes de narcisses et des vols de colombes blanches et que désignent, réservées, mais sympathiques, les princesses de Racine...

Et le bonhomme égrenait ses classiques merveilles, étant désireux de réjouir cette âme féminine qu'il devinait accablée. Parfois il tentait de s'initier aux circonstances de sa vie et de son travail, mais il n'en put jamais obtenir d'indices certains; elle s'évadait de ses investigations qui furent toujours bienséantes et discrètes par un manège féminin trop subtil pour que sa naïve ingéniosité en triomphât.

Sans une absence qu'elle fit et qui le plongea au plus noir de la désolation, le chaste M. Préver ne se

fût, de longtemps, avisé du mal qui le tenait. Quand elle revint, elle mit tout autour d'elle une lumière inappréciable ; mais surtout, au sentiment spacieux qui, tout doucement, infiniment, lui agrandissait le cœur, M. Préver ne douta plus qu'il ne fût amoureux. Je crois bien que nul homme au monde ne fut plus bouleversé. Ce lettré qui prenait le plus charmant de ses plaisirs à relire les poèmes de Properce, d'Ovide et de Tibulle, où bourdonne, comme une abeille légère, le sentiment amoureux, en vit l'approche réelle avec le même effarement que s'il se fût éveillé un matin dans la compagnie de Tertullien ou de Virgile. Passant d'un contentement merveilleux à la contrition, ses illicites jubilations ravageaient un cœur nourri, jusque là, de sentiments maritaux et des sereines délectations de la philosophie. Non, bien entendu, que son émotion le menât jusqu'à de charnelles concupiscences, mais il était lucide pour lui, dès ce jour, qu'il avait détourné de la tête de Mme Préver, ses plus vives et ses plus riantes sollicitudes.

Au reste, de jour en jour, il prenait goût davantage à sa vie sentimentale. Ses poètes lui suscitaient, pour parler à l'inconnue, des mots enveloppants et légers ; il avait tant d'amour et tant de souvenirs exquis, qu'il trouvait tout naturellement de ces louanges flexibles avec lesquelles il semble presque qu'on ne loue point ; l'intention de louange échappe au discernement ; il n'en reste, au fond de l'esprit et du cœur, qu'une aise délicieuse.

— Eh ! bien, Préver, rêves-tu de vider ton arrosoir sur ce rosier !... tu ne vois donc pas ses racines à nu ?

Un moment d'humeur inaccoutumée chez le bonhomme accueillit la remontrance conjugale qui crevait ses beaux rêves. Mais il connut, par l'image du rosier martyr, que le jardinier doit être attentif et distribuer avec circonspection l'eau de félicité aux herbes et aux fleurs ; n'était-ce point aussi un jardinier inattentif que celui qui distribuait à son âme un peu timorée le breuvage trop violent d'un amour vif ?

Contre cet amour, il luttait malaisément; ses distractions professionnelles étaient nombreuses. A une

jeune étudiante qui demandait à être documentée sur les congrégations, il faisait remettre la *Religieuse* de Diderot... les fiches étaient classées inexactement... les huissiers se dissipaient... sa seule préoccupation était de garder closes sous ses paupières les douces images que la vie extérieure menaçait de dissoudre.

Cependant qu'un coup de sagesse lui remit en mémoire la patiente vertu de Mme Préver, son affliction le menait tout droit au dessein de s'amender, et il proposait à ses méditations pénitentes, la scélératesse de sa conduite, afin qu'elles en fussent affermies. Mais que pouvaient-elles contre la présence de la femme, éternel dictame des angoisses d'amour?

La spécieuse créature en était venue à lui demander sans cesse les livres les plus précieux et il avait à lui voir entre les mains ses volumes aimés, une très sensible joie.

Parfois, après la fermeture, tous deux s'attardaient à causer dans la cour d'honneur, auprès des grenadiers en fleurs, et sans que toutefois un seul trait positif lui eût pu donner de l'espérance, M. Préver s'en revenait vers sa demeure, à travers les herbages gonflés, le cœur aussi vivace et triomphal que s'il eût été comblé de faveurs.

Tout cela n'allait pas sans que l'entourage s'amusât de cet homme ingénu, émerveillé d'une femme contestable et singulière. Pour tous, la chimérique effusion était une passion libertine. Par la candeur de leurs actes, fréquemment, les gens de vie très pure prêtent à de pareils soupçons.

Quand enfin M. Préver eût pris garde aux commentaires et aux sourires, il sentit une atroce confusion; mais que fût-ce, lorsqu'un jour un de ses collègues l'appela : « On vous demande chez le chef, Préver... C'est pour Mme Bajère. »

A ce nom, un souffle chaud lui monta aux tempes.

— Ah ! vous voilà, Préver !... Cher ami, qu'est-ce que c'est que cela, Mme Bajère?

— Ce que c'est que...

Vraiment il n'en savait rien, qu'elle fût riche ou pauvre, dame ou demoiselle, citadine ou campagnarde... rien... pas une broque...

— Voyons, Préver, ce n'est pas possible, depuis six mois que vous faites paraître pour elle une amitié...

— Oh! Monsieur le Conservateur, pour quelques soins rendus, je serais désolé d'avoir compromis...

— Hé, mon vieux, qui vous parle de cela? Il ne s'agit pas de bêtises, mais de choses sérieuses. Avant d'instruire le Parquet de cette affaire...

— Le Parquet?... vous plaisantez...

— Non, sacrebleu! je n'en ai pas envie. Ce qu'on va nous ramasser encore une fois dans les journaux! Cinq Elzéviers, trois Incunables, notre *Imitation*... oui, oui, notre introuvable *Imitation*, tous chopés! Or, on sait que ces livres ont été confiés à cette femme sous votre recommandation. Elle ne vient plus depuis deux jours, on la soupçonne fort... Eh! bien, Préver, qu'avez-vous? voyons, cher ami, remettez-vous! Il ne s'agit nullement que vous soyez en cause. Puisque vous ne vous portez pas garant de l'honorabilité de cette femme, je saisirai la justice de la chose.

On acquit ainsi la conviction que l'insidieuse créature avait volé les livres précieux, les emportant avec elle on ne sait où... L'épisode fut oublié.

Non toutefois de M. Préver qui, dans un long désenchantement, goûta aux fruits amers d'un amour pernicieux. Que peuvent les suaves poètes ou les soirs roses sur les champs de blé, que peut même l'histoire furieuse des gouverneurs espagnols sur les fibres lasses d'un cœur désabusé? Les jours passèrent sans que l'âme de M. Préver en fût réjouie, et après eux les belles nuits parfumées.

Cependant l'infrangible bonheur a de ces caprices : il s'en revient, sans qu'on l'eût encore attendu, toucher de ses doigts exquis l'âme dont il semblait s'être implacablement détaché.

Ce soir-là M. Préver se dirigeait, plus qu'à son ordinaire attendri, vers le creux d'ombre et de murmure où se coulait une eau incessante. Les roses abandonnaient leur arôme à l'éther; de la terre montait un holocauste de désirs vers le cœur mystérieux de l'espace planétaire. M. Préver éprouva qu'il est admi-

rable que l'amour embrase l'univers, qu'il eût été monstrueux que lui seul échappât à l'ardeur du monde, et que pour avoir quelque peu goûté à son indicible perversité, les philosophes eux-mêmes ne se détourneraient point de lui...

Il se souvint qu'auprès des fleurs Ovide s'en vint ainsi que lui pleurer ses insignes amours, que dans un jardin planté d'oliviers, un dieu se lamenta sur son humanité... Mais ne vit-on pas Ovide se reprendre à aimer l'amour, le dieu ressusciter dans sa divinité?... Et les Belles-Lettres dont lui, M. Préver, s'était méchamment laissé distraire, il eut, ce soir embaumé, la certitude que, sans retard, elles l'accueilleraient à nouveau. L'âme ineffable, il loua la philosophie qui le ramenait à lui après une aussi cruelle disgrâce.

MARGUERITE BAULU.

LES POPULATIONS DU HAUT-NIL

Le 19 avril 1904, je m'embarquai à Naples avec le vice-gouverneur général Wangermée, que j'accompagnais dans un de ses voyages en Afrique centrale. Après avoir effectué, par la Méditerranée, l'Isthme de Suez, la Mer Rouge et l'Océan Indien, un voyage qui nous avait habitués aux escales bruyantes, aux quais couverts de monde, aux ports encombrés de steamers, de voiliers, de caboteurs et même de lourds bateaux de guerre un beau matin de mai, nous fûmes déposés, au milieu de la rade de Kilindini, dans de grosses allèges qui nous menèrent à une plage, tout aussi dépourvue d'habitants que d'habitations. Pendant une demi-heure nous restâmes dans la contemplation de deux rails perdus dans le sable, qui constituaient la seule trace de civilisation. Enfin, apparut un petit tramway vraiment confortable, et, en un instant, ce qui semblait un désert se peupla de négrillons, habillés d'étoffes multicolores, nous offrant leurs services dans un langage artistement mélangé d'anglais et de kiswahili.

Cette minuscule voie, après une série de lacets au milieu d'un territoire inculte, recouvert de hautes herbes au-dessus desquelles émergent les baobabs, pénètre sans transition dans une ville tout à la fois européenne, nègre et arabe ; une citadelle portugaise, un club et une gare britanniques y voisinent d'un côté avec des paillottes indigènes et de l'autre avec

des maisons mauresques aux fenêtres grillées et aux boiseries sculptées. Cette ville est Mombaza, la capitale du Protectorat anglais de la côte orientale.

Durant le court séjour que nous y fîmes une pluie diluvienne transforma en torrents les rues de la cité, et nous obligea à de splénétiques stations sous la vérandah d'un hôtel d'Afrique. Nos rêveries y étaient bercées par les accords, plutôt peu harmonieux, de la musique des African Rifles qui donnait ses concerts dans le square de la ville. Le chef d'orchestre, assis à quelque distance de ses musiciens, se contentait de morigéner ceux qui ne semblaient pas souffler avec une ardeur suffisamment martiale. Ce fut aussi un véritable soulagement pour nous que de prendre place dans le railway qui devait nous conduire vers l'intérieur.

Les gares des chemins de fer africains n'ont rien de la raideur ennuyeuse et administrative de leurs sœurs d'Europe. Une libre initiative est laissée aux voyageurs pour se caser, eux et leurs bagages. C'est à eux de recruter le personnel de porteurs nécessaire à ces opérations, et comme chacun est toujours à la tête d'une trentaine de colis, dont parfois un piano ou d'autres objets de pareille importance, qu'il a comme lieutenants deux ou trois boys criards, il est aisé de comprendre toutes les qualités d'énergie et de sang-froid qu'il faut déployer, et l'avantage que possède dans ces circonstances un homme doué d'une voix de chef d'escadron.

Sur ce quai, où une douzaine de ces armées évoluent en même temps dans un pêle-mêle indescriptible, les Européens en tenue coloniale, les arabisés en robe blanche coudoient des Hindous et des Persans; sur les plateaux de l'intérieur, les longs pistolets des immigrants costumés en cow-boys voisineront avec les lances des indigènes, sous la surveillance placide d'un policeman noir qui regarde tout ce tumulte d'un air de profonde philosophie.

La ligne traverse les immenses cirques que forme la charpente de la chaîne volcanique du Kénia et du Kilimanjaro à une altitude de 3,000 mètres, pour redescendre ensuite vers le lac Victoria, et l'on peut

voir ainsi graduellement disparaître la végétation tropicale pour faire place non pas encore à celle qui constitue le paysage des hautes cimes européennes, mais à un aspect qui rappelle celui des vallées de la Forêt Noire.

Mais si dans ce pays les humains forment déjà une foule aussi bigarrée, les animaux de même semblent s'être rassemblés tout exprès pour ajouter à l'étrangeté de ce coin du monde.

Zébres, gnous, autruches, antilopes campent les uns près des autres en troupeaux de toutes sortes et ne se dérangent nullement pour ce gros pachyderme de locomotive auquel ils se sont habitués.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un phénomène dont l'explication est bien simple : La ligne constitue une réserve de chasse et les animaux y cherchent une tranquillité que les traqueurs ne leur laissent plus ailleurs.

Le voyage est parfaitement organisé à l'européenne, et c'est sans ennuis et sans embarras que l'on passe du wagon au steamer lequel, après dix-huit heures de mer, nous déposa à Entebbe sur la rive opposée du lac Victoria. J'ai dit de mer, car rien ne rappelle pendant cette navigation la vision habituelle des lacs; des lames un peu courtes firent rouler et tanguer notre vapeur jaugeant cependant 500 tonneaux, l'horizon resta sans limites, la teinte de l'eau avait celle des vastes étendues de l'Atlantique et l'illusion se fit plus forte encore lorsque vers le soir, par suite d'un gros temps, les eaux finirent par s'élever en trombe.

Le coucher du soleil fut un des thèmes préférés de la littérature, un prétexte à poésie pour ceux qui furent poètes, à rêveries pour ceux qui ne le furent pas. Je confesse m'être laissé aller bien souvent à les admirer; mais jamais aucun ne m'a laissé souvenirs plus vivaces que ceux qu'on admire sur les grands lacs africains. Ce sont les mêmes couleurs, les mêmes nuances que partout ailleurs, mais la rapidité du phénomène ne permet pas qu'elles s'effacent et tous les tons qui dans nos climats se succèdent, s'échafaudent là-bas les uns au-dessus des autres depuis l'horizon jusqu'au zénith, et le soleil, en disparaissant,

s'auréole d'un ciel découpé en segments lumineux.

Ce n'est pas dans cette région que l'Afrique m'apparut avec sa plus grande beauté, mais c'est le seul endroit où elle me donna cette impression de gaîté que je ne lui retrouvai plus dans la suite.

La capitale de l'Uganda a semé les toits rouges de ses maisons sur les flancs d'une colline formant presqu'île fortement inclinée vers le lac. Celui-ci est émaillé de points verts par les multiples îles de l'archipel Sessé ; sur ses bords s'étendent le jardin botanique et le parc du gouverneur, oasis merveilleux où les palmiers alternent avec de grands bosquets d'aubépines, portant des roses aussi belles et aussi grandes que les nôtres.

Chacune des maisons d'Entebbe est entourée d'un jardin toujours en fleurs ; et partout on retrouve un souci d'esthétique que les villes africaines ne présentent que trop rarement.

La nature tropicale demande le pittoresque, l'imagination de celui qui la dispose ; car le manque de saisons n'en change jamais ni l'aspect, ni les couleurs, et pour nos yeux d'Européen cette éternelle verdure est d'une obsédante monotonie.

Auparavant, de nombreuses pirogues animaient les eaux du Victoria. Depuis l'apparition de la maladie du sommeil elles ont toutes disparu. Trois cent mille des riverains sont morts en trois ans et le reste de la population a en grande partie quitté les anciens villages pour se réfugier dans l'intérieur. Suivant toujours les rives du fleuve, le fléau s'est mis à descendre le Nil. Inconnu lors de mon arrivée à l'enclave de Lado, il y faisait son apparition deux ans plus tard. Actuellement, l'administration anglaise cherche à l'empêcher de pénétrer dans les provinces soudanaises ; mais malgré tout, la maladie semble cependant gagner du terrain d'une façon lente mais sûre.

*
* *

Pour nous rendre du lac Victoria au lac Albert, il nous fallut organiser une caravane de 120 porteurs

et dès lors nous dîmes adieu à tout ce qui constituait le confort pour nous lancer dans la vie de la brousse, dans l'éternel pick-nick de la vie africaine.

Nous passâmes Kampala, le siège du gouvernement indigène qui est resté tel que l'a trouvé Stanley.

Puis, pendant dix-sept jours nous marchâmes sans rencontrer de poste d'aucune sorte, dans un pays accidenté, formé de petites collines, séparées par des rivières marécageuses envahies par les papyrus. Parfois les plateaux ne sont recouverts que de hautes herbes, parfois la présence d'arbres clairsemés leur donne l'aspect de vergers abandonnés où l'herbe aurait crû démesurément.

Au-dessus des rivières s'élèvent quelques mimosas aux formes ombellifères et de temps à autre la tige gigantesque, mince et dénudée d'un palmier borassus.

Entre l'Uganda et l'Unyoro, s'étend une plaine sans eau ayant les horizons clairs, jaunes et durs des rives du Pô ou du Danube. Puis, en approchant du lac Albert, le terrain se mouvemente. Il se garnit de crêtes mamelonnées. La terre se fait plus pauvre. Les jardinets garnis de plates-bandes, entourées de clôtures en treillis, couvertes de plantes grimpantes, les vérandahs des huttes, toutes ces traces de la civilisation Waganda disparaissent. La population perd son type plutôt sémite pour accuser le type nègre de plus en plus accentué.

Hoima, la capitale de l'Unyoro, n'est à proprement parler qu'un camp anglais. C'est une ville aux multiples collines; chacune des autorités religieuses tant catholique que protestante, les pouvoirs civil et militaire, le roi indigène lui-même s'en sont adjugé une. Nous-mêmes nous reçûmes comme logement une maison sise comme les autres sur un mamelon isolé, et l'on nous y abandonna en nous avertissant que nous étions invités à dîner par le gouverneur de la province. Tout autour de nous c'était la brousse. Nous étions assez embarrassés et nous tînmes conseil pour savoir quelle tenue nous devions arborer pour dîner dans un endroit aussi peu civilisé. Comme nous étions en territoire britannique, nous résolû-

mes d'être protocolaires et dans notre hôtel aux parois de paille nous nous mîmes en habit.

Après quelques instants d'attente, nous vîmes une étrange caravane déboucher du petit chemin, large de cinquante centimètres, qui conduisait à notre maison. Elle était composée d'un officier anglais en smoking aux couleurs de son régiment, à califourchon sur une mule, et entouré de tout un essaim de serviteurs noirs en robe blanche qui portaient des flambeaux et conduisaient trois montures sellées à notre usage. Nous enfourchâmes celles-ci, nous nous engageâmes dans l'étroit chemin et pendant trois quarts d'heure nous nous promenâmes à la file indienne, entre deux rangées d'herbes hautes de deux mètres cinquante pour la plus grande stupéfaction des léopards qui nous regardaient passer.

Nous finîmes par arriver devant un espace plus large situé devant une maison en pisé; sur le seuil nous attendaient le gouverneur et sa femme, celle-ci en grande toilette largement décolletée et c'est vraiment un des souvenirs les plus curieux que puisse laisser la vie africaine que celui d'un repas diplomatique où se coudoyaient officiers anglais, pères blancs et officiers belges, dînant d'une façon parfaitement britannique au milieu même de la brousse qu'illuminaient les lanternes agitées par les formes blanches des serviteurs zanzibarites.

Deux jours plus tard, nous campions sur les rives du lac Albert et un petit bateau à voiles nous conduisait après huit heures de traversée au poste congolais de Mahagi. Puis il nous fallut attendre les allèges, qui devaient nous permettre de nous rendre à Dufile, car une pirogue un peu considérable est parfaitement inconnue sur les bords du Nil où les arbres font presque toujours défaut.

Ces allées et venues, ces attentes, nous obligèrent à vivre pendant un mois dans la solitude qui règne dans le territoire du lac Albert. Autant le Victoria-Nyanza est riant et animé, autant les falaises grises du second, sa végétation pauvre, ses rives sans promontoires et sans baies, son horizon sans îles, lui donnent l'impression de tristesse d'un firth écossais.

En descendant le Nil de Mahagi à Dufile le paysage ne gagne pas en gaîté. Le fleuve est encombré de papyrus. Toutes ses îles en sont bordées. Vues d'une certaine distance, les lueurs claires des différents canaux finissent par disparaître et le fleuve ne présente plus que l'aspect vert d'une mer d'herbes. De l'embarcation rien ne peut s'apercevoir au delà des murailles qui limitent la vue de tous côtés et les seules diversions sont la rencontre de quelques ibis noirs ou d'un aigle pêcheur hiératiquement posé sur un des arbres rabougris de la rive. Parfois, là où le fleuve forme une crique, les bandes d'hippopotames qui y pullullent, se rangeaient en ligne pour nous voir passer.

En approchant de Dufile, le Nil change d'aspect; il se resserre, la vallée devient étroite et parfois le fleuve traverse d'anciens barrages, creusés par le temps dans les collines environnantes, qui près du Nil se dressent en véritables châteaux-forts de blocs amoncelés. Puis les îles disparaissent, le courant devient de plus en plus violent et la navigation impossible. Le fleuve traverse les chutes de Sikadidi où il tombe d'une hauteur d'une dizaine de mètres. Toute la masse d'eau se ramasse sur un espace de deux à trois cents mètres après s'être étalée en amont sur plusieurs kilomètres de largeur ; elle ne forme plus qu'un immense bouillonnement où des projections d'eaux alternent avec des vagues gigantesques.

Outre leur signification géographique, ces chutes ont une importance économique très considérable, puisqu'elles séparent le Nil en deux biefs dont l'un dépend commercialement des ports de l'Océan Indien, tandis que l'autre est vassal de l'Egypte et des ports de la mer Rouge.

Trois groupes de routes seulement amènent les caravanes vers le centre de l'Afrique et leurs points de départ ont constitué les villes historiques de Zanzibar, de Khartoum et de Saint-Paul de Loanda. A Léopoldville, qui insensiblement se substitue à la dernière d'entre elles, aboutissent les voies fluviales du Congo. La tradition des populations ababuas

établies au sud de l'Uelé sur l'Itimbiri rapporte que, il y a longtemps, ils firent la guerre à des blancs venus par le Congo, et elle ajoute comme détails caractéristiques qu'ils étaient armés de fusils à large bouche, les tromblons des XVIe et XVIIe siècles. Ces blancs, des Portugais. ont donc à cette époque étendu l'influence de la côte occidentale dans tous les affluents du Congo de Léopoldville aux Falls, mais ils se sont arrêtés aux premiers rapides qu'ils ont rencontrés.

Aujourd'hui l'Etat Indépendant réunissant par des chemins de fer les différentes portions navigables, a propagé cette influence dans la presque totalité des territoires qui constituent le bassin du fleuve.

Les caravanes de Zanzibar qui actuellement se servent presque toutes du chemin de fer de Mombaza, suivent parfois encore la voie de terre entre les deux grands lacs Albert et Victoria. Anciennement, les traitants arabes ne dépassèrent pas au nord le lac Albert et leur influence ne s'implanta réellement que dans l'Uganda et l'Unyoro. Le roi de ce dernier pays fut un des grands pourvoyeurs d'esclaves de Zanzibar. Nous avons rencontré près du lac Albert deux petits chefs qui s'étaient établis chez leurs ravisseurs et qui avaient été amenés prisonniers de Basoko, donc des rives mêmes du Congo.

Les maisons hindoues plus solides supplantent cependant les anciennes firmes arabes et leurs agents font concurrence dans tout l'Uelé aux Levantins des banques de Khartoum. Toujours à pied, ils vont acheter l'ivoire à de telles distances, qu'une pointe doit être portée souvent pendant deux mois avant de pouvoir être embarquée sur le lac Victoria.

C'est dans le dernier centre, c'est-à-dire à Khartoum, que naquirent les influences qui agirent sur le Haut Nil. Les Egyptiens de Gordon, puis les Madhistes, et enfin les Anglo-Soudanais implantèrent effectivement leur domination sur l'Equatoria et firent entrer de force leurs mœurs et leurs coutumes dans les habitudes indigènes.

Les Derviches surtout laissèrent une trace profonde chez les natifs du Nil, quoique actuellement on puisse remarquer que l'histoire des deux dominations

se confond dans leurs souvenirs. Beaucoup de chefs se rappellent avoir vu le Madhi; car, dans le but de bien ancrer sa domination, il les faisait amener à Omdurman, pour que la splendeur de la ville et la puissance du Prophète frappassent leur imagination.

Le Nil montre encore les ruines des anciennes forteresses derviches et égyptiennes. Dans l'intérieur, ces derniers mirent quelques postes, les Madhistes posèrent sur beaucoup de hauteurs les zéribas qui entouraient leurs villages de paillottes; mais de ces installations provisoires, il ne reste plus que les citronniers et les lilas qu'Arabi et Emin-Pacha firent planter.

Parmi les chefs indigènes, les noms arabes ne sont pas rares et sur le Nil même plusieurs portent encore le costume soudanais.

L'influence de Khartoum se fit sentir non pas seulement à l'est du Bassin de l'Uelé Ubangi où elle se répandait par la voie du Nil, mais aussi à l'ouest parce qu'une autre route, celle qui suit le cours du Bahr-el-Ghazal, y aboutit. Actuellement encore des traitants darfouriens font le commerce par cette voie, et il paraîtrait que le souci de conserver certaines prérogatives commerciales menacées par les nouveaux marchands grecs et hindous fut pour beaucoup dans la rébellion du sultan Djabir sur lequel ils possédaient une grande influence.

Du temps où les Derviches étaient encore établis dans le Bahr-el-Ghazal, M. de la Kéthulle. résidant chez Semio, essaya de nouer par son intermédiaire des relations avec un Sultan madhiste. Les bases d'un traité furent même rédigées. La lettre remise aux Derviches passa de main en main, fit tout le trajet de l'Ubangi à Khartoum, et parvint finalement au Madhi lui-même. Celui-ci obligea Slatin pacha, alors son prisonnier, à la lui traduire. Ce fut là un des seuls documents européens qui lui parvinrent pendant ses quinze ans de captivité et celui-ci lui apprit l'existence de cet Etat du Congo qu'il ne soupçonnait même pas.

L'histoire du cœur de l'Afrique comprend en premier lieu la conquête du territoire par les Européens

s'installant d'abord dans les trois grands centres économiques du pays, étendant ensuite leur domination en explorant chacun des trois groupes de routes qui s'y rattachent.

La fondation de l'Etat du Congo à l'embouchure du fleuve, celle de la Société est-africaine à Mombaza et l'occupation de Dars-es-Salam par les Allemands, enfin la prise et la reprise de Khartoum par les Egyptiens, les Madhistes et les Anglais, constituent le premier ordre de faits ; après quoi viennent les différentes explorations, les campagnes des troupes congolaises contre les traitants arabes de Zanzibar, et les Derviches d'Omdurman, la pénétration de l'Egypte au Soudan, les expéditions de Gordon et d'Emin, et toute la guerre madhiste.

Mais à côté de cette histoire, il y en a une autre : celle des Africains eux-mêmes. Si elle est peu connue, on y découvre cependant un fait très saillant : l'invasion du territoire par des peuples venus de l'Abyssinie, invasion qui s'effectue encore à l'heure actuelle, puisque les limites données en 1870 par Schweinfurth aux différentes peuplades ne correspondent plus à celles que l'on retrouve actuellement.

D'après les plus récentes recherches ethnologiques, la population noire de l'Afrique, abstraction faite des nains, se compose des Nigritiens répandus dans le Soudan et des Bantous répandus dans l'Afrique centrale.

A ceux-ci s'ajoutent les Abyssins et les Foulah-Sandé, deux races éthiopiennes, plus ou moins métissées avec les deux précédentes.

Depuis les temps historiques, aucune migration de Négritiens ou de Bantous n'a jamais été signalée, tandis que le massif abyssin a été le point de départ d'invasions dont les mouvements n'ont pas encore cessé à l'heure actuelle.

Sur le plateau situé entre le lac Victoria et la mer, les incursions des Massaïs se produisirent dès le XVIe siècle et les Portugais eux-mêmes subirent plusieurs sièges dans leur forteresse de Mombaza.

Les royaumes de l'Uganda et de l'Unyoro sont dus à des invasions du même genre.

Actuellement, les Italiens de Benadir ont à lutter contre les razzias des cavaliers gallas.

Dans l'Etat du Congo, les Asandés et les Mangbettus forment dans le bassin de l'Uelé un groupe compact dont le mouvement en avant ne s'arrête que devant la grande forêt, comme le firent les Francs en Belgique devant la forêt charbonnière.

Le Soudan est constamment troublé par les déplacements des Peuls que leurs expéditions guerrières ont conduits jusqu'à la côte occidentale de l'Atlantique.

Enfin l'équipée de Rabah et de son armée darfourienne, partant de la vallée du Nil pour arriver jusqu'aux possessions françaises du Sénégal, pourrait encore se rattacher au même ordre de faits.

La population vaincue, nigritienne surtout, tantôt a été réduite au servage comme dans l'Uganda, tantôt s'est maintenue dans les montagnes, tandis que les envahisseurs se répandaient dans la plaine; ainsi les Momvus, dont les uns se sont réfugiés dans les cavernes de la chaîne qui sépare l'Aruwimi de l'Uelé, tandis que les autres vivent sous une dynastie mangbéttu qui se maintient au moyen d'une petite armée de sa race. Les makrakas de l'Enclave de Lado, de race asandé, ont aussi de nombreux vassaux parmi les Nigritiens du Nil.

Ailleurs, les Nigritiens forment encore des groupes compacts comme les Chilloucks de Fachoda, les Baggaras du Bahr-el-Ghazal, les Baris du Nil, qui séparent les Asandés de l'Ethiopie.

Comme on le voit, l'ancienne population ne s'est pas laissée entraîner par l'envahisseur; celui-ci ne l'a pas chassée devant elle; il s'est, en quelque sorte, frayé un chemin et les premiers habitants semblent avoir réoccupé le terrain après son passage.

Aussi, comme les différents groupes de la race foulah sandé sont isolés les uns des autres et séparés même de l'Ethiopie, la cause de l'invasion ne peut se trouver dans la poussée que peuvent exercer les uns sur les autres des peuples échelonnés à partir du plateau natal. Elle doit être trouvée dans la constitution

même de la race, dans sa mentalité, dans ses institutions.

*
* *

Les Asandés habitent un territoire dont certaines parties rappellent l'aspect de l'Uganda. Ailleurs les massifs qui bordent les rivières deviennent plus touffus et présentent un inextricable enchevêtrement de lianes et d'arbres dont les dômes se réunissent à la partie supérieure.

Quelques-uns d'entre eux, surtout ceux dont le tronc au lieu d'avoir la forme d'une colonne se divise en plusieurs nervures, s'élèvent, sur leurs racines, et le tronc quitte la terre pour ne commencer qu'à deux ou trois mètres plus haut par la réunion des supports qui le maintiennent.

Sous une véritable voûte, dans une galerie d'ombre et de tranquillité, les rivières étalent une eau claire et fraîche sur un lit sablonneux. Ailleurs un courant peu rapide donnera naissance à un marais au-dessus duquel s'élève alors une forêt de palmiers ou de raphias. Entre ces massifs s'étendent de grandes plaines recouvertes d'une herbe haute et serrée.

Ce territoire est peuplé d'une race qui intéresse plus l'Européen, d'abord parce qu'on retrouve chez elle presque toutes les qualités et presque tous les défauts que notre jeunesse a admirés dans les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper et, ensuite, parce que leur type d'homme réalise plus notre sens de la beauté.

Le teint est clair, presque cuivré, le nez droit, proéminent, très fin et très étroit; les yeux en amande et les lèvres peu épaisses.

Ils sont habituellement grands et minces, les attaches sont fines, le visage allongé et en ovale. Plusieurs portent la barbe. Leur chevelure n'est plus aussi crépue que celle du nègre.

Leur facies est plutôt sémitique et rappelle quelque peu celui de certains anciens Egyptiens, qui avaient, comme eux, une origine éthiopienne.

Les chefs réalisent ce type avec le plus de pureté,

car dans les classes inférieures, des métissages avec les Nigritiens l'ont profondément altéré.

Je me rappelle avoir reçu la visite tout près de la frontière soudanaise, d'un jeune chef nommé Dika qui, avec sa fine moustache, sa barbe en pointe et son masque bronzé, semblait un Henri IV descendu du Pont-Neuf! Je le remarquai surtout pour la réelle élégance avec laquelle il portait un costume d'allure mi-européenne et mi-arabe qu'il s'était façonné lui-même.

Ce goût, entendu d'après nos idées, se retrouve dans toute la race et est inné chez eux, même chez les plus jeunes. Ils n'ont pas ce souci du grotesque et du ridicule qui semble pour le nègre une véritable obsession.

Les attitudes sont nobles et leur moindre degré d'obséquiosité étonne quand on est habitué aux allures serviles des noirs. L'image des jeunes chefs asandés qui, après nous avoir quittés, disparaissaient par les sentiers de la brousse, d'un pas élastique et rapide, en chargeant vaillamment leur fusil sur l'épaule, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Cette habitude de ne pas laisser à d'autres le soin de porter leurs armes les rapproche de notre vieil idéal de courage et de force physique, alors que le nègre se décharge au plus vite de tout son attirail sur le premier venu et se contente en philosophe de la jouissance matérielle de marcher à l'aise.

A beaucoup de points de vue, leur tempérament violent, autoritaire, expansionniste les place plus près de notre mentalité que celui du Nigritien, bon enfant, toujours satisfait de son sort, dont l'idéal ne s'éloigne pas du petit horizon qu'il s'est tracé.

Le Nigritien a le type classique du nègre. La peau est absolument noire, les cheveux sont crépus, le nez large et aplati, le front bombé et souvent fuyant, les lèvres épaisses et projetées en avant, et la taille très haute. Dans la race bantou qui occupe le bassin du Congo, le facies reste le même, mais le teint est plus clair et la taille moins élevée, ce qui est peut-être dû à un métissage avec les races primitives de nains à peau cuivrée ou complètement jaune comme les

Boschimens du Cap, races pillardes qui se sont réfugiées dans la grande forêt équatoriale et dont on ne peut voir que de rares spécimens.

Nigritiens et Bantous possèdent dans les traits une mobilité qui contraste avec la physionomie plutôt grave des Asandés. Leur faconde intarissable, l'exubérance de leurs gestes, leurs roulements d'yeux les en feraient distinguer encore si les caractères physiques ne les différenciaient pas suffisamment.

J'eus le loisir d'étudier les représentants de cette race qui habitent les rives du Nil au nord du lac Albert et la haute vallée du Yei. Les plus intéressants parmi eux sont les Lugwarets.

Ces indigènes ont repoussé l'invasion madhiste, la seule qui se soit approchée d'eux et à part la domination congolaise, qui ne dure que depuis quelques années, n'ont jamais eu de contact avec le reste du monde.

Ils habitent le plateau que les anciens explorateurs appelaient les Montagnes Bleues, et qui au N.-O du lac Albert constitue ce nœud hydrographique d'où partent vers le Nil le Yei, vers le Congo l'Arruwimi et les rivières dont la réunion forme l'Uelé, la Dungu et le Kibali.

Les hautes vallées qui y mènent ont l'aspect cyclopéen de tous les paysages granitiques. Les cimes n'ont pas cet apparence de ruines qui caractérise les autres montagnes mais, solidement assises, elles présentent une surface arrondie et polie par le temps. Les rivières coulent en cascades sur de grandes plaques de gneiss. Vers le Nil, ce ne sont que larges terrasses au milieu desquelles surgissent de gigantesques massifs de granit noirs et dénudés qui semblent un immense troupeau de pachydermes géants. Vers le Congo, les vallées de l'Uelé s'étendent en pente douce jusqu'aux plaines congolaises.

Dans les montagnes, les bouviers noirs conduisent leurs troupeaux, formés de bêtes de petite taille aux cornes courbes. La plupart sont encore des enfants, armés d'une simple baguette. Ils ne s'enfuient nullement à l'approche du blanc et ce tableau a quel-

que chose de la simplicité antique d'une églogue virgilienne.

La route s'étend le plus souvent entre de véritables champs et le pays offre parfois l'aspect de Manteau d'Arlequin comme nos campagnes civilisées. L'agriculture offre peut-être dans l'Uganda plus d'apprêt, plus de coquetterie, mais ne donne jamais une telle proportion d'espace cultivé. Ce qui caractérise le plateau et le fait paraître moins sauvage que d'autres régions, c'est que l'herbe n'y a pas sa hauteur africaine et ne croît pas beaucoup plus fort que celle de nos prairies. De temps à autre, on aperçoit les villages indigènes formés de misérables huttes d'un mètre de haut et entourées d'une haie de troncs d'arbres, parfois vivants, qu'on appelle zériba.

Les noirs, qui habitent ces taudis, ont encore conservé les mœurs de l'époque patriarcale. Leur industrie est le produit de leur civilisation. Eux-mêmes l'ont amené à ce point de perfectionnement sans rien emprunter comme modèles à leurs voisins.

Ailleurs, l'influence étrangère modifia les armes, les vêtements, les instruments de musique. Elle laissa trace de son passage dans tout ce qui est extérieur, dans ce que l'indigène pouvait acheter ou imiter.

Cependant elle changea peu la façon de vivre et de se comporter des habitants. L'étranger ne fut jamais représenté que par des marchands que la méfiance des indigènes tenait à l'écart des villages, et là où il fut le maître, il se mêla peu à la vie des populations qu'il gouvernait.

Au point de vue religieux l'Asandé ne présente pas de notable différence d'avec le nègre soudanais. Le fond reste le même puisque la dose d'islamisme n'y est guère plus forte et que les pratiques primitives sont identiques.

Tout au plus, dans leur superstition, le désir de savoir l'avenir les préoccupe-t-il davantage; et l'influence qu'ont sur leurs actions le mauvais sort est contrebalancée par celle des oracles qu'ils consultent presque journellement.

Chez l'Asandé, qui semble plus avancé cependant,

l'anthropophagie règne toujours, alors qu'elle est tout à fait inconnue chez les Niliens même les plus arriérés.

Comme engins, comme armes, ils sont au même point, quoique cependant, dans leur emploi, les caractères de race se font sentir par une prédilection du Nilien pour l'arc et les flèches, tandis que l'Asandé, au tempérament agressif, leur préfère la lance.

La harpe asandé, leur couchette semblent avoir été empruntées aux Egyptiens et leur industrie du fer n'est guère plus florissante que celle des Momvus (Nigritiens) auxquels ils achètent généralement leurs armes.

Le fer, dans toute cette région, doit être d'un emploi relativement récent, puisque l'on retrouve fréquemment à la surface même du sol, dans certaines cavernes, des haches taillées dans un oxyde magnétique très riche en métal.

En tant qu'agriculteur, l'Asandé possède rarement des champs aussi bien tenus que ceux des Lugwarets.

Il semble donc que l'état de civilisation des deux races est identique au point de vue matériel et que c'est bien dans une différence de conception de l'état social qu'il faut chercher la cause de l'invasion des uns et du recul des autres.

***

Parmi les Nigritiens, les Lugwarets et les races des plateaux n'ont jamais eu à se réunir pour résister à un ennemi commun. Aussi, aucune cohésion n'existe-t-elle dans la tribu. L'indigène plante sa case auprès de ceux qui lui plaisent, passe d'un village à l'autre avec la plus grande facilité. Le chef ne possède jamais de force armée, lui permettant de faire respecter son autorité, qui ne se base souvent que sur une idée religieuse.

Les sorciers qu'ils appellent les chefs de la pluie ont une importance très naturelle chez des gens qui ne vivent que du produit de leur sol, et pour qui le

végétal est la base de la nourriture. Leur science est toute d'observation et se base sur les migrations des oiseaux et d'autres faits de ce genre. Il est à remarquer que leurs villages sont toujours placés au flanc des montagnes dans des endroits où, par suite de la direction des vents régnants, les nuages doivent se déverser. Lorsque la terre s'épuise, ils cherchent à se déplacer, mais la pluie ne les suivant pas ils retournent le plus tôt possible à l'ancien endroit.

Le recouvrement des récoltes et la surveillance des troupeaux, possédés en commun, se font sous l'autorité des chefs qui n'accaparent pas cependant la totalité des vivres pour les distribuer à leur guise. Le travail une fois terminé, tout est partagé et tout lien disparaît momentanément.

Aussi la vie d'un poste s'en trouve-t-elle complètement changée. Ailleurs l'achat des vivres se fait en quelque sorte en gros, tandis qu'ici, il faut s'adresser à une multitude d'individualités isolées.

L'influence d'un pouvoir quelconque est tellement précaire que l'on raconte même que dans ce pays aux mœurs pures, où la mode ne fait pas encore sentir ses exigences, le vainqueur du pays avait offert un pantalon à chacun des indigènes que la rumeur publique lui désignait comme étant des chefs.

Ne se doutant pas des usages du pays, habitué aux petits potentats de l'Uelé, il ne s'était pas aperçu de ce manque aussi absolu du principe d'autorité. Dans ces conditions, le rôle de chef, c'est-à-dire celui d'Etat-tampon entre un homme qui veut introduire certaines idées et des indigènes qui ne veulent rien entendre, manque absolument de charme et, on prétend que beaucoup des soi-disant chefs, peu soucieux des grandeurs de ce monde, préférèrent rentrer dans l'obscurité et spontanément allèrent rendre à l'envahisseur ce pantalon qu'ils croyaient être l'insigne de leur dignité.

Là où la domination égyptienne et madhiste a été implantée, là aussi où le Nigritien est en contact avec des Asandés, les habitudes patriarcales se sont perdues et le péril força les noirs à se grouper pour défendre leurs intérêts. D'un autre côté, l'influence du

maître poussa à l'autoritarisme vis-à-vis de ses sujets, le chef indigène soutenu qu'il était par la force de celui dont il était l'ami.

La cohésion des différentes tribus augmenta. Mais on sent parfaitement dans tout ce pays que ce groupement hâtif des individus ne repose pas sur une base solide. Les associations se font, se défont, se transforment sans règle sur la foi de certaines superstitions; une suite de mauvaises récoltes, quelques malheurs successifs et un chef, de puissant et riche qu'il était, devient pauvre et misérable.

Comme chez le Lugwaret la base de l'association est le travail en commun pour la récolte des vivres ou la possession des troupeaux; mais ici l'homme s'est soumis au chef, vit dans sa ferme, si je puis parler ainsi, et lui laisse la direction de son travail en échange de la protection et de la nourriture qu'il lui octroie.

L'homme devient donc la base de la richesse et les chefs cherchent naturellement à s'enlever les uns aux autres leurs travailleurs; ce qui n'est pas fait pour augmenter la cohésion des différents groupes.

Les Nigritiens vivent en zéribas, c'est-à-dire qu'ils groupent les cases d'un village dans une même enceinte formée de troncs d'arbres.

Ils forment ainsi des agglomérations relativement considérables; mais, tout en étant communistes de tempérament, ils ne parviennent pas à créer un véritable état, parce que constituant une force suffisante quoique faible par village, ils n'ont pas intérêt immédiat à se confédérer. Vivant trop de la vie les uns des autres, ils ont tendance à traiter comme étrangers ceux qui ne les touchent pas d'aussi près et leur horizon ne s'étend pas au delà de leur village. Aussi, lorsqu'une zériba devient trop populeuse et qu'une seconde se forme non loin d'elle, elles ne restent pas longtemps réunies sous le même chef et tendent rapidement à s'isoler l'une de l'autre.

Loin de former des agglomérations comme le précédent, l'Asandé éparpille le long des rivières les groupes de cases nécessaires à une famille, à assez forte distance les uns des autres.

Pas de zériba pour les entourer. Aucune précaution n'est prise pour les mettre à l'abri. Je parle évidemment de l'attaque de l'homme, car, infiniment mieux construites, elles sont parfaitement à l'abri de celle des fauves.

Ce mode d'existence donne à l'indigène une insouciance plus réelle vis-à-vis du danger et une plus grande individualité.

Plus de travail en commun; chaque famille pourvoit à sa nourriture et fait les provisions qu'elle juge suffisantes. Le chef n'en a cure et se contente d'exercer une protection toute militaire et de trancher les différends qui surgissent entre ses sujets.

De plus, le noir a encore l'esprit trop inculte et pour ces raisons, si l'aspect extérieur de la vie indigène a pu être transformé, il n'y a pas encore eu d'influence réelle sur la mentalité des peuplades africaines.

Au point de vue religieux, les Musulmans durent faire preuve d'un certain prosélytisme, car beaucoup de noirs ont encore une teinte d'islamisme dont les théories s'accordent facilement avec leur fatalisme naturel. Allah est le terme qu'ils emploient pour désigner la divinité. Mais il ne fut jamais qu'un mot qui synthétisa les anciennes idées animiques et, comme culte, les vieilles pratiques furent partout conservées.

Ainsi, en descendant le Nil, quelque temps après le coucher du soleil, j'entendis les cris que poussaient en chœur tous les habitants d'un village. C'était le salut de la peuplade à la nouvelle lune qui apparaissait au firmament.

En l'honneur d'Allah on renverse un peu de liquide qu'on va boire, et des offrandes sont envoyées là où existe un autel renommé. Certains arrivistes se servent de cette situation pour faire leur carrière. L'un d'eux, nommé Adet, avait bâti sur une montagne un autel de pierre, qu'il appelait la maison d'Allah. Cet homme se promenait porteur d'une baguette ornée d'une petite fourche de fer, emblème de son pouvoir, et menaçait les indigènes de ses foudres lorsqu'ils ne lui apportaient pas des présents.

L'affirmation de son autorité ne se fit pas sans peine et l'autel fut un jour renversé par un autre chef peu soucieux du caractère religieux du premier. Mais le madré personnage tint bon, et de simple indigène il était devenu, quand je l'ai rencontré, un des plus importants chefs du Yei.

Ce qui constitue là-bas la partie principale de leur religion, celle qui a sur leur existence la plus grande influence, c'est la croyance au mauvais sort, c'est-à-dire au pouvoir qu'ils attribuent à certains d'entre eux de faire naître la maladie, de faire tomber la pluie et même de lâcher les bêtes fauves. Chaque fois que les léopards se rapprochaient des villages, ce qui a lieu régulièrement quand la chasse devient mauvaise à cause de la hauteur des herbes, les noirs voulaient à tout prix faire arrêter un des chefs auquel ils croyaient la puissance de lâcher ou de retenir les bêtes fauves. Comme à Yei, les indigènes étaient obligés de venir faire juger par le chef du poste les différends qui s'élevaient entre eux, il se passait peu de mois sans qu'un prétendu sorcier ou jeteur de sort ne nous était amené auquel les plus effrayants forfaits étaient reprochés. D'après les noirs il aurait fallu les occire séance tenante et puisque telle ne pouvait être notre intention et que nous ne pouvions les renvoyer dans leurs villages, il se forma auprès du poste une cité de sorciers où ces malheureux étaient recueillis, cité qui causait la plus grande frayeur aux alentours.

L'essaimement continuel des familles asandés les pousse à gagner du terrain. De plus, chacune des installations est précaire et le frottement perpétuel avec les voisins doit obliger toutes les individualités isolées à se grouper pour se protéger les unes les autres. Dans cette situation, un Etat fort et puissant leur donne beaucoup plus l'appui moral et matériel qu'elles lui réclament.

D'ailleurs, comme le sultan n'entre pas dans les détails de la vie quotidienne, rien n'empêche sa juridiction de s'étendre sur un territoire assez étendu.

De par la constitution de la vie familiale, le Nigritien doit arriver à un ensemble de villages parfaite-

ment isolés, tandis que l'Asandé doit arriver à constituer des Etats organisés et d'une certaine stabilité.

L'idée de l'Etat, du groupement des guerriers sous un même potentat existant, la division du territoire en provinces ayant à leur tête des chefs de moindre importance avec pouvoirs militaire et judiciaire moins étendus n'était évidemment qu'un perfectionnement naturel du principe primitif.

Ces populations aboutissent donc à un état social tout à fait en concordance avec notre ancien esprit féodal.

L'Uganda forme le royaume bâti de cette sorte dont le développement est le plus avancé. Les dix différentes provinces qui le composent ont toutes une dynastie déterminée.

Actuellement une cause religieuse les sépare puisque chacun des chefs qui les dirigent, a adopté une des religions catholique, protestante ou musulmane et l'a imposée à ses sujets.

Tous obéissent au roi établi à Kampala, actuellement sous la tutelle d'un conseil de régence, à cause de son jeune âge. Le territoire des différentes provinces se divise en districts ayant aussi à leur tête des fonctionnaires héréditaires, et en toute dernière ligne vient le chef de village qui a quelque analogie avec nos bourgmestres.

Les Anglais se sont bien gardés de bouleverser cette hiérarchie et ne font sentir leur influence que par l'intermédiaire du conseil de régence.

Pour entretenir la route carossable du pays, ils subsidient les grands feudataires sur le territoire desquels elle passe.

Le principe d'hérédité s'est ancré d'aussi forte façon parce que dans l'Uganda, la population soumise s'est fusionnée avec la population conquérante dont le type pur ne se retrouve plus que dans les classes élevées.

Cette superposition de deux peuples devait faire naître nécessairement un esprit de caste qui n'est qu'une conséquence de l'esprit de race inné chez les êtres mêmes les plus arriérés.

Chez tous les peuples dérivés de la race éthio-

pienne, l'idée d'hérédité trouve sa place toute indiquée puisque la situation spéciale du chef nécessite un apprentissage. Elle est moins importante chez le Nigritien puisqu'il ne recherche comme maître que celui qui lui donnera le plus sûrement le bien-être matériel et qu'il est toujours prêt à l'abandonner si un hasard fait qu'il n'accomplit pas sa promesse.

Chez les Asandés, dont le territoire va du Nil à l'Ubangi et de l'Uelé à la boucle du Bahr-el-Ghazal, une seule famille, celle des Avunguras, donne des chefs indépendants.

Parmi les nombreux fils d'un Sultan, seuls sont habiles à lui succéder ceux qu'il aura eus de sa femme avungura; l'aîné prendra alors sa place et les autres recevront un apanage, mais en devant reconnaître la suprématie du premier.

C'est au moment du danger que l'on voit se réunir tous les hommes libres sous la conduite du Sultan et, d'après ce que j'ai pu remarquer, il est à supposer que des exercices militaires doivent être faits de temps en temps.

La mise sur pied de guerre d'une armée africaine devrait être, d'après nous, une chose confuse et peu réglementée. Je fus surpris de voir tout au contraire la facilité avec laquelle elle pouvait se réunir à date fixée en un point quelconque de son territoire.

Le hasard me favorisa, en ce sens qu'un rassemblement occasionnel de troupes au poste de Doruma avait poussé à réunir ses guerriers le Sultan Bafuka, l'un des deux chefs qui participèrent au combat de Redjaf, sous la conduite du commandant Chaltin.

Voulait-il nous servir d'auxiliaire, était-ce une précaution à tout hasard, nous n'en sûmes jamais rien. Toujours est-il que me trouvant justement en route, je vis de tous côtés les Asandés passer, chargés de leurs lances et de leur bouclier, et suivis de leur femme portant les vivres.

Ces gens allaient à une allure tenant le milieu entre la marche et la course qui devait leur faire faire 7 à 8 kilomètres à l'heure et soutenaient ce pas pendant près de dix heures par jour. Entre le moment où les messagers étaient partis pour porter la

nouvelle de la mobilisation et l'arrivée des hommes, il n'avait pas dû s'écouler plus de quarante-huit heures alors que certains des villages étaient distants du point de rassemblement de plus de cent kilomètres.

Le camp qu'ils avaient constitué avait ses gardes et ses sentinelles. Les différentes bandes avaient placé leurs logements en étoile autour de l'habitation du Sultan auprès duquel veillaient les fusiliers.

Le jour où nous lui rendîmes visite (notre troupe n'était séparée d'eux que par une rivière), le Sultan nous présenta ses parents et ses vassaux, nous citant leur nom, celui de leurs ascendants, celui du cours d'eau auprès duquel se trouvait leur demeure ainsi que souvent un fait saillant de leur vie, une particularité de leurs qualités.

Après cette scène homérique, un millier d'hommes rangés autour de nous chanta un chœur en notre honneur, un chœur où l'un des chefs hurlait les notes élevées du solo tandis que la masse reprenait le refrain sur un ton grave avec accompagnement de cloches de fer et de tambours.

Ensuite la troupe se dispersa dans la brousse et nous nous plaçâmes pour examiner la manœuvre au haut d'une termitière.

De très loin, nous vîmes les boucliers qui seuls dépassaient l'herbe, venir vers nous à une allure vertigineuse, se suivant à la file indienne par fraction de dix à vingt.

Puis, à une cinquantaine de mètres de nous, les derniers rangs serrèrent sur les premiers de façon à ne plus former qu'une épaisse muraille hérissée de lances sur cinq ou six hommes de profondeur.

Les différents chefs s'étaient au dernier moment noyés dans le flot des lanciers. Seul, devant le rang, bien en évidence, le frère du Sultan, magnifique noir d'une taille de six pieds et d'une carrure de grenadier, enlevait toute cette charge qui nous dépassa en poussant des hurlements sauvages.

*
* *

De toute cette étude, nous pouvons conclure que le problème de l'ethnologie africaine ne se présente pas d'une façon simpliste comme on pourrait le supposer.

Les noirs ne constituent pas une seule et même race et leur degré de civilisation n'est pas partout le même.

A côté des petites bandes nomades des nains, nous rencontrons les grosses agglomérations communistes des populations nigritiennes et bantous et, au haut de l'échelle, l'organisation féodale des états asandés.

Ce n'est pas, parce que, se trouvant dans un pays où la conservation des objets est précaire et où pour cette raison, leur industrie s'est peu développée, ce n'est pas parce que leur droit n'est pas écrit, qu'il faut les considérer comme étant tous des primitifs absolus.

Tous ces peuples possèdent un Code, un système de propriété, un contrat de travail qui leur est particulier. Le terme « esclave » a une signification là où chacun pourvoit à sa subsistance, mais ne peut en avoir là où tout le travail se fait en commun.

Ici le sol est la propriété spéciale d'un indigène et par-dessus tout s'exerce cependant l'autorité supérieure du chef; ailleurs, au contraire, la notion Etat et la notion propriété se confondent dans une même idée.

On ne peut mettre sur le même pied un misérable chef de nains et le potentat obéi d'un peuple dont l'organisation politique est déjà avancée.

Les sociétés africaines sont embryonnaires; mais elles existent et pour les faire évoluer vers un état plus avancé de civilisation, il faut connaître le point où elles sont arrivées et ne point bâtir toute une législation qui fasse abstraction de celle qui existe déjà.

La coutume indigène est celle que l'habitant respecte, qu'il connaît et d'après laquelle il vit; juger ses actes en se basant sur un Code européen serait pousser à la désorganisation de la famille et de la société.

Ce sont là les remarques que je fis en étudiant les peuplades qui habitent la partie congolaise de l'an-

cienne Equatoria d'Emin Pacha, ce qu'on appelle aujourd'hui l'Enclave de Lado et la zone de la Gurba Dungu. Je me trouvais en présence de deux peuples de race différente mais habitant cependant un pays ayant même aspect, une région de plaines couverte de hautes herbes et dépourvue de forêt.

En effectuant mon retour par l'Uelé, l'Itimbiri et le Congo, je laissai bientôt derrière moi ces vastes horizons de montagnes et ce pays de brousse sillonné de rivières marécageuses. Les populations qu'on rencontre ensuite, présentent encore les mêmes types, elles habitent, par contre, une Afrique toute différente de la précédente, l'Afrique de la grande forêt, et le caractère tout spécial de leur territoire a mis son empreinte sur leur mentalité.

A mesure qu'on descend l'Uelé la forêt se fait plus dense, la végétation change du tout au tout, les borassus disparaissent pour être remplacés par les palmiers qui constituent dès lors les seules notes claires sur le fond du feuillage vert sombre. Plus de papyrus dans les marais, mais un fouillis de plantes de tous genres, d'arbres et de lianes. La rivière coule entre deux épais rideaux qui vont depuis l'onde jusqu'à la cime des arbres. Parfois, comme sur la Likati, où la rive est escarpée et taillée à pic dans le roc, ils forment des festons fantastiques qui descendent jusqu'à l'eau devant toute la muraille de rochers.

Les fleurs sont rares, la verdure a toujours la même nuance et le paysage devient lassant de monotonie sauf lorsque des îles rocheuses, où les palmiers abondent, viennent distraire les yeux. Aux rapides il prend un caractère imposant. De tous ceux que j'ai vus le plus remarquable comme étendue et comme violence du courant est celui de Siasi entre Bima et Bomokandi.

Au lieu de se diviser en de multiples bras, l'Uelé traverse un barrage de rochers au sortir duquel il forme un large épanouissement de 7 à 800 mètres qui permet d'embrasser du milieu de l'eau, la rivière en amont et en aval ainsi que les collines abruptes qui en forment les bords.

Les noirs nous conduisirent d'abord de la rive gauche à la rive droite en nous faisant défiler devant toute la largeur du barrage; puis ils profitèrent d'un chenal à courant moins violent pour nous lancer dans un archipel de petites îles rocheuses surchargées de verdure. C'est en passant auprès d'elles que nous nous rendîmes compte de la vitesse vertigineuse avec laquelle nous avancions.

Ensuite, ils dirigèrent la pirogue vers le centre de la rivière et nous remontâmes le courant.

Par suite de la violence même des eaux, il existait là un contre-courant et il n'est pas de sensation plus singulière que celle de se voir attiré par les vagues toutes bouillonnantes d'écume qui marquaient le centre du rapide.

L'embarcation fit une nouvelle conversion vers la droite et s'engagea dans les eaux tumultueuses qui sortaient de la passe principale et, après quelques secousses, aborda avec tranquillité la rive d'où nous étions partis quelque quinze cents mètres plus haut.

Un voyage d'un mois en pirogue se poursuit sans qu'on éprouve une réelle lassitude à cause de cette inconscience de la valeur du temps qui fait le fond du caractère du noir et qui envahit aussi la mentalité de l'Européen.

Avec l'insouciance du lendemain, elle forme les traits saillants qui différencient de nous les peuples équatoriaux. Elles s'expliquent par l'influence du milieu.

Dans un pays où les saisons existent peu, où les journées sont toutes pareilles, puisque le mauvais temps ne se manifeste qu'en orages et en bourrasques et n'éclipse le soleil que pendant un instant, la sécurité du lendemain se fait plus grande. D'autre part, le paysage reste toujours vert, toujours immuablement identique à lui-même et la nature ne changeant pas, l'homme ne voit pas d'une manière tangible le temps passer autour de lui.

Ces influences lui donnent une gaîté de caractère, une philosophie vis-à-vis des vicissitudes de la vie et une soumission fataliste à la destinée vraiment prodigieuses.

Pourtant la monotonie du paysage rejaillit sur la compréhension du seul art qu'il connaisse, la musique. S'il possède une justesse d'oreille et un sens musical lui permettant sans aucune notion réelle de reproduire avec une seule corde des airs européens, son harmonie à lui se caractérise par la répétition constante de la même phrase sur un ton toujours triste et avec un rythme plutôt lent.

Cette impression de tristesse que donne l'immutabilité des choses environnantes est encore plus profonde dans la forêt équatoriale.

Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, un enchevêtrement inextricable de lianes et de plantes vivaces; entre les imposantes masses des géants séculaires, il n'y a sur le sol que quelques végétaux graciles et élancés.

Les arbres, dont les troncs sont beaucoup moins gros, proportionnellement à leur hauteur, que les chênes et les hêtres de nos forêts, s'élèvent à des hauteurs fantastiques à la recherche de la clarté solaire et avec les lianes qui descendent en droite ligne, ils forment les minces colonnes d'une énorme voûte.

Toute la vie s'est réfugiée à la surface et ce n'est qu'à l'endroit où quelque rivière creuse son profond sillon que la voûte s'infléchit en un écroulement de verdure, entraînant avec elle les bandes de singes et de cacatoès bavards. Elle forme alors un gigantesque rideau fleuri, comme si la nature voulait cacher à la lumière du jour cette cathédrale gothique qu'on appelle la grande forêt équatoriale.

C'est le jour où j'en sortis, le jour où je montai dans la pirogue qui devait me conduire au steamer du fleuve, que j'eus véritablement l'impression de quitter l'Afrique.

Un hasard avait réuni là une cinquantaine de vieux soldats qui m'avaient suivi depuis deux ans, ainsi que l'un des serviteurs que j'abandonnais.

En quittant tous ces noirs qui avaient formé toute ma société jusque là, société qui possède plus de charme qu'on ne pourrait le croire, qui avaient partagé parfois les mêmes dangers et surtout les mêmes privations, j'eus une sensation de profonde mélan-

colie en songeant que tout ce monde allait disparaître et se disperser pour jamais.

Ce n'était pas la feuille de la vie que l'on tourne avec insouciance parce que, comme le cadre reste le même et que les mêmes êtres vous entourent, on ne sent pas que quelque chose s'est brisé, c'était plutôt celle que l'on arrache brutalement parce que les gens qui y ont vécu n'ont jamais pu vous comprendre et que ceux qui pouvaient vous comprendre n'en ont jamais rien su. Et c'est pourquoi lorsque j'ai vu, avant de monter en pirogue, toutes ces mains noires se tendre vers moi, c'est avec une émotion réelle que je les ai serrées.

Lieutenant DUWEZ.

A UN AMI

A René Wédekind.

Or, je ne sais vraiment pourquoi je pense à toi,
Pauvre ami de jadis, enfant triste avant l'âge,
Parti, sans nous revoir une dernière fois,
Vers des pays d'exil et de fièvres sauvages.
Je ne sais, par ce calme après-midi d'avril,
Pourquoi ton souvenir oublié me remonte?
Peut-être, dans ma joie entière, se peut-il,
Que je compare nos destins et que j'ai honte.

Tandis que je m'abreuve au soleil et qu'embaume,
Émane et danse et vibre et tourne autour de nous
La vie intense et que la joie étend son baume
Sur notre cœur incendié de jeunes fous;
Tandis que je m'étends au cœur tiède des dunes
Et que je filtre lentement entre mes doigts,
Crésus indifférent d'une étrange fortune,
Le sable d'or liquide où s'arrête parfois
Le sourire ingénu d'un coquillage rose,
Dans ce calme bonheur, soudainement confus,
Je sens monter ton souvenir d'entre les choses,
Et me voici songer à l'ami que tu fus.

Tu reposes là-bas, dans des steppes d'oubli,
Étendu à la hâte à quelques pieds sous terre,
Et je t'évoque simplement, comme en un lit,
Un enfant triste à qui l'on a dit de se taire.

Sans parents et sans fleurs, sans larmes, sans amis,
Sans une main qu'on presse et sans que l'on vous plaigne,
Sans qu'on t'ait pu sourire et sans que l'on t'ait mis
Un peu de mousse fraîche à ta fièvre qui saigne.

Je ne sais quelle fleur vient d'éclore au jardin,
Dans le coin à l'écart où reposent les cendres,
Et pourquoi, maintenant, je m'arrête soudain
A cette fleur qui fut ton âme jeune et tendre.

Sans doute avons-nous tous ainsi d'obscurs défunts,
Dignes de nos regrets et que nous oubliâmes,
Qui viennent ranimer un jour de leur parfum
Le chagrin qui pensif attendait dans nos âmes.

Et c'en est fait ; je te consacre ma gaîté,
Je réveille pour toi ma tristesse engourdie
Et je rentre t'écrire, humblement affecté,
Ces vers que je te dois et que je te dédie.

Le 30 avril 1908.

CERTAINS SOIRS

Je suis allé ce soir m'accouder à des ponts :
J'ai regardé longtemps les gestes que se font,
Dans le silence obscur, les bras des sémaphores
Et soudain leurs grands yeux, verts ou rouges, se clore.

Que suis-je venu faire ici? Passer le temps?
Oui, parfois je m'accoude à des ponts et j'attends.
. . . .

Formidable, là-bas, un train s'annonce et gronde;
Il accourt, semble-t-il, ainsi du bout du monde;
Il charge et, trépidant de désirs, pousse un cri
Que le fidèle écho lui retourne attendri.

Mais tout à coup, superbe, au tournant de la voie,
Au front triste du soir, s'allume un œil de joie.
C'est le retour, tumultueux et colossal,
Après un long exil, vers le pays natal.
La fumée a l'aspect des mouchoirs ou des voiles
Qu'au retour on agite au bout d'un bras fiévreux
Et le brasier, éblouissant et généreux
Semble semer, entre les rails, des flots d'étoiles.
. . . .
Et maintenant je tremble et je ris et j'ai peur,
Déjà le train sur moi court à toute vapeur.
. . . .
Il a passé, terrible, et soudain je me pâme. . . .
Il me semblait que tout le train m'entrait dans l'âme.

MARCEL ANGENOT.

DANS LE MONDE
DES HUMBLES

I

LA BEAUTÉ DES FAUBOURGS

Certains quartiers de Bruxelles ont une beauté spéciale qui exprime une étonnante force de la vie. Ce sont ceux qui abritent le labeur, la joie et le repos des gagneurs de pain.

Ils forment un décor où se jouent mille drames de l'existence. Leurs maisons et leurs ateliers racontent le temps qui fut et l'avenir qui vient, parce qu'il faut chercher le prologue des destins futurs de l'humanité, dans le monde du travail et là seulement.

Tout se résume à la vie populaire. Celle-ci synthétise derrière les aspirations d'aujourd'hui, les certitudes de demain.

Si l'on avait le sens vrai de la vie, si l'on souhaitait d'en admirer les beautés, on dédaignerait le spectacle faux du populaire en joie pour celui de la vie vaillante de tous les jours. Celle-là seulement est vraie. Ses tristesses et ses lassitudes ont plus d'attraits et de sincérité que le luxe puéril des beaux dimanches, lorsque les rues des quartiers pauvres lâchent leurs familles vers le plein air des boulevards et des parcs ou le zinc des cabarets où l'on boit les alcools poivrés et les bières notoires.

Aux heures du travail, lorsque les sirènes d'usines annoncent le début ou la fin du travail, lorsque l'armée ouvrière envahit les chaussées, c'est tout le monde

du sentiment et de l'action qui surgit. L'âme de l'avenir chante, dans les bruits qui montent des rues.

A tout destin il faut le décor où il s'exalte, l'ambiance où il est, avant tout, lui-même.

Humbles rues des quartiers pauvres, cours malsaines cachées derrière la menteuse enseigne des façades neuves, impasses oubliées, taudis obscurs des greniers et des caves, c'est dans vos murs étroits où misère, famine et maladie font bon ménage qu'il faut chercher les vrais soucis et la raison des rancunes qui soulèvent le monde des humbles. Matins gris des départs au travail, c'est l'appel de vos foules qu'il faut entendre, à ces heures troubles où l'humanité de misère se rue au pourchas du pain! Ouvriers des usines, ouvrières des ateliers de la couture et de la mode, gagne-petits des obscures tâches mal rétribuées, vous tous qui faites de la richesse avec beaucoup de souffrances, c'est le rythme de vos haines qui monte vers les aubes quand sonne l'appel au labeur! Et c'est vous encore que l'on entend le soir, quand les rues se remplissent d'une débandade d'humanité harassée, vieux travailleurs aux épaules alourdies par des ans de soucis, adultes qui supportez mieux les charges de la vie, jeunesse qui acceptez résolument les devoirs du destin, parce que l'amour s'exalte en vous et qu'il est des jours de soleil où l'on chante.

Oui, la vie sociale trouve dans la foule ouvrière et dans son décor des faubourgs, son élément initial.

Là seulement, le peuple donne le sens vrai de l'humanité et la conscience des jours futurs dans les aspects de sa vie, quand il pense, quand il espère, quand il travaille et quand il se révolte. Dans la lutte pour gagner du pain, il y a tout l'avenir.

II

LA RUE DU FAUBOURG

La chaussée de Mons, qui pénètre au cœur du faubourg, semble servir de transition entre le centre

de la ville et la banlieue bizarre où les usines et les quartiers ouvriers voisinent avec les survivances des villages agricoles.

L'avenue est longue.

A proximité du boulevard, ses magasins et ses maisons s'apparentent au modernisme des rues nouvelles. Larges vitrines que décorent des cernures de bois ouvragés, des plaques de marmorite, des enseignes dorées, apparat des étalages, habitations cossues, continuent la vision du centre. La boutique d'autrefois a disparu.

Elle réapparaît plus loin, dès que la rue pénètre au cœur de Cureghem et d'Anderlecht. Alors s'avisent aussi les portes d'usines, les murs noircis, les fenêtres encrassées, les cheminées au toupet des toits.

Ainsi, jusqu'au canal, elle offre un aspect indécis de choses anciennes, de constructions nouvelles, de débits modestes, d'ateliers aux abords rébarbatifs et aux odeurs malsaines. Parfois une trouée creuse la rectitude des maisons, une rue s'évade vers des terrains vagues ou vers le canal. Des maisons apparaissent, plantées de guingoi, chaulées comme en des « corons » de Wallonie, ou des rivières dont les eaux boueuses et moirées d'huile clapottent contre les pilotis des vannes d'une écluse ou contre les murs branlants d'usines antiques. Ici, les cloches d'un gazomètre s'avisent dans la perspective d'une impasse. Là, telle bâtisse à petites fenêtres enferme un atelier de menuiserie, une fonderie, une tannerie, etc., ce pendant qu'un tuyau de métal expectore, par la baïure d'un carreau brisé, une décharge de vapeur ou un halètement de moteur à gaz.

Brasseries, ateliers de construction, fonderies, fabriques d'autos, fonderies de suif, marbreries, tant et tant d'autres, s'éparpillent le long de la chaussée ou dans les rues qui y accèdent. Ainsi, surgissent, à deux pas de la ville de luxe, les mille aspects pittoresques et barbares de la vie industrielle. Sans le va-et-vient des trams, l'apparat des boutiques pastichant le magasin luxueux des grands boulevards, la foule, on se croirait dans quelque quartier d'une bourgade usinière de Wallonie.

Mais, passé le canal, la vision change.

Malgré les édifices nouveaux et la percée des rues aux terrains palissadés, la banlieue rurale maintient sa prédominance. Ici, de vieux cabarets à allures d'auberges voisinent avec les maisons de rapport. Il y a, de-ci de-là, maintes boutiques du bourg agricole. Après, ce sont les fermes, les cultures maraîchères, de rares villas isolées sur les mamelons des collines, la bâtarde nature des confins de cité, avant le déroulement de la plaine brabançonne.

Le petit commerce qui vit de l'humble foule du faubourg complète, par ses aspects, le décor des rues. Il apparaît modeste. Il n'offre que des choses usuelles et pas chères, les soldes, les frairies pour ménages pauvres, l'inévitable zinc devant lequel s'exalte un espoir d'oubli. Charcuteries, boulangeries, épiceries, magasins de confections, brocantes où l'on bazarde tout, depuis les vêtements qui sentent la naphtaline jusqu'aux vieux meubles branlants, laiteries débitant, avec le lait et les œufs, des primeurs et des conserves, tant et tant d'autres, multiplient des étalages sans prétention, où se révèle surtout le souci de satisfaire une clientèle pas riche.

La diversité s'impose.

Tel cabaret, sous les cartons affichant le « Krieken lambic au tonneau », étale, devant les ridelets de sa vitrine, les saladiers de poissons à la daube, les scholles et les tripailles. Dans cette épicerie modeste, la cliente trouve son pain, la mélasse qui sucre la tartine du moutard, le saindoux qui remplace la margarine, les jours de misère. Ailleurs, derrière un étalage de tonnelets remplis de rolles juteuses, de paquets de tabac et de pipes, s'avisent les postiches et les rouleaux en crin d'un barbier cumulard. Le merlan, entre une barbe à trois sous et l'occasion rare d'une coiffure de dame avec « ondulation Marcel » à quinze sous, vend des cigares et des chiques. L'épicier triture la pâte du pain dans le fournil de sa cave.

Tout se complète. Il faut bien vivre et les dettes sont dures pour le gagne-petit du négoce faubourien.

La chaussée, dans le va-et-vient des trams, des

fardiers, des autos, des chariots d'usine, s'enfièvre d'une pittoresque vie de foule.

A certaines heures, il y a encombrement quand les commères dégringolent des appartements et vont faire leurs emplettes, quand les ateliers lâchent leurs travailleurs, quand le soir d'été autorise le baguenaudage le long des vitrines ou le stationnement devant le zinc des cabarets.

Pourtant, ce n'est pas une animation affairée.

Toutes ces allées et venues gardent un aspect de coutumes passives et songeuses. On devine que ces gens parlent du travail, des soucis de l'existence, de l'espoir de meilleure vie qu'ils donnent pour but à l'éternelle rancune de leur race.

III

PETITE EXISTENCE

Quand la sonnerie de cinq heures tinte sur le timbre du réveil placé sur la table de nuit, dans une soucoupe de porcelaine qui donne plus de sonorité à l'appel, la servante se lève et s'habille.

Elle n'a aucune peine à quitter sitôt la tiédeur du petit lit de fer placé sous le toit en pente de la mansarde. La dure vie du « coron », le départ à la houillère l'ont habituée parce qu'elle devait, jeunette encore, préparer le café et le briquet des hommes, en route pour la « fosse ».

La servante échafaude un chignon hâtif. Elle revêt le costume de travail, sans coquetterie.

Le miroir cloué au-dessus d'une petite table de bois blanc qui supporte un bassin de fer, un broc fêlé et quelques objets de toilette, lui renvoie une image tranquille. Il y a de la paix dans ses yeux. La fille est heureuse de sa jeunesse et parce que la clarté de la lampe semble exagérer, dans la glace, l'éclat doré de sa chevelure.

De se savoir presque jolie et surtout d'avoir confiance en la vie, la petite servante wallonne a quelque satisfaction.

Elle noue un ruban plus clair à son cou.

C'est un furtif bonheur de jeunesse que lui offre la vision de son image.

Par la fenêtre qui découpe dans le plafond chaulé un rectangle sombre, la servante ne distingue qu'un morceau de ciel. Parfois ce ciel est clair, d'un bleu indigo dans lequel clignotent les yeux dorés des étoiles. Parfois il est lourd et mouvant. Des nuées plus pâles y glissent en vols rapides, se tassent, crèvent en pluies crépitantes sur le zinc sonore des toits. La servante a plaisir à se sentir à l'abri, pendant que les rafales font rage. Mais son bonheur est de trouver derrière l'étroit vitrage un ciel laiteux qui paraît plus vaste et plus lointain et qu'éclaire le disque ivoiré de la lune.

Le ciel, voilà tout ce que la servante avise par la fenêtre de sa mansarde.

Mais c'est assez. Sa petite âme ne dédaigne pas cette vision, peut-être parce que l'infini de l'espace porte aux rêveries.

Maintenant la vie de Bruxelles s'éveille et la servante entend dans la rue les premières charrettes des maraîchers qui vont aux Halles, des roulements sourds que cadence le tintement des sonnailles. Puis, ce sont les sifflets des locomotives dans le champ des manœuvres de la gare voisine. Elle compte leurs appels. Parfois, sur la ligne de ceinture qui passe non loin de là, souffle comme un halètement fatigué. Elle devine le train qui s'avance, prudent, parmi l'enchevêtrement des voies et qui file enfin vers l'inconnu, en passant sur l'arche sonore d'un pont métallique.

Il est cinq heures et demie.

Le ciel pâlit.

La petite servante est prête.

Elle n'a pas fait sa prière...

La croyance incertaine d'autrefois a disparu de son esprit, parce que les servitudes de la vie lui ont fait perdre toute confiance. Mais son scepticisme ne comporte aucune rancune.

La servante est seulement, comme tant d'autres, des races qui pâtissent, insouciante de ce qui n'est pas l'orbe de sa vie.

Elle ne croit plus, parce qu'elle n'a plus de raison de croire et aussi parce que l'existence vaillante fait oublier.

Pourtant, elle garde la religion du souvenir. Une tendresse d'enfant naïve survit dans la jeune fille.

Alors la servante ouvre la petite malle de bois placée dans un coin de la mansarde. Elle en tire une photographie cachée dans une enveloppe, sous des vêtements. C'est le portrait des siens, un groupe familial, — son père, sa maman, elle-même, — une épreuve jaunie que l'on « tira » un jour de ducasse, au village.

Elle approche le carton de la lampe afin de mieux voir. Elle regarde les visages avec des yeux de tendresse et ses lèvres baisent d'une caresse chuchoteuse le puéril souvenir.

— Bond'jou mon pér, d'jou à mér.

Et la vie de travail recommence.

Marius Renard.

LES TROIS ROSES D'AMOUR

Cette histoire est vraie, comme le sentiront ceux qui ont vécu quelque drame intime; et qui n'en a vécu? Ceux que je décris furent mes amis et me sont restés chers au delà de la tombe.

L'idée de conter leur vie me vint un jour où je retrouvai par hasard les quelques lettres citées au cours du récit : Raymond avait promis à Hélène de ne pas brûler ses lettres, afin de les lui rendre si elle le désirait un jour. Or, il savait que sa mère — suivant la tradition des mères, des sœurs et des femmes — fouillait ses poches pour y découvrir sa correspondance amoureuse (et ce qu'il lui restait d'argent).

Il résolut donc de soustraire ces fameuses lettres à l'œil d'argus de la *notairesse* et ne trouva pas de meilleur moyen que de les confier à des tiers. Comme je ne voulais pas jouer ce rôle de coffre-fort d'amour, il laissa un jour, malgré moi, sur ma table, une liasse de trois lettres que, pour des raisons majeures (les musiciens ont toujours des raisons *majeures!*) il ne pouvait garder sur lui. Il promit de reprendre les épitres à sa prochaine visite et s'en fut en coup de vent.

Ennuyé de mon rôle de receleur forcé, et entendant entrer, je glissai la liasse dans un des nombreux bouquins qui encombraient ma table de travail. J'oubliai... et Raymond oublia mieux encore. Plus tard, il me réclama ces lettres que je ne pus lui rendre, ne sachant plus les avoir et ne pouvant les retrouver, car j'eus beau

Ne laisser nulle place
où la main ne passe et repasse,

je ne découvris rien de semblable.

Enfin, voilà quelque temps, voulant me défaire d'une collection de revues, je feuilletai les dix années qui la composaient, afin de voir si un quatrain vagabond ne s'y était pas égaré. Je découvris ainsi dans un numéro non coupé (parce que je l'avais reçu en double), je découvris les fameux feuillets jaunis et effacés... effacés comme ceux qui les avaient écrits et dont le temps a rayé la vie du livre des hommes.

Je me suis souvenu, j'ai revécu le passé et, afin que soit exaucé le souhait d'Hélène, et que tout ne meure pas de leur amour ardent, j'en ai *fixé la trace* sur le sable de la vie.

R. I. P. J. M.

I

LA ROSE BLANCHE

Lettres d'amour, ô feuilles mortes,
Qu'emporte le vent de l'oubli !
Allez rejoindre les cohortes
De mes rêves au front pâli.

Lettres d'amour, ô fleurs fanées,
Fleurs sans couleur et sans parfum.
Allez rejoindre les années
Où nos deux cœurs ne faisaient qu'un.

Aa. Galloy.

O senteur pénétrante des roses mortes entre les feuillets jaunis des lettres d'amour !

Quand on retrouve, au fond du tiroir clos, l'expression ardente des émotions d'antan, quand on compare l'élan premier à ce qu'a donné la réalité, qui donc peut se vanter que les rêves fous de son jeune amour aient été sanctifiés ?

Plus tard, ces lignes que trace fiévreusement dans la nuit l'énamourée, que diront-elles au songeur triste qui fouille l'âme humaine, du regard aigu de son esprit?

Qu'importe ! Hélène est au présent, au passé déjà lourd de tendresse, à l'avenir heureux qu'elle appelle,

qu'elle *veut* de toute sa volonté tenace de femme passionnée et rusée à la fois, de vierge plus sirène, hélas, que vraiment femme.

Le teint mat sous les cheveux d'un brun pailleté d'or, les yeux verts striés d'or aussi, le nez frémissant, la bouche trop grande où s'épanouit le sourire mystérieux et cruel de la Joconde, telle est la charmeuse qui écr t cette lettre; elle griffonne en cachette dans une chambre triste et haut perchée de ce vieil hôtel sombre qu'habite, l'hiver, à Bruxelles, une famille noble en décadence :

Mercredi soir,

« Cher. — Je suis désolée que tu ne sois pas venu mardi comme tu me l'avais promis, je n'aurai peut-être jamais plus si bonne occasion de te voir à l'aise et sans aucune crainte. J'ai été assez inquiète et le suis encore. Je me demande si tu es souffrant ou si tu as eu quelque ennui chez toi, puisque tu devais m'écrire lundi. Je ne te cache pas que j'ai fort peur d'envoyer celle-ci ; bien que tu me rassures toujours, je suis hantée de mauvais pressentiments et c'est en tremblant que je t'écris. J'ai bien reçu ta chère dimanche matin, elle me fait un plaisir immense, je m'en réjouis si longtemps d'avance. Si tu savais combien je trouve le temps long sans toi ! Souvent tu me dis : « nous sommes si jeunes encore! » C'est vrai, cher, mais comme le dit si bien cet écrivain Henry P... :

« Qu'y a-t-il de plus digne d'une âme immortelle » que de donner *tout son amour*, DÈS SA JEUNESSE, » à l'âme qu'on doit aimer toujours? L'amour, ce » n'est pas le plaisir, ce n'est pas l'égoïsme de la » jouissance, ce n'est pas l'illusion d'une passion » brutale. Celui qui aime se donne avant tout; le » dernier terme de l'amour, c'est le *sacrifice*. Voilà » pourquoi celui-là seulement sait aimer qui immole » SON REPOS, ses joies, *sa fortune*, s'il le faut *sa vie* » *même* à l'être qu'il doit aimer sur la terre! »

» Et ces paroles sont d'un prêtre... Ah, comme c'est bien dit! J'en ai copié plusieurs fragments de

ces lettres, car ce sont des lettres adressées à un jeune homme qui hésite dans la vocation du mariage. Il dit plus loin :

« Car il faut savoir se donner dans le mariage » comme le prêtre se donne dans le sacerdoce, avec » dévouement, avec abandon, avec joie, mais avec » une joie grave qui est sœur de la résignation et qui » *accepte d'avance toutes les douleurs* ! »

» C'est comme cela que j'aime, je sens très bien que rien ne me coûtera, je ne reculerai devant rien pour te disputer à ceux qui voudraient t'arracher à mon amour.

» Dis-moi aussi cela, je le sais déjà mais, vois-tu, je suis une enfant et comme eux j'aime qu'on me répète toujours les mêmes histoires, dans un autre sens bien entendu. Mais je t'ennuie peut-être et j'oublie de te demander ce que tu comptes faire : Viendras-tu dimanche? En tout cas, tâche d'arriver à midi, car le soir est trop difficile pour moi. J'aurai peut-être aussi l'après-midi de lundi, car je crois que Herzogin est invitée chez son vieux Fritz... Je m'y suis amusée comme un trognon de chou derrière un mur, l'autre fois!

» Cher, je te quitte, il se fait tard. Ecris-moi aussi une lettre pour la prochaine *levée* et dis-moi si celle-ci est bien tombée entre tes mains, j'ai si peur! J'entends rentrer, je n'ai plus que le temps de t'embrasser bien bien fort comme toi et encore plus doucement. Je n'ai pas besoin de te redire que je t'aime *bien* et que je suis toujours à toi — allein — tu le sais et du dois aussi le sentir. A bientôt, cher, je t'aime *bien* et suis toujours près de toi.

» Ton HÉLÈNE.

» J'ai du si mauvais papier, je suis obligée de mettre deux feuilles, plains-moi...

» Je te réserve une poésie pour la prochaine fois, je ne peux plus la copier aujourd'hui. »

Lorsqu'elle eut terminé cette lettre, Hélène la cacheta en souriant d'un air de triomphe et l'enferma dans un tiroir, pour la glisser dans une borne postale

le lendemain, en allant faire quelque commission pour sa maîtresse.

Car elle n'était point libre!... et cette idée obsédante la hantait au moment de s'endormir : elle était soi-disant secrétaire d'une grande dame, remplissant auprès des filles de celle-ci le rôle de femme de chambre; et souvent le rouge de la colère lui montait au front, lorsqu'elle devait les coiffer artistement pour quelque soirée... à laquelle elle n'assisterait pas, elle qui jouait au logis le rôle de Cendrillon.

Sa rancœur n'allait pas sans envie : n'était-elle pas aussi belle, aussi intelligente, aussi instruite que celles qu'elle servait?

Fille d'un pasteur protestant suisse, la duchesse l'avait recueillie lorsqu'elle devint orpheline. Elle la fit élever au couvent en petite demoiselle, pour la donner plus tard à ses filles comme dame de compagnie.

Mais la gratitude pouvait-elle effacer les mille humiliations subies?

S'il est peu d'âmes vraiment reconnaissantes, il existe peut-être encore moins de gens dont la bienfaisance ait la main légère... et il est si aisé à l'obligé de se faire fort de ce qu'on l'abaisse, pour en oublier les dons reçus!

Quoi qu'il en soit, elle avait souffert, elle souffrait encore!

On l'hébergeait, on la vêtait, on la nourrissait; sans doute, mais en retour ne travaillait-elle point?

Qui donc taillait et cousait les robes et les mille chiffons destinés à voiler le dénuement d'une famille noble ruinée? Qui servait de suivante aux trois demoiselles à marier et de joujou aux cadets? Qui donc tenait les comptes du château?

« Certes, je leur ai déjà largement payé ce qu'ils ont fait pour moi! » conclut Hélène en essayant de s'endormir.

Mais le sommeil fuyait ses yeux verts; elle revenait malgré elle aux souvenirs de son enfance.

Elle se revoyait petite fille, envoyée seule de Suisse en France, les larmes tombant en avalanche sur ses joues pâles. Elle ne savait pas un mot de français;

si bien qu'avant de l'expédier à l'étranger, on lui avait attaché au dos un grand écriteau indiquant sa destination... on l'avait traitée en colis, enfin, fardeau encombrant dont les collatéraux de sa famille avaient trouvé bon de se défaire au plus tôt... puisqu'une âme charitable voulait bien s'en charger! Peut on être assez cruel pour laisser une fillette accomplir seule un tel voyage, et dans ces conditions! Elle s'indignait encore en y pensant!

Mais tout cela était bien vague dans ses souvenirs. Elle ne se rappelait pas sa mère, morte depuis trop longtemps; la figure de son père lui apparaîssait embrumée et si fugitive, douce et lointaine.

Et son pays, ses lacs, ses montagnes! les refrains en patois rauque et sauvage qu'elle affectionnait encore, tout en ne les comprenant plus que par réminiscence. Il lui en était resté au cœur une poésie vague, un élan instinctif vers le beau, une passion folle pour les edelweiss et les cyclamens et un souvenir attendri de la vieille cité de Morat, endormie auprès de son lac paisible... puis, surtout, une forte dose de ce quelque chose d'intraduisible que les Allemands nomment du « Gemüth », sorte de sentimentalité flottante et à fleur de peau dont ils voilent toutes choses, comme la brume du matin voile les rayons du levant. La brume est vite brûlée par l'ardeur du soleil, le « Gemüth » s'évapore chez la jeune fille aux premières luttes de la vie.

Tout cela, c'était le passé, le passé mort depuis longtemps déjà, mais dont l'amertume seule lui était restée... tandis que pour vivre sainement, on ne devrait retenir que les joies abolies.

Ce qu'elle se rappelait, c'était la sensation d'isolement atroce de l'être chétif envoyé seul à travers la vie, laissant tout ce qu'il a aimé, pour prendre une route inconnue et arriver en pays étranger, au milieu d'indifférents.

Oh! la navrante impression produite par ce château de province, mal entretenu, respirant l'indigence cachée, où une grande dame hautaine avait fait semblant de s'humaniser pour l'accueillir!

Pauvre, pauvre enfant!

A cette poignante évocation, des larmes coulaient sur les joues pâles d'Hélène.

Puis voici le couvent, où les religieuses très douces trompent un peu son isolement, où elle vit des années de paix relative, comme engourdie dans une sécurité factice, oubliant le plus possible son destin futur, car on a soin de lui répéter quelle sera sa vie et quels devoirs elle aura à remplir envers sa bienfaitrice.

O vous, qui vous chargez d'un enfant, ne l'adoptez que pour le traiter comme votre propre sang et si plus tard vous trouvez la tâche trop lourde, faites de cet être un simple artisan, mais ne l'avilissez pas en le domestiquant, car nul n'a le droit d'asservir son semblable.

La petite âme déprimée recevait ces empreintes et souffrait ; sa notion du juste et de l'injuste en était troublée : elle devait se montrer aimable et la bienfaitrice ne lui était pas sympathique !

Il est à remarquer que les enfants ont, comme les animaux, l'*instinct d'affection*, qui fait qu'ils sentent si on les aime et si on s'intéresse vraiment à eux. Car « l'homme ne vit pas seulement de pain » et l'enfance a au moins aussi besoin de tendresse que de soins matériels !

Les petites demoiselles de son âge, avec qui Hélène jouait, l'été, lorsque la famille revenait à la campagne, les petites demoiselles du château la traitèrent de prime abord en subalterne, l'humiliant et l'obligeant à se plier à tous leurs caprices.

La révolte grondait dans le petit cœur orgueilleux, mais les religieuses étaient là pour prêcher le renoncement et l'humilité..., puisque les choses étaient ce qu'elles étaient, puisque Hélène était une enfant élevée par charité, ou plutôt *par aumône*.

Il n'y avait point d'issue, en effet, à cette situation, et la pauvrette dut bien, à la longue, s'en rendre compte ; mais, en l'acceptant enfin, elle accepta aussi fatalement la première déchéance ; elle apprit la dissimulation et l'hypocrisie ! Et, de jour en jour, la ruse et le mensonge lui devinrent une seconde nature, se greffant, néfaste, sur la première, qui eût peut-être été généreuse !

Hélène comprenait ces choses à présent; elle sentait sa personnalité faussée, elle ne se comprenait plus, en proie qu'elle était à une lutte constante, voulant tantôt bien, tantôt mal, ne se rattachant en réalité qu'à une chose : à cet amour, vieux de plusieurs années déjà, qui lui semblait être la revanche de toutes les hontes subies.

Un jour, elle aussi serait libre et fière et n'aurait plus à obéir..., car, lui, ne serait-il pas toujours son chevalier servant? Ne faisait-elle pas de lui tout ce qu'elle voulait, le rendant heureux d'un sourire, l'attristant d'un regard? Oh! elle connaissait son pouvoir et le bien-aimé était étroitement enlacé par la trame des souvenirs, que chaque jour elle resserrait! Chaque lettre d'amour n'était-elle pas une maille de plus rivée à cette chaîne d'or? Ah! le premier anneau, comme elle s'en souvient! Elle revoit Raymond adolescent, beau comme un éphèbe de légende, lui souriant enthousiasmé à travers la salle de province où, sur un théâtre criard, elle jouait au couvent un drame religieux. C'est ce talent de comédienne qui l'a séduit, cet art avec lequel elle s'assimile et reproduit les idées et les sentiments d'autrui.

Hélas! ce don précieux, ce talent d'interprète, combien lui fut-il néfaste dans la vraie vie!

Mais cela, elle ne le sait pas..., elle se félicite seulement de cette séduction qui le fit sien ce jour-là. Et depuis..., ici, les souvenirs l'assaillirent confus tous à la fois et il lui sembla rouler doucement dans un précipice : c'était cette transition de la veille au sommeil, que l'on ressent parfois après une soirée agitée.

Elle dormait, trêve d'une nuit dans sa vie incertaine.

. . . .

La Rose Blanche.

Pauvre âme d'enfant brûlant de tendresse,
Que l'amour emporte en un tourbillon,
Par quel dur sentier, vers quelle détresse?...
Prise de vertige et folle d'ivresse,
Telle va la fleur que prend l'aquilon!

Ah ! la fleur est blanche et c'est une rose...
C'est l'emblème pur d'amour virginal,
C'est la frêle et jeune et très vieille chose :
Vers l'âme de rêve — à travers la prose —
C'est l'élan premier du cœur lilial...

O rose des vents, sept fois nuancée,
Fleur éclose avant la gamme d'amour,
Simple rose blanche et simple pensée,
C'est la fleur qu'on donne à la Fiancée.

II

LA ROSE ROUGE

> Le Mental qui suit les sens errants, rend l'âme désemparée comme le bateau que le vent ballote sur les ondes.
>
> (Bhagavat-Guita.)

De concession en concession, Hélène, autosuggestionnée par sa volonté de vaincre, avance en somnambule dans sa vie désormais dominée par la passion.

Elle descend chaque jour, sans la voir, une marche de ce calvaire à rebours qui est le Golgotha des femmes et, mirage trop humain, à chaque degré qui s'enfonce, elle croit s'élever d'autant... sans doute, il doit en être ainsi pour que la vie paraisse supportable à la plupart d'entre nous. Seulement, combien horrible semble cette aberration quand, un jour, irrémédiablement, les yeux, jadis irradiés d'illusion, s'ouvrent à la réalité terre à terre ; instant deux fois néfaste à l'âme mal trempée qui ne trouve point en elle assez de force pour faire face à l'irréparable.

Chez Hélène, le travail d'abaissement s'accomplit d'heure en heure, corrompant aujourd'hui son cœur, de même que jadis un travail analogue avait peu à peu corrompu son âme.

Cette courte lettre, écrite deux jours seulement

après l'autre, laisse à peine place au sentiment; elle est pleine, à la fois, de désillusion et de fièvre d'attente : rien que des combinaisons de rendez-vous.

« Cher. — Je suis navrée à l'idée que tu ne viendras pas dimanche, mon plan était si bien combiné ! C'est vraiment dommage, mais je vois bien que cela n'est pas possible!... Tâche cependant de solliciter. Ne pourrais-tu te faire inviter par un de tes amis d'ici? Invente une raison quelconque. Il est probable que le dimanche suivant me verra à Paris... Si tu viens dimanche, télégraphie en route et signe simplement Marie. Je me ferai inviter en ville et tu me trouveras où tu sais, à midi et demie.

» Il ne me reste que le temps de t'embrasser de toute ma tendresse. Merci pour ta chère.

» A toi toujours,

» HÉLÈNE. »

« Tu écris trop bien tes adresses, écris très mal!...
» Oui, mon chat ! »

Le samedi, l'espoir, l'attente, l'angoisse se partagent l'âme de la jeune fille. Elle est distraite, et cette distraction, la duchesse la remarque.

« Comment, ma chère, encore dans le bleu? Prenez garde, c'est malsain pour les jeunes personnes! »

La fille aînée, — celle qui porte le même nom qu'Hélène et dont Hélène à demi consciemment imite les façons, la voix, et jusqu'à la démarche — la fille aînée lui demande avec une feinte commisération :

« Eh bien, ma petite, et le bel Adonis de l'an passé, que devient-il? Il est trop beau, vraiment, ce garçon! Et trop riche aussi! A votre place, j'en aurais peur comme du loup! C'est très amusant de faire la cour aux belles, mais les épouser, c'est différent! Et le papa notaire aime les espèces sonnantes! Il se moque bien, lui, des airs de cor de chasse! »

Hélène rougit, pâlit, et après s'être mordu les lèvres jusqu'au sang, essaie de rire et de railler:

« Le son du cor? Eh! que m'importe à moi?

N'est-il pas naturel qu'un jeune homme, même roturier, vous donne des aubades au pied des remparts, pendant les nuits d'été? Ne lit-on pas cela dans toutes les histoires de chevalerie? Quant à moi, je sais que le temps est passé où *les rois épousaient des bergères* et je ne crois pas aux chimères! Vraiment, vos taquineries n'atteignent pas leur but! »

Elle ment... et l'autre le sait, car les femmes se jugent trop bien entre elles et c'est malheureux parce qu'elles trouvent ainsi plus aisément le moyen de se faire souffrir.

Allons, se dit la pauvre fille, une blessure de plus à ajouter aux autres! Comment les aimerais-je, ces femmes? Elles n'ont manqué nulle occasion de me faire souffrir... peut-on tout supporter sans haïr la main qui vous frappe? Il faut plier, c'est vrai, plier, toujours plier! J'en suis lasse à la fin! Ah! comme je me redresserai un jour et leur montrerai que j'ai su trouver un épouseur, malgré ma condition subalterne!

Car celle-là, l'aînée envie mon bonheur!

Elle n'est, elle non plus, qu'une fille pauvre, quoi qu'elle en ait, et avec cela plus âgée que moi, sans que nul parti se soit encore présenté! Et puis, Raymond est si beau! Trop beau, comme elle dit... j'ai peur quelquefois que quelque autre me le vole! Or, je veux le garder à tout prix, il le faut!

Sous cette piqûre d'épingle envenimée, cette épigramme lancée au hasard peut-être, les ultimes scrupules d'Hélène sont soudain emportés par la haine, comme les dernières feuilles par la bise d'hiver; sa volonté glisse, irrésistiblement entraînée vers la chute, comme glissent au printemps les glaciers dans la vallée. Tout sombre dans cette pauvre organisation féminine; elle va, poussée par l'aiguillon du mépris qu'on lui marque d'un côté, attirée par les objurgations passionnées et l'adoration qu'on lui voue de l'autre : les deux impulsions servant sa propre passion l'emportent vers un même but... cette moquerie, en somme assez anodine, c'est le dernier coup de cognée porté à l'arbre qui penche et va tomber.

Hélène ne pense pas à ces choses, mais, sous

l'attaque, elle se redresse en une attitude de défi et de révolte, et elle se répète : « Rien ne me coûtera... non, rien! Je ne puis plus reculer! Le sort en est jeté... d'ailleurs, puisque, bravant tous les obstacles, *il* vient demain, c'est que *cela doit être!* »

Oh, combien digne de pitié, cette phase de l'amour, où le cœur se ment à lui-même pour voiler la décision que l'âme n'ose prendre bravement; où une circonstance soi-disant fortuite sert d'arbitre à une destinée... tandis qu'en réalité la cause de ce fait est au fond du cœur ou plutôt du désir quelconque qui pousse au dénouement, que ce désir vienne du lucre ou de la passion, ou des deux à la fois, comme c'était le cas pour Hélène.

Tandis que ces pensées se heurtent dans son cerveau, de son pas onduleux elle passe, distraite, dans les rues de Bruxelles; elle passe avec, aux lèvres, un pli cruel, dans les yeux une expression de défi, dans la démarche quelque chose de plus décidé.

Remontant la Montagne du Parc, car elle habite dans ces parages, elle suit comme en rêve la rue Royale... elle hâte le pas à la descente et entre chez un bijoutier de la Montagne de la Cour, pour y chercher une épingle de cravate destinée à Raymond et qu'elle lui donnera le lendemain, ce bienheureux dimanche où ils vont se voir longtemps seuls pour la première fois.

Tandis qu'il lui montre dans l'écrin le minuscule cor de chasse en or, le bijoutier, trompé par son assurance, lui dit *madame* à plusieurs reprises. Ce détail, qui n'aurait à Paris aucune importance pour elle, prend ici une signification marquée, car, à Bruxelles, on dit généralement *mademoiselle* aux jeunes filles. Elle a donc déjà l'air posé d'une femme mariée! Bon présage, songe-t-elle.

Pourquoi les femmes attachent-elles toujours tant d'importance aux choses infimes et sont-elles aveugles pour le grave de la vie? Ne dirait-on pas vraiment, à voir la hâte que mettent les jeunes filles à se précipiter dans le mariage, qu'elles y seront à l'abri de toutes les douleurs? Et dès qu'elles sont mariées, ne parlent-elles pas sans cesse, avec un regret inconscient, ou

même avoué, *du temps où elles étaient jeunes filles?...* Vrai, si j'étais mari, ce regret ne laisserait pas de me vexer!

O logique féminine! Malgré sa petite tête bien organisée, celle-ci n'échappe pas à cette illusion d'optique intellectuelle, qui fait voir en beau tout ce qu'on ne connaît pas!

Au fait, cette particularité doit être dans l'ordre des choses, car, si l'on y réfléchissait trop, je crois qu'on ne se marierait jamais!

Hélène ne réfléchit plus, elle veut, c'est assez.

Déjà, Raymond lui a presque échappé l'an dernier. Ses parents lui avaient donné le choix entre la succession de notaire du père, à condition de renoncer à sa folie... et l'abandon à ses propres forces s'il continuait à la voir.

Le jeune homme louvoya, tergiversa, trompa et son amie et ses proches. Il fit accroire au papa qu'il ne songeait plus à son amour et se vouait aux affaires; tandis qu'il lui promettait, à elle, de ne jamais l'abandonner, la suppliant de feindre une rupture. D'autre part, il a si bien enguirlandé le notaire chez lequel il faisait un stage que celui-ci lui a laissé (à l'insu du père) du temps libre pour suivre les cours du Conservatoire et essayer de se vouer à sa carrière musicale. Car ce vieux rêve le hante... « être artiste, vouer sa vie à l'idéal, sortir des insupportables réalités terre à terre, du prix du beurre, des cancans de « femme en journée », des farces de saute-ruisseau, de la vulgarité ambiante qui fait son désespoir! »

Tout cela est très vague dans sa tête, il part pour le royaume de l'art, comme les émigrants partent pour l'Amérique :

« Ne sait ne où, n'en quel pays! »

Il embrasse éperdument l'idée d'être artiste, comme il embrasse Hélène dans la vieille tour où l'a appelée le son du cor, comme il embrassait jadis passionnément son violoncelle, quand, à peine adolescent, il venait d'en hériter et... qu'il dormait en le tenant amoureusement serré contre lui.

Mais la vie n'est pas un chant de violoncelle, l'amour n'est pas un baiser de femme et l'art n'est pas une chimère aisée à dompter.

Pour maîtriser les trois, il faut de la vérité et de la volonté; Raymond avait trop peu des deux; il savait désirer, non vouloir, sentir le beau, non le créer.

Une fleur dont les racines plongent dans un sol mouvant ne donnera pas de fruits; une vie étayée sur des compromis n'aura pas de sanction terrestre.

Hélène sait — par expérience — le manque de volonté de Raymond, mais elle en a, elle, de la volonté; elle le galvanisera puisqu'il l'aime! Il deviendra un grand virtuose ou un compositeur acclamé. Elle aura sa part des lauriers... à moins que, à moins qu'il ne découvre un jour qu'une bonne étude de notaire est chose précieuse.

Car Hélène, trop pratique, ne peut comprendre la vraie horreur de Raymond pour ce métier.

Il l'aime... il fera tout ce qu'elle voudra!

Toutefois, ce qu'Hélène ne sait pas, c'est que Raymond a quelque part en ville une maîtresse lui ressemblant, qu'il vient d'être au désespoir de ce que celle-ci le trompe et qu'il va contant sa mésaventure à ses camarades, les entretenant pêle-mêle de cela et de son amour idéal.

Ce qu'elle ne sait pas davantage, c'est qu'il jure aux artistes, ses amis, « qu'il place son art au-dessus de son amour », tandis qu'une demi-heure plus tard, il proteste à ses genoux « qu'il la met au-dessus de tout et ne craindra aucun sacrifice pour la conquérir! »

Si elle connaissait bien la houle d'indécision qui bouleverse cette âme, elle ne descendrait point de son piédestal de madone; elle s'arrêterait indécise elle aussi, au bord du gouffre, et peut-être serait-elle sauvée! Elle est arrivée à l'un des carrefours de sa vie et elle va prendre le mauvais sentier!

Pourquoi n'existe-t-il point de poteaux indicateurs le long de la route de l'existence, comme au bord des chemins? Peut-être y en a-t-il, mais ils sont sans doute écrits en une langue inconnue que la science humaine n'enseigne pas.

Si elle lisait ces lignes adressées dernièrement par Raymond à une vieille dame qui le connaît depuis son enfance, elle ouvrirait peut-être les yeux, car il s'y dépeint tout entier, pauvre épave ballotée au gré des circonstances et de l'opinion d'autrui.

Cette lettre fut écrite peu après le second examen, alors que l'artiste — bien qu'ayant son titre de notaire — s'était décidé à embrasser la carrière musicale.

« *Bien chère Dame,*

» Je ne puis vous dire combien j'ai été heureux de
» recevoir votre lettre et vos encouragements.

» J'éprouve une telle horreur de cette situation
» hostile entre moi et mes parents. Je me trouve si
» faible, seul avec cette personne que je ne connais
» que dans l'idéal, et qui joue, Dieu sait, la comédie
» adroite que vous me dites bien ! Et cette coïn-
» cidence de votre appréciation avec celle de mon ami
» Jacques à qui j'avais recouru pour m'éclairer !

» Je suis au désespoir ! Comment pourrais-je sou-
» tenir cette masse de sermons continus qui m'en-
» trent chaque jour dans les oreilles !

» Et je suis amené fatalement à reconnaître l'exac-
» titude de ces raisonnements qui, à tous les points
» de vue, à part un seul, celui du sentiment, sont
» tout à fait justes. Ce qui surtout m'occasionne
» déjà des remords anticipés, c'est cette pensée que je
» suis cause de la tristesse de mes parents et de la
» famille. Et ce, d'autant plus, que la personne
» que vous savez a influencé quelque peu cette déter-
» mination de suivre ma vocation d'artiste.

» Mes parents m'affirment, sincèrement je le
» pense, que dans le cas où je laisserais connaître au
» public non appréciateur, mon séjour au Conserva-
» toire, j'aurais à subir en rentrant dans ma première
» position un discrédit immense.

» Enfin, chère dame, je voudrais vous dire plus
» d'une autre chose qui me traverse l'esprit à chaque
» moment. Je suis toujours hésitant, cherchant tou-
» jours à comprendre et peser l'importance de cette
» séparation que je peux faire cesser en certain

» temps, comme je vous l'ai dit, puisqu'une feinte » rupture est convenue entre Hélène et moi.

» Je recevrais avec bonheur quelques mots de votre » main et un conseil.

» Merci d'avance et veuillez, ma chère dame, rece- » voir les meilleures amitiés du pauvre indécis.

» RAYMOND. »

Depuis cette espèce de brouille, certes, elle l'avait repris entièrement, pensait-elle, mais tout en étant, *à force de le désirer*, sûre de son pouvoir, parfois elle tremblait tellement à l'idée de le perdre que les résolutions les plus désespérées lui passaient par la tête.

Ce fut dans ces fâcheuses dispositions qu'Hélène alla au rendez-vous tant attendu du dimanche suivant.

Elle s'était fait soi-disant inviter à déjeuner en ville et devait rencontrer Raymond après le culte évangélique, dans la chapelle du Musée, où ils avaient coutume de se retrouver.

Elle avait mis ce jour-là une robe gris d'argent, robe amazone comme on en portait alors et s'était coiffée d'une capote aux nœuds écossais de teintes mortes. Sous la voilette blanche de tulle illusion, ses yeux scintillaient comme des émeraudes vivantes. Elle était délicieuse dans cette sobre toilette.

Il lui sembla que la cérémonie ne finirait jamais... elle s'était rappelé être protestante, puisque d'assister au culte pouvait la servir.

Mais, tandis que la voix nette et bien timbrée du pasteur commentait le texte évangélique, Hélène *semblait* écouter, l'air recueilli et exalté à la fois, son fin profil légèrement levé vers le ministre de Dieu, dont la voix plus lente disait en ce moment : « elle a beaucoup aimé... ». A ces mots, Hélène frissonna et revint à elle. Une idée brusque illumina son front, comme l'éclair irradie la nue. La voix ajoutait, plus lente encore : « ses péchés sont remis ». Hélène se sentit *absoute à l'avance de sa faute* !

Pour de la *libre interprétation*, c'était là vraiment de la libre interprétation... mais à quels sophismes

l'âme amoureuse n'a-t-elle pas recours pour se justifier ?

Oui, elle aussi, Hélène, comme Madeleine, elle a beaucoup aimé déjà, autrement il est vrai et jusqu'ici sans cause de remords ! Eh bien, si après tant de fautes, il fut pardonné à Madeleine, comment ne lui serait-il pas pardonné, à elle, qui n'en commettra qu'une... et encore, cela sera-t-il vraiment une faute, puisque Raymond doit devenir sien à jamais ?

L'âme d'Hélène s'en va à la dérive, oubliée par la conscience engourdie, comme l'esquif s'éloigne du bord, tandis que le batelier rêve d'amour... L'âme sombre : le batelier tombe dans l'abîme, c'est l'éternelle légende du cœur amoureux que tente la Loreley, la Loreley dont Hélène aime la ballade de Heine qui la hante parfois.

. . . .

Ich glaube, die Wellen verschlingen,
Am Ende noch Schiffer und Kahn,
Und das, hat mit ihrem Singen,
Die Loreley gethan ! (1)

Hélas, astrologues d'un nouveau genre, les amants en sont tous de là, et courant aux étoiles, ils tombent dans les gouffres !

Hélène n'entend plus les commentaires savants et fleuris de l'épisode évangélique ; elle n'entend plus que la voix de ses souvenirs.

« Elle a beaucoup aimé ! »... Oui, et que de luttes déjà, que de peines, que de difficultés surmontées, que de cachotteries entassées sur des mensonges, quelle dissimulation de tous les instants ! Que de peine pour envoyer au bien-aimé une simple lettre ! A présent, c'est assez facile, il y a la poste restante où, dans la ville de province qu'habite Raymond, son ami Jacques, le peintre, va, le cœur battant,

(1) Je crois que les vagues dévorent,
A la fin, ma foi, bateau et batelier.
Et cela, c'est par son chant,
La Loreley qui l'a fait.

chercher secrètement les lettres d'amour qui ne sont pas pour lui : « pauvre singe qui tire les marrons du feu pour un autre ! » songe Hélène en souriant de son sourire lent et un peu pervers Ah ! quelle complication que cette correspondance, l'été, quand ils sont là à deux pas l'un de l'autre, brûlant de se voir et devant user de ruses de Peaux-Rouges pour s'envoyer le mot fixant le rendez-vous du soir prochain.

La lettre écrite, Hélène attend que tout le monde dorme au château ; alors, elle jette sur sa tête un châle de bonne femme, puis, à tâtons, sans lumière, la lettre serrée sur son cœur, elle glisse comme une ombre dans le dédale des couloirs et des chambres mornes et froides du château. Il lui faut traverser, par l'obscurité opaque, tout un bout du parc pour gagner la petite porte qui donne sur la ruelle au coin de la place, puis gagner une autre ruelle plus sombre encore qui débouche sur un petit carrefour triangulaire ; il se trouve là un cabaret borgne, jamais fermé, dont Hélène a une peur horrible à cause des orgies qui s'y passent, dit-on, par les nuits sombres. Enfin, s'embranchant sur cette place, une étroite impasse tournante s'engouffre entre de hauts murs percés de portes rapiécées qui semblent espionner les passants nocturnes. Quel frisson fait grelotter de frayeur la messagère d'amour pendant qu'elle rase les pierres grises jusqu'au seuil d'une petite bâtisse délabrée : c'est l'atelier de Jacques, décorateur de métier, artiste d'instinct et l'ami intime de Raymond. Vivement, Hélène se baisse, glisse la lettre sous la porte en murmurant *bonsoir*, tandis qu'une voix non moins mystérieuse répond *merci* de l'autre côté de la porte. Et c'est tout ; elle reprend la même route semée de pièges et de fantômes que lui crée seule son imagination.

Une fois sa chambre réintégrée, elle rêve de *lui* au lieu de s'endormir.

Lui, toujours lui ! Pourquoi donc faut-il que chez la femme l'amour soit une véritable obsession, une douleur continue plutôt qu'une joie ? Ou bien, est-ce là seulement l'amour des femmes de notre époque,

qui n'ont pas assez de force et de grandeur d'âme pour aimer sainement et simplement comme aimaient, dit-on, les âmes d'autrefois! Combien haïssable cet empoisonnement pessimiste des meilleures choses et à quoi bon? Si le malheur vient, eh bien, qu'on soit ferme pour le recevoir!... Mais cette rage moderne d'appréhensions, de pressentiments, d'angoisses vagues et puériles me serre le cœur. Une âme ainsi pétrie me fait l'effet d'un bois sombre qui, au lieu de fleurs odorantes ne récèlerait que des champignons vénéneux viciant l'air de leur senteur de mort.

Hélène se promenait souvent dans un de ces bois lugubres, le bois du Temple situé près du château et où, ô dérision, se dressait comme dans son cœur un « temple d'amour », plus conventionnel qu'esthétique, hélas!

Hélène rêve, rêve encore; oui, des lettres de tendresse, elle en a tant écrit déjà! Tant de pétales de la rose d'amour se sont effeuillés sous ses doigts...: bientôt il ne restera plus que le calice, puis les épines avant le dessèchement final!

Triste, triste chose que l'amour humain!

Mais elle ne sait pas, ou plutôt, elle ne *veut* pas savoir... elle ne pense pas, elle ne *veut* pas penser! Elle secoue la tête avec résolution et regarde autour d'elle. Elle est au temple, le culte a cessé.

Dieu, que le monde est lent à sortir du sanctuaire! Que de silhouettes d'hommes qui ne sont pas la *sienne* et qui déçoivent son attente anxieuse!... Tous les autres ne comptent pas plus pour elle que les pierres de l'édifice; et pourtant ceux-là sont ou ont été aussi chers à quelque femme aimante que son Raymond le lui est, à elle.

Enfin, le voilà! Elle reconnaît de loin ses boucles noires, ses yeux sombres, sa joue brune, son air inspiré d'artiste et d'amoureux.

Qu'il est beau! qu'il est cher d'être venu!

Elle glisse vite, vite sur les dalles et le rejoint : un serrement de main, un regard, ô combien éloquent, puis ils sortent côte à côte, se sentant soulevés à une coudée de terre par le souffle de leur bonheur.

Car ils s'aiment, les pauvres enfants! Ils s'aiment

malgré leurs mensonges, leur manque mutuel de confiance et leur duplicité; ils s'aiment malgré tout... n'ont-ils pas la jeunesse et la poésie lumineuse de l'illusion?

Arrivés devant le Palais de Justice, ils s'arrêtent un instant à contempler l'horizon bleu, plein d'une vie d'or et de rêve. Ah! leur bonheur sera comme l'horizon : plus ils croiront s'en approcher et plus il reculera !

Ils traversent légers la place déserte, comme des mouettes glissent sur la mer... Ils s'en vont, Dieu sait où.

. . . .

Il ne reste pour nous renseigner sur ce qui se passa pendant cette entrevue que cette seule lettre tombée entre mes mains... pétale odorant de la rose de passion !

Dans ces lignes exaltées, ne sent-on pas déjà le triste parfum d'automne se glisser avec la sourde désillusion ?

« Cher,

» J'ai cru ne pas trouver un moment propice
» pour t'envoyer la chérie que tu attends, je pense,
» avec impatience comme je le fais aussi pour tes
» adorées ! Je suis remplie d'un vide immense depuis
» que tu n'es plus près de moi, j'ai été trop bien et
» l'absence est plus dure à supporter maintenant.
» Non, ce n'est plus comme autrefois ! Nous sommes
» plus rapprochés, plus liés et nous nous aimons
» mieux. Mieux parce que nous nous connaissons,
» parce que nos sentiments sont les mêmes! parce
» que nous nous comprenons, cher! Mais le temps
» est si court, il marche avec plus de rapidité pour
» nous que pour les autres âmes, nous pourrions dire
» comme Lamartine :

O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux,
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent?
Oubliez les heureux!

. . . .

Temps jaloux! se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous, de la même vitesse
Que les jours de malheur!

Hé quoi, n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? Quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus!

« Comme c'est bien dit et bien senti, n'est-ce pas, » cher? Je ne m'illusionne plus et je vois comme » nous pourrions être heureux. Oui, je peux dire » que tu m'as vraiment donné du bonheur dimanche » et je me suis demandé comment serait l'avenir! » Car j'ai comparé le bonheur perdu au bonheur » de posséder, c'est-à-dire combien serait *grande* » pour moi la peine de ne pas t'avoir à moi et quelle » douce récompense si je t'ai mérité... Cher, écris-» moi si tu as eu des mines longues à ton arrivée, » j'ai tant pensé à toi et me mets à ta place, mais la » mauvaise humeur aura été vite passée, grâce aux » élections?... Je pense que le père aura été content » du triomphe et n'aura pas été grognon contre toi? » Dis-moi bien, n'est-ce pas, si la bataille a été rude » et sanglante!

» J'ai eu cette après-midi la visite de *l'amie*, qui » prétend que tu ne pourras pas t'empêcher de revenir » encore une fois. Comme on est heureux de ren-» contrer de bonnes âmes sur ce chemin *rempli* » *d'épines!*

» J'espère bien que tu m'écriras une longue lettre, » petit paresseux! Mais je sais que tu as beaucoup » de peine, *pauvre chat!*

» Le temps me dure et ne je m'habitue plus à la » séparation... Reviens, d'un seul regard, me rendre » mon ciel pur!

» Au revoir, Cher, j'étais si malheureuse ces » jours-ci.

» Je t'embrasse avec une tendresse sans nom et » suis à toi plus que jamais !

» Toujours,

» HÉLÈNE.

» Rappelle-toi...

» Je t'envoie deux feuilles de rose... les aimes-tu ? »

. . . .

LA ROSE ROUGE

Rose rouge, ô fleur de l'Amante,
Rose dangereuse et charmante,
De tes épines, est-ce le dard,
Qui fit saigner un cœur sans fard,
Pour se teindre en pourpre sanglante?

Rose rouge, ô fleur de l'Amante,
Toi, dont la senteur est troublante
Comme l'est parfois un regard,
Celui qui te prend, tôt ou tard,
Doit souffrir de peine violente.

Rose rouge, ô fleur de l'Amante,
Maudite par la foule hurlante,
Plutôt que d'affronter ton dard,
Et de t'effeuiller au hasard
Il vaut mieux l'éternelle attente !

III

LA ROSE NOIRE

Lutte avec tes pensées impures avant qu'elles ne te dominent. Agis avec elles comme elles le feraient avec toi ; si tu les ménages, qu'elles prennent racine et poussent, sache-le bien, ces pensées te terrasseront et te tueront.

(*La Voix du Silence.*)

La nuit est peuplée d'étoiles, mais autour de l'étang argenté qu'éclaire un mince croissant de

nacre, la brume flotte à ras de terre; une clarté de rêve nimbe les nénuphars d'une pâle auréole.

Sur l'étroit chemin, trop proche de la berge, sous les branches au feuillage d'ombre, deux formes s'avancent enlacées. Ce sont les amants d'hier, les époux d'aujourd'hui. Charmés par la beauté prenante de la nuit, ils ont quitté follement, demi-vêtus, la chambre nuptiale et s'en sont allés au hasard par la forêt. Ils vont nu-pieds comme des martyrs, et comme des martyrs aussi, ils ont le front rayonnant d'extase et d'amour... mais ce ne sont point là des martyrs divins, ce ne sont que des enfants amoureux pour un instant illuminés... Dieu les bénisse pour cet éclair de vérité !

Le sentier tourne court au bout de l'étang. Hélène s'arrête et retient doucement Raymond :

« Te souviens-tu, voilà sept ans que nous nous aimons ! Sept ans, c'est long... m'aimeras-tu sept ans encore ? »

Lui, la saisissant dans ses bras :

« Folle, folle, folle ! est-ce que je pourrais ne plus t'aimer ? N'es-tu pas mon premier rêve, l'incarnation de mon art et de mon idéal ? »

Mais elle secoue la tête, mystérieuse, et montrant l'eau sombre qui dort à leurs pieds, elle dit, une lueur phosphorescente passant dans ses yeux verts :

« Écoute, si un jour tu me trahis, c'est là que je me jetterai ! »

Lui, brusquement fâché :

« Ah ! tais-toi, ton idée lugubre me gâte cette nuit ! Méchante, pourquoi douter de moi ? Ne t'ai-je pas été fidèle depuis... depuis si longtemps ? »

A ces derniers mots, ses yeux se détournent, mais la nuit les dissimule ; son accent se voile, mais l'émotion peut-être l'étreint ?... Hélène ne sait pas, ne peut pas savoir ses succès de jeune homme (drames pour elle, peccadilles pour lui).

Elle frissonne et répond : « J'ai froid ».

Au ciel, la lune est voilée, sur l'étang les nénuphars — emblème de stérilité — semblent des roses noires. La brume, la brume de la nuit et la brume de l'âme, s'insinue en eux et les glace ; ils sentent

tout à coup leurs pieds nus, leurs mains froides et leurs cœurs moins ardents. Ils se serrent l'un contre l'autre comme des oiseaux transis et regagnent, — pélerins lassés — la maison d'amour où ne devaient sonner que des heures de joie.

. . . .

Dans la forêt, autour de l'étang morne, il ne reste personne, que l'âme inapaisée d'un suicidé d'antan qui hante ces lieux par les soirs obscurs. Il a entendu la promesse faite, il a entendu, il se souviendra!

* * *

D'autres nuits, d'autres jours succèdent à ceux-là... l'anneau brisé ne peut se resceller; ils sont comme des enfants qui, pour le mieux voir, ont saisi au travers de l'aile le papillon ; il ne reste à leurs doigts que de la poussière d'azur : leur amour, hélas, est *désailé*, il n'a plus qu'un glaive comme le symbole antique.

. . . .

Est-il possible et surtout est-il utile de suivre pas à pas la désagrégation d'un amour qui va se fanant, chaque jour éteignant une des illusions dont fut tissée cette tendresse, ou plutôt cette passion, éclose sur des mensonges et de vaines aspirations... orchidée étrange née d'un marécage!

Elle est menteuse, il est déçu. Elle est fausse, il est fuyant. Elle est intéressée, il est paresseux et mou. Elle est prosaïque, il est trivial. Il n'a pas d'opinions, elle est de ces gens qui, pour vous plaire, sont toujours de votre avis. Elle est ambitieuse, il est pauvre. Elle n'a pas de grandeur d'âme, il est mesquin. Il est despotique, elle est jalouse. Elle est économe, il est gourmand. Elle est coquette, il est négligent et négligé. Elle est ponctuelle, il oublie tout. Lui, les détails d'intérieur l'horripilent et elle l'en entretient sans cesse ; elle, le travail du ménage la déforme, lui gâte les mains et la met de mauvaise humeur. Tous deux se relâchent et se soignent moins... on ne se marie pas pour se gêner, n'est-ce pas?

Ils se querellent un soir à propos de leurs vieilles lettres (1) :

Elle. — Il en manque trois, je te dis ! Avec ta distraction perpétuelle, où as-tu pu les laisser ? Ce sont les plus dangereuses ! Une surtout ! Je ne veux pas que ces lettres compromettent mon passé de jeune fille !... je veux au moins garder cela !

Lui, doucement railleur. — Garder quoi ? Tu n'avais rien gardé, puisque...

Elle, furieuse. — Ah ! tais-toi ! c'est bien là mon regret, tu aurais à présent plus d'égards pour moi et tu me tiendrais compagnie au lieu de passer tes journées à pêcher à la ligne stupidement dans cet étang bête !

Lui. — Bah ! les hommes mariés sont tous comme moi ! On ne peut pas rester sans cesse aux genoux de sa femme, voyons !... Il y a temps pour tout, Hélène... toi que je découvre si pratique, ne comprends-tu pas cela ?

Elle, rancunière. — Je comprends...je comprends bien des choses.

Lui. — Ah ! tu m'ennuies... je m'en vais jouer du cor de chasse... comme autrefois, tiens !

Il se lève, décroche le compagnon jadis tant aimé et s'en va, sonnant du cor à travers le bois, rêvant qu'il l'aime encore comme jadis, qu'elle est bien la femme idéale souhaitée et que rien n'est vrai, hormis l'amour et le printemps.

Elle reste seule au coin de la cheminée sans feu, tremblant à chaque bruit et finissant par se coucher pour avoir moins peur et moins froid.

Enfin, on entend siffler devant la porte... C'est l'air de la Forêt de Siegfried..., en murmurant, tout ensommeillée et transie, elle lui jette la clef par la fenêtre... Quelle idée absurde de s'en aller jouer du cor de chasse par cette nuit humide et de la laisser seule dans cette baraque glacée !

Lui, rasséréné. — Eh bien ! es-tu contente ?

Elle, grognon. — Contente ? Mais je suis gelée et

(1) Ce sont ces lettres, restées à mon insu en ma possession, dont il est parlé dans l'introduction.

je meurs de sommeil! Quelle idée aussi! Je suis morte de peur ici toute seule!... Tu es toujours pareil!

LUI, démonté, rentrant dans la réalité. — Ah!... moi qui croyais te faire plaisir en te rappelant le temps passé...

ELLE. — Oui, parlons-en!... Bonsoir!

LUI, indigné. — Et ces vers que tu m'avais envoyés et que tu trouvais si beaux, cette jouissance sans nom que te procurait, disais-tu, le son du cor, lorsque je jouais pour toi dans la nuit! As-tu tout oublié?

ELLE, vaguement gênée et fort ennuyée, l'embrasse. — Bonsoir, mon gros chat! Ne vois-tu pas que je dors littéralement... Bonsoir, mon chat, merci!

LUI, songeur. — Mon chat, toujours mon chat! Elle a donc feint toute cette poésie?... Ah! il faut que je sache et que je voie le fond, à la fin :

Hèlène, dis-moi... Oh! elle dort! et moi...

Il se retourne, dépité. Quelques minutes après, un ronflement sonore indique qu'il est allé la rejoindre au pays où les êtres s'aiment, sans subir les trivialités de l'existence.

. . . .

Et puis? L'eau tombant goutte à goutte creuse en forme de coupe le dur granit... la désillusion, tombant larme après larme dans leur cœur, qui semblait invulnérable, y creuse la coupe amère du désenchantement.

Leur amour se traîne comme une mouette brisée sur le sable où elle vient expirer.

Un dernier choc et il ne restera rien de cette idylle passionnée... rien que l'ombre d'un souvenir.

Pour lui, ce choc arrive quelques mois après leur mariage : son père étant mort subitement, la reprise du notariat est remise en question. Le fils cadet est trop jeune et non orienté encore comme vocation, si bien que la mère (gagnée par Hélène qui l'a outrageusement flattée) offre à l'aîné de reprendre l'étude. Raymond, indigné, refuse avec fracas et se tourne vers sa femme, afin qu'elle le soutienne, dans cette nouvelle lutte, pour le moins imprévue. Mais à sa

profonde stupeur, Hélène prend énergiquement parti contre lui et renchérit sur les arguments de la *notaresse*. Après quoi, elle finit par reprocher à son mari de gagner trop peu avec *sa musique* et de lui faire une position précaire.

Abasourdi, désolé, le pauvre artiste lui rappelle avec véhémence qu'elle l'a poussé jadis à renoncer au notariat et à suivre *sa vocation!*

HÉLÈNE, énervée. — Ta vocation, ta vocation ! oui, si tu en avais une, de vocation ! Mais tu ne sais jouer d'aucun instrument en virtuose, tu n'es pas compositeur non plus... alors, à quoi ça te sert-il, ton art, dis?

LUI, révolté. — Mais à faire de l'art, pardieu !

ELLE, ricanant. — On n'en vit pas!

LUI, pris de rage. — Comédienne, va ! C'était donc là ton but? Etre femme de notaire!!! (Il rit convulsivement.)

Un notaire, ah! ah! ah! C'est si honorable n'est-ce pas, d'être notaire ?

LA MÈRE. — Votre père était notaire, Raymond et on l'a toujours considéré comme un honnête homme!

Elle sort fièrement.

RAYMOND avance sur Hélène, les mains crispées, comme pour la saisir et la broyer. — Toi!

Mais elle l'arrête d'un geste et d'une voix sifflante, le rictus aux lèvres, elle profère : « Comédien ! »

Exaspéré, il saisit un vase du Japon et le lance vers elle à toute volée... mais la potiche ne heurte que la porte refermée, contre laquelle elle se brise. Dans l'autre chambre, il entend la voix méprisante de sa femme : « Brute, va! ».

Il reste stupide devant le vulgaire de l'action, contemplant les morceaux du vase, si souvent fleuri de fougères et de chèvrefeuille... une réminiscence idiote lui vient, un vers sentimental qu'affectionne Hélène :

« ... hélas, il est brisé! »

La fureur est passée, le désespoir reste. Anéanti, il tombe sur une chaise et, le front dans les mains, il sanglote inconscient de sa faiblesse, indifférent à

tout, sauf à sa douleur. Il sanglote désespérément comme sanglote un enfant subitement orphelin :

Ni père, ni mère, ni femme... plus rien! Il est seul, seul au milieu de sa famille et de ses amis. Car aucun ne le comprend... hélas! ô douleur plus grande, il ne se comprend pas lui-même!

Ah! combien parmi les enfants des hommes se trouvent ainsi, *seuls*, au sein des leurs, *seuls* parmi la foule, *seuls* toujours, *seuls* partout!

Pourtant il est écrit : *Vae soli!*

A ce tournant de la vie, il n'est plus qu'une route à suivre, celle qu'indique au triste pèlerin d'amour le poëme indou :

« Hélas! tu vas devenir comme l'étoile fixée au plus haut des cieux : des profondeurs de l'espace, ce céleste luminaire doit briller pour tous, excepté pour lui-même, donner de la lumière à tous, mais n'en prendre à personne.

Hélas! tu vas devenir comme la neige pure dans les vallées des montagnes, froide et insensible pour le toucher, chaude et protectrice pour la semence qui dort profondément sous son sein, — c'est maintenant cette neige qui doit recevoir la mordante gelée, les rafales du Nord, abritant ainsi de leur dent aiguë et cruelle la terre qui contient la moisson promise, la moisson qui nourrira les affamés. »

. . . .

Oui, mais tous ne peuvent entendre et comprendre cette voix; l'égoïsme, de sa redoutable cuirasse, mure le cœur de l'homme. Pourtant, un écho affaibli de cette vérité parvient en cet instant jusqu'à l'âme désemparée de Raymond, artiste d'aspiration, sinon de fait et, pour la première fois de sa vie, il prend *seul* une résolution :

« Je vivrai pour l'art, si ce n'est pour elle! »

Une fois encore, il saisit son vieil instrument et s'enfonce dans la profondeur des taillis.

Il va, sonnant du cor, désespéré comme Roland à Roncevaux...

« Mais où sont les *rêves* d'antan? »

Ils passent devant lui, tels que les décrit une légende lue un jour il ne sait plus où, et qui semblait faite pour lui :

« Du pied des remparts sombres, une voix chaude

montait alors, une voix de cor, grave et touchante, chantant de vieux airs simples et naïfs... l'éternelle ballade de saint Hubert, la ballade des chasseurs :

« Il poursuit la biche, mais il ne l'atteint pas ? »

Et toute la soirée, jusqu'à l'heure tardive où la fenêtre se fermait doucement, et où s'éteignait la lumière placée en signal, la voix du cor montait vibrante et tendre comme une caresse, jusqu'à la belle songeuse aux yeux verts comme la mousse des bois.

Alors, en quelques notes plus émues et plus prolongées, la voix se mourait, triste adieu du joueur de cor.

. . . .

Mais un soir, l'adieu fut plus déchirant. Et les autres soirs, jamais plus la voix du cor ne résonna... car la princesse était menteuse et le joueur de cor, déçu ! »

Telle était la légende et telle aussi pour lui la réalité.

« *Ah! que le son du cor est triste au fond des bois.* »

. . . .

La crise passée, nulle main consolatrice n'a cherché la sienne, nulle voix caressante n'a imploré le pardon qu'il accorderait encore.

Désormais, ils vont, tirant parallèlement le même attelage et comme le dit l'impitoyable axiome :

« Ils ne se rencontreront jamais »

jamais plus, du moins en cette vie.

Détaché d'Elle, il est lié cependant pour cette vie, car il ne peut rejeter dans l'incertain cette existence qu'il a associée *librement* (du moins le croit-il) à la sienne. Alors, il se rappelle le conseil fou du poète :

Rève encore, rève sans trève,
Car l'amère satiété
Nous vient, lorsque succède au rêve
La brutale réalité.

... Et il se remet à rêver, oubliant Hélène, qui,

pour lui, n'est plus qu'une comparse assise à son foyer, comparse tyrannique sans doute, mais à qui ne va plus rien de son cœur.

Alors, où va ce cœur? « Il est mort, » dit-on superficiellement en pareil cas. Mensonge! LE CŒUR NE MEURT PAS! Et c'est là l'implacable de la destinée humaine!... S'il vit, il lui faut un aliment... où le prendre?

Le hasard d'une rencontre, la tonalité spéciale d'une voix, un peu d'étrangeté... et l'amant se reprend à aimer comme s'il recommençait une autre vie. Il transcrit sur un air nouveau la vieille chanson. il joue sur un instrument neuf la ritournelle bien-aimée.

Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Du moins, c'est ainsi qu'aiment les hommes.

Les amours romantiques, ou simplement romanesques ne sont plus de notre époque et les pauvres amoureuses mystiques qui adorent stupidement un homme comme elles adoreraient « l'Éternel, leur Dieu », celles-là ont tôt fait de déchanter. Un coup de vent brutal les brise un beau jour, comme la rafale abat les floraisons printanières... beaucoup, semblables à ce pauvre roseau tant méconnu, plient et ne rompent pas : c'est là l'histoire, banale et sublime à la fois, de tous les jours. D'autres, quoique mystiques, sont d'un passionné plus terre à terre et, ne se contentant pas de pleurer sur leur paradis perdu, cherchent à le retrouver ailleurs. Il en est enfin de plus irrémédiablement exaltées qui veulent trouver dans la mort l'oubli que la vie ne peut leur donner. Celles-là sont les plus à plaindre. Car nul ne sait ce qui se cache derrière le lugubre appareil du trépas; nul ne sait quel réveil l'attend de l'autre côté, ni si la souffrance n'y est point pire que de celui-ci.

Hélène était une nature de cet exclusivisme outré qui est une des formes de l'égoïsme. Je ne sais rien de plus terrible que les gens qui veulent être *seuls aimés*, *seuls intéressants*, être en un mot *tout* pour quelque autre. Je trouve que cette prétention dépasse les limites de la prétention permise! Car enfin, cela implique qu'on est au monde seul digne d'être aimé

et seul intéressant. Ce n'est plus là de l'amour, c'est une tyrannie dont n'approchèrent jamais celle des Tamerlan, des Denys et autres! C'est une tyrannie de cœur et d'âme, une oppression constante, bref les galères morales!

Et c'est pourtant là — ô dieux, protégez-moi contre leur conrroux! — c'est pourtant là l'amour des femmes!

Hélas, ce n'est point seulement aux travaux forcés à perpétuité, mais c'est surtout *à l'amour à perpétuité* qu'elles condamnent leurs maris. Elles ne savent pas qu'on ennuie les gens à les *trop aimer* et surtout à les obliger à vous *trop aimer*.

Quant à Hélène, elle n'aimait plus Raymond. Ne l'avait-il pas déçue en tout? Il n'était pas resté l'amant enthousiaste et fou qu'elle avait connu! Il est vrai qu'elle lui avait reproché cette chaleur et cette exubérance, dans tout ce qui n'était pas relatif à elle; hors ce culte dû à sa personne, elle le trouvait détraqué et ridicule lorsqu'il « s'emballait »! Mais lui, naïf, comment aurait-il compris que les folies ne lui étaient permises que vis-à-vis d'elle? Il avait donc réfréné en tout — blessé qu'il était dans son amour-propre — le côté primesautier de sa nature, côté qui en réalité donnait un grand charme à son caractère. Il ne lui avait pas donné la situation rêvée, vivant dans un trou pour *gagner ses croûtes* péniblement comme petit chef de musique. Elle avait espéré qu'il se remuerait, qu'il trouverait autre chose, qu'elle reviendrait habiter la capitale, non plus comme subalterne, mais comme femme d'un artiste acclamé! Rien de tout cela: atteint dans son amour, découragé par le manque de compréhension et de sympathie que rencontraient à son foyer ses tentatives d'art, mal secondé par une nature paresseuse et des études insuffisantes, le musicien ou plutôt le *créateur* s'était endormi avant l'œuvre. La routine le broyait. Voyant son insuccès, pourquoi ne pas reprendre le métier du père? Ce métier de coq en pâte où il aurait pu *musiquer* à l'aise, en laissant la peine au vieux clerc de notaire... et où elle, Hélène, aurait paradé en bourgeoise cossue, là où elle avait été suivante. C'eût été

au moins une revanche ! Mais non, rien, rien de ce qu'elle avait rêvé !

Tous deux, les malheureux, vivaient ainsi, côte à côte, *ruminant* sans cesse leurs griefs qui, entre les querelles périodiques, transparaissaient presque tout le temps dans des réticences, des mots à double sens, des silences même.

C'est en pareil cas que ces paroles d'un mari lassé prennent une portée terrible :

« Oui, être mariés ! Etre ensemble, toujours ensemble ! déjeuner ensemble, dîner ensemble, souper ensemble, sortir ensemble, rentrer ensemble, etc. Ah ! quel supplice que cet ensemble perpétuel ! »

Ce mari-là n'était pourtant ni féroce ni libertaire et sa femme n'était pas malheureuse. Seulement, *c'était lui qui supportait*, car dans les bons ménages, il faut généralement qu'il y en ait un qui supporte et l'autre qui *insupporte*.

Hélas ! à quoi bon philosopher à propos du triste roman de ces deux enfants, trop faibles pour redresser leur barque désemparée. Ils allèrent à la dérive comme vont la plupart des vies... jusqu'à ce qu'un jour Hèlène découvrît, peu importe comment, l'infidélité flagrante. Ce lui fut un coup de massue. Pourtant, *elle ne l'aimait plus*, elle le lui avait assez montré ; il le méritait bien, d'ailleurs, songeait-elle. Mais il devait rester fidèle quand même ! N'était-il pas sa propriété, son bien qu'elle avait conquis avec tant de peines ?

Qu'elle avait conquis, oui ! Mais qu'elle n'avait pas su garder ! Car c'est là le secret : prendre est bien simple, garder bien difficile !

Serait-il vrai — comme souvent l'idée m'en a effleurée — que l'amour n'est durable ici-bas que lorsqu'il n'a pas reçu de sanction ? Je crois que, pour la majorité, on peut répondre oui... je dis la majorité, car il faut laisser place à l'exception, afin de contenter le public optimiste... et aussi pour que cette vieille exception puisse continuer à *confirmer la règle*, comme disent les bonnes grammaires.

C'est égal, je trouve extraordinaire d'exiger d'un homme fidélité à un amour qu'on a tout fait pour

détruire (sciemment ou non, le résultat est le même) et — dussent mes lectrices me lapider — je continuerai de penser que, si les femmes (pardon, j'ai failli écrire *mécanisaient*) harcelaient moins leurs maris de menues questions de mille sortes, il y aurait plus de ménages heureux, ou du moins paisibles.

A ceux qui protesteraient contre ma manière de voir, je dirai seulement : je n'accuse ni n'excuse, je n'embellis ni n'enlaidis mes personnages. Ils sont comme nous tous pétris de boue et de lumière, de bon et de mauvais. Pour vivre *supportablement*, ils auraient dû sarcler l'ivraie et fortifier les épis de leur âme; mais qui donc a ce courage-là? Je conte en montrant la vie telle qu'elle est et en donnant les circonstances pour ce qu'elles furent. Si, parfois, il m'échappe sur les gens et les choses quelque remarque saugrenue, j'en suis fort marrie, mais un peintre ne peut se faire photographe et chez le peintre il y a *le coup de brosse...* qui n'empêche pas toujours la ressemblance!

Hélène fut donc, devant ce qu'elle nommait l'irréparable, prise d'une rage folle et d'un vrai désespoir. Ne lui était-elle pas restée fidèle depuis son mariage, elle?

LUI : « Mais, mais... c'est tout naturel!!! »

Tout naturel... sans doute. C'est toujours naturel de la part de la femme. Le mari trouve cela dans l'ordre des choses : d'après son code à lui, et pour des raisons péremptoires à son avis, il est seul excusable d'être infidèle. C'est là éternel sujet à discussion entre les deux moitiés du genre humain et chose aussi difficile à résoudre, semble-t-il, que la quadrature du cercle...

Bref, Raymond louvoya, atténua, se fâcha, s'attendrit aux souvenirs évoqués, jura de lui revenir et... retourna au fruit défendu.

* * *

Par un crépuscule féérique, il prit à Hélène fantaisie de revoir la demeure où ils avaient passé des jours si tendres autrefois.

La maison, quittée depuis longtemps à cause de son humidité et de son isolement, la maison était close, au seuil l'herbe croissait comme sur une tombe.

Ils passèrent et prirent le sentier désert au bord de l'étang. Il était oppressé et honteux, elle, farouche. Elle s'arrêta à l'endroit où ils s'étaient arrêtés le premier soir. L'eau profonde à cette place formait gouffre à leurs pieds, le bord était à pic. Le soleil couchant striait de flaques de sang l'onde obscure qu'allait baiser la nuit.

D'une voix sombrée, Hélène dit :

« Te souviens-tu? Voilà sept ans que nous sommes mariés... m'aimes-tu encore? »

Péniblement il balbutia et, les yeux fuyants . « Je, je..., mais quelle folie, voyons, tu le sais bien! Viens! »

Il chercha à l'entraîner, frissonnant devant cette lugubre fin de jour, mais d'un grand élan elle se dégagea et se jeta, rigide, dans l'eau glacée.

Elle coula à pic; les ondes glauques se refermèrent sur son corps de sirène. Un grand cri retentit.

. . . .

La tête perdue, on vit Raymond arriver comme un fou au village voisin. Lorsqu'il revint, escorté d'indifférents, l'eau était redevenue tranquille et pure comme un regard menteur; les nénuphars ouvraient à la surface leurs roses noires, symbole de stérilité, et sous ce calme dormait la pauvre Hélène, dont la vie aussi fut stérile : ni vérité, ni maternité, ni vraie bonté qui eût tout aplani.

Dans l'ombre ricanait l'âme enfin assouvie du suicidé... tandis que, les ailes brisées, l'image idéale et lumineuse de l'amour rêvé, fuyait tristement à l'horizon que dorait une dernière lueur de feu.

. . . .

Raymond pleura... puis il se consola et épousa sa complice. Deux mois après, il mourait. Etait-ce Hélène qui, outrée de ce sacrilège, l'attirait vers elle de l'au-delà, par un dernier effort de passion?

Qui le dira? Il faudrait pour cela que mes deux pauvres amis revinssent de l'autre monde me conter leurs douleurs posthumes, comme ils me contèrent

leurs douleurs terrestres... les croirais-je et me croirait-on ?

Je ne sais. Je ne crois qu'une chose ! c'est que, de tout amour si entaché d'égoïsme soit-il, il reste un germe éternel; que ceux qui se sont mal aimés se retrouvent tout comme les autres et s'aiment de nouveau, mieux sans doute, car ils ont acquis la crainte de se faire souffrir. Je crois que, dans l'autre vie comme dans celle-ci, tout peut s'effacer par une plus grande expansion de tendresse et que les humains, dans les temps, connaîtront l'amour, quand ils l'auront compris.

LA ROSE NOIRE

Dans la nuit, sur l'étang de moire,
S'épanouit la rose noire,
Des pénibles amours humains.
C'est la fleur de l'amour qu'on force,
Lorsque le cœur lutte et divorce,
Au long des tristes lendemains.

O femmes, que l'amour entraîne,
Puis rive d'une horrible chaîne,
Si vous ne pouvez la briser,
Ou si, trop faibles, vous n'osez,
Prenez en main la rose noire
Et déchiffrez-en le grimoire :

Chaque pétale est passion,
Chaque parfum en est poison ;
Vous-même, vous l'avez tissée,
Jour par jour, instant par instant !
D'un effort caché, mais constant,
Vous l'avez, pensée à pensée,
Douloureusement composée.

Qu'un souffle vrai s'élève en vous,
De ce vivifiant remous
Naîtra le pardon grandiose,
Qui changera la noire rose
En la pâle fleur de carmin,
Rose du pur amour humain !

JANE MOLLOY.

LES WALKYRIES

Un grondement d'orage, en le noir des abîmes,
Tel un large galop roule sur l'univers,
Et, déchirant la nuit d'un tourbillon d'éclairs,
S'écrase avec fracas aux angles d'or des cimes,
Pendant que la mêlée aux triomphes sublimes
Cache sous ses drapeaux les poitrails entr'ouverts.

La volonté des dieux, pesant sur l'ombre humaine,
Met un manteau de pourpre aux vainqueurs de la mort
Qui, farouches, dressés dans l'innombrable effort,
Tendent vers l'horizon les espoirs de leur haine
Afin d'y découvrir la beauté souveraine
Des filles de Wotan invisibles encor.

De tous côtés, l'amas des cadavres s'écroule
Sous le poids monstrueux des nouveaux combattants;
L'armée, en ses remous rouges et palpitants,
Bondit sous la bourrasque, entraîne au loin la foule,
La ramène, l'emporte, et sans cesse déroule
En lourds fleuves de chair ses longs flots hésitants.

Mais soudain, héroïque, un appel de victoire
Ebranle la grandeur des cieux épouvantés;
Le tumulte scintille au contact des clartés
Qui précèdent le vol fougueux, blasphématoire,
Des deuils et des destins dominés par l'Histoire
Et que poursuit l'orgueil des casques redoutés.

A l'orient qui brûle, éblouissant cratère,
Une forme surgit en gerbes de soleil;
Une aile claque au vent; un étalon vermeil
Se cabre au bord du monde; et le cœur de la terre,
Réveillant son passé de gloire militaire,
Acclame l'ouragan qui trouble son sommeil.

Des cris stridents, joyeux, dominent la tuerie;
Une allégresse vibre au choc des bataillons
Dont chaque épée allume un faisceau de rayons,
Tandis que sur la mer aux lourdes draperies
Plane au loin, dans l'écho, le cri des Walkyries
Proclamant le carnage au nom des passions.

Des chevelures d'or, des éclats de cuirasses,
Des boucliers de flamme, entremêlant leur jeu
Dans un crépitement de crinières de feu,
Montent à la conquête ardente des espaces
Et laissent, par milliers, s'égrener sur leurs traces
Des perles d'améthyste en un ciel sombre et bleu.

De fériques joyaux, emportés par le geste
Des poitrines de nacre et des bras ivoirins,
S'incrustent, merveilleux, dans l'horreur des écrins
Que leur ouvre l'orage invincible, funeste,
En son élan crispé sur la voûte céleste
Tel une panoplie aux fastes surhumains.

Des lances, unissant leurs reflets métalliques,
Froissent éperdument leurs éventails striés
Qui griffent, de leurs bonds toujours multipliés,
Le dôme encore obscur des profondeurs tragiques,
Où tremblent, éblouis, les astres fatidiques,
Par-dessus la bataille aux souffles meurtriers.

De brusques soubresauts de force échevelée
Franchissent l'infini du gouffre zénithal;
Mais, soudain retenus par l'éperon brutal,
Les coursiers, secouant leur crinière étoilée,
Enchevêtrent l'essor de leur splendeur ailée
Et fixent l'horizon du monde occidental.

Le groupe glorieux des déesses, superbe,
Droit sur les étriers, d'un seul bloc, redescend
Vers la terre où se traîne, en murmure croissant,
Le sauvage combat que la nuit exacerbe
Jusques à l'agonie éparpillant dans l'herbe
Des corps déchiquetés et des flaques de sang.

Et l'ivresse de voir les guerrières divines
Incliner leur front pur vers les fronts écrasés
Met au cœur des héros encore inapaisés
L'âpre désir de mordre aux lèvres purpurines
Le fruit voluptueux des notes cristallines
Dont le nombre s'écroule en d'immortels baisers.

F. Leonard.

LE PHILOSOPHE AMATEUR

MÉTAPHYSIQUE.

Jean, pour se refaire des erreurs d'une jeunesse orageuse, s'est retiré à Roskof, petite plage de Bretagne. Comme il sait que ce n'est que par le changement que nous nous apercevons de l'existence de la vie, il y végète avec autant de monotonie qu'il y en a dans l'éternel mouvement du pendule, et se complaît dans cette mort à peu près totale à la contemplation silencieuse de l'océan.

Pierre, son frère, est employé au Crédit Lyonnais. Il est marié, sa femme s'appelle Virginie.

Ne sommes-nous réellement que ce que l'amour nous fait?

MORALE.

I

Etienne, après une énergique partie de golf, entre dans la salle de bain du Club pour y prendre une douche, dans l'épanouissement de sa nudité juvénile.

Son arrivée provoque l'exclamation pudique de son ennemi intime Eustache, ancien élève des jésuites, qui est vierge à vingt-cinq ans, légèrement courbé et a une épaule plus haute que l'autre... Eustache aussi peu habillé, palpite depuis un certain temps sous la pluie bienfaisante...

« Ne vous voilez pas les yeux, lui dit Etienne en lui tournant le dos, mes formes sont normales et robustes ».

Et Eustache bisque de ne pouvoir lui répondre la même chose.

La pudeur et la chasteté ne sont pas des vertus. La beauté en est une.

II

Sir Harry Lewis, a acquis dans l'étude profonde de la théologie protestante, les sens de la pudeur, et une grande dureté de caractère. Il fait le bien parce qu'il le doit.

Ma mère a acquis dans l'amour la compassion et la tendresse. Elle fait le bien parce qu'elle y trouve son bonheur.

On estime Sir Harry Lewis. On aime ma mère.

LOGIQUE.

I

La vie est souvent paradoxale.

La vérité est moins dans les choses qui sont, que dans les choses qui devraient être.

II

Marcel et Madeleine cherchent, sur la pelouse, des trèfles à quatre feuilles. Ils sont accroupis, à la même place, et ont chacun le regard aussi jeune et aussi clair.

Madeleine a déjà trouvé quatre ou cinq de ces trèfles précieux, Marcel pas un seul. Cela prouve que nous réalisons chacun une destinée conforme à notre caractère, et que tout ce qui nous arrive est bien fait pour nous.

III

Léon est vif et pétillant; Hector d'esprit plus lourd et plus laborieux. Léon parle beaucoup. Hector parle très peu. Léon ne pense pas à ce qu'il raconte. Hector pense à ce qu'il ne raconte pas. On s'amuse avec Léon. On s'ennuie à mourir avec Hector. Cela fait dire aux gens que Léon est intelligent, et que Hector ne l'est pas. Mais ils sont tous d'avis que Léon l'est plus en disant des sottises que des choses sensées.

IV

Le hasard fit que mon ami Laguigne avait mis un louis sur le gagnant du Grand Prix.

Voilà qui me semble illogique. Mais, est-il vrai, une exception confirme la règle; et il est des vérités plus fortes que les faits de la vie quotidienne.

V

C'est une erreur notoire que celle de certains qui basent leur certitude sur la corrélation d'événements de diverses importances.

La logique n'est pas plus dans la vie, que la poésie, ou d'autres choses d'un ordre supérieur.

VI

Il est des gens qui, ne voyant dans l'art que l'utilité, veulent supprimer tout ce qu'il ne contient que d'agréable. Que diraient-ils, si l'on cueillait toutes les fleurs de leur jardin, en n'y laissant que les fruits et les légumes?

La direction morale, dans laquelle il nous faut agir, n'est pas celle de l'utilité.

PETIT TRAITÉ DE LA VERTU.

I

Si le juste et l'injuste ne sont que des notions arbitraires que nous aimons parfois à voir chez les autres, mais que nous n'aimons nous-mêmes que pour autant qu'elles ne nous gênent pas, comment expliquer que tous les hommes louent et estiment l'honnêteté des femmes alors que tous leurs efforts ne tendent qu'à les séduire?

II

Il n'est guère d'homme qui ne soit dans votre cas, monsieur; qui n'ait mère ou fille dont le déshonneur rejaillit sur lui-même, et qui, d'un autre côté, ne soit

disposé à puiser chez toutes les femmes, ces plaisirs qu'il juge les plus intenses et les plus doux.

III

Une femme comme vous, madame, honnête aux yeux d'un mari, doit être méprisée par celui qui cherche à la séduire ; tant il est vrai que l'utilité seule que nous retirons d'une action nous la rend louable ou méprisable, vertueuse ou vicieuse.

IV

Il n'y aurait d'homme véritablement juste, que si les notions de bonté et de justice et de vertu étaient tellement indépendantes des circonstances où un homme peut se trouver, que rien ne pût les altérer.

Tout homme soumis nécessairement à son intérêt, peut se voir à un moment où son intérêt lui fasse commettre une injustice.

Si, par impossible, un homme n'avait à se reprocher aucune mauvaise action, aucune injustice, aucun vice, il ne devrait en remercier que le hasard des circonstances, et se tromperait en croyant qu'il ne peut faillir.

L'homme de bien est donc celui qui met à plus haut prix sa vertu, celui qui, pour commettre une mauvaise action, a besoin de plus de motifs pour se décider.

V

Ce que le monde appelle conscience, est le résultat de l'éducation.

VI

Question posée par l'Evangile : « L'homme naquit-il bon ou mauvais? »

Il n'est ni bon ni mauvais en lui-même. Ce sont les habitudes de la société qu'il fréquente qui le rendent bon ou mauvais.

Sylvain Bonmariage.

LA SEMAINE PACIFISTE D'OSTENDE

Les circonstances n'ont pas permis au Comité d'Ostende-Centre d'Art de donner cette année aux Conférences littéraires, qui eurent un si retentissant succès au cours des trois saisons de 1905, 1906 et 1907, toute leur ampleur habituelle.

Cinq orateurs seulement se sont fait entendre. Ils prirent tous pour sujet « La Paix dans ses rapports avec les diverses manifestations de la pensée ou de l'énergie ou de l'activité humaines ». Toutefois, jamais « cliché » ne fut mieux en situation si nous disons que la qualité suppléa à la quantité.

M. d'Estournelles de Constant, plénipotentiaire de la République française à la Conférence de La Haye, parla du Patriotisme et la Paix.

M. Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, parla de La Paix et les Beaux-Arts.

M. J. Ernest-Charles, directeur de la revue Le Censeur, *parla de* La Paix et les Femmes.

M. Laurent Tailhade parla de La Paix et les Lettres.

Enfin, M. Edmond Picard parla du Rêve et la Paix.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces brillantes manifestations oratoires; avec des dons divers, les conférenciers séduisirent la foule qui les acclama. Nous nous bornerons à reproduire les belles paroles que prononça M. Laurent Tailhade.

En publiant ces pages, nous nous départissons exceptionnellement de la règle de réserver La Bel-

gique *à la collaboration exclusive des écrivains belges. Mais le fait que la conférence de l'auteur des* Poèmes élégiaques *et de la* Touffe de Sauge, *du traducteur de Plaute et de Petrone a eu lieu chez nous pour une œuvre de chez nous justifiera, croyons-nous, cette dérogation.*

Depuis le jour illustre où, vainqueur d'Antoine et rapportant à Rome avec le trésor des Ptolémée une gloire qui, désormais, n'aurait plus de compétiteurs ni de jaloux, Octave, à son retour d'Actium, ferma le temple de la Guerre et, mettant fin aux discordes civiles, annonça la Paix romaine à l'Univers subjugué; depuis le jour où, maîtresse du Monde, ayant détruit Carthage et maîtrisé la Gaule, l'*Urbs* conquérante, après un labeur plusieurs fois séculaire, se reposa dans sa gloire et promulgua des lois, tous les peuples qui, tour à tour, sont entrés dans l'Histoire, ont eu l'ambition de fermer, comme Auguste, le temple symbolique et de fonder pour toujours l'ère du travail et de la paix.

Les plus rudes soldats, les moissonneurs tragiques dont le fer couche à travers les sillons des gerbes de mourants, les guerriers, pour qui la bataille est un jeu où se plaît leur fureur, les princes politiques et les capitaines effrénés, Charles XII et Napoléon, Cromwell et Frédéric le Grand, au milieu des gestes sanguinaires, des hécatombes humaines, des sièges, des combats, des sacs et des exterminations, tendaient à l'apaisement universel, demandaient aux armes la réalisation d'un idéal pacifique, la réunion de tous les hommes dans le même bercail, sous la houlette d'un pasteur magnanime et triomphant. Cette ambition des rois, des princes, des chefs militaires, les peuples aujourd'hui l'ont reprise à leur compte. Justement parcimonieux de leur vie et de leur fortune, ils demandent, pour trancher leurs différends et juger les procès de nation à nation, un tribunal plus équitable, une justice plus humaine que le hasard des combats. Au patriotisme étroit, agressif

et borné des époques lointaines succède le patriotisme intelligent, respectueux du droit universel qui n'estime pas absolument nécessaire de tuer ou de mourir pour vider une querelle et revendiquer son bien. Le pacifisme a conquis les plus nobles intelligences, ému les cœurs d'un zèle fraternel. La Conférence de La Haye où savants, hommes d'Etat, légistes et docteurs ont préparé le code pacifique, la législation qui mettra fin aux victoires sanglantes, aux entreprises meurtrières, marque une étape glorieuse de l'humanité.

Le siècle s'est mis en marche vers la terre promise, vers la Jérusalem que chantait déjà le poète d'Israël quand, pour ses frères et ses proches, il implorait les grâces de la paix.

La Paix ! C'est elle que depuis une semaine, en face de la mer divine, couleur de perle et d'or, que Henri Heine a chantée ; c'est elle dans ces fêtes de l'art et de l'esprit qui font d'Ostende une capitale de l'Europe, c'est elle que les orateurs acclament et préconisent devant un auditoire où se mêle, comme dans un parterre de rois, tout ce que la terre a de plus charmant et de plus rare : le savoir et la grâce, la compréhension et la beauté.

La Paix ! D'autres vous ont déduit les motifs politiques, les raisons économiques de l'arbitrage demandé. Cherchons à travers les poètes ce que les siècles ont mis d'élan et de confiance, l'appel immémorial des races et des tribus vers la déesse protectrice. Dans les affres de la guerre, l'humanité s'enfante à la paix. L'art témoigne de son irréductible espoir. En tous pays, sans acception de climat, de religion ou de culture, les poètes ont dit ce mot, le premier que Beethoven fait ouïr dans le *schloschor* de la *Neuvième symphonie*, dans le final qui couronne son œuvre gigantesque : « Frères ! » et l'on peut dire sans crainte que la poésie, alors qu'elle est digne de ce nom sublime, n'est autre chose elle aussi qu'une invocation magnanime, un *sursum corda* vers la fraternité.

Chez les primitifs cependant, les combats tiennent un rang d'honneur. Achille et Siegfried, Roland et

Perceval emplissent de leurs gestes guerriers les chants des rhapsodes et des troubadours. Cependant, avec la civilisation, l'idée heureuse de la paix s'infiltre dans la poésie au moment où l'épopée et les arts lyriques pâlissent devant la philosophie. Athènes, après les *Perses* et les *Sept devant Thèbes* applaudit les *Acharniens*, puis *Irènè* où le réactionnaire et pieux Aristophane dénonce le péril militaire en des termes d'une violence qui feraient aujourd'hui fermer son théâtre et mèneraient l'auteur à Fresnes-lès-Rungis. *Lysistrata*, si impudique dans les mots, renferme une haute leçon de morale; c'est la révolte du foyer contre la caserne, les droits de l'amour attestés devant la science de la mort.

Aristophane est le plus grand poète de la Grèce, le plus grand peut-être du monde entier. Dans cette minute incomparable. qui va de Salamine aux Trente tyrans, cet incomparable artiste, véritablement souverain, donne au langage comique sa forme la plus colorée et la plus belle. Il prodigue les chefs-d'œuvre, il fouaille de cuisantes lanières les démagogues, les tribuns qui vivent aux dépens du bonhomme peuple, leur éternelle dupe, les faiseurs, les charlatans, les femmes en mal de législature et les juges affamés de procès. Il raille Socrate avec la clairvoyance d'un esprit résolument traditionaliste, acharné à défendre la Cité grecque dans ses lois, dans ses mœurs et dans ses dieux. Ses chœurs mêlent toutes les voix éparses, tous les bruits de la Nature, depuis le vague soupir des nuées, jusqu'au bourdonnement des guèpes sur « la belle prairie de Marathon ». Les grenouilles coassent, le rossignol, « en cadences lég ères, pleure le sort d'Ithys », les Initiés aux mystères célèbrent les fêtes nocturnes de Iacchos. Et le poète lui-même semble un bacchant, un faune, un demi-dieu lascif, enivré de joie et de lumière qui, la barbe humide encore de miel et de raisin, tour à tour danse la pyrrique guerrière et la cordace amoureuse, devant la nudité sacrée des Nymphes, sous le regard bleu et chaste de Pallas.

Quelle fraîcheur, quelle saine et forte joie anime ses tableaux rustiques. La paix est revenue; elle

enchante vignerons et laboureurs qu'elle comble de bienfaits.

Salut! Salut! Comme je souhaite depuis longtemps rentrer dans mon champ et retourner avec ma pioche mon petit terrain! Salut! Salut! Combien nous attendrit ta venue, ô Déesse bien-aimée. Je suis consumé du regret de ton absence et je veux ardemment retourner aux champs. Nous goûtions, grâce à toi, depuis longtemps, mille douceurs gratuites et délicieuses. Tu étais pour les agriculteurs un gâteau de froment et la santé. Aussi les vignes, les jeunes figuiers, tous les plans souriaient à ton approche.

La paix d'Actium réalisa le conte d'Aristophane. Diccepolis, Trigée et les vieillards d'Acharne purent goûter les fruits de leur verger, conduire la pompe d'hymen, jouer avec les belles filles et, couronnés de pampres, boire en l'honneur des dieux une coupe de vin pur.

Mais la Paix, idéal suprême des groupes civilisés, la Paix dernier terme et couronnement du contrat social ne fut pas de longue durée. Entraînant les vainqueurs à de nouvelles entreprises, le régime, la constitution même de l'Empire, la mécanique du pouvoir imposa bientôt la guerre aux héritiers d'Auguste. Pour combattre les Gêtes, les Hyrcaniens ou les Arabes, pour demander aux Parthes les enseignes captives, pour maintenir en Orient la domination latine, déjà le consul, après neuf ans de concorde universelle, faisant crier sur ses gonds la porte redoutable, avait desserré les chaînes pesantes et poussé les verrous du temple que garde Janus aux deux fronts. Ceint de la toge gabienne, vêtu de la trabée quirinale aux ornements de pourpre, le magistrat suprême accomplit sous les yeux de Virgile ce rite formidable, déchaîna sur le monde les guerres, sources de larmes, et l'épouvante des combats.

Depuis ce jour d'horreur sacrée, les Césars ne se détournent plus de la voie homicide et les armes de nouveau ensanglantent l'Univers. Même les sages empereurs, les Trajan, les Marc Aurèle, ces légistes, ces philosophes couronnés qui montrèrent, au déclin du polythéisme, ce que les anciens dieux avaient mis dans l'âme humaine de force et de beauté, ne purent

contenir les fureurs de Mavors, ni retenir dans ses cavernes la Guerre. Soumis à la nécessité de conquérir toujours pour assurer les conquêtes anciennes, bientôt de guerroyer pour défendre la civilisation gréco-latine contre l'envahissement barbare chaque jour plus féroce et plus nombreux, les meilleurs succombent dans la bataille sous le manteau de l'*imperator* à la tête des légions. Et c'est Marc Aurèle expirant sa grande âme chez les Quades, aux bords glacés du Danube, Julien frappé dans un engagement contre les Parthes, d'une flèche mortelle, pour la dernière fois attestant les *dii consentens*, âmes furibondes du Capitole, conscience et flambeau de la civilisation qui va mourir.

La nuit se fait bientôt. Une aurore de ténèbres obscurcit l'horizon. C'est le brouillard, le froid, l'hiver, une obscurité sanglante peuplée de monstres et de fantômes. Des larves rampent sur le sol. Accroupie au bord du chemin, la Sottise rabâche et déraisonne. Çà et là, des ombres équivoques s'entredéchirent dans le chaos. Le Moyen âge est proche, ce long carême de dix siècles où, sans volonté, sans ressort individuel, sans culture, l'Homme ne trouve de forces que pour détruire et n'enfante que la stérilité. La joie a disparu, tout élan de ces peuples qui, d'une morose et lourde somnolence, ne s'éveillent que pour tuer. L'Eglise n'y peut rien, même quand la Royauté naissante cherche à calmer les fureurs sauvages du monde féodal. Au début du XIe siècle, l'empereur d'Allemagne Henri II, le roi Robert le Pieux se rencontrent dans un vallon des Ardennes, comme cinq cents ans plus tard, Henri Plantagenet et François de Valois dans le camp de Boulogne, sous les tentes de drap d'or. Ils font, à Mouzon, le premier essai de conférence pacifiste. Pasteurs d'hommes, ils se préoccupent de leurs ouailles autrement que pour les tondre ou les saigner. Ils s'efforcent d'amplifier les Trèves de Dieu; ils rêvent d'accorder à leurs sujets les bienfaits du travail et de la liberté. Ils jettent dans le désert médiéval cette première semence de justice fraternelle, ce bon grain qui, malgré l'aridité du sol, malgré la rigueur des saisons, lentement

à travers les âges, plus robuste que les héros de l'homicide et quoi que puissent objecter les théoriciens du carnage, fructifie et se développe, ce grain de sénevé qu'ont arrosé tant de larmes et de sang, mais qui germe, grandit, s'accroît, devient un arbre immense, un arbre qui, sous ses rameaux protecteurs, ses ombrages tutélaires, demain, abritera l'humanité.

Mais, au Moyen âge, c'est dans les cloîtres qu'il faut chercher les amants de la paix, les esprits généreux qui préparent la réconciliation des hommes, l'avènement de la douceur.

Au XIII[e] siècle, François d'Assise convie au banquet, non seulement les hommes, ses frères, mais la nature entière, les êtres que la métaphysique d'alors prétendait inanimés. Son cœur déborde, ruisselle de tendresse; il en épanche les effluves sur le monde tout entier. Cinquante ans à peine, avant les terzines de Dante, avant le noir poème du Gibelin proscrit, le séraphique trouvère, le *padre Francesco*, fait entendre à la tragique Italie, aux républiques sanguinaires, aux princes meurtriers, un cri d'amour si violent, si tendre, qu'il vibre encore et chante dans nos cœurs.

Mais l'idylle ombrienne, le suave épisode, les disciples d'Assise marchant sur les traces du maître, comme jadis les pêcheurs de Galilée suivaient leur jeune dieu, épousant au milieu des transports, des hymnes d'allégresse une joyeuse Pauvreté, ce clair printemps de l'Italie au XIII[e] siècle est bientôt fané.

Un âge de fer se prépare où le meurtre et le vol, un mélange inouï de traîtrise et de férocité, de perfidie et de violence, vont couvrir de deuil, de ruines et de honte, les peuples d'Occident. Le XIV[e] siècle est une des plus sombres minutes de l'Histoire. Pestes, famines, deuils, embuscades, l'Eglise déchirée, impuissante, au milieu de tant de crimes et d'horreur, la seule force morale qui subsiste encore, diminuée par le schisme, par le scandale du Temple et surtout par les mœurs infâmes du clergé, par la simonie et l'usure, par l'avarice effrénée, hurlante de cette louve papale que Dante nous montre « chargée dans sa maigreur de toutes les avidités ayant » déjà contraint les peuples à vivre misérables ».

C'est alors, dans ce temps odieux, taché de boue et de poison, de sanie et d'ordure, où le sang jaillit, ruisselle, tombe à flots épanché par des mains scélérates, c'est alors que parmi les guerres civiles, au bruit des armes, aux appels de haine poussés par les factions qui plantent leur étendard en face du palais, criant tour à tour *popolo* ou *liberta*, ce pendant que blancs et noirs, guelfes et gibelins, échangent leur revendication, combattent à tour de rôle, tantôt avec le peuple, tantôt avec le patriciat, mais toujours féroces, acharnés, implacables, ce pendant que la peste noire fauche ce peu que les fureurs civiles avaient épargné d'hommes, de femmes et d'enfants, c'est alors que dans la ville batailleuse des Salembiene et des Tolomeï, apparaît l'une des plus suaves, l'une des plus grandes figures que les pacifistes aient le devoir d'inscrire dans leur Panthéon.

Comme sa patronne, la martyre d'Alexandrie, au matin de son adolescence, Catherine de Sienne fut choisie entre toutes, devint l'épouse de Jésus. Dans une extase d'amour, parmi les lis de flamme et les astres épanouis, le divin fiancé met au doigt de la vierge défaillante, une bague, un anneau, gage mystérieux, non d'un métal obscur tel que l'or ou l'argent, mais de lumière céleste qui, pour elle seule et dans la nuit resplendissait. Les stigmates imprimés ne furent pas, comme ceux de Francesco, les trous sanglants et douloureux, les empreintes du Calvaire, mais bien des taches de clarté, les rayons d'un feu immatériel pénétrant la chair comme un rais de soleil pénètre le cristal, sans le briser ni le brûler. Ainsi, vivant sur le cœur même du dieu qu'elle adorait, et comme transverberée d'une flamme inextinguible, Catherine habita, dès ce monde, les hauteurs du Paradis. Sa parole enfantait des miracles, chassait les démons, apaisait les discords, pacifiait les ennemis, apportait la douceur aux partis furieux.

Cette visionnaire qui percevait l'odeur même de l'amant céleste, discourait avec lui, marchait à ses côtés, le recevait dans sa chambre, vivait dans une hallucination paradisiaque, cette visionnaire apportait dans les affaires du siècle, dans les négociations

diplomatiques, dans les ambassades, une clairvoyance, une perspicacité, un sang-froid dignes des plus grandes politiques, de César Borgia ou de Machiavel. Mais son domaine étant hors du monde, c'est vers l'apaisement que tendaient ses efforts. Ses lettres d'affaires surprennent par le naturel, par la simplicité. On les dirait écrites de nos jours. Si les hagiographes racontent qu'un ange lui dévoila, dans sa première ambassade à Roca d'Orcia, chez Odoardo Salembiene, les secrets du parchemin et l'art de conduire une plume, les documents qui viennent d'elle offrent à l'historien des gestes et des mœurs une longue suite de précieux tableaux. L'image seule de la bienheureuse en est absente. Nous ne savons rien de son aspect, ni de son extérieur, comme si la personne physique avait disparu, s'était fondue, en quelque sorte, aux creusets de l'amour divin.

Ni Paolo Cagliari, ni Titien, ni Rubens, ni Van Dyck, peintres souverains, ni Martin de Voos, ni Mignard, ni Sébastien Bourdon, ni moins encore le faible Vanini ou le pompeux Brizzio n'ont gardé quoi que ce soit de l'âme enchanteresse. Pour les uns c'est une patricienne couronnée de perles, vêtue de brocards ou de lampas qui, dans un cortège de Sénateurs et de Magnifiques, s'avance à la rencontre du *Bambino*. Portés sur un char de nuages entre les piliers corinthiens que drapent des courtines de pourpre, des anges en arroi de fête, sur le théâtrale et la viole, célèbrent le *spozalizio*. Pour les autres, la sainte, mourant d'amour, accueille le Bien-aimé, avec l'une de ces attitudes emphatiques, avec ces gestes de ballet, chers au XVIIe siècle dans la peinture dévote et les images de sainteté.

Mais plus fortement qu'une authentique ressemblance ou même qu'un traité sur le pacifisme, le rôle joué par Catherine, dans cette époque féroce et déloyale, nous fait connaître son noble esprit et son grand cœur.

Elle nous apparaît comme Béatrice à la porte du Paradis « sous un voile blanc, ceinte d'olivier, cou-
» verte d'un manteau pers et d'une couleur de

» flamme, tandis que le voile qui descend de sa tête » ne la laisse pas apercevoir avec netteté ».

Entre sa hantise divine et les réalités quotidiennes, la cloison est absolument étanche. Elle négocie, elle organise, elle redresse avec une précision incomparable. Elle ramène Urbain, elle transfère d'Avignon le Saint-Siège à Rome ; elle déchire le pacte de Bertrand de Goth, qui asservissait le pape au roi de France. Elle se charge, par deux fois, d'une ambassade à Florence ; elle réconcilie avec l'Eglise, la Seigneurie ; elle donne dans la peste de 1553, les plus hauts exemples de courage civique et de dévouement.

Qu'importe les querelles, qu'importe les meurtres, les vengeances, les représailles, le souvenir de Manfred, arraché de sa tombe et jeté aux corbeaux par la haine de Clément IV, les coups de poignard, les violences et les guets-apens ? Il suffit d'un juste pour affirmer — l'immanence du Droit — Il suffit de Catherine de Sienne au déclin du Moyen âge, pour attester que la conscience humaine vit encore, que la justice et la pitié ne sont pas mortes pour toujours. Et l'hérétique Savonarole, bientôt, donne à la sainte une réplique glorieuse de ses charmes et de ses vertus.

Le temps marche. Les ans s'écoulent. Voici la minute climatérique où le monde chrétien cesse de courir les aventures, où la prose entre dans l'habitude et le commerce de la vie, où le chevalier de Rutebœuf « se décroise » pour prendre part au négoce, labourer son champ et faire valoir ses capitaux.

La « folle cathédrale » a cessé de contenir toute l'âme du Peuple. Comme les emmurés sortent de leur tombeau, l'esprit humain s'évade joyeusement de l'*in-pace* théocratique où, depuis si longtemps, le confinaient ses prêtres et ses rois. Il ne regarde plus au ciel. Vers la terre il abaisse un long regard, regard de convoitise et d'amour. Il s'oriente vers le temporel, vers l'action et vers la joie. Il proclame la foi nouvelle, foi dans l'énergie et le travail, foi dans la Science qui balbutie encore et tâtonne, hante l'observatoire de l'astrologue et le laboratoire de l'alchi-

miste, foi dans l'avenir, dans l'âge qui commence, foi pour tout résumer en une seule parole, foi de l'homme dans l'Humanité.

La Renaissance est un long voyage de découverte. Si les navigateurs, si le génie humain, d'accord avec le hasard, lui dévoilent, au couchant, des mondes inconnus, d'autres explorateurs, non moins hardis, sans quitter leur maison, fondent la science, retrouvent la Nature et, secouant les dogmes, les préjugés, la torpeur d'une époque moribonde, s'embarquent joyeusement sur la mer des ténèbres, et cinglent d'un grand cœur vers les ports de l'avenir.

Le XVI[e] siècle, déchiré par tant de guerres, de factions, de haines, de révoltes, le XVI[e] siècle, fécond et meurtrier comme la Nature, elle-même, s'avance le pied dans le sang et le front vers les étoiles. Depuis le jour d'avril 1521, où, sous la protection de la main impériale, Martin Luther poussa contre Rome ce cri d'indignation qui devait changer la face du monde, les hommes d'armes, les peuples et les rois se déchirent comme des lions, disputent à coups d'épée, à grand renfort d'arquebusade, le royaume de Dieu, le domaine pacifique de l'esprit. Pour la tente du soldat, la controverse a déserté la chaire des docteurs; elle s'est faite meurtrière; elle ne connaît pas d'argument plus fort que la haquebute ou le poignard. La guerre civile hurle et frappe, elle se complique de parricide, elle renchérit sur l'horreur. Elle désunit les citoyens; elle allume le bûcher d'Anne Dubourg et prépare les torches de la Saint-Barthélemy. Et l'Hospital, balancé entre la Reine mère et les furieux qui le gardent, évoque, dans sa mémoire d'humaniste, les horreurs du fratricide antique :

Excidat illa dies œvo, neu postera credant sœcula.

C'est alors que, riant de ce rire qui est le charme de la force et l'ornement de la raison, le plus sage des hommes et le meilleur des pédagogues invita les furieux à résipiscence et, montrant le visage de la Guerre dans une caricature immortelle, en stigmatisa

pour jamais la folie et la hideur. C'est le chant de l'alouette gauloise sur le charnier des vautours, souffletant de joie et de lumière les pesants, les immondes carnassiers.

Les bergers de Grandgosier ont dérobé leur fournée aux boulangers de Pichrochole « frappant sur ces » fouaciers comme sur seigles verts, puis faisant » chère lye avec ces fouaces et beaux raisins ». Or, voici que, flamberge au vent, musique en tête, bannière déployée et luisant au soleil, l'ost du prince à la bile grièche se rue incontinent sur les terres de l'ennemi, tuant, massacrant, dévastant, prodiguant le deuil et les désastres sans assouvir « la colère » pungitive » du guerrier. Le bon Grandgosier fait rendre à l'ennemi les fouaces litigieuses, et le combat finit par l'intervention de frère Jean, de Gargantua, ce pendant que Pichrochole va porter en Mésopotamie son humeur belliqueuse. L'on sent que Rabelais ne juge pas cette guerre plus absurde ni plus malfaisante que les prises d'armes de son temps. Il a vu les campagnes mémorables; il n'a oublié ni les triomphes ni les défaites ; il se rappelle Marignan et Pavie; il connaît la légende héroïque des peuples et des rois. Mais qu'importe? Réduisez l'épopée à la mesure d'une querelle de clocher. Armez les pasteurs de brebis contre les garçons de fournil et vous aurez une représentation exacte des intérêts, des vertus, des vices et des appétits que la guerre met en jeu. Que ce soient deux hameaux ou deux royaumes, quelques rustres ou la fleur des chevaliers, quand l'armure s'écroule, quand le cimier se détache et que le vain orgueil de la parade militaire tombe comme un déguisement superflu, que reste-t-il en présence, à l'heure où finit le combat? Deux hommes qui tous deux ont cherché à donner la mort et dont le plus robuste ou le plus heureux a trempé les mains dans le sang de son frère, pour contenter une misérable envie, un désir aussi puéril qu'il est odieux.

« On ne fait la guerre que pour voler, disait Voltaire », et c'est pourquoi Rabelais met sur le même plan, dénigre avec un mépris égal empereur et bergers, mitrons et conquérants, Pichrochole et

Charles-Quint, le capitaine Merdaille et François Ier.

Au XVIIe siècle, dans la belle ordonnance de Versailles, nulle voix ne proteste contre la Guerre, ne marchande aux héros les applaudissements. La conduite des armées n'est-elle pas, en effet, un geste monarchique ou, pour mieux dire, la fonction primordiale, essentielle du roi? Louis XIV a des généraux pour faire des victoires, des poètes pour les célébrer :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire

des peintres pour en fixer le détail sur des toiles infinies. Van der Meulen tient, au bout de ses pinceaux, le journal des campagnes de Flandre, tandis que Lebrun représente hardiment le vainqueur de Namur sous le harnais d'Alexandre, parmi les encensements de Babylone ou, d'un geste magnanime, pardonnant à la veuve de Darius. Un sculpteur va plus loin dans la flatterie. Il déshabille en Hercule, devant la porte Saint-Martin, le fils d'Anne d'Autriche, lui met au poing la massue et la peau de lion à l'épaule, si bien que Paris admire encore à présent le Roi Soleil plastronant sur les boulevards sans le moindre linge, mais coiffé d'une perruque à trois marteaux.

Lafontaine seul, parmi tant d'hyperboles et d'encens, ne manifeste pas un enthousiasme outré pour la chose guerrière :

Fureur d'accumuler monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux.

Il trouve, pour stigmatiser l'avarice et partant l'esprit de conquête, forme héroïque et suprême de l'avarice, des traits que ne désavoueraient pas les plus outrecuidés antimilitaristes.

La Bruyère note avec âpreté la démence qui met aux prises les peuples et les rois.

La guerre, dit-il, a pour elle l'antiquité; elle a été dans tous les siècles; on l'a toujours vu remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers et faire périr les frères à une même bataille. De tout temps les hommes, pour

quelques morceaux de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres, et, pour le faire plus ingénieusement, avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles, qu'on appelle art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation et ils ont, depuis, enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement.

Voilà bien le constat du moraliste. La Bruyère prend son parti de l'iniquité humaine. Ce n'est pas un réformateur, un tribun encore moins. Le spectacle de la férocité l'amuse ou l'intéresse : il en étudie avec curiosité les aspects et les résultats, sans prendre parti ni s'attendrir le moins du monde sur les pauvres fous que leur manie entraîne vers une mort atroce et prématurée.

A chaque instant Virgile revient sur la tristesse que les armes traînent à leur suite. Il déplore les ruines et le travail perdu, faux incurvée qui se transforme en glaive rigide. Il déplore les combats détestés par les mères. Ici, rien de pareil. La Bruyère s'intéresse à l'évolution de la vésanie guerrière ; il en fait la clinique avec l'impassibilité du chirurgien que Rembrandt a peint dans *La Leçon d'anatomie*.

Swift n'a pas tant de calme. Sous la glaciale ironie on devine chez l'auteur de *Gulliver* une âme compatissante, un cœur généreux que révoltent la sottise, l'hypocrisie et la méchanceté. C'est un esprit biblique, une sorte de puritain mal affranchi qui stigmatise et flagelle avec un zèle de prophète les crimes, les erreurs, les fautes de l'Adam déchu. Orgueil effréné, noir égoïsme, haine acharnée, ironie méchante, le sombre moraliste juge la nature humaine à travers son humeur qui n'a rien de sympathique ou d'indulgent. Caricaturiste sans pair, il campe comme Hoggarth, son contemporain, des figures chimériques et véritables d'une laideur si profonde et repoussante qu'elles n'appartiennent plus, dirait-on, à l'espèce humaine que par le vice et la difformité. Swift, lui-même, avec son nez d'oiseau de proie, ses lèvres mordantes et pincées, peut dire comme le Richard III de Shakespeare : « J'ai, dès le » ventre de ma mère, été brouillé avec l'amour »

(P. de Saint-Victor). Jamais la nature humaine, la volupté, l'héroïsme, la grâce et la jeunesse n'ont été plus cruellement bafoués que dans ce terrible *Gulliver*. Le doyen de Saint-Patrick ravale au-dessous de la bête l'homme civilisé. Il dégrade ses passions, rabat ses enthousiasmes, déshonore sa beauté. A Lilliput, deux factions divisent le royaume et le maintiennent en état de guerre depuis les temps immémoriaux. L'une affirme qu'il convient d'entamer les œufs à la coque par le gros bout, l'autre par le petit. Gros-boutiens et petit-boutiens combattent, s'égorgent, s'entredévorent sans pitié. Grands à peine comme la main, ces insectes n'ignorent aucun raffinement de la méchanceté guerrière : sièges, camisades, embuches, trahisons, attaques nocturnes et batailles rangées, ils mettent à se détruire la même fureur et la même conscience que les peuples normaux. Leur petitesse n'amoindrit pas leur inhumanité. Caricature, soit, mais combien véridique!

L'infiniment petit monstrueux et féroce
Et dans la goutte d'eau les guerres du volvoce
Contre le vibrion

ne sont ni moins stupides, ni moins cruels, ni moins abjects que l'homme rêvant d'accroître la misère humaine pour conquérir un lambeau de pouvoir, une parcelle infime de territoire en un coin de l'univers pareil, disait Senèque, à la fourmi qui disputerait un tas de boue.

A l'évocation misanthropique de Lilliput, à la boutade amère du docteur Swift, les temps modernes ont répliqué par un appel enthousiaste à la fraternité des peuples, à l'union de toutes les familles humaines, dans un durable et magnanime concert. Les poètes et les économistes unis pour exécrer la guerre ont appelé d'un même vœu le temps béni de la réconciliation et de la paix. Les orateurs qui m'ont précédé, hommes d'État, penseurs et philosophes vous ont déduit les raisons qu'a le monde occidental de mettre bas les armes, les moyens, politiques et sociaux qu'il convient d'employer pour atteindre ce but. L'appétit du bonheur, la soif de la justice ont

envahi l'âme humaine, malgré les sophistes, malgré les théoriciens de la destruction et ce paradoxe abominable qui prétend que la Guerre est une école d'énergie ou de moralité; malgré ces doctrinaires qui, suivant la trace de Joseph de Maistre, exaltent les égorgeurs et font des grâces au bourreau, le sentiment du droit, la divine pitié sont entrés dans nos âmes et nul, désormais, ne les en chassera.

En 1848, les poètes ont formulé ce noble désir de réconciliation promulgué ce jour « des Grands destins » où « le glaive brisera le glaive » où du « combat naîtra l'amour ».

Lamartine a chanté l'*Eglogue à Pollion* du XIXe siècle dans la *Marseillaise de la Paix :*

> Ce ne sont pas des mers, des cités, des frontières
> Qui bornent l'héritage entre l'humanité.
> Les bornes des esprits sont les seules barrières.
> Le monde, en s'éclairant, s'élève à l'unité.
> Ma patrie est partout où rayonne la France,
> Où son génie éclate aux regards éblouis.
> Chacun est du climat de son intelligence,
> Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
> La Vérité, c'est mon pays,

Tolstoï, chrétien comme Swift, mais d'un christianisme plus charitable, demande à la superstition ancestrale de corroborer l'esprit nouveau : il fonde sur le retour de l'Homme aux croyances évangéliques, une société digne de son grand cœur. Comme Swift, Léon Tolstoï se flatte de racheter l'Humanité par la défaite de l'amour qu'il bannit de sa république sans même le couronner de fleurs. Gardons-nous d'un sourire trop facile. Mais, relisant le pamphlet de Swift, rappelons-nous ce passage où, donnant pour modèle aux sujets de la reine Anne une fabuleuse espèce de chevaux, il atteste que :

> L'amour, la galanterie n'ont aucune place dans leur pensée et que les jeunes couples sont unis simplement parce que leurs parents et leurs amis en ont décidé qu'il en serait ainsi et que la matrone Houyhnhm quand elle a produit un petit de chaque sexe cesse de vivre conjugalement avec son mari.

Tolstoï semble hanté du même idéal. Procréer le moins d'enfants possible avec le moins de satisfac-

tion lui paraît un moyen efficace, une méthode prégnante pour conquérir le paradis perdu.

« Brisez les images, voilez les vierges, priez, jeûnez, mortifiez-vous ! Pas de philosophie ! pas de de livres ! Après Jésus la science est inutile » vocifère Tertullien parmi les hérésiarques, dans la *Tentation de Saint-Antoine*.

Et Léon Tolstoï n'est pas éloigné de penser comme lui.

Cependant la Nature maternelle offre aux enfants de la Terre la joie et l'orgueil de sentir son cœur battre, de contempler le jour. A mesure qu'elles se dégagent du passé, les familles humaines marchent vers la concorde, l'amour et le pardon. Ce n'est pas à l'abstinence religieuse, à l'effort stérile qu'elles demandent l'harmonie et la raison des jours futurs. Car il n'appartient qu'à la Science, à la Science qui ranime et console, de ratifier ce long espoir dont nous sommes enivrés.

Les adeptes de l'Hermétisme symbolisaient volontiers par une figure énigmatique, la Science proscrite alors, et que nous invoquons aujourd'hui la face du ciel comme la meilleure et la plus secourable, comme la fée auxiliatrice qui dissipe les ombres du monde moral et du monde physique et nous mène par la main vers la terre promise de l'amour, de la justice et de la beauté.

Portant avec les cornes du faune, le manteau vert de l'*erdgeist*, le Diable des anciens tarots a dans ses mains la lampe du savoir et le flambeau de la raison. Sur son bras gauche est écrit le mot : *solve*, le mot *coagula* sur son bras droit.

Dissous et coagule, abats et reconstruis, jette au vent l'édifice de l'erreur ancienne pour bâtir sur ses ruines la maison de vérité. Tel est, messieurs, le sens caché de cette parole mystérieuse. La Science, après avoir brisé, émietté, réduit à néant les songes vénérables du passé, en plonge les débris dans son creuset — comme le vieil Eson dans la chaudière filiale — pour que, rajeuni et vivifié, l'antique idéal se transforme et s'adapte aux besoins des temps nouveaux. C'est elle qui, pour la troisième fois clora les portes

de Janus, proclamant les grands jours préconisés par le noble Virgile :

Pollio et incipient magni procedere menses.

Car elle nous apprend à respecter l'existence humaine chez le plus infime, chez le plus obscur, chez le moindre, puisque le seul miracle interdit à son effort est de créer la vie. Elle efface les préjugés, emporte les rancunes, assemble au nom de l'espérance et du travail communs, les peuples désunis.

Elle prête à l'homme des ailes. Dédaignant les frontières, elle ouvre à son courage les domaines aériens. Elle triomphe de la nuit, renverse les idoles néfastes, les pensers ténébreux, le songe des ténèbres inquiètes. Elle se tourne vers l'aurore et, dans un geste fraternel, instaure en pleine gloire la synthèse de l'humanité.

LAURENT TAILHADE.

LES LIVRES

André FONTAINAS
LA NEF DÉSEMPARÉE.
(1 vol. : Paris. Collection du *Mercure de France.*)

De ses débuts aux côtés de Pierre Quillard, Henri de Régnier, Stuart-Merrill, Ephraïm Mikhaël, poètes de faste et de mélancolie qu'un paladin juvénile, Charles de Tombeur, menait à la conquête de la gloire, André Fontainas garda on ne sait quelle nostalgique fierté qui l'entraîne loin des rives quotidiennes, inhospitalières aux sirènes, aux naïades et aux chimériques aventuriers dont l'image le poursuit. Malgré les déceptions et les tristesses, à l'appel des buccins sonores, grave et fier comme au temps du songe premier, il a planté son pennon armorié sur l'île légendaire où, trahi par ses plus fidèles chevaliers, languit le roi Arthur.

Rouges crépuscules ! or et pourpre ! Châteaux merveilleux où rêvent d'inaccessibles princesses ! Porches ensanglantés de roses, de torches et de glaives ! Forêts mystérieuses où parfois Merlin s'éveille encore ! Mers de nacre et de corail, asiles prestigieux des sirènes que dévastent d'héroïques carènes ! Gardiennes austères des seuils trop tôt quittés, qu'attristeront un jour les larmes et le sang des chevaliers désabusés de leurs vaines aventures !

Tous les décors, tous les héros de la Légende ressuscitent dans ses poèmes, harmonieux et éclatants comme une fanfare de sacre, étincelants comme de purs joyaux, troublants comme un parfum de fleurs rares. De quel féerique diadème ce noble fils embellit-il ton front, ô Muse, et pourquoi te dresses-tu pareille à quelque fastueuse et insolite idole, chaque fois qu'il t'évoque dans la fièvre de ses nuits?

O merveille! Il a rêvé de reconquérir l'Atlantide où l'appellent les héros, ses frères, et de cingler vers Avalon où l'espère la vierge pensive, sœur de ses rêves, dont les doigts neigeux, dans l'attente de l'anneau, caressent le col frémissant d'une farouche licorne.

Pourtant, las quelquefois de ces espoirs magnifiques et décevants, le poète se plaît à revivre les heures lointaines, ardentes et si douces où ses lèvres, effleurées par le souffle du premier printemps, buvaient dans une ivresse recueillie le sang parfumé des corolles.

Tendres et vains regrets! Extases à jamais mortes! Où retrouver le charme de ces divins voyages à travers les pays d'enfance?... Mélancolique, bien que toujours bercé par un secret espoir, il s'aventure alors dans de sublimes contrées, clémentes à son âme, mais, hélas, trop réelles encore pour y vivre en songe.

Avec quel amour, avec quelle secrète tristesse aussi il vous célèbre, noble et pure Italie! C'est toi, voluptueuse Gènes, toi, Pise troublante et recueillie, toi, Sienne, adorable entre les plus adorables, vous toutes, cités illustres et belles qui abritez tour à tour sa pensée nostalgique.

Ah! vous êtes bien les compagnes chères à sa mémoire, gardiennes pieuses d'augustes souvenirs! Car ainsi que vous, sa pensée reflète d'immortelles images et si dans vos échos retentissent quelquefois d'antiques clameurs, si aux murailles de vos demeures revivent en fresques touchantes, en marbres émouvants les beaux gestes de vos plus nobles fils, dans sa voix, dans ses hymnes, vibrent les accents des maîtres et des frères inoubliés.

Et son verbe sonore s'apaise et se fond en murmures d'adoration et de reconnaissance en l'honneur du maître de Valvins et du divin disparu E. Mikhaël et sa communion avec ces illustres morts est telle que certains poèmes de *La nef désemparée* semblent soupirés par Mallarmé et Mikhaël eux-mêmes.

Sous l'égide de tels maîtres, comment s'étonner de la splendeur suprême qu'André Fontainas imprime à son hymne au Printemps et à cette rencontre d'Eurydice et d'Orphée, qui sont les joyaux de son œuvre?

On le voit, l'inspiration se diversifie au cours de ce beau livre dont le titre même accuse une anxieuse curiosité de recherche.

Porté par son glorieux vaisseau le poète erre au gré des vents propices, dans un archipel magnifique dont les multiples îles, parées de floraisons et de trésors variés, sollicitent tour à tour

ses rêves hésitants. Telle l'enchante, telle l'émeut, telle l'éblouit et sa voix entonne en l'honneur de chacune d'elles un hymne d'amour. Et c'est ainsi — à la recherche de quelle toison? — qne la nef harmonieuse cingla un jour vers nos rives, qu'elle magnifie de sa gloire.

GEORGES MARLOW.

Omer Buyse :

MÉTHODES AMÉRICAINES D'ÉDUCATION GÉNÉRALE ET TECHNIQUE

(Charleroi, Musée provincial de l'Enseignement technique. Paris, H. Dunod et E. Pinat.)

L'Européen envoie ses enfants à l'école pour y apprendre « quelque chose »; l'Américain désire qu'ils y acquièrent l'éducation intégrale, physique, intellectuelle et morale.

L'Ecole européenne témoigne de la plus grossière méconnaissance de la nature enfantine et humaine. Elle pratique le façonnage des cerveaux, sans honte ni vergogne; elle supprime l'originalité et fait passer, avec un zèle persistant, les personnalités naissantes sous les rouleaux du laminoir égalisateur. L'Ecole américaine exalte l'individualité, lui laisse manifester ses qualités propres par son régime de travaux dans lesquels l'élève conserve sa liberté d'appréciation, son discernement, son action originale et sa responsabilité.

Ces vérités découlent des faits marquants relatifs à tous les degrés de l'enseignement rapportés de « visu » dans les sept parties de l'intéressant ouvrage, abondamment illustré, de M. O. Buyse. L'auteur ne s'est point essayé à des généralisations, d'ailleurs impossibles, déclare-t-il, puisque dans un même Etat et dans une même ville d'Amérique, il n'existe pas deux écoles dont les programmes et les méthodes d'enseignement soient identiques. L'initiative locale et professorale la plus complète, l'absence de doctrines et de systèmes bien assis, jointes à une réglementation minima, entre les mains de professeurs avides d'essais et d'expériences nouvelles, sont les causes de la diversité des systèmes et des procédés d'éducation.

L'Américain est un novateur impatient dans le domaine de l'éducation. Lorsqu'une nouvelle idée pédagogique surgit, le professeur l'expérimente sans parti-pris ni prévention.

« Les écoles d'Amérique sont des laboratoires en état perma-

nent de travail de création et d'adaptation. A l'école, comme dans la vie industrielle et commerciale, règne le principe du transformisme : la survivance du plus apte, *the survival of the fittest.* »

Affranchir la pensée et le sentiment de toute tutelle en réduisant graduellement le rôle du professeur au profit de la responsabilité du jeune homme ou de la jeune fille, telle est la règle qui imprègne l'éducation américaine.

Un intérêt tout spécial s'attache au chapitre qui traite de la question des bibliothèques publiques.

Au programme des premières années d'études des écoles élémentaires se trouve invariablement inscrit : *enseigner aux enfants l'usage de la bibliothèque.* Dans la plupart des villes américaines, la bibliothèque est l'édifice le plus imposant de la cité. « C'est très souvent le seul, conçu avec un souci d'art désintéressé », ajoute spirituellement M. O. Buyse.

Un moyen puissant d'attraction vers les « Cités des Livres » est la *Story Hour*, l'heure hebdomadaire des contes. La *Story teller*, la diseuse de contes, est un produit nouveau et assez imprévu du féminisme américain.

La bibliothèque pour enfants de Carnegie est, de son côté, une institution unique.

Dans ce rapide compte rendu nous ne pouvons pas en esquisser l'organisme. Nous devrions faire également des rapprochements avec nos pseudo « Bibliothèques d'école » et préconiser des réformes indispensables en vue d'une fructueuse diffusion du livre et d'une saine culture esthétique de nos enfants.

Cependant hâtons-nous de déclarer avec M. O. Buyse : « loin de notre pensée de vouloir prôner la copie servile des méthodes américaines. »

De grandes précautions s'imposent pour transplanter des systèmes d'éducation d'un milieu dans un autre.

Néanmoins nous nous empressons d'engager MM. les professeurs et les administrateurs d'écoles, les autorités publiques à lire cette œuvre remarquable, et sans doute, pourront-ils s'aider d'elle pour libeller les réformes scolaires qui s'imposent afin de faire de nos enfants des hommes actifs, tenaces et persévérants doués de l'énergie nécessaire à la réalisation de leurs efforts.

JEAN LAENEN.

MEMENTO

Dans la Presse quotidienne. — Les directeurs de nos grands journaux s'assurent de plus en plus la collaboration des écrivains belges en vue. C'est ainsi qu'à côté des articles publiés par les « professionnels » du journalisme, qui sont souvent des poètes ou des romanciers ou des critiques réputés, nous pouvons désormais lire les articles hebdomadaires toujours piquants de M. Edmond Picard dans la *Chronique;* le feuilleton artistique que M. Fierens-Gevaert donnera désormais, avec sa compétence et son érudition appréciées, au *Journal de Bruxelles* tous les quinze jours; les « Salons » de M. Camille Lemonnier au *Soir*, les *Propos bruxellois* du dimanche qu'envoie M. Maurice Wilmotte à la *Flandre Libérale*, la *Chronique Bruxelloise* de M. Paul André, le mercredi dans le *Soir*, etc.

Depuis longtemps MM. Henri Maubel et Louis Delattre signent des chroniques du *Petit Bleu*, M. Maurice des Ombiaux est un fidèle de la *Meuse* et de la *Province*, M. George Rency de la *Meuse* et du *Soir*, etc.

Nous en oublions certainement plus d'un.

* * *

Le théâtre belge. — Tous les deux ans le *Temps* de Paris demande à un critique belge de dresser le bilan de notre production dramatique. Après Camille Lemonnier, après Albert Giraud, c'est M. Gérard Harry qui passe en revue les œuvres théâtrales d'auteurs belges représentées en 1906-1908 et caractérise judicieusement les tendances d'un art qui tend à s'affirmer de plus en plus personnel, probe et vigoureux.

—

L'étude de M. Henri Liebrecht, que nous publions dans le présent numéro, fera partie d'un ouvrage à paraître prochainement sous ce titre : *Histoire de la Littérature belge d'expression française.*

* * *

La Cour d'Amour de Wallonie. — C'est à Lobbes, sur la Sambre, que se tiendra cette année, le 13 septembre, la Cour d'Amour organisée par la *Jeune Wallonie.*

L'aimable et pittoresque réunion proprement dite sera précédée, à 2 1/2 heures, d'une Fête des Arbres au cours de laquelle M. A. Mabille, le président de la Ligue, Maurice des Ombiaux et Léon Souguenet ont promis de prendre la parole.

* * *

Nos théâtres. — Les réouvertures sont annoncées... Les rampes vont se rallumer. On va frapper les trois coups...

La Monnaie vient la première, le 8, avec *Lohengrin* pour les débuts, notamment, de Mlle Seroen, une des dernières brillantes lauréates de notre Conservatoire.

Le lendemain Gémier commence aux Galeries Saint-Hubert une série de représentations de son triomphal *Sherlock Holmès.*

Le 12 l'Alcazar donne *Les Sentiers de la Vertu* avec Mlle Franquet jadis fort applaudie à Bruxelles.

Vers le 15, le Parc inaugure sa saison par un des derniers grands succès parisiens.

Le 18, l'Olympia reprend son joyeux et piquant triomphe de l'an passé : *Son petit Frère.*

Le Molière enfin attend que soit épuisée la vogue d'une estivale saison de drame qui fut fructueusement brillante et se haussa même jusqu'à de fort honorables représentations de *Lucrèce Borgia* et du *Chemineau.*

Quant aux Matinées, il y en aura partout, tous les jours, et même encore plus...

* * *

Mort de M. Joao da Camara. — Nous apprenons un peu tardivement la mort à Lisbonne de M. Joao da Camara.

Les habitués des Matinées littéraires du théâtre du Parc se rappellent encore le vif succès qu'obtint la saison dernière la représentation des *Vieux* de M. Joao da Camara. M. Henri Maubel avait, en une courte et excellente conférence, présenté au public bruxellois l'auteur portugais. Les spectateurs restèrent sous le charme d'une œuvre sincère, émue et profondément originale.

D'ailleurs, avant cette représentation qui le faisait apprécier du public lettré, M. Joao da Camara n'était pas tout à fait un inconnu chez nous. Celui qui devait devenir plus tard un des principaux auteurs dramatiques du Portugal, avait fait ses études à l'Université de Louvain, et certains de nos compatriotes se souviennent encore du sympathique étudiant de jadis.

L'activité littéraire de M. Joao da Camara datait de 1890, année où il fit représenter à Lisbonne son premier drame *Don Alphonso VI.* Deux années après il donnait les *Vieux*, suivi presque immédiatement de sa tragédie d'*Alcacer Kebir*, de *Triste Viuvinha* (triste veuvage) et de *Meia Noite* (minuit), ses deux œuvres maîtresses.

M. Joao da Camara avait publié plusieurs livres de contes et nouvelles. Le Portugal a perdu, en lui, un de ses meilleurs écrivains.

* * *

Congrès. — Le 20 et le 21 septembre se tiendra, à Arlon, le IIe Congrès organisé par la Fédération Internationale pour l'Extension et la Culture de la Langue française.

Le 22, excursion à Luxembourg et réception par l'*Alliance française*.

Le 23, excursion à Trèves.

Les travaux seront répartis entre trois sections : Littéraire et linguistique ; pédagogique ; scientifique.

Adresser au plus tôt les adhésions, 33, rue de Toulouse, à Bruxelles.

Le 10 et le 11 octobre se tiendra, à Bruxelles, à la Maison du Livre, le IVe Congrès annuel de la Presse Périodique belge.

De récentes et vives polémiques entre divers organismes de la presse quotidienne et de la presse périodique donneront à ces assises une importance et une signification exceptionnelles.

Avec le Congrès coïncidera une exposition du *Périodique belge*.

Adresser les adhésions au secrétariat, à la Maison du Livre, rue Villa Hermosa, Bruxelles.

* * *

Au Conseil provincial du Brabant. — Sur la proposition de M. Marius Renard, le Conseil a décidé d'accorder un subside annuel de 750 francs au Musée du Livre. L'œuvre fournira en réciprocité le service d'un certain nombre d'abonnements à sa publication pour les œuvres syndicalistes, d'enseignement, etc., de la Province.

A la prochaine réunion du Conseil, notre collaborateur et quelques-uns de ses collègues présenteront d'autre part une proposition de répartition nouvelle du subside accordé par la province du Brabant pour l'encouragement à la littérature. Ces subsides seraient désormais exclusivement réservés à des écrivains jeunes et peu connus.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Tome XII

ANDRÉ, Paul.

Les Livres :

ANGENOT, Marcel.

BAULU, Marguerite

BIERMÉ, Maria.

Les Livres :

BONMARIAGE, Sylvain.

BIBLIOGRAPHIE

Aux Annales Politiques et Littéraires :

Les deux volumes de 750 pages chacun, illustrés de portraits, gravures anciennes, vieilles estampes, autographes, documents inédits, et contenant de nombreuses pages de musique, que constitueront les vingt-six numéros du *Journal de l'Université des Annales*, réuniront des études brillantes et variées dues aux Maitres actuels de l'Art et de la Littérature.

Outre le texte, accompagné de reproductions de morceaux choisis des classiques et des modernes, des conférences inédites sur l'Histoire du Directoire et du Consulat, la Littérature française, les Poètes, la Littérature et le Théâtre allemands, la Philosophie de Nietzsche, Shopenhauer, Ruskin, etc., les Lieds et les Chansons de Schumann à nos jours, etc., cette remarquable encyclopédie contient notamment le récit des promenades éducatives dans les Musées et les Palais nationaux et les Conférences des Auteurs sur leurs œuvres.

Le prix des deux volumes est de fr. 12.50 pour la Belgique. Ecrire aux bureaux des « Annales », 51, rue Saint-Georges, à Paris.

— —

Chez Fasquelle :

Victor Margueritte : *Jeunes Filles* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Il n'eût point été possible de mettre à nu les âmes, pas toujours très édifiantes de nos jeunes contemporains, avec plus d'authentique fidélité. M. Victor Margueritte s'est souvenu qu'il écrivit naguère en collaboration avec son frère : *Le Prisme*, c'est-à dire le roman des mariages échafaudés sur l'unique et inquiète préoccupation de la dot.

Aujourd'hui, il nous mène dans le monde, hypocrite et intéressé sous des dehors de mondanité et de luxueuse insouciance, où se trament les unions, s'ébauchent les semblants d'amour dont l'argent, l'égoïsme, l'ambition sont les seuls déplorables ressorts.

Il y a certes dans l'actuelle société française d'autres jeunes filles que celles qui défilent dans le guignol sans indulgence de M Victor Margueritte et d'autres jeunes hommes que son Jacques Dorly. Mais ceux-ci existent en chair et en os et l'auteur les a portraicturés avec une précise, mordante, spirituelle et irréfutable vérité

***

Georges Lecomte : *L'Espoir* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce livre contient la matière de deux, au moins, des romans auxquels nous sommes habitués. Mais il plus aussi et mieux qu'un roman relatant des faits, dépeignant des caractères, déroulant une ingénieuse intrigue.

L'Espoir, c'est le livre de la régénération d'un grand peuple, c'est le cantique de son énergie, le manuel de sa vaillance convaincue. C'est aussi le tribut émouvant de reconnaissance et d'admiration d'une génération à celle qui la précéda et se montra, pendant un jour au moins, la fille des héros les plus exaltés de son passé fameux.

M. G. Lecomte a fait avec une autorité entraînante et une ardeur magistrale le tableau de la France au lendemain de ses désastres ; il montre l'effort accompli dans tous les milieux, avec un courage et une volonté sans pareille de résurrection, à l'heure où devait, grâce à cette foi de tous, se décider le destin de la Patrie.

***

Gustave Kahn : *Les Contes hollandais* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — On connaît l'originale et intéressante série de volumes publiés par la maison Fasquelle sous le titre de *Contes de tous les Pays*. Après les Normands de Jean Revel, les Espagnols de J. Richepin, les Flamands de J. Vilbort, voici les Hollandais de G. Kahn.

Nulle contrée, nul peuple ne sont plus propices que ceux-ci à fournir matière à des récits légendaires et pittoresques. L'auteur a su admirablement évoquer et traduire l'âme, la couleur, le détail original, l'atmosphère de ces gens placides et du cadre captivant dans lequel coulent leurs vies indolentes et simples.

* * *

Valentin Mandelstamm : *Un Aviateur* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Gilles Lebrisard, dès sa plus tendre enfance, montra des goûts passionnés et ingénieux pour l'art et le métier des conquérants de l'air. Le hasard de la vie et, quand il est devenu adolescent, les surprises de l'amour le mettent en relations avec un aéronaute réputé, avec un constructeur important de moteurs et avec un étonnant américain milliardaire.

De toutes ces rencontres et du mariage de certaine jolie Nicole avec l'ingénieur et de son enlèvement par le yankee amoureux résultent des aventures étranges et hardies qui se terminent par la délivrance de la captive arrachée à son île inaccessible par Gilles, l'aviateur, lequel a construit l'aéroplane enfin capable de résoudre le problème de la conquête de l'air...

L'amour seul fait trouver ces solutions merveilleuses.

Ce roman fantaisiste est d'une attachante et amusante lecture; on ne peut surtout pas lui dénier de prenantes qualités d'actualité.

——

Chez Perrin :

Edouard Rod : *Aloyse Valérien* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le mari d'Aloyse Valérien s'est battu en duel avec l'amant de sa femme. Il a été tué. Toute sa vie la veuve traînera l'horreur de ce souvenir, le remords de sa faute, qui fit couler un sang innocent. On ne pourrait fouiller avec plus de minutieuse et précise certitude un cœur dans l'angoisse que ne l'a fait M Ed. Rod.

Aloyse Valérien ne souffrira pas seulement de l'horreur de son passé coupable; mais sur les ruines tragiques de son amour funeste détruit, elle verra s'édifier le péril de sa fille ; mariée à son tour, celle-ci continue l'erreur de sa mère et abandonne son foyer, ses enfants, son mari, pour suivre l'amant élu par son espoir et sa tendresse.

Est ce le châtiment, se demande Mme Valérien ; mais alors pourquoi des innocents sont-ils frappés ? Est-ce la loi fatale de la vie ; mais alors pourquoi la condamne-t-on ?

Ce roman est une œuvre belle et saine, de pensée très forte et d'une remarquable tenue littéraire. M. Rod excelle à « composer » le récit et à confesser ses personnages.

——

Chez Calmann Lévy :

Louis Estang : *L'AffaireNell* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). – Mme Nell est une séduisante jeune veuve que le fils du premier lit de son mari attaque en nullité du testament qui la fait trente fois millionnaire. Mme Nell quitte son château de province, vient se fixer à Paris et, proie aisée d'un monde louche d'agents d'affaires des deux sexes, de notaires sans scrupules, voire de magistrats trop ambitieux, même d'épouseurs hauts titrés qu'aguichent les opulents revenus, elle se lance dans un tourbillon imprévoyant de mondanité, de luxe, de réceptions, d'élégances.

La catastrophe est au bout des démêlés, pas très clairs, des hommes de loi et des gens de finances. Mais, à défaut de l'immense fortune, Mme Nell trouvera en conclusion de ses aventures inquiètes un amour sûr et franc, des présages de bonheur paisible.

L'auteur a pris adroitement prétexte de cette intrigue attachante pour dépeindre sans indulgence un monde trop authentique de magistrats peu scrupuleux et pour camper quelques physionomies de frappante vérité.

——

Au Mercure de France :

Jean de Gourmont : *La Toison d'Or* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce n'est pas à proprement parler un roman. L'auteur profite du récit, originalement présenté et fait dans un style de la plus littéraire recherche, de quelques aventures sentimentales, ou plutôt voluptueuses, d'un jeune homme inquiet de ce qui est rare et compliqué, pour énoncer, dans la manière sceptique et avec l'affectation élégante du précoce désenchantement fort à la mode, quelques paradoxes ingénieux, cyniques, amusants et des définitions déconcertantes, mais souvent spirituelles aussi.

* * *

Maur. Renard : *Le docteur Lerne, sous-dieu* (Un vol. in-18, à fr. 3.5o). — Il ne serait pas possible, je crois, de dépasser l'épouvante et le macabre de ce livre. Visiblement inspiré des imaginations fantastiques de Wells, l'auteur nous montre l'extravagante aventure d'un jeune homme égaré chez un vieux savant halluciné, qui a découvert le moyen de pratiquer l'échange des cerveaux, donnant ainsi une conscience d'homme à un chien et des instincts de bête à tel être humain.

Le héros du livre se trouve de la sorte mué momentanément en taureau...

C'est énorme, passionnant, inattendu, d'une audace qui n'exclut pas, en somme, toujours la vraisemblance.

Mais il ne faut pas lire avant de s'aller coucher !...

Chez Plon-Nourrit :

Edith Wharton : *Chez les heureux du monde* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — Miss Lily Bart se trouve orpheline et pauvre, après avoir été élevée dans l'opulence des milliardaires d'Amérique.

Jolie et seule elle devient la proie facile de quelques aspirants à sa beauté dépourvue de scrupules. De désillusion en catastrophe, Lily Bart en arrive à tripler un soir la dose de chloral qu'elle avait l'habitude d'absorber pour obtenir le sommeil que ses alarmes constantes lui refusaient.

L'auteur décrit avec un pittoresque minutieux la haute société new yorkaise.

À la Librairie Universelle :

G. de Narjal : *Le Vaccin de l'Amour* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — L'amertume d'une évélation amoureuse qui ne laisse au cœur et u corps que désenchantement et mépris est le lus sûr remède contre les surprises futures de amour. Le héros du roman de M. de Narjal a onnu cette tristesse pessimiste ; il veut la faire artager à un disciple à qui il inculque ses éories douloureuses et cyniques. Mais la vie serve aux hommes des destins inconnus, et rtout des fins qui démentent les principes s plus formels. Le Xavier D'Yver qui prétend nnaître le vaccin de l'amour, meurt par mour, — par l'amour dont le poursuit une mme passionnée.

Chez Ollendorff :

Nonce Casanova : *La symphonie arabe* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — On s'étonne que ces pages soient de la prose, tant l'auteur y a prodigué un lyrisme somptueux, une ferveur passionnée et le charme d'une langue vibrante et harmonieuse.

C'est toute l'âme orientale évoquée en de véritables poèmes séducteurs et pittoresques.

***

Henri Amic et l'auteur d' « Amitié amoureuse » : *Jours passés* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — On se souvient du recueil de souvenirs littéraires que les auteurs de *Jours passés* ont précédemment publiés sous le titre d'*En regardant passer la vie.* A l'intérêt de l'évocation de quelques physionomies célèbres, celle de Maupassant surtout, s'ajoutait l'agrément d'une forme piquante et spirituelle. Tous ces mérites se retrouvent dans le livre d'aujourd'hui. C'est Madeleine Brohan, c'est Jeanne Samary, ce sont d'autres artistes célèbres d'il y a vingt ou trente ans que rappellent ces anecdotes charmantes, ces lettres curieuses, souvent inédites.

Mme Louise de Maupassant aussi a sa place dans ces souvenirs qu'échangent, en nous les communiquant, deux écrivains sympathiques, autant gens du monde qu'artistes, ce qui leur a donné l'occasion de beaucoup voir et de beaucoup connaître.

***

L. Berthous-Lafargue : *Les Cloches* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — Une demi-douzaine de contes d'inspiration touchante. Conte de Noël, de Pâques, aventure sentimentale ou dramatique sur des thèmes adroitement variés et recherchant habilement l'émotion.

Chez Daragon :

E. de Kerdaniel : *Les Animaux en justice* (Un vol in-18 à fr. 1.5o). — Du XIe au XVIIIe siècle les tribunaux poursuivaient et condamnaient les animaux nuisibles. De nombreuses sentences de ce genre ont été recueillies et M. de Kerdaniel a réuni nombre de ces documents curieux ainsi que la reconstitution de pratiques superstitieuses qui visaient à délivrer les lieux infestés par des bêtes malignes.

***

Baron Verly : *Les Étapes douloureuses* (Un vol. in-8 ill. à 6 francs). — L'auteur est le fils du célèbre colonel des Cent-Gardes de l'Empereur. Documenté à des sources directes et authentiques, il a pu faire le saisissant tableau des heures d'angoisse que vécut Napoléon III depuis Metz jusqu'au lendemain de Sedan.

Son livre est une œuvre de pieuse réhabilitation, car il s'ingénie à laver la mémoire du monarque vaincu de tant d'outrages dont on l'a accablée. Des légendes accusatrices se sont accréditées, et la *Débâcle* de Zola notamment y aida beaucoup, qui représentent l'empereur comme un être d'indifférence et de lâcheté. Le baron Verly met un courage et une conscience louables à détruire des convictions, selon lui, injustement accusatrices.

Chez Sansot et Cie :

F.-T. Marinetti : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste* (Un vol. in-18 à fr. 3.5). — L'auteur dédie ce volume de piquante critique aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova.

M. Marinetti, après avoir évoqué les grandes et nobles figures de Verdi et de Carducci, campe une série de portraits en charge de d'Annunzio, idole et fantoche, poète somptueux et batteur de réclame tout ensemble.

Sous les dehors alertes, plaisants d'une humoristique fantaisie impertinente, l'écrivain excelle à dégager de l'œuvre diverse, touffue, rare, superbe et déconcertante de l'auteur du *Feu*, ce que, selon lui, il en faut en fin de compte penser, sans indulgence comme aussi sans méchanceté ce qu'il en faut tenir pour puéril et ridicule.

***

Prosper Dor : *Au bord de l'idylle* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Parce qu'il eut la malchance d'épouser une femme qui ne sut ni le comprendre ni l'aimer, Paul Frénoy subit le charme d'une attendrissante et gracieuse jeune fille, Luise. Ils s'adorent chastement, mais l'idylle finit, douloureuse, au bord de la tombe qui se referme sur le cadavre virginal de l'amante, devant Paul éploré, lequel ne veut pas survivre à cette mort.

M. P. Dor a donné au récit de ce touchant petit drame la forme d'un journal d'intime co[nfidence] fidence et a mis sous la plume de Paul Frén[oy] des phrases d'une ravissante sensibilité p[our] évoquer les étapes de cette aventure sentim[en]tale et transposer le décor émouvant des m[on]tagnes bavaroises autour du petit lac Tegernsee.

Chez Ambert :

Pierre Véber : *Les bateaux de l'année* (1 vol. in-18 à fr. 3.50). Kaléidoscope amus[ant] des menus événements que l'actualité fait déf[iler] au jour le jour et que d'humoristiques fan[tai]sistes commentent avec une verve souv[ent] irrespectueuse mais toujours d'une drôle[rie] irrésistible.

Chez Stock :

Rudyard Kipling : *Trois troupiers* et *Au[tres] troupiers* (2 vol. in-18 à fr. 3.50). — M. A. Savine continue la précieuse traduction [des] œuvres encore inédites en langue français[e de] l'original écrivain indo-anglais.

Mulvaney, Stanley Ortheris, John Lear[oyd] sont, au pays merveilleux dans lequel vi[vent] tous les personnages de Kipling, trois sol[dats] auxquels l'auteur a prêté le pittoresque de [ses] types inoubliables par leur gaité, leur hu[mour] et la vie intense dont ils sont doués.

***

Edmond Jaloux : *Le Démon de la vie* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Une jeune fille, Si[mone] de Clausel, est élevée entre le spectacle pe[u édi]fiant d'une mère trop volage, l'exemple [d'une] sœur mariée lancée à fond de train dans [la vie] mondaine et l'affection passionnée d'u[n frère] pessimiste et misanthrope. Simone subit l[a sug]gestion funeste et échappe aux consei[ls de la] sagesse. Lancée à corps et cœur perdus [dans] une navrante aventure amoureuse, el[le n'y] trouve que désenchantement, honte et [...]. Elle se tue. Le frère et la sœur se dise[nt de] cruelles vérités à la porte de la chamb[re mor]tuaire...

Livre amer, fort bien écrit, de forte [...] et qui ne ménage pas de dures vér[ités au] Monde sans scrupules, sans amour e[t sans] beauté.